

Maurice Maignen

Apôtre du monde ouvrier



par
Richard Corbon s.v.

I

D'UNE FAMILLE À L'AUTRE (1822 - 1845)

Un lignage d'artistes

Un jour, si d'aventure, il vous arrivait de flâner dans Paris près de la Gare ou de la Tour Montparnasse, et que vous désiriez vous éloigner un peu du bruit et de la foule, allez retrouver, à quelque pas de là, le calme et la tranquillité d'une rue qui ne paie pas de mine: la rue Maurice-Maignen.¹ Modeste et discrète, elle vous invitera à remonter le temps, en vous racontant qu'il y a 150 ans, dans ce quartier, celui à qui elle doit son nom, fut le fondateur, non moins modeste et discret, d'une Œuvre de jeunes ouvriers, auxquels il se donna corps et âme.

Or, si à ce titre de "Directeur du Cercle Montparnasse" qui figure sur la plaque de sa rue, l'on avait pu ajouter "artiste, né à Paris", l'intéressé n'aurait rien trouvé à y redire, bien au contraire! Car tel est bien le premier héritage que Maurice Maignen aimera souvent revendiquer: être né artiste et à Paris.

"Le père de Lucien est parisien et fils de parisien, ce qui est rare, artiste et fils d'artiste, ce qui est plus fréquent" écrira-t-il plus tard dans ses souvenirs de famille, où il se cachera sous le pseudonyme de Lucien.² Etre né parisien, et fils d'artiste explique toute son enfance, sinon toute sa vie. De même, sa vocation religieuse et son apostolat ne se comprennent pas en-dehors de leur cadre naturel, le Paris du XIX^e siècle.

Au lendemain de la Révolution Française, la capitale a vu triompher le nouveau pouvoir: l'argent, qui succède au privilège de la naissance et qui fait que Paris attire toutes les convoitises. Tous les talents s'y donnent rendez-vous, elle est la ville de toutes les promesses et de toutes les infortunes...Maurice Maignen y voit le jour, le 3³ mars 1822, au 5, de la rue de la Ferronnerie, et il y est baptisé quelques jours plus tard.

Cette rue de la Ferronnerie située au cœur de la capitale, près des Halles, et dont le nom évoque bien le Paris des artisans et des métiers, fut le théâtre, deux siècles plus tôt, en 1610,

¹ Prononcer Mégnan. On trouve aussi, parfois, d'autres orthographes: Maignan, Meignen.

² C'est dans son roman à caractère autobiographique, *Les Sauveurs du Peuple*, (1867), qu'il s'est choisi ce pseudonyme.

³ Ou le 4, selon son frère Louis-Eugène Maignen dans *Portraits de Famille*, 1759-1871, t.I, p.73. De même, l'extrait d'acte de baptême porte: "Le six mars 1822, a été baptisé Jules Charles Maurice, né d'avant-hier,..."

de l'assassinat d'Henri IV le plus populaire des rois de France. Quelques douze ans après cet événement, en 1622, était né, non loin de là, rue St-Honoré, le plus illustre des enfants de commerçants, Molière: on sait comment, destiné par son père, Jean Poquelin, maître-tapissier, à vendre comme lui des étoffes, le comédien préférera utiliser son génie à mettre en scène des "bourgeois" de Paris. Le quartier où va bientôt s'installer la famille Maignen, est donc comme marqué par ce qui va décider de la vie du jeune Maurice: la vocation d'artiste, le monde du travail, et l'histoire de France.

Si la généalogie des Maignen ne remonte pas au-delà de la moitié du XVIII^e siècle, les quelques documents qui permettent de la reconstituer en attestent l'origine bourgeoise, celle d'une petite bourgeoisie parisienne d'avant la Révolution. On y apprend que la nature ne les a pas oubliés et les a faits artistes. C'est là leur unique "privilège" dans une période de grands bouleversements, car, pour la plupart de ses membres, cet avantage n'en est pas un et ne suffira pas à les faire vivre. Seul, l'arrière-grand-père Maignen Louis-Joseph, qui avait épousé la belle-sœur d'un artiste-peintre, Ducreux, premier peintre de la reine Marie-Antoinette, avait pu vivre de son art, la peinture de portraits, sous l'Ancien Régime et sous la Révolution.

Son fils Marie-Louis (1759-1820), né en région parisienne, était parti exercer le même métier à Cognac, mais était revenu à Paris en 1792, en "espérant y gagner beaucoup d'assignats", selon ses propres confidences. Il s'y était établi comme peintre de miniatures et y faisait commerce de tableaux, gravures, estampes et dessins. Marié avec Adélaïde Sarrazin, de Barbezieux, il en aura trois enfants, dont Charles-Désiré, né en 1794, le père de Maurice, qui manifestera, à son tour, de belles dispositions pour le dessin et la peinture.

Du côté maternel, le jeune Maurice est né aussi sous une bonne étoile. Sa mère, Cécile Chataigner était l'une des trois filles d'un célèbre graveur de Nantes, Dominique Chataigner, membre de la société des Sciences et des arts de cette ville, qui résidait alors à Paris. Comme ses deux sœurs, Cécile héritera de sa famille des dons pour la gravure et le dessin. L'un de ses neveux, Jules Dauban avec qui le jeune Maurice entretiendra longtemps les meilleures relations, mènera une belle carrière d'artiste-peintre, se présentera même au concours du Prix de Rome et deviendra professeur à l'Ecole des Beaux-Arts d'Angers.

Malgré la conjoncture défavorable, car le commerce et l'artisanat sont presque paralysés et le chômage important, les activités du grand-père Maignen se développent et lui permettent de vivre dans une certaine aisance. Y contribuent notamment deux fameuses estampes, conservées jalousement par la famille, *La marchande de gâteaux* et *La marchande d'amadou*, reproduites d'après ses propres toiles de 1802. Peu de temps avant, cependant, les Maignen ont failli voir compromise une situation qui s'annonçait prometteuse. L'incident survint en 1798.

On était alors en pleine réaction révolutionnaire. Après le coup d'Etat du 18-Fructidor, le Directoire était revenu à une politique religieuse de persécution anti-catholique, avec le culte décadaire et les nombreux emprisonnements et déportations de prêtres. Or, au mois de mars 1798, la grand-mère Adélaïde Maignen, qui donc tenait boutique avec son époux, au 86 de la rue St-Denis, expose, entre autres gravures, une image représentant l'athéisme cherchant à renverser la croix de Jésus-Christ. La composition et le dessin étaient de son mari, et la gravure de Chataigner. Traduits devant le tribunal, on reprocha à "la citoyenne Maignen et à son mari d'avoir exposé aux yeux du public un signe de culte". Deux motifs de contravention furent relevés: la légende: "sujet utile à l'édification de la jeunesse", et le fait que ce dessin contenait des "allégories capables de troubler la tranquillité publique". Marie-Louis Maignen fut condamné à une forte amende et à un mois d'emprisonnement à la prison Ste-Pélagie où étaient détenus les opposants politiques et les débiteurs insolubles. Bien que d'autres estam-

pes leur furent confisquées, l'aventure n'eut pas d'autres conséquences fâcheuses pour les Maignen. De cet épisode malheureux, on ne peut rien dire des convictions profondément chrétiennes des grands-parents Maignen. Comme beaucoup de familles bourgeoises de l'époque, la famille Maignen est d'éducation libérale, croyante, mais non-pratiquante. Si le grand-père Marie-Louis fait baptiser son fils Charles-Désiré, ce ne sera que deux ans après sa naissance, en 1796 et l'enfant ne sera pas éduqué dans la piété, mais dans l'amour de l'art et de la poésie.

La jeunesse de Désiré est des plus heureuses, insouciant même, car son avenir semble placé sous les meilleurs auspices: il sera poète ou peintre. Ses parents s'enrichissent suffisamment pour devenir propriétaires d'une maison de campagne, à Alluyes-Bonneval, en Eure-et-Loir⁴. Il racontera plus tard à ses deux fils qu'il y a vécu les heures les plus douces de sa vie, car, étant petit, il se faisait toujours fête de s'y rendre et de l'écrire en chansons:

"Enfin, j'allons partir/pour nous divertir/ à notre campagne/ j'allons pêcher,/ chasser, sauter/ et danser/ et nous balancer,/ je mangerons du pain bis/ que maman aura cuit/ et puis de la galette/".

Le père de Maurice: peintre ou militaire?

En 1810, Charles-Désiré Maignen a seize ans et s'il fait toute la fierté de son père, tellement il excelle dans la peinture et dans l'art poétique, l'adolescent le lui rend bien: lorsque l'empereur Napoléon annonce son prochain mariage avec Marie-Louise, l'adolescent s'en réjouit pour son père, car, lui écrit-il, "les fêtes qui vont être organisées pour l'arrivée de la nouvelle impératrice, t'amèneront beaucoup d'étrangères, qui, j'espère, te feront faire beaucoup de portraits. Il suit assidûment les cours donnés par des maîtres comme Lebel et Gros, qui se montrent très élogieux sur ses capacités. Mais nous sommes à l'apogée de l'Empire et, déjà, sous l'artiste et le poète, pointe le futur soldat, séduit par l'épopée de l'armée impériale. Il a été touché par la fibre militaire: lorsqu'il taquine la muse, c'est en l'honneur du maréchal Lannes, qui vient de mourir en héros à Essling, en mai 1809, qu'il compose un long poème *le Passage du Danube*, qu'il adresse à sa veuve, la duchesse de Montebello. Et son père est si heureux des vers de son fils, qu'il n'hésitera pas à les faire imprimer sur du papier de luxe...

Trois ans plus tard, en 1813, sans doute à l'insu de sa famille, Charles-Désiré adresse à l'Empereur une requête pour qu'on lui permette de devancer l'appel. Or c'est précisément l'époque où, l'Empire étant déjà sur son déclin, l'armée a grand besoin de soldats. Napoléon n'hésite pas à faire avancer la date de la conscription fixée à 20 ans. De ce fait, le jeune homme, qui a alors 19 ans, se trouve déjà inscrit sur les rôles. Sa lettre, enflammée comme un élan de jeunesse, et grandiloquente dans son ardeur patriotique, révèle néanmoins une grandeur d'âme qu'on retrouvera chez son fils Maurice.

"Sire, mon premier soupir fut pour les armes. Mon âme ne connut jamais qu'une passion, ce fut celle de l'amour de la gloire. Dans mon cœur, cette noble ambition fit taire tout autre sentiment. Elevé militairement, les premiers jeux de mon enfance respiraient la soif du

⁴ Dite "maison des planches". De passage dans la région, en 1846, Maurice Maignen constatera qu'elle était toujours debout, et il en fera un charmant croquis.

combat, je m'endurcissais à supporter la faim, la fatigue et le froid, et lorsque dans un âge plus avancé l'éducation vint calmer un peu ma tête exaltée, instruit dans l'art de peindre et de versifier, je traçais les victoires, les batailles et les dangers que je ne pouvais partager [...] maintenant qu'un décret m'appelle à marcher sous vos étendards, trop ardent pour supporter une année de repos dans d'obscures garnisons, je vous supplie de hâter mon départ, de me joindre aux guerriers honorés du titre glorieux de soldats de votre Grande Armée, dussè-je payer de ma vie le bonheur que j'aurais de combattre un instant plus tôt sous vos ordres...Charles-Désiré Maignen, élève de Gros".

Mais sa famille ne l'entend pas de cette oreille et sa mère fait intervenir des artistes connus, comme les peintres David, Guérin et Girodet. Tous intercèdent pour qu'un jeune homme aussi doué n'ait pas sa carrière brisée, et "puisse faire le plus grand honneur à l'école française". Deux membres éminents de l'Institut, Deseine et Lebreton, confirment, eux aussi, que ce serait une perte pour la peinture s'il devait interrompre ses études. Nous ne savons rien de sa réaction, mais cette pétition obtint le succès voulu par sa famille, et Charles-Désiré peut ainsi échapper à la conscription. Bien plus, il bénéficie d'un sursis pour concourir au prix de peinture et, le 28 août 1813, il est admis à l'Ecole spéciale des Beaux-Arts, sur présentation de Gros. À partir de 1814, les événements politiques se précipitent et la chute de l'Empire va bouleverser l'avenir du jeune artiste. Sa vie prend un autre tournant, puisqu'il est enrôlé comme simple garde national jusqu'en 1816, lui qui avait rêvé d'être soldat de la Grande Armée.

Le père de Maurice Maignen fut-il alors victime d'une des idées fixes de la Restauration? Le roi Louis XVIII, et nombre de royalistes avec lui, pensaient, en effet, que la monarchie n'aurait jamais succombé en 1789, si Louis XVI avait pu compter sur une garde nombreuse et fidèle. C'est pourquoi, dès son retour à Paris, le 8 juillet 1815, Louis XVIII s'emploie à rétablir la Maison Militaire du roi, qui devait comprendre des Gardes du corps, des Suisses, et une garde royale. Le fait est qu'au mois d'avril 1816, le grand-père Maignen se trouve à peindre chez lui le portrait du duc d'Havré, chargé par le roi de recruter des candidats pour sa Maison Militaire. L'artiste lui présente son fils Charles-Désiré. Le duc, déjà impressionné par le talent du père, l'est davantage encore par la belle prestance du fils:

"...le duc d'Havré qui eut l'occasion de voir mon père dont la taille élevée et la bonne tournure le frappèrent au point qu'il insistât vivement pour le faire admettre dans les gardes du corps pour lesquels on recrutait alors les hommes les plus dévoués au nouveau règne qui remplissaient d'ailleurs les conditions de taille, de service militaire et d'éducation convenable pour former un corps d'officiers".⁵

Ce qui s'offre ainsi au jeune Maignen, ce n'est pas la gloire rêvée des champs de bataille, mais une carrière militaire d'apparat au service de la sécurité du souverain. Il ne se fait pourtant pas prier pour accepter et, cédant aux instances du duc, il entre, en mars 1816, comme garde du corps. Avec lui, viennent de s'engager, dans le même service, deux jeunes gens appelés à la notoriété littéraire. Le premier, dans la garde royale, était un certain comte Alphonse de Lamartine, qui galopera très élégamment à la portière de Louis XVIII, mais qui très vite, s'ennuiera de la vie de garnison et des mondanités de la Maison du Roi. Il donnera sa démission après les Cent-Jours et publiera en 1820 ses *Méditations Poétiques*. Le second, Alfred de Vigny, est affecté à la Maison Militaire; il y sera un officier consciencieux, jusqu'en 1828, date à laquelle, désabusé, il renonce à la carrière militaire. Il écrira alors *Servitude et grandeur militaires*: l'aristocrate qu'il est ne voit plus la place du soldat dans la société.

⁵ *Portraits de famille*, op. cit. t.I, p. 54. Charles-Désiré, à 14 ans, mesurait déjà 1m76 et à cause de cette grande taille "il ne pouvait voyager de Paris à Bonneval sans un passeport. Nous sommes à l'époque impériale, la police a l'œil ouvert sur les conscrits qui voudraient échapper aux exigences de la loi."op.cit. p.32.

Ce qui n'est pas le cas du roturier Charles-Désiré Maignen. Le jeune lieutenant de cavalerie apprécie la vie de caserne, à Paris et à St-Germain. Il s'en accommode très bien, jusqu'au jour où, pour raison de santé, il se voit contraint de démissionner, deux ans après son engagement. Son protecteur, le duc d'Havré, s'en montre surpris, mais ne lui en tient pas rigueur puisqu'il lui fait cadeau d'une de ses épées d'honneur, que Charles-Désiré estimera toujours comme le souvenir emblématique de sa vie. Un jour, pour éviter de plonger sa famille dans la misère, il devra la déposer au Mont-de-piété. Démarche symbolique de ce que sera son avenir: un grand talent inutilisé...

Le temps des désillusions

Car la décision qu'il prend, bien malgré lui, est lourde de conséquences.

En 1818, quand il quitte l'armée, Charles-Désiré se retrouve à vingt-quatre ans sans formation artistique suffisante pour prétendre vivre de son art. Et, comble d'infortune, il ne peut pas compter longtemps sur l'aide de son père, puisque ce dernier meurt en 1820. Certes, sa mère Adélaïde, est toujours vaillante, mais elle lui sera bientôt à charge. Son train de vie sera donc des plus modestes, et chaque jour, la gêne s'installera chez les Maignen, et même quelquefois, la pauvreté et la faim.

Charles-Désiré se marie au mois de mai 1821 avec Cécile Chataigner, fille du graveur impliqué dans l'incident de 1798, relaté plus haut, dont il aura deux fils, Maurice et Louis. Cécile est une femme de caractère, une "vraie Parisienne, la femme dévouée par excellence" aux dires de son fils Maurice, et c'est sans doute elle qui pousse son mari à reprendre ses pinceaux. Mais les temps ont bien changé et les protecteurs ne sont plus ce qu'ils étaient. D'autant que Charles-Désiré ne se résignait pas à la vie civile, et il cherchera même à porter de nouveau l'uniforme chamarré de garde du corps. Ses talents artistiques et sa fibre militaire ne vont pas faire bon ménage, et souvent, le sens de l'honneur et de la gloire militaire feront de l'ombre à ses dons artistiques.

Sans doute, son court passage dans l'armée lui a-t-il permis de nouer de nombreuses relations, que, dès son retour à la vie civile, il s'emploie à faire jouer. Car, à Paris, il faut des protecteurs: sans eux, pas de commandes. Mais, selon l'opinion de son fils Maurice, deux choses lui portèrent préjudice. "Avec beaucoup de facilité pour la peinture, mon père avait peu étudié, et il avait fait des vers, des tragédies grecques et romaines en cinq actes selon le goût de l'époque, mais faute d'études premières assez complètes, malgré des dispositions rares et une originalité marquée, il restera dans l'obscurité toute sa vie". Et il manquait d'entregent: "Avec un peu d'habileté et de hardiesse, grâce à ses relations et à ses opinions royalistes très sincères, il eut trouvé facilement de puissants protecteurs et aurait obtenu des commandes du gouvernement, qui lui eussent obtenu une existence facile. A la fois timide et fier, il fut fort mauvais sollicitateur".⁶ Il est vrai qu'alors, on ne voit pas l'ancien élève de Gros reprendre contact avec le milieu artiste, soit que de lui-même il cesse toute relation avec les artistes renommés qui, il y a cinq ans à peine, étaient intervenus en sa faveur, soit que ceux-ci n'aient pas pu continuer -ou cru bon de continuer- à encourager ses dons d'artiste. Il le fait exclusivement

⁶ Notes de Maurice Maignen, *Archives Maurice Maignen*, (AMM).

avec le monde militaire. Lui, l'ancien garde du corps préférera toujours passer pour ancien militaire plutôt que pour artiste, et il crut que ses anciens chefs, la plupart de haute et vieille noblesse, avaient encore de l'influence à Paris. Ce sont eux qu'il choisit comme protecteurs. Mais avec ce choix, il va connaître les plus vives désillusions.

En effet, la noblesse d'ancien régime avait dû composer avec la noblesse d'Empire, avec la noblesse de province et avec la bourgeoisie libérale, comme avec autant de nouvelles classes dirigeantes, qui occupaient les postes-clés. Chacune sollicitait ses relations à la cour, auprès des ministères et des administrations, pour faire aboutir ses requêtes. L'une des difficultés à laquelle la Restauration se trouva confrontée fut celle du reflux, en France, d'une masse de fonctionnaires de l'ex-Empire napoléonien, estimant qu'ils étaient en droit de retrouver un emploi similaire, ou du moins de voir récompensé leur dévouement. Partout, les places étaient chèrement disputées, familles nobles et bourgeoises cherchant à s'approprier le budget de l'Etat.

A ce propos, le journal de la famille Maignen rapporte deux événements notables. Selon Louis qui tient la plume, "En 1823, mon père travaillait à un grand tableau représentant la victoire de La Corogne. [elle venait d'être remportée par le corps expéditionnaire français envoyé en Espagne pour rétablir sur son trône le roi Ferdinand VII]. Le tableau avait obtenu de figurer au Salon de 1824, [celui où Delacroix fit sensation avec ses *Massacres de Scio*], mais il fut relégué dans une salle secondaire. Un critique s'en était ému en ces termes: "Il y a du mouvement, de la chaleur, une grande unité d'expression de poses et de costumes dans le tableau exposé par M. Charles-Désiré Maignen et c'est avec un sentiment pénible que nous avons vu relégué dans une salle que les curieux, même les plus infatigables, dédaignent de visiter, une composition intéressante qui n'est certainement pas inférieure à la plupart de celles qui retracent les faits d'armes de la dernière campagne. Le tableau méritait à tous égards plus de faveur. "Mon père fut très affligé que ce tableau sur lequel il comptait fut si mal placé. Il s'adressa au marquis d'Autichamps pour le prier d'intervenir en sa faveur et cette fois encore, comme à chacune de ses démarches près de ses anciens chefs ou compagnons des Gardes du corps, il échoua".

Et son fils de commenter, -signalant un trait de caractère qui fournit peut-être une explication à ces échecs: "Mon père sera trop longtemps pénétré du préjugé que la noblesse de naissance était une garantie de la noblesse des sentiments".

Poursuivons la lecture du livre de famille:

"Comme il continuait à peindre de petits tableaux de genre, ma mère et nous, lui servions souvent de modèle pour des intérieurs de famille. C'était le temps où Drolling jouissait d'une grande faveur auprès du public; mon père suivait ce mouvement artistique ce qui le rendit fort habile dans un genre auquel il s'adonna plus tard et qui était plus lucratif, le pastiche des tableaux flamands et hollandais. Il dessinait alors des lithographies politiques dont ma mère colorait ordinairement les épreuves". Car un procédé nouveau, la lithographie, avait fait son apparition. Plus souple et plus économique que la gravure, il permettait de produire industriellement estampes et caricatures populaires et favorisera ainsi le développement du livre illustré. Charles-Désiré s'avisa à solliciter l'obtention d'un brevet de lithographe, grâce auquel il pensait pouvoir faire imprimer à son compte ses propres ouvrages, et il fit jouer ses relations. Mais, soit que le marché parisien fut déjà saturé, selon la réponse qu'il reçut d'un conseiller d'Etat, soit que, selon l'opinion de ses fils, "les anciens nobles auxquels il avait fait appel n'avaient plus d'influence dans la nouvelle administration, aux mains des libéraux", sa demande n'aboutit pas. À ces déceptions, Charles-Désiré trouvait néanmoins des compensations flatteuses, comme cette lettre du maire de Douai, de 1829, le priant d'envoyer quelques-

uns de ses tableaux: "Ceux que vous avez envoyés aux expositions précédentes, disait le maire, ont excité le plus vif intérêt, et l'exposition qui doit s'ouvrir incessamment ne paraîtrait pas complète si l'on n'y remarquait quelques-unes de vos compositions". Bientôt lassé de toutes ces démarches, il cessa toute sollicitation et se contenta d'une vie des plus modestes.

Comme on le devine, l'argent rentrait difficilement chez les Maignen, et même si, un temps, sous la Monarchie de juillet, leur situation s'améliorera, elle restera toujours problématique. Le jour viendra où elle sera des plus précaires, dès que la santé du chef de famille commencera à se dégrader. Depuis 1818, date de son retour à la vie civile, Charles-Désiré subit ainsi un phénomène, que vivra aussi son fils Maurice, de "déclassement social": s'il appartient toujours à la bourgeoisie, ses tribulations professionnelles l'assimilent chaque jour davantage aux "classes laborieuses".

1831-1837 : une bonne première communion, mais des études suspendues

En janvier 1822, au lendemain du décès de son père, Charles-Désiré avait dû quitter, avec sa femme et sa mère, l'appartement de famille qu'ils occupaient rue St-Honoré, depuis 1807, pour aller s'installer rue de la Ferronnerie. Au début du mois de mars, comme l'on a vu, va naître son premier garçon, Maurice. Un second fils, Louis-Eugène, naîtra deux ans plus tard, le 4 février 1824, rue de Grenelle-St-Germain.

Jusqu'en 1840, en l'espace de dix-huit ans, la famille va déménager à dix reprises! Mais toujours de part et d'autre de la Seine, et dans le même périmètre qui comprend le faubourg St-Germain, le boulevard de la Madeleine, les rues Royale, St-Florentin, St-Honoré, du Bac, et enfin rue de Sèvres. Ils habiteront aussi à l'ombre de la Sainte-Chapelle et du Palais de Justice. Ces déplacements successifs sont comme les baromètres de la situation familiale. On déménage parce que le terme est trop cher ou la rue trop peu commerçante. Quand la bonne fortune revient, on va s'installer ailleurs et plus à l'aise. Mais pour Maurice, ce ne sera pas tout bénéfique, loin de là. Malgré les sacrifices consentis, son instruction va en pâtir. Son instruction religieuse et son bagage scolaire seront des plus légers. Comme il ne poussera pas ses études secondaires très loin, sa formation d'artiste, malgré des dons innés, tournera vite court.

Le 6 mars 1822, le surlendemain de sa naissance, Maurice est baptisé à St-Germain-l'Auxerrois. Sans doute sous l'influence de sa mère, qui n'a pas les mêmes préventions que son époux à l'endroit de la religion. Quand, en mai 1834, Maurice, âgé de douze ans, fait sa première communion et sa confirmation sur la paroisse de la Madeleine, son père ne voit pas cela d'un bon œil. Louis-Eugène Maignen rapporte qu'un vicaire de la paroisse, l'abbé Le-grand, "entretenait chez Maurice une très ardente ferveur que la première éducation de mon père lui faisait considérer comme un danger; mais mon frère était naturellement porté à la piété".⁷

Ce que Maurice confirmera lui-même: "J'avais trouvé chez mes parents l'exemple des vertus humaines et le respect de la religion, plutôt que la pratique. Où voulez-vous puiser la foi catholique au milieu d'une famille seulement honnête?" Ce qu'il entend par "vertus humaines et famille honnête", dont il se sait débiteur vis-à-vis de ses parents, c'est tout un en-

⁷ *Portraits de famille*, I, op.cit. p.116.

semble de vertus morales, familiales et civiques qu'il énumérera au fil de ses souvenirs: la culture de l'esprit, l'élévation des idées, la générosité du cœur et le courage, le sens du travail et du devoir, l'horreur du mal, la piété familiale, l'amour de la patrie. Ce n'est que bien plus tard, lorsqu'il sera devenu un religieux, que Dieu lui fera la grâce de "ramener à Lui sa bonne mère, son cher frère, et sa famille dont la vie est sérieusement chrétienne".

Comme pour beaucoup d'enfants de cette époque, -"l'un des plus beaux jours de ma vie" pour Agricola Perdiguier, le célèbre compagnon du Tour de France-, la première communion reste gravée dans la mémoire de Maurice: "J'eus le bonheur de faire une bonne première communion, à laquelle je dois, sans aucun doute, toutes les autres grâces de ma vie". Et de se rappeler les enseignements reçus par les abbés Dupanloup, Pétetot, Legrand, Arnoud "dont les catéchismes et l'Académie de Sainte-Hyacinthe qu'ils dirigeaient sont restés célèbres". Depuis 1826, où il est vicaire à la Madeleine, l'abbé Félix Dupanloup, fait merveille auprès des enfants. Il veut non seulement les instruire, mais aussi les "élever dans le christianisme". Leur nombre y a doublé en un an, et en 1834, l'année où il catéchise le jeune Maurice Maignen, ils sont 1400! Sa parole et sa personne impressionnent tellement le premier communiant que lorsqu'il traversera une crise spirituelle, c'est à lui qu'il confiera sa détresse: "Monsieur, il y a sept ans que j'ai fait ma première communion. J'avais une foi vive, une croyance profonde, mais cette croyance et cette foi se sont éteintes au contact du monde..."

Mais il ne connaissait pas encore Monsieur LePrevost. C'est seulement à son contact que la racine mystérieuse par laquelle il tenait au cœur de Dieu se mettra enfin à fleurir. Sous les mauvaises herbes, le lien invisible ne sera pas rompu. Il redécouvrira alors "un monde inconnu, longtemps rêvé, entrevu au jour de [sa] première communion, et dont [il s'était] follement écarté".⁸

Quatre ans avant sa communion, un autre événement avait frappé aussi son imagination et peut-être raffermi sa piété naissante. Là encore, sa mère se fait médiatrice, un rôle qu'on retrouvera tout au long de sa vie, avec d'autres femmes. Elle intervient là à un moment important et ce souvenir sera décisif pour sa vocation, comme nous le verrons plus loin. Nous sommes en 1830. A Paris, deux Révolutions vont se suivre, à cinq mois d'intervalle:

- la révolution culturelle, dans les esprits et dans les théâtres, avec le triomphe du romantisme, lors de la fameuse "bataille d'Hernani", lors de la représentation de la pièce de Victor Hugo, le 25 février;

- la révolution politique, dans les rues et dans les palais, avec les Trois Glorieuses journées des 27, 28 et 29 juillet, et la chute des Bourbons.

A cette époque, les Maignen habitent rue du Bac où les deux frères Maurice et Louis-Eugène se sont liés d'amitié avec leur voisin, un certain Vincent, loueur de voitures, ancien cuirassier...mais c'est un autre Vincent qui va resurgir du passé. Un certain dimanche d'avril, règne une grande fébrilité, dans ce quartier "vincentien", (les rues avoisinantes, les rues de Seine, du Vieux-Colombier, rue de Sèvres, témoignent toujours de la présence et de la charité de Vincent de Paul), car une procession a été annoncée. La châsse contenant les reliques du saint vont être transférées, en ce jour, de la cathédrale Notre-Dame à la nouvelle chapelle des Lazaristes, rue de Sèvres. Et madame Maignen choisit, non pas d'aller visiter le musée du Louvre,⁹ mais d'assister à cette procession et d'y emmener son fils aîné. Ce faisant, elle déci-

⁸ *Histoire de la vocation du 3e Frère*, (récit de son entrée dans l'Institut), par M. Maignen, p.22. AMM.

⁹ Où elle aurait pu montrer à son fils saint Vincent de Paul sur un piédestal! Lorsque, sous le Directoire, on organisa le Musée du Louvre, on découvrit, dans ses magasins, l'une des rares statues de saints que les iconoclastes jacobins de 1793 n'avaient pas détruites: celle de saint Vincent de Paul. On la plaça dans la galerie des "Hommes utiles", avec cette mention: "Vincent de Paul, philanthrope français".

de sans doute de la vocation de son fils, car ce que l'enfant de huit ans a retenu de la cérémonie lui reviendra, un jour, brutalement. Le seul nom de Vincent de Paul provoquera en lui un premier choc salutaire, qui l'amènera ensuite, dans cette même chapelle où reposent toujours les mêmes reliques, pour y assister, le 3 mars 1845, à la messe de fondation de l'Institut religieux où il s'engage.

C'est l'Archevêque de Paris, Mgr de Quélen, qui a voulu, coûte que coûte, rendre cet hommage solennel au grand saint de la charité. Le climat politique et social est pourtant très agité en ce 25 avril 1830, mais le prélat n'en a cure. Le régime est à bout de souffle, le roi Charles X se raidit dans une politique absolutiste qu'il croit maîtriser en ordonnant la dissolution de la Chambre où l'opposition libérale est majoritaire. Quant à l'expédition d'Alger, elle semble encore bien aventureuse.

"Une multitude de curieux, massés sur les trottoirs, regardait passer la procession. On voudrait pouvoir dire que tous témoignèrent leur enthousiasme par des acclamations; ce ne fut, au contraire, de la part d'un certain nombre que "froideur ou hostilité". Plus d'un affectait de rester le chapeau sur la tête. "Le plus populaire des saints français, écrit M. de la Gorce, n'a pas plus trouvé grâce que le plus décrié des jésuites. Non que le public eût au fond du cœur quelque chose contre saint Vincent, mais l'hostilité contre Charles X, entretenue tous les jours par des articles de presse, ne pouvait manquer de rendre impopulaire une manifestation religieuse voulue par le gouvernement".¹⁰ Mais le transfert fut sans doute providentiel: restées à l'archevêché, les précieuses reliques, déjà menacées une fois sous la Révolution de 1789, n'auraient peut-être pas échappé à la bande d'émeutiers qui, le 29 juillet, envahissant le palais épiscopal, saccagera la sacristie et la salle du Trésor.

La Révolution de 1830 est très mal accueillie par Charles-Désiré Maignen.

Ses fils se souviennent "d'avoir regardé par la fenêtre de leur chambre les héros de juillet qui ramenaient les charrettes réquisitionnées pour transporter les cadavres. On racontait alors le massacre des Suisses de la caserne de la rue de Babylone, proche de chez nous, et les cruautés commises sur le corps du Major des Suisses, sorte de colosse, qui resta gisant une journée au coin d'une borne. Mon père, dont le dévouement aux Bourbons était presque un culte d'enfance, fut affligé et irrité de leur chute". Dans un moment où "tant de plumes célèbrent la triste victoire de la population parisienne", il demande à un journal de bien vouloir publier quelques stances qu'il a dédiées à la garde royale: "Quel chant de gloire ose-t-on faire entendre?/Peuple, gémis plutôt de tes succès/ à quels lauriers oserais-tu prétendre/ quand les vaincus sont des soldats français?"...

Charles-Désiré faillit plus d'une fois se brouiller avec ses beaux-frères dont les opinions étaient très libérales. Il s'affligeait en effet que ses affections politiques carlistes soient si peu partagées par la bourgeoisie à laquelle il appartenait. En témoigne, un échange de lettres¹¹ qu'il a, à cette occasion, avec l'une de ses cousines, Clémence Gendron, qui lui écrit de Vendôme:

"Si vous demeuriez en province et que vous y fussiez froissé par les hobereaux, vous ne regretteriez pas l'ancienne dynastie; tous ces nobliaux si insolents si absurdes sont rentrés dans la poussière. Cela me fait grand plaisir: nous autres plébéiens, nous avons en général le sens commun. Il était impatientant [sic] de se voir dédaigné par des imbéciles dont la seule qualité était d'avoir un titre de comte ou de baron. La Révolution de juillet nous a délivrés des

¹⁰ Pierre Coste, *Monsieur Vincent*, III, p.504, Paris, 1931.

¹¹ Louis-Eugène Maignen, *Portraits de famille*, op.cit. t.1,p.151.

missions¹² et des gentilshommes campagnards. Vous vivez dans le pays de l'égalité où l'on ne connaît pas d'autre aristocratie que celle du talent..." Et Charles-Désiré de lui répondre que s'il avait "l'odieuse alternative de choisir entre les mépris d'un grand seigneur et ceux d'un financier, [il] serait moins humilié de l'orgueil du noble que de la morgue de l'enrichi. La noblesse suppose l'exercice des vertus militaires auxquelles elle doit ses origines, l'aristocratie des financiers¹³ ne réveille aucune idée généreuse..."

C'est à cette époque, au lendemain de la Monarchie de Juillet, en avril 1831, que le jeune Maurice commence sa scolarité, à l'âge de 9 ans. Elle ne durera que six ans, puisqu'à 15 ans, il doit refermer définitivement ses livres, pour subvenir aux besoins de sa famille. Il aura alors fréquenté trois écoles, deux privées, chez Mr. Collin et chez Mr. Guillerez, et une publique, le collège Bourbon, où il entrera comme externe en octobre 1835. Depuis juillet 1832, en effet, les Maignen n'habitent plus rue du Bac mais au 21 du boulevard de la Madeleine, et leurs affaires se sont améliorées singulièrement, grâce à l'emplacement favorable de leur nouvelle maison. Les portraits, les restaurations de tableaux vont affluer et les fameuses *marchandes de gâteaux et d'allumettes* exposées encore une fois, vont faire prospérer Charles-Désiré, comme elles avaient fait un instant la fortune de son père. Et c'est Maurice qui en bénéficie, puisqu'il peut entrer à l'externat du collège Bourbon où le coût de la scolarité est élevé, l'école publique n'étant pas encore gratuite.

Son père faisait un gros sacrifice pour ses enfants, car il avait toujours souhaité posséder une instruction classique de lycéen. Il aimait à faire un peu parade de citations latines et autres notions qu'il avait acquises par ses propres efforts, et il espérait que Maurice, par ses succès, contenterait ses propres ambitions. Espoir déçu, car malgré son intelligence et son application, il manque trop de bases à Maurice pour qu'il puisse se mettre, sauf en histoire, au niveau de sa classe "trop forte pour un enfant qui n'avait eu d'autres maîtres que les petits maître d'études d'une modeste institution". A la maison, où on lui a transmis le virus de la lecture-tout jeune, sa mère lui lisait, le soir, les romans de Walter Scott-, Maurice dévore livre sur livre, et développe ses talents d'artiste. "J'avais douze ans que j'avais lu toute la bibliothèque de mon père, philosophie, romans, comédies, histoire, que je dessinais et que je peignais presque, et que je composais déjà des tableaux d'histoire".¹⁴

Il était encore à l'institution Guillerez, lorsqu'en juin 1835, l'un de ses devoirs fit sensation dans la famille. Le catéchisme de l'abbé Dupanloup, toujours présent dans sa mémoire, et les longues conversations de son père sur l'honneur et la gloire militaire, agissent de concert sur son imagination pour inspirer au jeune élève une narration qui lui vaut les félicitations de son professeur: "Bien, de l'élan, du laisser-aller d'artiste, j'attends beaucoup de ce jeune homme..." Il faut citer intégralement ce premier travail "littéraire": derrière l'idéal de l'adolescent qui veut être utile¹⁵ et qui rêve de mourir en héros ou en martyr, on devine une âme de feu,

¹² Les missions, dont le principe était excellent dans un pays ravagé par le jansénisme et des années de déchristianisation révolutionnaire, avaient eu leur revers. Lacordaire lui-même s'en lamentait: "Une nuée de missionnaires s'était précipitée du nord au midi...appelant le peuple...à des chants qui n'exprimaient pas seulement les espérances de l'éternité, mais encore celle de la politique profane...à des prédications où l'excès de sentiment suppléait à la faiblesse de la doctrine..." Cela ne produisait qu'un ébranlement passager à la place d'une solide conversion. D'où la répulsion profonde que pouvait inspirer à une partie de la nation "le peu de gravité de ce prosélytisme religieux".

¹³ Même expression chez Frédéric Ozanam, mais dans une autre perspective, incitant le chrétien à "être médiateur entre le paupérisme envahissant et l'aristocratie financière aux entrailles endurcies" (lettre du 12 juillet 1840).

¹⁴ M. Maignen, *Le futur conditionnel*, mss.1845, AMM.

¹⁵ Malgré les mérites de ses aumôniers et la piété de sa mère, Maurice baigne encore dans une ambiance déiste, à la Voltaire: la religion doit être *utile*. Ce n'est que sous l'influence de Jean-Léon LePrevost qu'il se débarrassera de l'idée qu'une vocation de moine ou de religieux contemplatif est *inutile* ou *inefficace*.

sans demi-mesure, un grand désir de se donner et de se sacrifier. Certes, ce n'est pas toute sa personnalité qui se révèle là, -dans l'épreuve, il prendra conscience de sa "nature aimante"- mais il y a déjà, bien réelles, les mystérieuses et "sourdes préparations qui attendent l'homme au seuil de toute vie. Tout est joué, avant que nous ayons douze ans."(Charles Péguy).

"Honneur, gloire et patrie sont les seuls flambeaux qui doivent m'éclairer dans la carrière que je veux parcourir. L'ordre, le premier rang de la société: quoique je le révère, je n'aimerais guère rester toute ma vie enfermé dans un cloître sans être utile à mon pays. Je voudrais être un de ces hommes qui, abandonnant leur terre natale pour aller sur les côtes étrangères répandre la lumière de l'évangile, sont en butte à la maladie, à l'intempérie des saisons, et à la mort même. Oui je pense qu'il y a plus de courage à être missionnaire que d'affronter les dangers et les périls sur un champ de bataille. Et d'ailleurs quelle joie, quel bonheur, on a la consolation de se dire: sans moi, des millions d'êtres humains ne recevraient pas la couronne qui leur est préparée dans le ciel! Ô vous qui voulez suivre la noble carrière des armes, quelle joie, quel bonheur, quand à la fin, couronné des lauriers de la victoire, je raconterais à mes petits-enfants comment je me jetai au-devant du fer qui allait percer mon souverain. Mais pour ceux qui aiment mieux suivre une fortune dans sa carrière inconstante qu'ils choisissent le commerce. Quel est donc ce jeune homme inspiré vêtu des habits de l'indigence? c'est le génie des Beaux-Arts, je n'ose prononcer sur lui, je touche de trop près, si je suis cet état qui me sourit assez. Maignen aîné".

Pour son frère Louis-Eugène, futur bachelier et professeur de littérature, "Maurice avait une "merveilleuse organisation d'artiste. Il eût pu être un écrivain remarquable, poète ou prosateur; à 12 ans, il a déjà l'heureux choix des mots harmonieux et poétiques. Sa phrase est pleine et sonore sans être creuse et vide d'idée; par une intelligence précoce de la composition, du coloris et des effets de lumière, ses croquis et ses dessins témoignent d'une richesse inépuisable d'imagination; quelques traits lui suffisaient pour réaliser une expression, figurer une attitude; aussi, un grand artiste, Auguste Debay, [sculpteur et peintre nantais] disait, à la vue des dessins qu'il crayonnait en se jouant: "Que n'ai-je connu plus tôt ses heureuses dispositions! Je me serais fait un plaisir de les cultiver".

Charles-Désiré est bien de cet avis. Il s'est vite reconnu, dans la rédaction de son fils, sous les traits du "génie des Beaux-Arts revêtu des habits de l'indigence". Même si sa position n'est guère enviable, il ne s'opposera pas à ce que Maurice suive ses traces. Seulement il voudrait le voir finir ses études. Mais, coup du sort, le fils est à peine entré au collège, qu'une affection nerveuse à la main droite handicape le père. Il ne peut plus ni peindre, ni dessiner! Impossible de subvenir seul aux besoins de sa famille. En 1837, c'est la mort dans l'âme qu'il retire son fils de l'école, pour, pense-t-il, l'appliquer exclusivement à l'étude du dessin et de la peinture.

S'il avait pu rester au collège, Maurice y aurait-il récolté davantage de succès...et moins de pensums? Peut-être. Mais, paradoxalement, le fait que son séjour ait été de courte durée lui a été sans doute bénéfique. "Lorsque j'ai fait, et après avoir fait, ma première communion, on m'a mis au collège. En en sortant, je me suis aperçu que j'étais un peu plus mauvais qu'avant", écrira-t-il à 19 ans. Le peu de religion qu'il avait aurait sans doute totalement disparu. Elle n'aurait pas tenu dans le climat irréligieux des collèges de l'époque, où dominaient le respect humain et le déisme voltairien, véhiculé par l'esprit des Lumières, et sorti renforcé de la période révolutionnaire. En 1827, Montalembert, ancien élève au lycée Sainte-Barbe dirigé par l'abbé Nicolle, écrit à son ami Cornudet: "J'ai su conserver ma religion au milieu de cent vingt incroyables". "La commission d'enquête sur l'état religieux des collèges royaux

de Paris souligne, en juin 1830, l'abatement profond des aumôniers, l'ennui manifeste aux exercices religieux".¹⁶

Maurice Maignen quitte son collège, alors que s'amorce le renouveau catholique, surtout dans le monde universitaire. En 1833, avec Emmanuel Bailly, propriétaire du journal *La Tribune catholique*, Frédéric Ozanam, un jeune étudiant en histoire, fonde la Société de Saint-Vincent-de-Paul, et dès 1835, on se bouscule pour assister aux conférences du Père Lacordaire à Notre-Dame de Paris. Bailly, Ozanam et Lacordaire: noms emblématiques du Paris religieux, et spécialement du Quartier Latin, dans les filets duquel tombera bientôt le jeune artiste, à l'instar d'un compagnon d'Ozanam, Jean-Léon LePrevost déjà conquis et converti.

Pour l'heure, c'est le Paris des marchands et des papetiers, qu'il va devoir arpenter et affronter. Il ne peut reprendre ses études artistiques, comme le voulait son père. Trop handicapé, ce dernier ne peut vraiment plus faire vivre les siens. Maurice comprend que c'est à lui désormais de nourrir sa famille. Les Maignen quittent l'appartement de la rue Royale et louent une boutique rue St-Florentin. Pour Maurice, comme pour les siens, ce sera la maison du sacrifice.

1837-1839 : le sacrifice d'une carrière d'artiste

"De 15 à 18 ans, j'essaie de soutenir mes parents par mes petits tableaux et le brocantage des tableaux de mon père. Souffrances et privations".

Pour espérer vendre les tableaux de son père et ses propres tablotins, Maurice commence ses courses à travers Paris. Il parcourt surtout les rues achalandées du centre, ne s'aventurant guère dans les quartiers des ouvriers et artisans des Faubourgs St-Antoine et St-Marcel, où il a peu de chance de trouver acheteur. Ses modestes productions, qu'il réalisait de façon peu académique -mais il fallait vivre et faire vivre- ne trompaient que rarement les marchands de bric à brac qui les achetaient à bon marché. Refus et rebuffades, brimades et quolibets, violences de toutes sortes: Paris se montra cruel pour le jeune artiste de quinze ans, sensible et fier.

Ce seront trois années de *galère* sur le pavé parisien.

Pouvait-il les garder par devers lui? Maurice est un être pudique et jamais il ne succombera à la tentation du journal intime, qu'on rédige pour un public. Mais, en quelque chose, il est "romantique", enfant de son siècle, et il lui faut extérioriser ses passions. Il déchargera son cœur du fardeau qui l'opprime, par le biais du roman populaire et par la poésie.

En 1867, vingt ans après le drame de son enfance perdue, il racontera, on l'a vu, ce qu'il a vécu dans *Les Sauveurs du Peuple*. Mais, dès 1845, il avait déjà rédigé quelques souvenirs, sous la forme d'un dialogue entre deux ouvriers et un jeune désespéré:

"...Je n'ai pas eu une jeunesse comme les autres...Vous souriez de m'entendre parler ainsi comme si j'étais un vieillard. Moi, je crois qu'une fois l'innocence perdue, les hommes ont tous le même âge...J'étais de ces jeunes gens à intelligence modeste, à tempérament calme. L'ardeur de leur jeunesse s'est éteinte dans les luttes quotidiennes d'une existence incer-

¹⁶ Gérard Cholvy, *Le mouvement des idées en France au XIX^e siècle*, Esprit&Vie, 1998, p.458.

taine...L'éducation que j'avais reçue m'avait conduit jusqu'à la porte du monde sans préparation, sans force pour les combats. Le soir, quand je rentrais fatigué d'une longue journée de travail, je me réfugiais dans une espèce de grenier où j'étais seul et où j'avais beaucoup de ciel devant moi...là j'oubliais les détails de ma vie prosaïque, mes courses à travers Paris, mes rapports si pénibles avec ce monde de marchands sans cœur qui vit aux dépens des talents des jeunes artistes. Je ne me souvenais plus de ceux qui m'avaient humilié, insulté, j'oubliais le mépris dont on accablait ma jeunesse. J'étais seul, seul avec mon âme, seul avec Dieu, seul avec la poésie. Je m'abreuvais avec délices à ce fleuve de lamentations douloureuses que Lamartine et Hugo ont fait jaillir de ce siècle. Et je finissais par être heureux".¹⁷

Heureux, le mot est juste, et Maurice ne l'a pas choisi par dépit. Comme son père, qui gardait une intarissable gaieté au milieu de ses privations, il est d'un naturel enjoué. Il est vrai que, revers de la médaille, sa grande sensibilité, exacerbée par la solitude et les humiliations, le portera facilement à des sautes d'humeur et à des froissements de susceptibilités, au grand dam de son entourage.

La poésie lui sert alors d'exutoire. Pour échapper à ce monde de "marchands sans cœur", c'est à elle qu'il se confie. Mais il aime trop la vie, il y a en lui tout un monde qui refuse de mourir, pour qu'il désespère, même aux heures les plus noires:

"Je suis heureux en moi, écrit-il dans son poème *Hier*, je suis riche en mon âme/, je ne me souviens plus des trous de mon manteau/, je vois dans l'avenir un horizon de flamme/, et tout me paraît beau/ et pourtant quand mon âme erre loin de ce monde/, il faut que je m'abaisse à notre horizon noir/, et que j'aie chercher dans une boue immonde/ le pain de chaque soir!".

Il a laissé ainsi, consignés dans un petit recueil d'une cinquantaine de pages, quelques poèmes de jeunesse, comme autant de témoins silencieux des années de sacrifices, 1838-1842. Les spécialistes jugeront qu'ils ne sont pas tous de la meilleure veine, et il est vrai que certains portent l'empreinte du temps, mais ils ne manquent pas de grâce et de fraîcheur (par exemple, *A une jeune mère*). On y relève son admiration pour Ingres et pour Lamartine et surtout l'influence de l'étoile montante de la génération des romantiques, Victor Hugo. En juin 1839, Maurice lui dédie une ode, quelque peu grandiloquente:

"...Toi dont le nom fameux sortira de ta cendre, allant toujours grandir, comme tous nos grands noms, ton nom viendra surprendre, les siècles à venir". Flatté, V.Hugo prendra la peine de répondre à ce adolescent, (c'est un peu la "coquetterie du génie"¹⁸, qui accueillait alors avec bienveillance le jeune encens qu'on offrait à la divinité...), que ses vers sont ravissants, qu'il a l'esprit d'un penseur et l'âme d'un poète.

En pleine adversité, cela met un peu de baume au cœur!

Et cela le reconforte dans sa résolution de travailler son art, car il a soif d'apprendre. Grâce à son père, qui fait jouer encore quelques relations, il peut assister à certaines séances de l'Ecole des Beaux-Arts. En 1838, à 16 ans, il écrit au président de l'Ecole des Beaux-Arts, Ingres, pour qu'il puisse assister aux séances de l'Ecole, autrement que de loin, les portes restant entr'ouvertes pour les non-admis. Il l'interpelle de toute sa fougue d'adolescent frustré, scandalisé par l'injustice: "...cette généreuse institution n'est plus qu'un mensonge depuis que de vils subalternes se sont emparés des portes de l'académie s'arrogeant le droit de consigner à la porte les élèves non appelés, lorsque les trois quarts de la salle sont vides...C'est à vous,

¹⁷ *Le futur conditionnel*, op.cit. AMM.

¹⁸ Victor de Marolles, *Maurice Maigren*, 1895, p. 23. Comme son frère, Louis-Eugène sacrifiera aussi à la mode de ce genre de correspondances, en écrivant à Chateaubriand, dont il recevra une aimable réponse.

Monsieur, qu'appartient l'honneur de régénérer cette noble création qui a été fondée pour ceux qui veulent apprendre et non pour ceux qui savent...Non, Monsieur, l'homme né peintre vaincra toutes les difficultés, tous les obstacles..."

Ce ne sera que l'année suivante, en 1839, qu'il entrera à l'Ecole royale des Beaux-Arts de Paris, comme le rapporte son frère Louis: "...la saison d'été est la moins suivie par les élèves, c'est seulement alors que mon frère a pu faire des études plus sérieuses; enfin le moment venu de concourir il fait une figure toujours à un point de vue désavantageux puisqu'il n'occupe qu'une des dernières places, mais elle est si franchement et si naturellement copiée qu'il est admis d'emblée, chose rare; plus tard, son cousin, Jules Dauban, fut loin d'avoir un si prompt succès. Il fut donc admis le 9 octobre 1839 à suivre les leçons et concours de la section de peinture et sculpture".¹⁹

"Jusqu'à l'âge de trente ans", peut-on lire sur son document d'admission: hélas, il ne pourra guère en profiter. Quelques mois après, il lui faut ranger définitivement ses pinceaux, quitter sa blouse d'artiste pour revêtir celle de fonctionnaire.

Au moment d'aborder une nouvelle étape de sa vie, le jeune Maurice Maignen nous a laissé son portrait à l'âge de dix-huit ans, dans son roman déjà mentionné, *Les Sauveurs du Peuple*: "Lucien a le visage ovale, le teint parisien, c'est-à-dire ni rouge, ni pâle, le nez fin et la bouche moyenne. Mais l'œil est plus significatif que la formule ordinaire des signalements; il est grand, d'un bleu pâle, très ouvert; et comme sa tête se porte naturellement en arrière, les yeux se dirigent fréquemment en l'air, donnant un certain cachet d'idéal à l'ensemble de la figure encadrée de cheveux blonds cendrés, fort longs et presque flottants. La lèvre supérieure est estompée par un duvet naissant mais visible. Une certaine maigreur donne de la délicatesse à tous les traits, sans leur ôter la fermeté de contour qui sied bien à une tête de jeune homme. La tenue générale est négligée; la facture des vêtements, sans aucune élégance, décèle la pauvreté. Evidemment, la main d'une mère les a confectionnés ou retouchés. Ils imprimeraient au jeune Lucien une tournure ridicule, si, comme nous le disions, ses dix-huit ans, âge parfait de la désinvolture et de la grâce juvénile, ne venaient tout sauver. Voilà pour le physique; pour le moral, j'avoue mon embarras, je ne sais si vous êtes comme moi, mais en face d'une physionomie régulière, je ne puis m'empêcher de croire à une belle âme".

Une belle âme, certes, mais Maurice n'est pas dupe: il connaît ses faiblesses, lui pauvre, artiste, et parisien. C'est bien de lui-même qu'il fait un portrait, digne, osons l'avancer, du Balzac de *La Fille aux yeux d'or*: "...le Parisien, poursuit-il, sait tout, apprend tout, et ne parvient jamais à vivre de l'état qu'il a fait semblant d'apprendre. Tout Parisien devient artiste en se promenant à travers nos Musées. Il se croit également écrivain et penseur, à force de feuilleter sur les quais tous les livres qu'il connaît sans les avoir jamais lus. Il pousse comme cela, par les rues, et sur nos places, artiste et poète, sans avoir appris ni étudié; au besoin, philosophe, politique, conspirateur et barricadier, soldat d'un jour, brave et généreux jusqu'à la chevalerie, servile et poltron quand la bataille ne l'amuse plus. Il s'élève facilement à toutes les hauteurs à cause peut-être de sa proverbiale légèreté, sans savoir s'y tenir longtemps..."Et, précisant le trait, il se compare à "l'ouvrier parisien, petit-fils de cet amusant Pierre Gringoire, l'imagier de la *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, ni poète, ni artiste, ni ouvrier tout à fait, un peu tout cela, disant naïvement de lui-même ce mot sublime qui est la clef du Parisien: pour tout, il m'a manqué quelque chose. Et vous comprenez maintenant le fort et le faible de notre héros, peintre, poète et Parisien".

¹⁹ *Portraits de famille*, op.cit. t.II, p.154.

Et si, comme l'on a vu, sa famille ne lui a pas donné l'exemple de la pratique religieuse, elle lui aura néanmoins inculqué de solides vertus: ainsi protégé, "cet enfant épris de poésie et d'art, épuré par le sacrifice, dont le regard se tourne souvent vers le ciel, comme par l'instinct d'une âme naturellement chrétienne, a faim et soif d'un idéal, vu en rêve à travers ses poètes, en attendant le jour où la grâce divine, l'idéal vrai et unique, l'illuminera" (*Les Sauveurs du Peuple*).

1840-1843 : crise spirituelle et paroles libératrices

Ainsi, durant toutes ces dures années, la poésie lui aura servi d'exutoire, et même de soutien spirituel. A cette époque, en 1840, son frère cadet a quitté le giron familial pour être répétiteur dans une institution de Thiais, tout en préparant seul son baccalauréat. Il souffre d'être séparé des siens, et Maurice lui envoie quelques "pensées venues du cœur, faites pour le cœur; ne te déssole pas trop de ta solitude, il vaut mieux être seul (et un poète n'est jamais seul) que de faire certaines visites que je fais, à de certaines personnes que tu connais, avec lesquelles il faut avoir les dehors de la plus profonde humilité et de la plus grande reconnaissance, quand on a la rage dans le cœur. Je te le répète, ne te déssole pas. Tu sais que de près ou de loin, notre affection sera toujours la même..." Aimons-nous malgré le sort contraire, si cette vie épuise à nos lèvres son fiel, n'avons-nous pas nos cœurs et notre amour de frères, n'avons-nous pas le ciel"?

Mais vient le temps où la poésie ne lui est plus d'aucun secours.

Sa solitude lui pèse, il n'est pas fait pour elle, et entre les quatre murs de son grenier, son *cenobitum*, son âme se sent prisonnière. Paradoxalement, l'affection de sa famille, et même celle de sa mère, ne le comble pas. Jamais, il n'aura un mot de reproche envers ses parents, pour avoir brisé sa carrière. Il a trop l'esprit de gratitude et de devoir, pour ne pas se dévouer jusqu'au bout. Lorsqu'il choisira la vie religieuse, il écrira à sa mère que le sacrifice accompli dans sa jeunesse l'a aidé à effectuer la séparation nécessaire. Mais, pour lors, sans cesser de l'aimer, il tient sa famille à distance de son cœur. "Ma mère qui voyait ce changement se penchait sur mes yeux pour y surprendre mon secret, m'interrogeait avec sollicitude, mais je ne lui disais rien, ni à elle, ni à personne".

A dix-huit ans, sa vocation d'artiste avait été bel et bien brisée. "Naître artiste, vivre dans l'intelligente société des artistes, creuser, étudier, approfondir le génie des grands maîtres", c'était son lot depuis l'enfance. Et il lui faut "tomber de cet Olympe", se résoudre à une existence plus décolorée, celle de bureaucrate, qui a le seul avantage d'assurer à sa famille des revenus réguliers.

A une époque indéterminée, sans doute au moment où son frère passe brillamment son baccalauréat, le 26 octobre 1840, et obtient un poste de professeur de lettres²⁰, Maurice manie encore ses pinceaux et ses crayons: il donne des cours de dessin aux enfants des Benoist d'Azy. Comment a-t-il fait la connaissance de cette grande famille du monde des affaires et

²⁰ Dans différentes institutions privées, à Thiais, puis précepteur dans une famille aisée de Montmorency, enfin professeur à Saint-Etienne. Il y restera deux ans, et reviendra à Paris en 1846.

de l'industrie, il n'en dira rien. Ce fut probablement par ses parents.²¹ Maurice renoue-t-il le fil cassé de sa religion, en fréquentant ce milieu aisé? Une confidence pourrait le suggérer: "Le dimanche, après la leçon, j'accompagnai son fils aîné à Notre-Dame et je suivis ainsi pendant deux ans les conférences du Père de Ravignan. L'éloquence et la sainteté du prédicateur, le spectacle de l'auditoire qui se pressait pour l'entendre, firent sur moi une impression profonde". Mais, d'après d'autres souvenirs, il semble qu'au début, cette démarche dominicale lui coûta.

Bientôt, ce que Maurice rapporte chaque soir s'avère insuffisant pour nourrir sa famille. Son père, passant outre à ses convictions légitimistes, s'adresse alors à la sœur de Louis-Philippe, Madame Adélaïde, et en obtient quelques subsides,...qui fonderont comme neige au soleil. Il faut donc que Maurice trouve des ressources plus régulières. Grâce à l'appui du comte Benoit d'Azy, il obtient, en 1840, une place d'employé aux écritures à l'administration du Chemin de fer de l'Ouest (Paris-Rouen). Il y restera jusqu'en 1843, pour entrer comme dessinateur au Ministère de la Guerre, rue St-Dominique, par l'entremise du même protecteur.

Il n'est plus sans travail, mais il est toujours sans boussole.

Et si la poésie tient toujours une place primordiale dans ses loisirs, elle ne répond plus à ses questions essentielles. C'est un jeune homme qui cherche Dieu. Bénéficiant d'un emploi stable, il va pouvoir consacrer une bonne partie de ses loisirs aux "orateurs". En effet, la *parole entendue* va sortir Maurice Maignen de lui-même, et, en quelque manière, elle sera libératrice. Et s'il n'est pas exagéré de croire que, dans son retour à Dieu, le message de l'Évangile a rejoint son cœur par l'écoute de la Parole, -car selon saint Paul "la foi procède d'une écoute"-, d'autres paroles humaines, en touchant son âme, ont retourné le terrain en transformant la terre ingrate en de la bonne terre "à grâce divine", prête pour l'Évangile.

Comme la Restauration, le régime de la Monarchie de Juillet se caractérise par la "prise du pouvoir" de la *parole parlée*. Alors que le journalisme se développe rapidement entre 1840 et 1848, que l'image est encore réservée à ceux qui peuvent s'acheter des gravures, et que la lithographie, on l'a vu, vient seulement de naître, la parole "occupe les veillées, anime les salons, où se forment les opinions politiques et les modes littéraires, alimente les discussions de cabarets, où se façonne l'opinion publique, retentit dans les églises où se prêchent les missions".²² Déjà, en février 1832, à propos des conférences de l'abbé Gerbet, Frédéric Ozanam écrivait à son ami Falconnet: "Jamais ne retentit à nos oreilles une parole plus sublime, une doctrine plus profonde..." Il y a une grande soif de la parole éloquente. On court aux sermons de l'abbé Combalot et aux Conférences de Lacordaire à Notre-Dame, et les dimanches soirs, le salon de Montalembert ne désemplit pas. M. LePrevost apprécie de pouvoir respirer dans "ce foyer de communication et de douce effusion" (L16, à Victor Pavie, 1833) un parfum de catholicisme et de fraternité.

C'est au milieu d'une tout autre atmosphère que doit travailler Maurice Maignen, alors que, lui aussi, aspire à la douce effusion des cœurs. Le voilà, en effet, soumis aux tracasseries et à la dureté de son chef de bureau et, sans la protection efficace de son bienfaiteur, il n'aurait pu conserver sa place. Après les rebuffades des "marchands sans cœur", lui qui est toute tendresse et affectivité, il découvre dans ses rapports avec ses collègues, l'insensibilité et

²¹ Dans une lettre de 1840, Ch.-Désiré Maignen écrit à son fils Louis: "Notre salon ne désemplit pas de personnes qui prennent intérêt à ma position. [...] Madame la Comtesse Benoist qui connaît déjà ton frère désire vivement que tu lui sois présenté..." Le comte Denys Benoist d'Azy, (1796-1880), d'abord inspecteur des Finances, deviendra ensuite administrateur des Chemins de Fer, industriel, député légitimiste. Catholique social, beau-père d'Augustin Cochin, il sera membre de la Société d'économie charitable, d'Armand de Melun, et collaborateur des *Annales de la Charité*.

²² Cf. G. de Bertier de Sauvigny, *La Restauration en questions*, Bartillat, 1999, p.133.

la méchanceté: "J'ai à mon bureau, écrit-il à son frère, dans une lettre de 1843, l'être le plus curieux qu'on puisse voir. Tout le contraire de toi. Il n'a plus de cœur. Pas un sentiment ne respire en lui, pas une pensée, pas une idée. Sec, froid, dur, rien dans le cœur, rien dans la tête. Sa main ne sait pas donner une poignée de main. Il a de l'esprit, de l'aplomb, mais pour déchirer et mordre ses meilleurs amis, ou plutôt ses camarades.[...] le monde dévore de bien grands cœurs, de douces intelligences...mais toi tu résisteras, tu es fort, tu aimes, tu sais aimer. Ne crains rien, tant que tu nous aimeras comme tu le dis toi-même, tu ne descendras pas. L'amour élève, il transfigure, il vivifie. C'est une religion que l'amour, puisque la vraie religion n'est qu'amour".

Lorsqu'il écrit cette lettre, il n'a pas encore rencontré M. LePrevost, qui saura répondre à ses interrogations sur les mystères de la religion chrétienne, l'amour de Dieu, les anges et la création de l'homme. Est-ce poussé par cette inquiétude, ou est-ce simplement par politesse, pour y accompagner l'une de ses parentes²³, qu'en 1841, Maurice s'en va écouter un sermon de l'abbé Bautain? Deux ans plus tard, dans un entretien avec M. LePrevost, il s'en souvient toujours: "J'ai admiré autrefois la doctrine que j'ai entendu prêcher par M. l'abbé Bautain dans une retraite à Saint-Roch, et qui donnait pour raison à la création et à la révélation, l'Amour". Cette thèse de l'Amour pour raison déterminante en Dieu de la création et de l'humanité, l'avait touché au point de se mettre en quête d'un directeur spirituel. Au retour de ce sermon,²⁴ sous le coup de l'émotion, il prend sa plume et rédige un brouillon de lettre à son ancien maître es-catéchisme, l'abbé Dupanloup. Ce "brouillon", où il résume sa vie et clame sa détresse intérieure, constitue l'une des pages les plus fortes qu'il ait écrites. C'est le cri pathétique d'une âme en quête de Dieu.

"Monsieur, il y a sept ans que j'ai fait ma première communion. J'ai dix-neuf ans. Ces sept années ont passé vite. J'avais une foi vive, une croyance profonde, mais cette croyance et cette foi se sont éteintes au contact du monde. [...] il n'y a pas huit jours, je suis entré à Notre-Dame pour entendre un sermon de M. de Ravignan; j'y suis entré presque contraint, ennuyé d'avance et mal à l'aise dans cette vaste église, n'osant porter devant la foule l'eau bénite à mon front, craignant les sourires parce que je suis jeune, mais intérieurement humilié de cette faiblesse. Je m'ennuie, j'écoute indifférent d'abord, puis je m'intéresse, je ne quitte pas une minute de l'œil et de l'esprit le prédicateur et sa parole, je sors de là bouleversé, encore tout ému de cette parole vibrante.[...] je suis ravi en écoutant les chants d'église, autrefois moqueur et insouciant, aujourd'hui, toutes ces hymnes me paraissent graves, sereines, pleines de mélodie, de majesté. Tous ces visages de prêtres où je cherchais l'hypocrisie, le mensonge ou le vice, me paraissent enveloppés comme d'une auréole lumineuse de prière. Oh! Monsieur, dites-moi donc ce que veut dire tout cela..."

Car, ce qui le frappe chez Dupanloup, c'est qu'il ne fait acception de personne: "Je me rappelle que vous confessiez les comtes et les barons en même temps et au même titre que les pauvres petits enfants déguenillés des écoles chrétiennes. Vous aviez pour eux tous les mêmes paroles d'onction, de bonté, de clémence. Tout a bien changé depuis, vous êtes monté bien haut, nous autres, nous sommes encore ce que nous étions alors, obscurs et inconnus.[...] je vous écris parce que je me rappelle la grâce ineffable avec laquelle vous m'accueilliez, parce que je me rappelle la charité de vos douces paroles,...."

²³ "Une retraite prêchée à St-Roch par M. l'abbé Bautain sous forme de conférences sur les vérités de la Religion et que j'eus l'occasion de suivre tout entière, en accompagnant une de mes parentes, acheva de me convaincre. *Histoire de la vocation du 3^e Frère*, op.cit. p.8. Cf. *infra*, la description d'une retraite du Vendredi-Saint, à Notre-Dame-de-Paris par le Père de Ravignan où Maurice Maignen emmena sa mère.

²⁴ "...je revenais d'entendre un sermon de l'abbé Bautain. Le soir même, en rentrant, je griffonnais sur un bout de papier cette lettre..." *Notes*, M. Maignen, AMM.

Il se confie et raconte son passé tout récent: "Je suis un peu poète, presque peintre. J'aime les poésies modernes qui nous ramènent toutes à Dieu...mais pauvre, il me fallait gagner pour vivre sans avoir rien pu apprendre...long sommeil de mon âme, puisque éternellement occupé de trouver le moyen de gagner péniblement le pain de chaque soir...je vous donne ces détails pour vous faire comprendre ce que je suis, ce que je souffre, ce qu'il me faut. Il me faut retourner à Dieu, prier avec foi, avoir un guide, un père qui me conseille et me soutienne. Vous le serez, n'est-ce pas, Monsieur, car vous devez à tous les hommes, quelque pauvres et humbles qu'ils soient, une heure pour prier avec eux et les absoudre..[...]"

Qui sait ce que l'abbé Dupanloup aurait fait de cette âme si cette lettre lui était parvenue? En effet, ce brouillon ne fut pas envoyé. Encore craintif, Maurice hésite à faire le pas décisif. Le Père de Ravignan tout enflammé de zèle, invitait ses auditeurs, à la fin de ses sermons, à venir le trouver chez lui pour lui soumettre leurs doutes, et Maurice Maignen avait eu la pensée de suivre ce conseil. Mais le courage lui manqua, et il resta le cœur attristé de son existence banale, honnête, mais vide de Dieu. Ce Dieu dont la voix parlait toujours à son cœur et qui le préparait à la rencontre providentielle avec M. LePrevost.

"...Je suis les conférences du Père de Ravignan à Notre-Dame avec M. Benoist. Je les suis seul ensuite, ainsi que d'autres prédicateurs. Je vais entendre Brucker..."

Avec Raymond Brucker, ce n'est plus la parole d'un *clerc*, mais celle d'un *laïc* qu'il va entendre. Maurice Maignen a dû être subjugué par la parole de cet ouvrier parisien du faubourg du Temple, né en 1800, qui s'était d'abord découvert une vocation littéraire et de journaliste. D'obédience socialiste, ce "fanatique d'incrédulité", selon le mot de Veillot, s'était converti au catholicisme en 1839 et ne cessait dès lors de s'en faire l'infatigable et redoutable défenseur. Il avait le génie de l'improvisation et son éloquence faisait merveille, surtout auprès des ouvriers. Dans le récit de sa conversion, *Les Docteurs du Jour* (1844), il confesse qu'il a "été tout ..homme du progrès, de la liberté, héros de Juillet, fouriériste, le diable et toute sa suite...Les idées moulent les mœurs, et pour peu que nous ayons du sang dans les veines, nous appartenons corps et âme au dogme qui nous inspire". Et comme cette vérité qui bouillonnait maintenant dans son âme était de parler de Dieu et de l'Eglise, il fut convié à parler dans les églises de la capitale. Ce fut l'un des orateurs laïcs les plus remarquables de la Société de St-François-Xavier, créée en décembre 1840 pour évangéliser les ouvriers.

Du sang dans les veines, Maurice Maignen n'en était pas dépourvu non plus, et sa générosité naturelle aurait pu l'entraîner très loin, jusqu'à "appartenir tout entier au dogme qui l'inspirait". Le piège du socialisme dogmatique lui était tendu. Le temps de la *parole libératrice* se confond pour lui avec le temps de ses *lectures dangereuses*.

A l'époque de ses quinze ans, en pleine détresse matérielle et morale, la révolte avait grondé en lui, et il ne se gênait pas pour stigmatiser le monde des riches et des égoïstes. "Au lieu d'ouvrir ton cœur, lui écrivait son cousin Dauban, à ces misères qui nous accablent indistinctement, petits et grands, voilà que tu t'es mis amèrement à récapituler les biens dont tu manques, d'un œil morne et réprobateur, comme un déshérité." Or, avec le temps, l'amertume a diminué, l'œil est moins réprobateur, mais il reste l'idéal d'un monde moins injuste.

C'est le temps des lectures, faites "au hasard et en toute liberté".

S'il est attiré par les théories de Charles Fourier, il est touché surtout par ses "plaintes sur la misère des ouvriers. Certaines applications économiques proposées par l'école phalans-térienne m'avaient séduit", reconnaît-il. "De mauvais romans inspirés par ces utopies achevèrent de me gagner à cette cause ouvrière qui fut l'un des plus puissants attraits dont le Bon

Dieu se sert pour mon salut".²⁵ Maurice Maignen rédige ses souvenirs quarante ans après les faits. Qu'avait-il donc lu ou entendu, qui ait pu nourrir sa propre révolte? Comment a-t-il pu être touché par des doléances sur la condition d'un monde qui lui est encore inconnu? Il ne sait rien du monde ouvrier et n'en fait pas partie. Il n'a de commun avec lui que la souffrance. Celle des sans-travail et des sans-argent, repoussés par les riches et "les marchands sans-cœur". Il est en symbiose avec la doctrine fouriériste, dont les ténors, Laverdant et Considérant, publiaient alors *La réforme industrielle* et *La Phalange*, dénonçant l'inhumanité d'un système économique qui conduit le peuple à l'indigence par les progrès de l'industrie. La lecture du roman d'Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*, qui paraît sous forme de roman-feuilleton en 1842, et dont la mise en scène de la "déchéance sociale est bien repérée mais caricaturale"²⁶, acheva sans doute de le convertir aux idées généreuses du socialisme utopique. S'il ne fait aucune allusion à Villermé (*Tableau de l'état physique et moral des ouvriers*, 1840), à Villeneuve-Bargemont, (*Enquête sur la condition ouvrière*, 1841), il a sans doute lu Louis Blanc (*L'organisation du Travail*, 1839).²⁷

Sa période de lectures "dangereuses", quoiqu'il en ait dit, n'aura pas été totalement nuisible. Elle lui aura permis au moins une première réflexion sur le nouveau mal social, le paupérisme, cet effet pervers de l'industrialisation naissante, dont lui-même a souffert. C'est sans doute à cette époque qu'il acquiert la conviction, dont il sera pénétré toute sa vie, d'une nécessaire *organisation du travail*, toujours dans le cadre d'une société hiérarchisée. On peut citer, comme témoin de cette période de "tentation philanthropique", son projet d'inspiration fouriériste, (le conçoit-il seul ou avec des amis de la même obéissance?), resté à l'état de brouillon, d'une association qu'il baptise *Les Frères de la Providence*, et où l'on retrouve les thèmes et le vocabulaire chers à cette doctrine.

"L'Association religieuse des Frères de la Providence est dirigée par une commission composée de deux membres titulaires et de 8 membres supplémentaires, divisés en quatre sections: industriels, clergé, dignitaires, artistes libres" [Parmi ces membres, on relève les noms de Rothschild, du P. de Ravignan, des abbés Bautain et Dupanloup, de Montalembert, Benoist d'Azy, Lammenais, Lamartine, et Ingres]. "Nous croyons fermement à la commisération des classes aisées pour les classes malheureuses, nous ne sommes pas de ceux qui reprochent à la société son égoïsme sordide. Sans croire beaucoup au dévouement et à une abnégation fraternelle et universelle, nous sommes convaincus de sa pitié pour ceux qui souffrent. Nous ne voulons pas lui enseigner la charité, nous voulons seulement organiser cette charité, l'asseoir sur une base solide et stable. Nous ne voulons pas organiser seulement comme un plaisir public la charité et l'attendrissement, nous avons voulu, ce qui est plus grave et plus difficile, organiser le travail autant que la structure de notre société le permet.

"Nous avons recherché quelle était la cause de cette plaie inconnue du monde antique. Cette cause est dans la déviation périlleuse de l'homme qui asservit son esprit aux nécessités matérielles de son existence, identifiée dans l'industrie, au lieu d'y asservir le corps identifié dans l'agriculture. Enlever à l'industrie qui en regorge les bras qui manquent à l'agriculture, voilà le but que doivent se proposer les réformateurs et les philanthropes. Or, dans le plan d'organisation de cette société, une idée féconde résulte de l'union des hautes classes et des classes moyennes pour le soulagement et la moralisation des classes pauvres. Réunir les sommités de la nation et les multitudes laborieuses, ceux qui sont l'éclat du pays et ceux qui en sont le mouvement, la tête et les bras de la France, faire de ces deux parties de la nation une

²⁵ *Histoire de la vocation du 3^e Frère*, op.cit. p.10.

²⁶ Cf. André Gueslin, *Gens pauvres, pauvres gens, dans la France du XIX^e siècle*, Aubier, 1998, p.89.

²⁷ Selon lui, il aurait contribué à "soulever les barricades de 1848". *Les Misérables d'autrefois*, M. Maignen, 1863, préface.

phalange unie pour le bien et la charité, ce serait résoudre le grand problème de la fraternité que le Christ a proposée au monde".

Manifestement, ce texte est antérieur à sa rencontre avec le monde des institutions charitables qu'il va découvrir, et où il aura l'occasion de côtoyer les soldats d'une "phalange unie pour le bien et la charité", déjà engagée sur le champ de bataille, la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Mais ce projet dessine déjà, plus qu'en pointillé, les grands axes de sa réflexion, de sa vie et de son œuvre.

Depuis octobre 1840, les Maignen sont installés au 155, rue de Sèvres, dans un rez-de-chaussée avec jardin, où les deux frères peuvent installer leur père, et lui permettre ainsi de prendre l'air plus souvent, en le promenant sur le boulevard des Invalides. Avec le travail régulier de Maurice et de Louis, la famille retrouve un peu l'aisance d'autrefois et les fils purent offrir à leur père quelques satisfactions. En 1842, ils lui rapportent pour sa fête, sans doute l'une de ses dernières joies, l'épée d'honneur reçue autrefois du duc d'Havré, et qui, depuis nombre d'années, avait été engagée au Mont-de-Piété! La vie s'écoule, ponctuée de petits événements qui en rompent la monotonie. Maurice rapporte à son frère, alors précepteur à Montmorency, la chronique familiale, avec une pointe d'humour: "...je me suis fait couper les cheveux ...pas comme ton genou – j'ai acheté une belle sculpture en bois – Jules [Dauban] a dîné avec nous mercredi, nous avons parlé de Gros, David, Raphaël, - J'ai vu *Rodogune* jeudi, c'est superbe, cela m'a donné envie de faire une tragédie- fais-en donc une – je regrette d'avoir si peu de chose à te dire, mais tu sais comme notre vie est calme – c'est toujours la même chose. Je vais à mon bureau, j'en reviens. Papa dort ou lit dans la journée, maman trotte dans la chambre - voilà toute notre existence et nous n'avons pas à nous en plaindre!" (Lettre à son frère, juin 1842).

Mais le ciel va de nouveau s'assombrir. Les premiers jours de 1843 commencent mal. Au courrier du 17 janvier, un imprimé convoque Maurice pour la conscription! Dans moins de deux mois, il aura 21 ans. C'est la consternation dans la famille! M. Benoist d'Azy, sollicité, non seulement lui promet d'obtenir au moins un sursis, mais le remercie de lui témoigner de la gratitude: "Mon cher enfant, votre lettre exprime les bons sentiments qui vous honorent; faire du bien quand on le peut est un devoir; être reconnaissant est un mérite bien plus rare. Soyez digne du grand devoir que la providence vous a imposé en vous faisant si jeune le chef d'une famille malheureuse. Travaillez non seulement à accomplir vos devoirs, mais à vous rendre capable plus tard de faire mieux encore".

Et de lui conseiller de se mettre en rapport avec le maire du 10^e arrondissement. Mais cela n'aboutit pas. Maurice est convoqué au conseil de révision pour le 11 mai, à l'Hôtel de Ville. Il y est déclaré "propre au service"! Est-ce cette nouvelle qui agit sur son père? De fait, déjà paralysé, Monsieur Maignen voit sa santé se dégrader brusquement à partir de cette date, jusqu'aux premiers jours de septembre, où il meurt, chrétiennement, dans sa cinquantième année. Les obsèques sont célébrées le dimanche 3 septembre à l'église Ste-Valère, rue de Bourgogne.

En cette année 1843, où il vient d'avoir vingt-et-un ans, voilà donc Maurice Maignen chef de famille!

Les épreuves des années passées l'ont profondément marqué. Sous l'apparente résignation de sa vie présente, se cachent des cicatrices mal refermées:

- celles de son propre cœur, d'abord, car il est en porte-à-faux avec *lui-même*. Plus que dans sa chair, il est blessé dans son cœur. Humilié à la fois dans ses espérances d'artiste, comme dans sa nature sociable, souffrant de n'avoir que des contacts déshumanisants, il voit son

avenir "se rétrécir", alors qu'il a en lui tout un monde -créer, servir, aimer- qu'il voudrait libérer, mais qui se heurte à la réalité "prosaïque" qu'il doit subir. L'homme qu'il devient lentement, ne sait pas encore tout à fait se situer à ses propres yeux comme à ceux des autres. C'est pourquoi, il reste entier avec lui-même, ou trop sévère ou trop indulgent, et il le sera aussi avec les autres. Doué d'une sensibilité à fleur d'épiderme, il souffre de ce que l'on pourrait appeler le "complexe de Naaman", cette fierté native qui le pousse à s'estimer, à la moindre contrariété, atteint dans sa dignité.

- Puis, il y a la *famille*. Faut-il toujours y croire? De la vie de famille, il a goûté le bonheur, mais il doit en subir les avatars. Avec elle, il est tombé de haut. Après avoir fréquenté l'élite de la bonne société, il a fallu frayer avec les masses laborieuses. Cette famille, il aurait pu la quitter, pour aller vers son propre destin d'artiste. De son père, il avait reçu de bons conseils, "mieux vaut apprendre que gagner", "ne fais pas comme moi, ne gaspille pas ta vie en hésitant au début de la carrière", mais comment les pratiquer: devenu chef de famille, bien malgré lui, Maurice y est comme retenu prisonnier par les liens de la vertu et du devoir. Ceux de l'amour maternel, surtout. Au moment décisif où il lui faudra se dégager de ces chaînes du cœur, les plus difficiles à rompre pour qui aime vraiment, son cœur souffrira, mais ne lâchera pas. Pour l'heure, comment vivre la mort, c'est-à-dire l'absence, d'un père? Qui pourra, par son autorité et ses qualités de cœur, combler le vide laissé par sa disparition?

- Ensuite, à lui qui avait rêvé gloire et dévouement, Paris a révélé l'état d'une *société* en pleine mutation et un monde impitoyable. Lui, le jeune bourgeois, il a dû mendier pour vivre, lui, le jeune artiste désargenté, il n'a pu poursuivre sa formation à l'école des Beaux-Arts. Ce n'est pas tant le fossé entre riches et pauvres qui le révolte, que celui d'une nouvelle fracture sociale dont il a fait lui-même l'expérience: celle qui est en train de s'établir entre les patrons et ceux qui ont un métier, et tous les autres. Mais, idéaliste et ouvert aux utopies les plus généreuses, il voit la solution à cette rupture sociale en termes trop abstraits. La rencontre avec celui qui va orienter sa vie vers les pauvres et les ouvriers l'aidera à poser les "questions de société", en termes réalistes. Sa nature aimante et sociable trouvera alors à travailler, en homme de terrain, à refaire, plus qu'une société d'individus, un tissu social fait de relations entre personnes, un vouloir-vivre ensemble, bref une communauté.

- Enfin, sa foi chrétienne est vacillante. Assailli par le doute, il ne sait plus s'il est encore chrétien. Dieu est-il amour, l'homme est-il aimé, faut-il aimer et comment?

Autant de questions qui l'oppressent, mais il n'en laisse rien paraître.

Bientôt il va trouver sur son chemin celui qui va l'aider à guérir ses nombreuses blessures, celui qui va le réconcilier avec Dieu, avec lui-même, et avec ses semblables.

avril 1843 : Monsieur Vincent conduit Maurice Maignen à M. LePrevost

"C'était un jeune homme ami des arts et de la littérature. Il ne pratiquait pas. Malgré cela, ayant entendu parler des œuvres de charité, cela sourit à sa générosité. Il vint chez les Lazaristes (rue de Sèvres) s'informer s'il n'y avait pas quelque une de ces œuvres dans la maison. On le renvoya à un M. LePrevost demeurant non loin de là, rue du Cherche-Midi. Il vint en effet me voir. Je le ramenai au Bon Dieu. Il se donna avec ardeur aux œuvres; partout il m'accompagnait: à la Sainte-Famille, à la Conférence, il était toujours à mes côtés. Même il

venait chaque soir m'attendre au Ministère. Aussi, comme on avait remarqué sa fidélité en cela, on l'avait pris pour mon fils, et soit au ministère, soit à la Sainte-Famille, lorsqu'on me parlait de lui, on le désignait par cette qualité: "votre fils".²⁸ Il est remarquable que, de même que M. Myionnet, ce fut en la maison de saint Vincent-de-Paul, au pied de ses reliques, qu'il me chercha, connut mon nom, et que c'est de là que Dieu le dirigea vers moi".

Cet extrait de notes inédites de Jean-Léon LePrevost, le futur fondateur des Frères de Saint-Vincent-de-Paul, qui résume la vocation de celui qu'il appelle son "fils", donne le *sens* de cette même vocation: c'est saint Vincent de Paul qui montre la direction à suivre: Va vers Monsieur LePrevost et tu trouveras...

Bienheureuses reliques de saint Vincent! Elles accompagnent la vie de Maurice Maignen comme s'il émanait d'elles une force invisible, un appel à se donner à Dieu et aux pauvres. Nous l'avons vu, la dévotion de sa mère l'avait conduit, auprès d'elles, une première fois à l'âge de huit ans, et la grâce, qui fait toujours son chemin dans une âme droite et généreuse, l'y ramène une seconde fois...C'est là que Vincent de Paul lui donne d'abord un second père, et bientôt une nouvelle famille.

Mais qui était ce père? Et quels étaient ses liens avec saint Vincent de Paul?

Laissons répondre M. Maignen qui a consigné l'essentiel des événements dans *L'histoire de la vocation du 3^e Frère*:

"Un soir, dans une réunion d'étudiants du Quartier latin, alors fort ému des troubles du Collège de France et de ses attaques violentes contre l'Institut des Jésuites, on prononça devant moi pour la première fois le nom de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, dont on louait fort les jeunes membres qui allaient, dit-on, au domicile des pauvres leur porter eux-mêmes des secours. En entendant parler de ces jeunes gens et de leurs bonnes œuvres, je me sentis aussitôt frappé au cœur, j'éprouvai un mouvement d'indicible joie et une voix me dit intérieurement: "Voilà ce que tu cherchais." Ainsi ce fut au milieu d'une chambre d'étudiants que la voix du Seigneur parla à mon âme. Ce fut le point de départ d'une nouvelle vie, ou plutôt d'une véritable existence, car, jusqu'alors, je n'avais pas vécu. Cette impression, au lieu de s'effacer aussi rapidement qu'elle avait été vive et instantanée, ainsi qu'il était d'ordinaire chez moi, fut si profonde qu'elle m'inspira quelque temps après une démarche qui décida de ma vie entière".

On ne sait pas quels étudiants parisiens fréquentait Maurice Maignen, en dehors de ses heures de bureau, en ces premiers mois de 1843, où sa vie va basculer: étaient-ils artistes, poètes, Saint-Simoniens, fouriéristes? Seule certitude, le Quartier Latin est en ébullition, il y a même quelques échauffourées, à cause de deux éminents professeurs d'histoire au Collège de France, Edgar Quinet et Jules Michelet. Leurs cours, qui seront publiés en juillet en un même volume: *Des Jésuites*, reflétaient l'hostilité de plusieurs membres de l'Université à l'égard du clergé en général, et des Jésuites en particulier. Quinet et Michelet faisaient entrer dans leur enseignement, non seulement leur libéralisme romantique et leur amour de la Révolution, mais encore leur anticléricalisme. Ils seront bientôt les maîtres à penser de la République laïque. La France, et la capitale en particulier, étaient alors plongées en pleine question du monopole des grades universitaires et de la liberté de l'enseignement, avec interventions à la Chambre, démarches épiscopales et polémiques de presses, etc.

Dans ce contexte, il est significatif de rapprocher les itinéraires respectifs de Frédéric Ozanam et de Maurice Maignen. A dix ans de distance, c'est la même situation d'intolérance

²⁸ "Si jeune que je suis, puisque je passe pour son fils, auprès des pauvres qui nous voient ensemble, il daigne s'ouvrir à moi, me révéler les secrets de son cœur..." écrira Maurice Maignen, le 19 mai 1845, à 23 ans. *Histoire de la vocation du 3^e Frère* op. cit. p. 44.

vis-à-vis de l'Église qui les pousse à s'engager pour elle. C'est parce que, dès le début de sa carrière universitaire, il a été sensible aux attaques de certains professeurs contre le christianisme qu'Ozanam a regroupé quelques amis étudiants en une Conférence d'Histoire. Sous la houlette d'Emmanuel Bailly, l'initiative devient Conférence de Charité et enfin Société de Saint-Vincent-de-Paul en mai 1833. "Nous étions alors envahis par un déluge de doctrines philosophiques et hétérodoxes qui s'agitaient autour de nous. Nous éprouvions le désir de fortifier notre foi au milieu des assauts que lui livraient ces systèmes divers de la fausse science...notre but principal ne fut pas de venir en aide au pauvre, non. Ce ne fut là pour nous qu'un moyen. Notre but fut de nous maintenir fermes dans la foi catholique et de la propager chez les autres par le moyen de la charité" (Conférence d'Ozanam, Florence, 1853).

Assurément, M.Maignen n'est pas pénétré du même souci apologétique. Le "Voilà ce que tu cherchais", répond d'abord à son désir de dévouement et de générosité. Ce qu'il cherche, c'est une association de charité, apte à améliorer le sort des plus malheureux. On peut conjecturer qu'il est encore imbu d'idées "socialistes", lorsqu'il se trouve dans cette chambre d'étudiants où il entend parler de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. De même que pour répondre à ceux qui venaient demander compte au catholicisme de ses principes et de ses œuvres, Frédéric Ozanam, conseillé par une Fille de la Charité, Sœur Rosalie Rendu, avait entraîné ses compagnons à se mettre à l'amour effectif des pauvres: "secourons donc notre prochain, mettons notre foi sous la protection de la charité", M. Maignen, initié aux œuvres par M. LePrevost, s'efforcera, par ses petites œuvres d'apprentis et d'ouvriers, à "ramener le peuple à la foi par la charité". Ce Jean-Léon LePrevost, né en 1803 à Caudebec-en-Caux, en Normandie, après avoir enseigné à Belfort et à Lisieux, était venu chercher du travail à Paris et en avait trouvé dans les bureaux des ministères. Homme cultivé et des plus distingués, épris de poésie, il avait d'abord fréquenté les salons romantiques. Marié en 1834, il avait, l'année précédente, imprimé à sa vie une tout autre direction que celle d'une vie mondaine: celle du service des pauvres, dans le cadre de cette association de jeunes laïcs, tout nouvellement fondée, et dont il avait fait connaissance par hasard dans le quartier de Saint-Sulpice, la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Dix ans après, la Société, répandue dans une centaine de villes, comptait déjà près de dix mille membres. A cette date, en 1843, M. LePrevost assumait sur la paroisse Saint-Sulpice, la charge de président d'un de ces groupes de laïcs, une "Conférence", du nom de la première réunion, (d'où leur nom de confrères), qui s'étaient engagés à visiter et à soulager les pauvres.

Maurice Maignen écrit ensuite, comme il se souvient:

"Quelque temps après la conversation que j'ai citée, dans un de ces moments d'amertume et d'angoisse que subit le cœur du jeune homme égaré loin de la voie véritable, le mot qui m'avait comme fasciné un moment, le nom de la Société de Saint-Vincent-de-Paul me revint subitement à l'esprit. L'idée de m'enquérir à son sujet s'empara aussitôt de moi et je résolus de savoir où pouvait être le siège de cette Société dont je connaissais le but, mais dont j'ignorais l'organisation.

Je pensais trouver aisément ce renseignement à la chapelle de la rue de Sèvres où je savais que l'on gardait la châsse de saint Vincent de Paul. C'était encore un souvenir de mon enfance et peut-être aussi un fait providentiel. Ma mère m'avait conduit à la procession solennelle qui eût lieu en 1830 pour la translation des reliques de saint Vincent de Paul. Le souvenir de cette magnifique cérémonie était encore présent à mon esprit, quoique alors je fusse à peine âgé de huit ans. Je me rendis donc à cette chapelle et le Bon Dieu permit que je m'adressasse à un bon frère Lazariste très mal informé. Il m'expliqua à tort comment la Société de Saint-Vincent-de-Paul remontait au temps même de saint Vincent et s'était maintenue

jusqu'à nos jours. Il me dit que cette Société se réunissait toutes les semaines en leur maison, ce qui était vrai pour la Conférence des Missions; et que M. LePrevost, qui demeurait rue du Cherche-Midi n°98, était son président, ce qui était inexact. Le Président de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul qui se réunissait chez MM. les Lazaristes, était M. le docteur Ferrand de Missol, qui fut ordonné prêtre quelques années après. Je fis plus tard la connaissance de ce vénérable Monsieur et je constatais une fois de plus l'action de la Providence, car, si le bon frère Lazariste ne s'était pas trompé et m'avait adressé à lui, je suis persuadé que je ne serais pas retourné le voir et que ce n'eût jamais été lui qui m'eût converti. Loin de m'attirer, la manière un peu méridionale dont M. Ferrand de Missol parlait de la religion et des bonnes œuvres me déplaisait extrêmement, sans nulle raison sérieuse. Malheureusement pour moi, je n'ai guère agi dans toute ma vie autrement que par impression et fort rarement par raison et réflexion. Jamais je n'aurais revu M. Ferrand de Missol. Le Bon Dieu aurait-il eu la patience de me poursuivre encore? "

Double intervention de la Providence...car le docteur Ferrand de Missol, qui connaissait M. LePrevost depuis 1839, venait d'être désigné président de la conférence St François-Xavier des Missions. En 1842, LePrevost lui avait confié son désir de voir surgir une congrégation capable de poursuivre les œuvres fondées par la Société. Ce serait l'"Œuvre des œuvres". Il avait accepté d'entrer dans ce projet et réunissait chez lui, rue St-Sulpice, quelques confrères, entre autres le futur jésuite, le père Olivaint. Cette "réunion intime" se dispersa peu après...mais si elle avait abouti, Maignen aurait pu y retrouver le bon docteur! La Providence en décida autrement.

"Mais, continue M. Maignen, le bon frère, inspiré par la tendre miséricorde du Seigneur, qui me conduisait par la main comme un petit enfant, se trompa donc et me donna, au lieu de l'adresse de M. le docteur Ferrand de Missol, celle de M. LePrevost. Sans aucune lettre de recommandation, je me présentai chez lui. Je fus introduit de suite dans sa chambre, quoiqu'il fût en conversation avec une autre personne, un des plus zélés membres de la Conférence St-Sulpice qui fut plus tard dans cette conférence mon chef de section. Je fus donc admis aussitôt comme il arrive chez les personnes très occupées de bonnes œuvres qui, recevant beaucoup de visites indifférentes, les expédient facilement et n'interrompent que fort peu leurs occupations courantes. Pour moi, tout rempli de mon désir de connaître la Société de Saint-Vincent-de-Paul, je n'hésitai pas à exposer à M. LePrevost devant une tierce personne le but de ma démarche. Je lui racontai simplement la pensée qui m'amenait, dans quelles circonstances singulières j'avais entendu parler de cette Société, et comment, m'étant adressé à la chapelle de la rue de Sèvres, on m'avait renvoyé à lui.

"A vrai dire, je ne me souviens plus bien exactement ce qu'il me répondit, sinon qu'il accueillit ma démarche avec une affectueuse bienveillance, touché sans doute de ma sincérité. Il devina l'état de mon âme, et sa vague aspiration vers une meilleure existence. Il reconnût un appel du bon Maître dans les circonstances qui m'amenaient à lui et l'un de ces faits de providence que les âmes attentives aux conduites de Dieu devinent et ne repoussent jamais. M'expliqua-t-il alors ce qu'était la Société de Saint-Vincent-de-Paul? Cela est probable, mais je ne le compris guère, car il ne m'en reste aucun souvenir. Je ne fus frappé que de l'affabilité et du charme exquis de son accueil.

"Je remarquai aussi l'air de bonté du Monsieur témoin de notre entretien. M. LePrevost prit mon adresse et m'invita à revenir le voir. Je le lui promis et, bien entendu, je n'en fis rien. Je racontai à mes parents cette démarche qui leur parut une étourderie et bientôt entraîné par quelque nouvelle impression fugitive, je laissai passer un mois sans plus songer à l'invitation qui m'avait été si gracieusement offerte et que j'avais acceptée avec joie.

"Ainsi Dieu ne m'abandonnait pas et daignait de temps en temps laisser tomber sur ma pauvre âme quelque bienfaisant rayon de sa grâce. Mais après une minute de bon désir, je retombais dans ma lâcheté et ma torpeur, honteux et désolé du vide de mon cœur, de l'impuissance de ma volonté et de l'inutilité de ma vie".

Un mois après...une seconde rencontre.

"Un soir, en revenant de mon bureau, le concierge me remit une carte de visite qu'on avait déposée chez lui pour me la remettre. C'était celle de M. LePrevost. Ma mère me gronda de mon impolitesse et d'avoir obligé ce Monsieur, par ma négligence, à se déranger ainsi pour moi. J'avoue que j'éprouvais en recevant cette carte, qui me flattait beaucoup, bien moins de remords que de satisfaction d'amour-propre d'avoir été l'objet de cette attention de la part d'un homme qui m'était si supérieur. Je courus le lendemain à la rue du Cherche-Midi. L'accueil de M. LePrevost fut non moins bienveillant et affable que la première fois". Si sa mémoire ne le trahit pas sur ce délai d'un mois, c'est donc bien M. LePrevost qui, ne voyant pas revenir son jeune interlocuteur, part en quelque sorte à sa recherche. Que serait-il advenu s'il ne s'était pas inquiété de son silence? Comment ne pas supposer ici une inspiration de saint Vincent, qui l'incite à ne pas perdre la trace de ce jeune homme?

Cette première rencontre se déroule en mars 1843, d'après les premiers billets²⁹ que M. LePrevost adresse à Maurice Maignen. C'est donc au mois d'avril que se noue entre eux l'amitié qui va bouleverser leurs vies.

Le retour à Dieu, ou la seconde communion de Sainte-Valère

Mais avant de s'épanouir pleinement, cette amitié voit surgir devant elle une difficulté des plus inattendues.

"Vous ne devez pas m'en vouloir, s'excusa bientôt M. LePrevost auprès de M. Maignen, si je ne vous présente pas à la Conférence. Nos règlements s'opposent à l'admission de membres qui ne seraient pas pratiquants, quels que soient par ailleurs leurs sentiments religieux et leur entière honnêteté. Qu'est-ce qui peut vous arrêter, maintenant, pour franchir ce dernier obstacle? Votre vie est parfaitement régulière; vous n'avez jamais perdu la foi, et la bonté de Dieu vous a révélé le seul monde qui réponde à vos inspirations. Qu'attendez-vous donc pour vous rapprocher définitivement de lui?"

Maurice Maignen lui avoue qu'un doute est venu brouiller dans son esprit l'assurance que c'est bien l'amour de Dieu qui donne tout son sens à la vie de l'homme.

"– Quelle est donc cette terrible objection? – "C'est la création des anges".

Maurice Maignen ne saisit pas pourquoi Dieu, malgré la révolte des anges, a pu se décider à créer l'homme, alors qu'il savait bien que cette créature inférieure le trahirait davantage.

"Ah! vous ne savez pas ce que c'est que l'amour dans le cœur de Dieu! s'écria M. LePrevost. C'est justement parce que l'homme est une créature inférieure à l'ange, infirme et capable de toutes les misères, que Dieu dans son infinie Charité s'est plu à l'aimer davantage et à le combler d'inexprimables faveurs. L'homme, inférieur à l'ange, moins parfait, libre

²⁹ Le premier en date serait du 12 avril. C'est une invitation à venir suivre une instruction du Père de Ravignan le Jeudi Saint 1843. LePrevost, *Lettres*, I, 93, p.169; G.-A. Boissinot, *Positio*, p.137, n.28.

entre le bien et le mal, a plus d'attrait, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur le cœur de Dieu, quand il lui reste fidèle, quand il demeure vainqueur du démon et de ses passions, que l'ange lui-même, dans l'impeccabilité relative et la parfaite spiritualité de son être! Et pour le mieux comprendre, considérez, mon ami, ce qui se passe dans le cœur le plus admirable et le plus parfait après le cœur de Dieu, le cœur d'une mère! Dites, pour qui sont ses affections les plus constantes, ses dévouements les plus absolus, ses sacrifices les plus entiers, les plus insensés? N'est-ce pas toujours pour celui de ses enfants le plus faible, le plus infirme, et souvent aussi le plus ingrat! Ainsi est le cœur de Dieu, autant qu'on peut comparer le créateur à la créature. Ce n'est pas pour l'ange que Dieu s'est incarné et qu'il est mort, qu'il a institué son incompréhensible sacrifice et qu'il s'est anéanti jusqu'à la Présence réelle dans l'Eucharistie, telle que la croient les catholiques. C'est pour l'homme, et pour l'homme seulement! c'est pour vous, mon enfant, et c'est pour moi, misérables que nous sommes!"

"Trente ans se sont écoulés depuis cet entretien, dont pas une ligne n'a été écrite jusqu'à ce jour, mais dont pas un seul mot, peut-être, ne s'est effacé de mon souvenir. Il me semble voir M. LePrevost prononcer ces paroles. Il me semble entendre l'accent de sa voix dont ceux qui l'ont connu savent l'onction et la puissance. J'en ai reproduit les termes, mais ce que je ne saurais rendre, c'est le feu qui brillait dans ses yeux, c'est l'émotion de sa voix, toute vibrante du divin amour!"³⁰

On le voit dans cet événement rapporté par M. Maignen -grâces à Dieu, il n'était pas encore sorti de sa mémoire!- : davantage que son discours, ce fut la personne même de M. LePrevost qui réussit à vaincre les dernières résistances de son esprit inquiet.

M. LePrevost avait un confesseur, l'abbé Beaussier, qui n'habitait pas très loin de la rue du Cherche-Midi, dans la rue de Varenne. Tout naturellement, il propose à son jeune ami d'aller le rencontrer pour lui permettre de renouer avec les sacrements, et ainsi pouvoir l'admettre à la Conférence. M. Maignen l'y accompagne sans difficulté, mais cependant avec cette prévention anticléricale bien caractéristique de la Monarchie de Juillet, et surtout avec "ce complexe de Naaman", qu'il avouera toujours avec humilité:

"M. l'abbé Beaussier était un prêtre d'une candeur admirable, menant une vie intérieure très élevée, mais dépourvu de tout dehors brillant. Mon âme misérablement orgueilleuse, même dans son retour, se trouva encore choquée qu'on ne l'eût pas adressée à quelque illustration du jour qui l'aurait sans doute accueillie avec moins de patience et de charité. Dieu avait ses desseins en inspirant à M. LePrevost de me conduire à M. Beaussier, qui devait être plus tard le père spirituel de notre petite Congrégation et guider ses commencements. M. LePrevost qui estimait avant tout la simplicité, et avait pénétré l'avancement spirituel de ce saint prêtre, préféra M. Beaussier à tout autre. Ce fut lui qui imprima à l'origine de notre petite famille son cachet de vie intérieure et d'humilité. Malgré l'extrême douceur de M. l'abbé Beaussier et l'affabilité parfaite de son accueil, je me sentis profondément ému quand je me trouvais en sa présence. Je ne m'étais pas approché d'un prêtre depuis ma première communion. Cette robe noire me glaça et me fit peur. Je ne le dissimulai pas à M. LePrevost qui sourit de ma faiblesse, se retira dans l'appartement voisin et me laissa seul avec mon confesseur. Pendant ma confession, il pria de toute son âme pour son triste néophyte. M. Beaussier désira que je fisse une confession générale et ne me donna pas l'absolution m'invitant à revenir la semaine suivante. A cette seconde confession, je reçus le pardon de mes fautes. M. l'abbé Beaussier souhaita que j'allasse à ma paroisse pour faire la sainte communion, comme accomplissement du devoir pascal. J'entendis la messe à l'église Sainte-Valère, rue de Bourgo-

³⁰ *Histoire de la vocation du 3^e Frère*, op.cit. *passim*.

gne, actuellement chapelle des catéchismes depuis l'ouverture de l'église Sainte-Clotilde. Il va sans dire que M. LePrevost assista à cette messe et communia à côté de moi".

Ainsi s'effectua son retour à la fréquentation des sacrements. Dès lors, Maurice Maignen prit l'abbé Beaussier comme confesseur régulier.

"Bien peu de temps après la communion à Ste-Valère, Monsieur LePrevost me conseilla, pour assurer ma persévérance, la confession et la communion mensuelle. Je fais la communion d'abord tous les mois, puis tous les dimanches".

Maurice Maignen a bien un confesseur en la personne de l'abbé Beaussier, mais c'est un laïc qui le pousse à la communion fréquente. Car les mentalités dominantes sont encore loin de favoriser une telle pratique et, dans le clergé, les pères d'Alzon et Chevrier font figures de précurseurs lorsqu'ils s'efforcent de combattre l'image de la communion-récompense-à-ceux-qui-en-sont-dignes. "Pour la communion fréquente, il fallait la piété, beaucoup n'avaient que de la religion, c'est-à-dire qu'ils venaient à la messe".³¹

Cette "deuxième" communion, faite en présence de M. LePrevost, eut lieu entre juin et août 1843, car nous apprenons qu'il fait appel à son confesseur le 26 août, au moment où son père est au plus mal³².

Aucun indice ne permet d'affirmer que M. LePrevost ait été présent aux obsèques de Monsieur Maignen qui eurent lieu à Sainte-Valère, le 3 septembre, comme on l'a vu. S'il y assista, il faudrait considérer cette église, (aujourd'hui disparue) comme un sanctuaire privilégié pour les deux confrères, au même titre que la chapelle de la rue de Sèvres. Il s'y réalisa d'abord, comme un *mystérieux transfert de paternité*. Au lieu même où, par sa communion eucharistique, le jeune Maurice scellait avec M. LePrevost les premiers liens d'une fraternité humaine et spirituelle, la cérémonie des funérailles de son père semblait consacrer ce transfert, Charles-Désiré remettant son fils Maurice à M. LePrevost qui sera pour lui comme un second père. Ensuite, elle sera pour Maurice Maignen un sanctuaire de *veillée d'armes*, puisque, trois ans plus tard, en 1846, il viendra s'y recueillir pour une courte prière de supplication et de louange, alors qu'il vient de prendre la décision de tout quitter pour entrer dans l'Institut religieux fondé par M. LePrevost.

Transformation intérieure et zèle d'apôtre

On a vu plus haut comment, dans son dialogue avec Maurice Maignen sur la création des anges et celle de l'homme, M. LePrevost avait su éclairer l'intelligence de son jeune disciple sur la place essentielle que tient l'amour dans le plan divin: "M. LePrevost m'a décidé de revenir à Dieu par le motif de l'amour divin".³³

Désormais, la question du motif de l'amour de Dieu pour les hommes ne se posera plus pour lui: il est convaincu que Dieu est véritablement Amour et que cet amour est premier.

³¹ G.Cholvy, Y-M. Hilaire, *Histoire religieuse de la France contemporaine, 1800-1880*, Privat, 1985, p.175.

³² "La veille du 26 août, mon frère avait écrit à l'abbé Beaussier, son confesseur, qui lui répondait: "Mon cher ami, je m'empresse de vous faire part de toute la peine que je ressens de la maladie de M. votre cher Père et vous dire que vous me trouverez demain dimanche..." Louis Maignen, in *Portraits de famille*, op.cit., p.197.

³³ *Notes de retraites* (Grande retraite de 1886). AMM.

L'homme n'a rien à craindre, car il est aimé. Et celui qui croit à cet amour s'efforce de rendre amour pour amour. Mais il sait que l'Evangile est formel: s'il faut la foi et l'amour, il faut des oeuvres qui témoignent de cette foi et de cet amour: l'amour affectif, le cœur, et l'amour effectif, les bras et les mains. La nature aimante et généreuse de M.Maignen n'a pas eu à s'interroger beaucoup pour suivre les traces d'un Vincent de Paul, et passer de l'amour affectif à l'amour effectif du prochain. Bientôt, au contact de ses apprentis, cet amour effectif sera quelque peu mis à l'épreuve, mais il saura en sortir vainqueur. Il convenait de noter ici que ce ne fut pas seulement la parole de M. LePrevost, mais toute sa personne qui influa sur la décision de Maignen "d'aimer son prochain à la sueur de son front et à la force de ses bras". Il émanait de lui une telle force d'amour que la vie spirituelle de M. Maignen en fut définitivement marquée, et qu'elle fut dominée, non par la crainte, mais par l'amour de Dieu.

Glanons-en quelques exemples dans ses notes personnelles, et dans ses lettres à son frère:

"A partir de ce jour, [la communion à Sainte-Valère] commença entre nos deux âmes une vie d'intime union. Je me souviens bien que j'éprouvais pour lui un sentiment tout ensemble filial et fraternel. N'est-ce pas aussi celui qu'ont ressenti à son égard ses enfants qu'il a tous aimés en même temps comme ses fils et comme ses frères, les traitant avec une tendre familiarité? Ceux-ci lui ouvraient facilement leur âme, lui livraient avec joie tous leurs secrets, comme s'ils ne l'eussent pas fait peut-être avec leur mère, avec leur frère, avec un intime ami. Il se faisait toujours l'égal de ses frères et l'on peut dire exactement de lui ce que l'on disait de sainte Chantal dans sa communauté, c'est que nul ne l'eût distingué sinon par l'empressement de ses prévenances et la simplicité de ses rapports avec tous. Ceux qui l'ont approché ont constaté que le trait particulier de sa nature était une prodigieuse puissance d'aimer. Il semblait que Dieu eût prédisposé son cœur à une suprême paternité. Il devait, en effet, enfanter une famille appelée par vocation principale à répandre autour d'elle les ardeurs de la plus vive charité. Dieu avait donc élargi immensément la capacité aimante de ce cœur. Les disciples de l'erreur ont reconnu la nécessité de ce caractère transcendant de toute âme appelée au gouvernement des autres. On prétend que les Saint-Simoniens, lorsqu'ils élirent celui qui devait être leur chef suprême et dont ils crurent devoir caractériser la mission en lui donnant le nom de Père, ne choisirent pas celui d'entre eux qui passait pour le plus remarquable, comme intelligence ou savoir, mais celui qui leur sembla le plus doué du don particulier qu'ils appelaient dans leur langage *l'affectuosité*.

[...] Il m'avait ramené à Dieu, non sans efforts; il voyait peu à peu se dissiper dans mon âme les ignorances et les faiblesses. Si l'artiste se passionne pour le marbre auquel son génie n'a pu imprimer que l'apparence de la vie et du sentiment et que le fantôme de la beauté, combien le cœur de l'apôtre s'attachera-t-il plus profondément à l'âme qu'il a sauvée de l'enfer et rendue à la vie et à la lumière de la grâce, au bonheur de l'union avec Dieu! En un mot, j'étais son enfant. Il était mon père, un père qui, par une humble condescendance, daignait se faire l'ami et le frère de son enfant".

Ramené à Dieu par le rayonnement de son "père" LePrevost, Maurice, avec la fougue d'un néophyte, va partager avec sa mère, son frère, ses amis, la joie d'avoir redécouvert la perle précieuse de l'amour de Dieu. Il fait l'expérience que la charité et la prière rendent heureux, et il faut que ses proches le sachent! En le faisant remonter à la source de l'amour, M. LePrevost lui a redonné en effet la joie d'aimer et le désir de répandre cette joie. De même, il est merveilleux d'appartenir à l'Eglise, dont l'histoire est jalonnée d'institutions créées pour le

bonheur des hommes. Enfin, revenu à l'Eglise par la vertu des sacrements, il se réconcilie avec lui-même et avec son prochain.

Dans ces lettres, il donne libre cours à cette joie de la foi retrouvée:

"Tu me dis, écrit-il à son frère, que tu ne comprends pas qu'on puisse aimer, remplir son cœur d'un objet qui n'a ni corps ni figure...Dieu voulant remplir ce corps de l'homme a pris un corps et une âme, un visage, un cœur de chair comme le nôtre, une âme aimante et bonne, facile à aimer. Ouvre l'Évangile et tu y trouveras ce corps et ce visage que tu demandes à voir. Tu entendras cette parole dont l'accent n'a rien perdu de sa puissance, ces paroles de vie, de tendresse et de lumière qui nourrissent et remplissent les âmes depuis des milliers d'années- Tu le sais, Dieu est amour, toute la religion n'est qu'amour, parce que toute notre vie est en Dieu, c'est notre but, notre fin, le mot de l'étrange énigme de notre vie [...]". (Lettres à son frère, 1843).

Au même, lorsqu'il emmènera leur mère aux Conférences de Carême:

"J'ai eu Vendredi-Saint la singulière pensée de mener notre mère à la retraite du Père de Ravignan à Notre-Dame. Imagine-toi Notre-Dame pendant la nuit illuminée...d'un bout à l'autre, trois mille hommes pressés dans la nef, les bas-côtés de l'église encombrés de gardes municipaux, d'hommes en blouse, de mauvais étudiants avec leurs donzelles courant, se bousculant...imagine-toi le bruit de cette foule si mélangée et les trois mille hommes de la nef entonnant à pleine poitrine le chant si sombre du *Miserere*...toutes ces clameurs dans la vieille église, toute cette foule attirée par un seul homme, un squelette dans une soutane...imagine-toi notre mère dans cette émeute, ahurie, tournant sur elle-même, trouvant tout cela beau, regardant de tous ses yeux...après le sermon, l'archevêque précédé du clergé tenant dans sa main une grande croix de bois brut incrustée des reliques de la Passion a fait la procession et a traversé la nef au milieu de cette mer de têtes inclinées...Je n'étais pas sans inquiétude, ces objets précieux pouvant tenter la cupidité de quelques "philosophes", qui sous prétexte de Jésuites auraient trouvé bon de mettre dans leurs poches l'or et les pierreries des reliques..."

Et à la fin de la retraite de la Semaine Sainte, c'est la joie pascale qui l'envahit: "Quatre mille hommes de tous les rangs de la société sont venus participer au plus saint des mystères avec un recueillement unique. La communion a duré deux heures. Tu ne te doutes pas de la joie des cœurs chrétiens ce jour-là; après une semaine de tristesse, l'alleluia est sur toutes les lèvres et l'on regrette l'oubli de cette ancienne coutume du baiser de paix à tous ses frères pour célébrer ce triomphe, cette exaltation de l'amour. Je voudrais bien l'avoir donné". (L. 40 à son frère)

Lorsqu'il presse à nouveau son frère de revenir dans l'Eglise dont il s'est éloigné, c'est pour qu'il découvre ce que lui-même a découvert, le bonheur d'être chrétien. Cependant, il reste patient et rend grâce pour la bonté de son frère:

"En même temps que je te souhaite du plus profond de mon cœur la vie de l'âme et la grâce qui chauffe, éclaire et purifie, je me réjouis et je remercie Dieu qui t'a fait si bon, ton âme a conservé son affection, tendre et chaleureuse. Je ne désire pas tant pour toi la pratique de la foi pour te rendre meilleur que pour te rendre plus heureux"(Lettre 29). Dans la même ligne de son prosélytisme, il a le grand désir de lui faire partager ce qu'il entend faire désormais de sa vie: lui donner cette beauté singulière qu'il a toujours aimée dans l'art, la poésie, la peinture et la sculpture: "...avoir une âme taillée à la Praxitèle! Je trouve que c'est pour l'homme une belle étude de chercher à donner à son âme cette paix, cette sérénité, cette pureté de lignes et de contours, qui est notre joie et notre idéal dans les choses de l'art"(L. 33).

Un autre jour, il se fait plus incisif, et trouve des accents presque mystiques pour tenter de le convaincre:

"...Que veux-tu que je t'écrive qui vaille la peine? Notre vie domestique est si monotone, si gaspillée, si au-dehors, qu'il n'y aurait pas ombre d'intérêt pour toi à te la raconter. Nos soirées se passent ou chez nos amis ou aux sermons. Ma vie de bureau n'offre pas non plus matière à t'être racontée. Je n'ai donc à te parler que des choses que tu sais bien que j'aime par-dessus tout. C'est par là seulement que je me sens vivre. Tu ne te doutes pas des joies infinies cachées par la main de Dieu au fond de la prière et de la méditation solitaires...combien elles agrandissent l'horizon...mon frère, deviens donc chrétien! quoi, ne sens-tu pas en toi un peu le désir de toucher à l'infini?...l'amour infini n'a-t-il pas des joies infinies à communiquer secrètement à sa créature et dans le fond de l'âme une lumière ravissante, ineffable pour illuminer son intelligence radieuse, pendant que la créature aux yeux de ses sœurs est toujours la même de chair et de boue, elle qui contient Dieu, lumière, amour éternel et infini..."

Enfin, devant l'un de ses amis, sans doute pénétré d'idées saint-simoniennes ou fouriéristes, il fait tranquillement l'apologie de l'Eglise:

"Je n'ai pas l'intention de me poser en apôtre auprès de toi, et si convaincu que je sois de la vérité absolue de ma croyance, je ne me sens pas la force de la communiquer à quiconque, surtout à toi, intelligence brillante et poétique, mais du brillant et de la poésie du monde, impuissant à comprendre la simplicité, la pureté, la réalité mystérieuse du christianisme.

"[...] Tu me demandes de quel droit je prends la défense du christianisme. Tu me demandes de quelle façon je suis chrétien. Si je le suis comme on l'est d'ordinaire, c'est-à-dire si je me contente de croire des vérités que je n'ai pas la force ni la volonté de pratiquer. Oui, je suis chrétien, comme tous les chrétiens de courage, je suis chrétien comme un prêtre, comme un jésuite, comme un fidèle, comme on l'était au 17^e siècle, au 10^e, au 4^e, au 1^{er} siècle de l'Eglise. Je reconnais l'autorité de l'Eglise c'est-à-dire la communion du Christ, des saints, des fidèles et de l'Eglise, communion de la terre et du ciel. J'arrive à tout cela par la pratique des devoirs, par la fréquentation des sacrements institués par Notre-Seigneur, par la confession, par la communion eucharistique. J'ai étudié la Bible, ce livre saint taché de boue comme tu le dis éloquemment et en vérité. Mais boue précieuse qui prouve l'intégrité des vérités saintes qui y sont cachées, boue précieuse qui prouve la véracité de l'histoire de ce peuple qui ne peut s'empêcher de léguer à la postérité des âges et des siècles l'histoire de ses infamies, de ses apostasies, de ses impudicités, parce qu'elles sont mêlées à des promesses, à des révélations, à une doctrine qui est leur héritage naturel, qui est la propriété du monde, qui sera la promesse, la révélation, la doctrine de toutes les nations de la terre, ne faisant plus qu'une seule nation, héritière des Hébreux, véritablement hébraïque, ayant le passé pour père et pour mère, et l'univers pour domaine. Voilà la société catholique, la société universelle comme nous la comprenons, nous autres chrétiens, doctrine qui n'est pas plus du passé que du présent, doctrine qui a pour commencement et pour limite l'éternité, qui part de Dieu pour remonter à Dieu".

Ce bonheur retrouvé, ne l'oublions pas, est aussi celui de l'artiste qu'il est et restera toute sa vie. Puisqu'il vient de faire connaissance avec Dame Charité, pourquoi ne pas lui adjoindre Dame Beauté? Concilier l'art et la charité, telle pourrait être l'idée qui, en 1843³⁴, germe dans son esprit imaginaire et généreux, et préside à l'un de ces projets originaux dont il a le secret: la création d'une Ecole libre des Beaux-Arts, destinée aux ouvriers et aux jeunes artistes sans fortune !

³⁴ Ou 1844-1845, car le document ne peut être postérieur à ces années.

"Une institution, peut-on lire dans le manuscrit, placée sous les auspices d'une société aussi populaire que la conférence de Saint-Vincent-de-Paul feraient comprendre aux classes laborieuses que les exhortations chrétiennes, que les enseignements en tous genres, que ses soins et sollicitudes n'ont pas seulement pour but de les *rendre bonnes* mais encore de les *rendre heureuses*. Cette association ne se croirait pas charitable si elle se bornait à secourir par ses aumônes les pauvres et les infirmes; elle veut venir en aide aux cœurs laborieux et honnêtes et améliorer leur sort d'une manière tout à fait digne d'eux. Le secours que l'on reçoit soulage, le pain que l'on gagne console".

Se rappelant sa propre frustration de jeune artiste, il défend l'égalité des chances: il faut mettre l'art à la portée de tous: "Il faut ouvrir ouvrir de vastes salles d'étude pour les quatre-cent jeunes gens exclus par le concours, faute de places...l'école est le privilège de ceux qui ont appris et l'on apprend chez les maîtres. La carrière des arts est donc fermée aux jeunes gens sans fortune et s'ouvre facilement et largement à l'aristocratie de l'argent. Pour proclamer la liberté de l'art, pour venir en aide aux jeunes artistes pauvres, la vraie pépinière du génie, nous avons résolu de créer une Ecole libre des Beaux-Arts. [...] Voulez-vous attacher votre nom à la fondation de cette succursale de l'école royale...? nous avons tous les éléments du succès, un noble but et de nobles cœurs qui se dévouent., il ne manque plus que votre concours pour achever notre œuvre...votre très humble serviteur...M.Maignen".

Et en annexe, il ajoute que six professeurs membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul viendraient donner leur avis et leurs soins aux élèves à chaque séance, se partageant alternativement le travail! Se comptait-il parmi ces professeurs? C'est probable, et sans doute songeait-il aussi à Monsieur LePrevost dont il connaissait les talents d'artiste-peintre.

Formation religieuse et initiation aux oeuvres

Même si Jean-Léon LePrevost n'a pas dû rester insensible à cette belle intention, il devait avoir, à l'époque, d'autres priorités concernant ce jeune homme généreux, qu'il a vu venir à lui, prêt à se donner aux œuvres de charité.

En le lui confiant, saint Vincent lui demande d'agir, mais par où commencer?

Il a vite compris que s'il faut purifier ce zèle juvénile de vues trop humaines, c'est en le ramenant d'abord à Dieu et à la pratique des sacrements qu'il y parviendra. Sans la foi au Christ, la charité envers les pauvres ne serait que simple philanthropie. LePrevost a retenu la leçon de la conversion de saint Vincent: c'est bien Jésus qui l'a donné aux pauvres et non l'inverse. Telle fut sa première préoccupation. et l'on a vu comment la "seconde communion" de Maurice Maignen à Sainte-Valère, avait couronné ses premiers efforts. Mais M. LePrevost envisageait aussi, et dans le même temps, la consolidation de cette foi chrétienne encore fragile et l'initiation aux œuvres auxquelles le jeune homme semblait désireux de se dévouer .

Pour la clarté du récit, il faut revenir sur cette double résolution et rapporter les événements, tels que consignés par M. Maignen lui-même dans l'histoire de sa vocation.

Aux longs discours, M. LePrevost préfère les contacts et la réflexion personnelle. Il va donc emmener son jeune protégé *voir* et *écouter*, et aussi l'inviter à *lire*.

Un mardi soir, à 18h, il lui donne rendez-vous à l'église Saint-Sulpice, dans une salle attenante, pour assister à une séance de la conférence Saint-Sulpice, présidée par LePrevost lui-même. "Reproduire l'impression que fit sur moi cette soirée mémorable est impossible".

Si Maurice Maignen est frappé par le déroulement impeccable de la séance, les secours matériels sont distribués avec efficacité et sans discussions inutiles, "l'attrait principal de la conférence était la parole de son président. D'une rare distinction et d'une facilité merveilleuse, elle s'élevait à la puissance de persuasion invincible, et, souvent, à une réelle éloquence. Enflammant les cœurs de l'amour des pauvres, rendant accessible à tous les ardeurs de la piété la plus élevée, sans jamais sortir du naturel et de la simplicité, il savait unir les éléments divers de cette grande conférence par les liens de la plus étroite charité, il l'animait de son zèle pour les entreprises parfois les plus hardies, sans jamais faire le prédicateur, ni quitter le ton du parfait homme du monde...il avait pour chacun un mot aimable, un mot du cœur, parfois aussi un mot pour rire, car cette conférence, la plus pieuse et la plus chargée, n'était pas la moins gaie. On en sortait l'âme toute remplie et débordante de fraternelle charité. Car la plupart des membres, après la séance, ne se quittaient pas, s'en allaient ensemble et par groupes, ayant peine à se séparer...Moi qui n'avais vécu que parmi des hommes absorbés par la vie matérielle et les intérêts les plus vulgaires, j'étais transporté de ce spectacle et j'essaierais vainement de rendre les sentiments que j'éprouvais. J'étais fasciné, ébloui, comme l'aurait été un pauvre païen arraché à la vie toute matérielle de la Rome antique et transporté tout à coup au milieu de ces réunions des premiers chrétiens qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme et dont l'union admirable arrachait aux païens ce cri qui sera toujours vrai dans l'Eglise: "Voyez comme ils s'aiment!"

"Aussi, la Conférence terminée, étais-je du nombre de ceux qui ne pouvaient se séparer de leurs confrères. Je me joignais naturellement au groupe le plus nombreux, celui qui accompagnait M. LePrevost. Ce n'était pas le moins gai. Quoique timide, je fis prompte connaissance avec les jeunes confrères de ce groupe qui eurent charitablement compassion de mon embarras et s'empressèrent de me faire des avances. Je suivis M. LePrevost jusqu'à sa porte, et fus le dernier qui l'accompagnai. Comme il était encore de bonne heure, il m'invita à passer avec lui le reste de la soirée. Lorsque nous fûmes seuls, je lui racontai tout ce que j'avais éprouvé de surprise et de bonheur pendant cette belle réunion dont je me sentais encore tout ému. Lui, qui avait vécu comme moi, dans un monde étranger à la religion, il comprit à merveille le sentiment que je ressentis. Il jouissait, pour ainsi dire, de l'émotion qui me remplissait et que je lui exprimai avec un cœur de vingt ans.

En effet, c'était pour moi comme la découverte d'un monde inconnu et longtemps rêvé, éclairé des clartés de cet idéal, entrevu le jour de ma première communion, et dont je m'étais follement écarté, et que j'avais vainement poursuivi jusque-là".

Le voyant dans d'aussi bonnes dispositions, M. LePrevost le pressa de faire les derniers pas, mais, lui, tel le jeune homme riche de l'Evangile, se déroba et balbutia quelques "pauvres objections", auxquelles il ne croyait pas lui-même. C'est alors, poursuit M.Maignen "qu'il m'offrit de mettre à ma disposition les livres de sa bibliothèque. Mais, encore prisonnier de son désir trop humain de considération, il tombe de haut: "Au lieu de me présenter quelque livre de polémique chrétienne signé d'un auteur illustre, il jugea plus à ma portée un de ces petits ouvrages, très dédaignés dans le monde, sous le noms de bons livres, dont le mauvais style et l'ennui m'avaient toujours inspiré un profond dégoût. Je fus donc très humilié du choix que M. LePrevost fit de ce livre. "Furieux d'être confondu dans son estime avec les ignorants que M. LePrevost instruisait", il éprouve la tentation de le lui rapporter, sans même l'ouvrir. Pourtant, il se ravise, et captivé dès les premières pages, il le dévore jusqu'à la fin.

Car, reconnaît-il, "c'était un des meilleurs ouvrages de réfutation populaire qui existassent à cette époque", *Le peuple ramené à la foi*, par M. de Mirville. M. LePrevost le lui fait parvenir, par courrier, le 26 janvier 1844, et lui précise: "...je serais bien surpris si vous ne goûtiez pas tout ce qu'il a d'aimable et de solide tout à la fois. Vous remarquerez, en quelques chapitres, une certaine naïveté de langage que nos mœurs ne comportent plus, mais vous avez un trop bon esprit pour qu'il puisse vous en rester aucune mauvaise impression. Lisez-le, cher ami, en bonne et simple disposition et vous en tirerez, j'en suis sûr, beaucoup de fruit. "Au Conseil Général de la Société de Saint-Vincent-de-Paul dont il faisait partie, M. LePrevost avait la réputation de se mobiliser pour l'apostolat par la plume, la presse et la littérature populaire. Quelle soit populaire ou savante, l'apologétique était l'une des préoccupations majeures des catholiques sociaux de l'époque, et la Société ne la négligeait pas.

Le titre complet de la brochure était: *Le peuple ramené à la foi par des raisons et des exemples*. Publié en 1841, l'ouvrage du comte de Mirville, -450 pages, petit format- consistait en 24 courts entretiens, où "quelqu'un du château" dialoguait avec des ouvriers sur les questions d'apologétique, la divinité de Jésus, les miracles, la science et la religion, etc. Son principal intérêt résidait dans le fait qu'il était écrit par un laïc qui se faisait l'écho de la méfiance, sinon de la répulsion, du peuple vis-à-vis du prêtre. Et n'oublions pas le solide et vieil anticléricalisme dans le peuple de Paris. Pour l'auteur, les ouvriers se rendraient plus facilement aux raisons exposées par un laïc, "puisqu'à leurs yeux la religion est l'œuvre des prêtres et qu'un prêtre n'eût plaidé que sa propre cause"(p.3).

"La religion, affaire des prêtres". Les laïcs, Frères de Saint-Vincent-de-Paul et les autres, qui, en cette première moitié du XIX^e siècle, occupent le terrain des œuvres catholiques et se dressent contre le nouveau mal social du paupérisme, ne partagent guère ce genre de soupçon, toujours en germe dans l'esprit du peuple, et LePrevost, laïc marié, moins qu'un autre.

Si les laïcs se trouvent en majorité sur ce nouveau champ d'apostolat, la cause en est due, en partie, aux séquelles que la Révolution a fait subir au clergé, et dont celui de 1840 souffre encore: persécution, désorganisation, vieillissement. Il sera mal préparé pour comprendre et affronter ce mal social absolument inédit. Au début du siècle, Ferdinand de Bertier de Sauvigny, fondateur des *Chevaliers de la Foi*, laïcs qui se voulaient au service de l'Eglise et du Roi, disait déjà: "Je suis convaincu que les prêtres ne peuvent plus être les apôtres efficaces". C'était aller vite en besogne, car en ce XIX^e siècle qui sera un siècle missionnaire, les curés et les prêtres ne manqueront pas à leur devoir de pasteurs. Mais il est vrai que les principaux ténors du premier catholicisme social, celui de la génération de 1830-1850, sont des laïcs. M. LePrevost s'inscrira dans la logique de ce courant, quand il songera à fonder pour l'évangélisation des pauvres et des ouvriers, un institut de laïcs. De même, en écho à ce que disait de Bertier de Sauvigny, répondra la constatation de M. Maignen, quarante ans plus tard, en septembre 1846: "...maintenant je sais que s'il y a dans le monde un homme impuissant à défendre l'Eglise et à s'occuper du peuple, c'est le prêtre, à moins d'un grand talent d'orateur ou d'écrivain. Comme simple membre de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, j'aurai plus gagné de cœurs à Jésus-Christ." Jugement entier, c'est entendu, bien dans le caractère du personnage, mais qu'il port à une époque où, après avoir vu le témoignage et le dévouement de nombreux laïcs, il se décide à entrer dans une communauté de laïcs. On peut donc conjecturer que le modeste ouvrage d'apologétique conseillé par LePrevost, lu dans un tel contexte, aura eu finalement une grande influence sur la vocation du jeune Maurice Maignen.

Mais, s'il est soucieux de combler les lacunes de son jeune ami, -il lui prête des livres plus connus, *Le Génie du Christianisme* de Chateaubriand et *La Défense du Christianisme*, de Mgr Frayssinous, ancien Grand-Maître de l'Université,- LePrevost ne peut guère faire davantage pour le moment.

Le jeune homme qui se confie à lui n'est pas encore "son fils spirituel", ni son frère en religion, mais quelqu'un à initier aux œuvres de charité. Il lui faut donc respecter sa sensibilité et ses goûts, ce qu'il fait, et fera toujours, avec grande délicatesse. Ainsi, à propos d'un livre sur François d'Assise, il lui écrit, en avril 1844: "Ne tenez aucun compte, je vous en prie, de mes observations d'hier sur saint François d'Assise; vous avez déjà remarqué que, plus qu'un autre, j'aime à à voir mes sympathies partagées et qu'à tort, souvent, je cherche à les inspirer aux autres. Laissez donc ce livre qui pourrait ne vous causer que de l'ennui et suivez votre penchant qui n'est assurément pas un mauvais guide en cette occasion. C'est surtout d'instruction solide que vous avez besoin et vous ne la trouveriez que sous une forme peu accessible dans saint François d'Assise" (L111).

Dans le même temps où il lui met entre les mains de quoi améliorer son instruction et nourrir sa foi, son *mentor*, adaptant pour lui l'adage *lex credendi, lex orandi*, cherche aussi à renforcer sa piété filiale et à faire grandir son amour de l'Eglise par des visites et des cérémonies "édifiantes":

"M. LePrevost me dit ce soir: "Voulez-vous venir avec moi à une cérémonie de départ des missionnaires qui a lieu aux Missions Etrangères? C'est un départ de missionnaires pour la Chine. C'est une chose simple et chrétienne qui vous plaira. Ne vous attendez pas à quelque chose d'extraordinaire, tout ce qu'il pourrait y avoir de solennel à cette cérémonie s'efface entièrement dans le lieu où elle se passe".

Le contraste entre le monde d'où il vient et ces pauvres missionnaires l'impressionne le jeune Maurice. "Où suis-je? Sont-ce là des hommes comme ceux de tous les jours, respirant l'air que je respire et vivant dans ce siècle et dans cette ville? Ils sont dans toute la verdeur de la jeunesse et cette austérité claustrale ne leur est pas pesante! Citoyens de la capitale émancipée, ils pourraient jeter ce soir ce froc lugubre et courir dans la ville après les emportements voluptueux..." Le voilà pris par cette atmosphère de contemplation et de prière, où "l'on sent l'âme s'agrandir et le cœur s'échauffer d'une ardeur divine". Et, avec toute la foule, "nous allâmes baiser les pieds de ces anges de la bonne nouvelle".

Mais nous avons affaire à deux artistes...et nous les retrouvons, partis à la découverte du Paris religieux. Au quartier Saint-Germain, par exemple, Maurice Maignen s'enchantait de trouver quelques vestiges de l'art chrétien, et, cachés derrière la façade d'habitations banales, des monuments religieux, à l'élégance discrète et au charme désuet. D'autres, plus sévères, un monastère ou un couvent, comme le Carmel de la rue de Vaugirard, accueillait les deux promeneurs pour une prière, faite d'un même cœur et d'une seule âme, suivant les recommandations de M. LePrevost lui-même qui "ne manquait pas de m'inviter à échanger nos prières l'un pour l'autre". Ces instances valaient surtout lorsqu'ils entraient au 25 de la rue de Sèvres, dans la chapelle des Dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve, non loin de leurs résidences respectives, là où M. LePrevost aimait venir prier. Cette chapelle abritait alors l'unique Vierge Noire de Paris, Notre-Dame-de-Bonne-Délivrance. L'on sait que parmi les dévots de la "Vierge des âmes en peine", il y eût François de Sales, Monsieur Olier, Vincent de Paul, Dom Guéranger. Durant le Grand Siècle, on allait la vénérer à Saint-Etienne-des-Grès, au coin de la rue Saint-Jacques, église qui disparut à la Révolution. Mais, tout proche, au 21 de la rue des Grès, -aujourd'hui rue Cujas-, il y avait encore à l'époque, une prison pour

jeunes détenus, où se dévoua Jean-Léon LePrevost en 1834, dès son entrée dans la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

Car, pour le "vincentien" qu'est M. LePrevost, il y a d'autres richesses à découvrir, dans le Paris religieux du XIX^e siècle: les ouvriers, les pauvres, les prisonniers, auxquels se dévoue, sans bruit, le monde de la charité chrétienne, celui que Balzac décrira magistralement dans son roman, *L'envers de l'histoire contemporaine*. C'est le "spectacle" de cette "charité" concrète de l'Eglise, qui fera dire à Maurice Maïgnen: "J'ai été ramené à Dieu et j'ai toujours aimé l'Eglise, à cause de ses bienfaits dans le monde" (L.7.08.1883). LePrevost va lui faire connaître les œuvres de ces catholiques, prêtres ou laïcs, qu'on ne qualifiait pas encore de "sociaux", mais qui s'efforçaient de lutter contre les méfaits de la révolution industrielle qui commençait à bouleverser l'Europe.

Le samedi 20 mai 1843, il lui envoie un court billet pour l'inviter à une réunion de la Société de Saint-François-Xavier. "M. LePrevost se rappelant que Monsieur Maïgnen a témoigné du désir d'assister à la réunion des ouvriers, l'informe qu'elle aura lieu dimanche à Saint-Sulpice et s'offre pour l'y accompagner".

Fondée en 1840, sous l'impulsion d'Armand de Melun et du vicomte de Lambel, l'Œuvre rassemblait les ouvriers dans le cadre des paroisses, en vue de leur bien spirituel, mais elle se voulait aussi société de secours mutuel. Maïgnen n'a pas oublié cette soirée où sont venus "de huit cents à mille ouvriers", selon les estimations de M. LePrevost, et qui se termina par un salut solennel.

"Les séances avaient lieu dans les caveaux de Saint-Sulpice, creusés et appropriés par les ouvriers eux-mêmes, et élégamment décorés des moulages des chefs-d'œuvre de l'art chrétien. Ces réunions d'hommes, sous ces voûtes souterraines, reportaient aux mœurs d'un autre âge. Suspectes au gouvernement, elles étaient sous le coup d'une persécution semi-officielle, qui commençait avec le réveil des institutions et de la vie catholiques. C'était un attrait de plus. Les séances étaient pleines de vie. Les ouvriers non gagnés encore par la Révolution accouraient en foule vers les prêtres qui leur faisaient entendre les accents les plus chaleureux du dévouement chrétien. On avait dû dédoubler les séances et avoir deux réunions mensuelles, au lieu d'une. Le chant y était mâle et imposant. Les orateurs étaient ardents et convaincus, jeunes et pleins de foi. Parmi eux, le plus acclamé était l'abbé Ledreuille qui se multipliait et parlait dans plusieurs réunions le même soir; ces sociétés ouvrières catholiques, à leur aurore, faisaient présager une grande rénovation populaire. Le prêtre y tendait la main à l'ouvrier qui la prenait avec confiance. Je partageais cet entraînement et j'y voyais la réalisation de mes vieux rêves socialistes, mais par le Christ et son Eglise. M. LePrevost était heureux de cette facilité d'enthousiasme naturelle aux cœurs jeunes, mais il croyait devoir parfois le modérer. Quand il me voyait trop ému par une parole plus exagérée que vraiment convaincue, il me disait tout bas: - Prenez garde, cela ne part pas du cœur, mais il vient de la tête. Je trouvais quelquefois le jugement sévère et j'accusais intérieurement M. LePrevost de ne pas être sensible à ce que j'appelais les grands sentiments et qui n'étaient au fond que les grandes phrases.

"Parler au cœur, tel était le conseil que donnait surtout M. LePrevost et où il excellait. Pour aller au cœur, il faut que ce soit le cœur même qui parle. Comme c'était la grande puissance de M. LePrevost dont le corps était frêle et la voix peu étendue, il ne comprenait pas qu'on usât d'autre moyen pour persuader. Combien de fois a-t-il insisté auprès de moi en ce sens, quand je me jetais dans le mouvement extérieur des œuvres. - Allez donc au cœur de vos enfants, de vos ouvriers! Vous vous épuisez en moyens matériels. Allez-y plus simplement. C'est ce cœur qu'il faut viser. Quand vous aurez gagné leur cœur, vous aurez tout obtenu. -

Mais je ne le comprenais pas". Cependant, ce qui touchait et gagnait son cœur par-dessus tout, "c'était bien moins l'attrait de ces belles réunions si nouvelles pour moi, que M. LePrevost lui-même dont les talents, le caractère et les vertus me ravissaient. Sa bonté pour moi était pleine de ces délicates prévenances, de cette condescendance et de cet abandon, que ceux qui l'ont connu peuvent seuls comprendre, et qu'il est impossible d'exprimer".

"Je continuais à aller tous les mardis à la Conférence de Saint-Sulpice, espérant toujours que M. LePrevost se déterminerait à m'y faire admettre; mais les mardis se succédaient, et la nomination désirée n'arrivait pas. On présentait chaque semaine de nouveaux membres, dont les noms étaient proclamés le mardi suivant, et le mien était toujours passé sous silence. Je n'osais pas m'en plaindre. On ne me confiait pas de pauvres à visiter et je faisais une assez triste figure, devant mes jeunes amis de la Conférence, qui devaient bien se douter de quelque chose et sourire entre eux de ma longue candidature. Après les séances, je continuais à reconduire M. LePrevost chez lui, et à terminer en de longues causeries la soirée du mardi".

La situation se débloqua très vite, on l'a vu, dès que M. LePrevost parvint à dissiper ses doutes et à (ré)concilier en son esprit l'amour de Dieu et la création de l'homme. Maurice se confesse à l'abbé Beaussier, redevient pratiquant, et le "mardi suivant, j'étais présenté à la Conférence Saint-Sulpice par son président et par M. Boutron, le bon Monsieur que j'avais rencontré rue du Cherche-Midi, lors de ma première visite à M. LePrevost".

Il se voit enfin confier la visite des pauvres. C'est au début de l'été 1843. La lettre suivante, datée du 20 juillet, suppose en effet qu'il est déjà à pied d'œuvre depuis quelque temps, dans le quartier Saint-Sulpice:

"Paris, le 20 juillet 1843

"Je vous remets ci-joint, mon cher confrère, une lettre pour votre pauvre Stiénon, et aussi deux cartes, afin que vous n'ayez pas le chagrin de l'aller voir les mains vides. Vous ferez bien, en passant, de voir chez le portier de M. Gibert quelles sont les heures où on le trouve sûrement, afin de le dire à Stiénon. Si, pendant que vous serez dans ce quartier, vous voulez bien entrer rue Neuve-Guillemin, 23 (au 3^e, petite porte à gauche), chez la pauvre famille Césard dont je vous parlais hier au soir...cela vous donnera l'occasion de voir leur intérieur et de juger si vos visites pourraient leur faire un peu de bien. Dans ce cas, nous pourrions, pour ne pas trop vous charger, confier à quelque autre membre, l'une de vos familles. A vous bien cordialement LePrevost".

1844 : la place du laïc dans les Œuvres et l'entretien de Chaville

1844 est une année décisive dans le cheminement vocationnel de M. Maignen par la découverte, de *l'intérieur*, des œuvres de LePrevost: il y voit clairement la place des laïcs. Elle est marquée aussi par leur conversation à Chaville, à la suite de laquelle il renonce à l'idée de se faire prêtre. Il donne ainsi une première orientation à sa vie.

"...J'aime cette petite œuvre du fond de mes entrailles, non parce qu'elle est nôtre, mais parce qu'elle me semble bien dans l'esprit chrétien, et parce qu'elle console et édifie les pauvres auxquels j'ai, dès longtemps et ardemment, souhaité de consacrer mon souffle de vie". De Duclair, en Normandie, où il est en repos dans sa famille, auprès de sa mère et de sa sœur, LePrevost écrit le 4 septembre 1844, à M. Maignen, à propos d'une des ces premières entreprises charitables, la plus chère à son cœur, et aux séances de laquelle il a associé son jeune confrère. Pour M. Maignen, "elle était née d'un cœur qui aimait passionnément les pauvres de Jésus-Christ, et elle gagna ainsi aisément le cœur des pauvres".

LePrevost avait constaté que si à Paris, les œuvres qui s'occupaient des orphelins, des ouvriers, des malades, ne manquaient pas, il n'en existait pas pour les familles pauvres. Aussi forma-t-il le projet d'une œuvre à leurs intentions, qu'il avait d'abord songé appeler Œuvre de la Consolation des pauvres, mais un confrère ami, le bon M. Ferrand de Missol, le décida finalement à la nommer Œuvre de la Sainte-Famille.

Sa fondation, en avril 1844, n'avait pas été de soi. Des objections s'étaient levées chez les confrères qui craignaient de sortir de l'esprit de la Société par une pression exercée sur les familles, pression religieuse qui risquait de les humilier. Le Conseil général, consulté, ne désapprouva pas l'initiative de M. LePrevost, mais sans pour autant l'encourager. Les responsables de la Société de Saint-François-Xavier appréhendaient, quant à eux, de voir s'établir une autre réunion dans leur propre local. De même, les catéchismes de Saint-Sulpice qui se réunissaient dans la même chapelle, pensaient qu'ils en seraient gênés. Le clergé paroissial ne voyait pas la chose d'un bon œil. Bref, du côté des hommes, tout semblait voué à l'échec.

Mais LePrevost prie, supplie, et va se jouer des obstacles. Sa personnalité eut raison de toutes les difficultés. M. Maignen qui l'accompagne dans ses démarches, admire son tact merveilleux dans le maniement des divers caractères avec lesquels il doit traiter. Sa parole, insinuante et irrésistible, gagne les cœurs et les intelligences. Plusieurs, après sa visite, se trouvent étonnés de lui avoir accordé ce qu'ils étaient fermement résolus à lui refuser: les catéchismes, non seulement lui cèdent la chapelle et mettent leur personnel à sa disposition, mais lui prêtent leur matériel d'éclairage et St-François-Xavier autorise l'utilisation de son harmonium...

M. Maignen qui découvrait un monde nouveau pour lui, celui des œuvres, ne s'étonne pas outre mesure de ces difficultés qui finissent par s'aplanir entre gens de bonne volonté mais chez lesquels un sentiment trop exclusif suscite parfois des procédés étroits. "Au lieu d'avoir à en souffrir, M LePrevost obtint pour la Sainte-Famille, non seulement la bienveillance, mais encore le concours de tous".

Au jour dit, les trois cent "familles de la classe indigente et ouvrière", sont donc convoquées dans la chapelle basse de l'église Saint-Sulpice. L'initiative est toute nouvelle pour l'époque! Les familles avaient été conviées par courrier spécial, ce qui n'empêcha pas M. LePrevost d'envoyer aux pauvres d'autres invitations à domicile. Chaque membre de la Conférence avait un rôle à remplir, les chants, le placement des femmes et celui des hommes, la réception des invités, la vérification à l'entrée, etc. Quant à M. Maignen, il entre dans le mouvement des œuvres par l'animation et les jeux, ce qu'apprécie son esprit inventif: "M. LePrevost m'avait confié le rôle modeste d'organisateur de la loterie, et je justifiais ce choix par l'invention d'un système de distribution de billets, qui, sans aucun subterfuge, dirigeait les chances du hasard, et répartissait selon les sexes les lots qui leur convenaient le mieux".

M. LePrevost avait tout fait pour la réussite de l'événement. Il a convoqué comme aumônier, un jésuite, le père Millériot, "un grand apôtre des petits", et un orateur laïc qui doit y raconter une histoire tirée de la vie des saints. La fête est prévue pour midi, car les pauvres travaillent le dimanche matin! Mais allaient-ils répondre à cette invitation toute nouvelle pour

eux? Les confrères leur ont-ils expliqué suffisamment le but de la réunion? Toutes ces appréhensions se dissipent lorsque les pauvres gens se présentent en grand nombre, à la porte de la rue du Petit-Bourbon, et descendent dans la salle souterraine. Ils sont revêtus de leurs plus beaux habits et l'œil artiste de Maignen assiste alors "au défilé bizarre des modes qui s'étaient succédées depuis plus de quarante ans". La séance est émouvante de simplicité et de recueillement. A la fin de la messe, on chante allègrement les strophes composées par Claudius Hébrard:

"Oh! qu'il est doux sur cette terre de s'appeler du nom de frères
de voir des cœurs unis entre eux; et de s'aimer pour être heureux".

Tout le monde avait été sous le charme des différents orateurs. Les pauvres n'avaient jamais entendu pareil langage! Quand ils sortirent, se souvient M. Maignen, et qu'ils défilèrent devant lui, à son poste, près de la porte, "quelle joie dans leurs regards et avec quelle émotion la plupart exprimaient leur reconnaissance!" Le succès avait dépassé toutes les espérances.

L'œuvre de la Sainte-Famille prit rapidement son essor et elle essaima en province. Elle reflétait bien la charité de LePrevost. Les instructions familières, les exhortations affectueuses, les témoignages de bienveillance et d'honneur, les attentions et les prévenances du cœur, tels étaient les moyens employés pour "consoler, relever et instruire les familles pauvres et ouvrières". (Bulletin de la Société, mai 1852). Elle eut jusqu'à deux mille associés, assistait trois cent malades par année et disposait d'une bibliothèque populaire, riche de trois mille livres, fréquentée par six cents familles. LePrevost prévoira aussi pour ses membres des pèlerinages, comme à Notre-Dame-des-Victoires, et des retraites, dans l'église des Carmes, qui donnèrent de bons fruits...les Confrères notant avec fierté que les hommes qui communient sont plus nombreux que les femmes.³⁵

Quelques années plus tard, un contemporain, l'abbé Mullois, estimera qu'elle est l'un des "chefs-d'œuvre de la charité parisienne,"³⁶ ce que confirmera Emmanuel Bailly: "la Sainte-Famille et le patronage sont les plus beaux fleurons de la couronne de la Société de Saint-Vincent-de-Paul". M. LePrevost s'en inspirera plus tard pour créer d'autres petites œuvres "d'esprit chrétien": en 1846, la Caisse des Loyers pour aider les pauvres à épargner (l'époque du terme les mettait régulièrement, sinon dans le désespoir, du moins dans l'angoisse, et Maurice Maignen en savait quelque chose...); en 1847, l'Asile des Vieillards, ou maison de retraite pour les familles pauvres; enfin en 1848, le Fourneau économique.

Ce qui frappe surtout Maignen, dans ces réunions où viennent parents et enfants pauvres, outre une liturgie qui leur est adaptée, -la nourriture solide et fortifiante-, c'est la place que M. LePrevost y donne à "l'entretien laïc", -l'aliment un peu friand sans lequel le pain substantiel a toujours peine à être accepté. Maignen s'y étend abondamment dans ses notes, car ce fut à la Sainte-Famille qu'il en contracta le virus.

"L'entretien laïc, c'était l'histoire, la fameuse histoire, les délices de tout auditoire populaire. Sans doute, le conteur facile, amusant, et tout ensemble chrétien et judicieux, moral et pratique, est rare. Il faut le deviner, le former et puis l'obtenir. En ce temps l'orateur laïque de la Sainte-Famille était l'élément indispensable de la séance. "La causerie dure quinze minutes, pendant lesquelles il faut "intéresser, conseiller, exhorter doucement et affectueusement". M. LePrevost choisit toujours ses candidats avec soin, et Maignen, déjà attentif au dévouement

³⁵ Société Saint-Vincent-de-Paul, *Rapport général pour 1845*, p. 42-51.

³⁶ *La charité et la misère à Paris*, 1856, p.50.

des classes aisées, applaudit: "Des hommes illustres déjà, ou qui le devinrent plus tard, ne dédaignaient pas de venir se faire écouter par un auditoire de pauvres gens, au fond de cette humble catacombe". Ce seront, entre autres, de Falloux, futur ministre de Louis-Napoléon en 1850, Paul Lamache, Augustin Cochin, Louis Veuillot, Paul Decaux, vice-président de la Société Saint-Vincent-de-Paul, un jeune étudiant, Pierre Olivaint, confrère, futur jésuite, et qui mourra sous la Commune, en haine de la foi.

On a vu plus haut que les séances de la Sainte-Famille étaient organisées par ces "Messieurs" de la Conférence. Mais les "Dames" s'y intéressaient également, et cela n'avait pas non plus échappé à M. Maignen. Les années 1840 voient en effet les femmes contribuer, elles aussi, au renouveau catholique, et pas seulement comme fondatrices de Congrégations religieuses, mais comme laïques, auxiliatrices et initiatrices des Œuvres. Comme au temps de saint Vincent de Paul, elles jouent un rôle important, qu'il s'agisse de piété ou de charité, d'œuvres pour enfants ou pour tous les âges. A la Sainte-Famille, M. Maignen remarque que des dames du monde se mêlent à l'auditoire des pauvres, pour écouter les sermons du père Millériot et les avis donnés par LePrevost. "Aller au sermon" était à la mode, mais certaines âmes, qui n'étaient pas que mondaines, furent, pour des œuvres naissantes comme la Sainte-Famille, la Providence même. Mme la comtesse de Gontaut-Biron fut l'une d'entre elles, sans doute la première en date des bienfaitrices de M. LePrevost. "Elle contribuait généreusement aux dépenses de la Sainte-Famille", a bien noté M. Maignen.

Lui-même, après la guerre de 1870-71, une fois la paix revenue à Paris, devra prendre son bâton de pèlerin-quêteur à travers Paris, comme autrefois, pour faire vivre, non plus sa famille naturelle, mais ses jeunes, ses œuvres, son Cercle. Il ira frapper à la porte d'une autre comtesse, Mme de Guiraud, qui lui viendra doublement en aide...en lui permettant d'éponger ses dettes et, surtout, en lui fournissant un certain renseignement qui ouvrira le troisième chapitre de sa vie.

Dans les premiers jours de septembre, se produisit un événement, qui aura un grand retentissement dans la vie du jeune Maurice. En effet, le 11 de ce mois, à Paris, Jean-Léon LePrevost fait la rencontre de Clément Myionnet, le futur "premier" Frère de Saint-Vincent-de-Paul.

Clément Myionnet (1812-1886) est né à Angers, d'une famille aisée de commerçants. Il se décide, vers 1838, à visiter les pauvres. Ayant incité l'un de ses amis à fonder la première Conférence de Saint-Vincent-de-Paul dans leur ville natale, il se sent attiré par la vie religieuse, dans une congrégation qui, pour lui, "serait parmi les hommes ce que sont parmi les femmes les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul". Son évêque, Mgr Angebault, l'encourage à mûrir son projet et à se chercher des compagnons. Comme Clément a l'intime conviction que c'est à Paris qu'il trouvera celui qui a la même pensée que lui, il quitte l'Anjou le 6 août 1844 et arrive dans la capitale le 24. Il se rend d'abord à la Basilique de Notre-Dame-des-Victoires pour confier ses démarches à la Vierge Marie. Il y retournera plusieurs fois, puisqu'après avoir obtenu le renseignement sur M. LePrevost, il apprend que ce dernier vient de quitter Paris; pour la Normandie. Il va l'attendre ...quinze jours...! Il n'en profite pas, bien sûr, pour visiter la capitale! Les grandes eaux du château de Versailles, la seule excursion à laquelle il participe, un dimanche après-midi, invité par des prêtres angevins, lui laissera un arrière-goût de culpabilité...Il préfère aller prier sainte Geneviève et les martyrs de l'église des Carmes et, tôt le matin, il se rend au domicile de M. LePrevost, au 98 de la rue du Cherche-Midi, dans l'espoir de le rencontrer. Or, le 10 septembre au soir, à la Conférence Saint-Sulpice où il assiste, on l'informe que son président, M. LePrevost, doit regagner Paris le lendemain. Et le 11 septem-

bre, vers 7h du matin, Myionnet se trouve, pour la cinquième fois, rue du Cherche-Midi, et bien décidé à repartir le lendemain en Anjou, en cas de nouvelle déconvenue. Mais la rencontre a lieu, et les deux Confrères se rendent jusqu'à la chapelle des Lazaristes et y assistent à la messe...l'entretien se poursuivant dans l'appartement de M. LePrevost.

A quelques heures près, le rendez-vous était manqué...la Providence veillait.

Plus tard, M. LePrevost consignera l'événement dans le journal de communauté, [il se trompe sur quelques détails]:

"C'était à la fin de septembre 1844, (si je ne me trompe), je fus accosté, après la messe, par ce bon frère, que je n'avais jamais vu et dont j'ignorais même le nom. Il m'attendait depuis 15 jours à cause d'une absence que j'avais faite et il allait repartir le jour même où il parvint à me trouver. La pensée qui m'occupait depuis 2 ans passés et dont je préparais vaguement l'exécution avec quelques amis, s'était aussi emparée de son esprit; poussé on ne saurait dire par quel indice, il venait s'assurer si nous tendions à la même fin et si Dieu nous appelait à concerter nos efforts. L'entretien intime que nous eûmes dès cette première rencontre ne nous laissa sous ce rapport aucun doute: nous consacrer entièrement à Dieu pour nous sanctifier dans la vie de sacrifice absolu, réunir à nous d'autres âmes pour former un corps d'élite tout dévoué aux œuvres de zèle et de miséricorde, tel était des deux parts le mouvement qui nous faisait agir".

Le 6 octobre, C. Myionnet lui signifiera sa résolution de fonder avec lui une communauté.

Quant à M.Maignen, il avait aussi ses projets personnels.

"Presque tous les dimanches, je vais à la campagne, dans les bois, avec M. LePrevost. C'est dans une de ces promenades qu'il m'ouvre son cœur pour la fondation d'une communauté de religieux laïcs gardant l'extérieur d'hommes du monde et se dévouant à la consolidation des œuvres que la Société de Saint-Vincent-de-Paul peut bien entreprendre, mais qu'elle ne peut soutenir. Je renonce à la première idée du sacerdoce que j'avais eue et je promets de m'associer à la pensée de M. LePrevost".

La conversation qui "fait date" dans sa vie, davantage encore que son retour à Dieu, selon ses propres confidences, a lieu à l'automne 1844.

Dans le bois de Chaville et ses couleurs automnales, au milieu d'une clairière fleurie de bruyère et de genêts, les deux Confrères, LePrevost et Maignen, s'interrogent, préoccupés de l'avenir de leur apostolat.

A Maurice Maignen qui promet à leurs petites œuvres quelque succès dans la christianisation des pauvres et des ouvriers, Jean-Léon LePrevost ne fait aucune objection, la moisson sera belle. Mais quels en seront les ouvriers? Comme Confrère de Saint-Vincent-de-Paul, il sait que le dévouement des laïcs unis au clergé pour l'apostolat populaire offre les "meilleures conditions du retour de l'ouvrier à la foi". Mais "il faudrait que Dieu fit surgir dans son Eglise, pour le salut des pauvres et des ouvriers, une société nouvelle de religieux entièrement consacrés à ces œuvres, dont nous voyons la puissance et sur elles la manifeste bénédiction de Dieu. Ils garderaient le dehors des gens du monde et rempliraient, en même temps, les obligations essentielles de la vie religieuse. Ce serait là, ami, les vrais moines du 19^e siècle"!

Certains ordres religieux, disparus en France à la Révolution, s'efforçaient alors de renaître. Ainsi, Montalembert ne ménageait pas sa peine pour aider Lacordaire et Dom Guéranger à ressusciter le premier, les Dominicains, le second, les Bénédictins. Mais ils avaient fort à faire avec un gouvernement, "qui se vengeait sur les religieux des vellétés d'indépendance qu'il rencontrait chez les évêques"(Dom Delatte). La question du costume porté en public était l'une des principales pommes de discorde. Dans une lettre du 28 septembre 1841, Dom

Guéranger écrivait à son ami Montalembert: "...Chartreux, cisterciens, capucins, carmes, bénédictins, nous portons tous notre habit; pourquoi demander si cela est à propos?(...), le privilège du froc ne peut pas être plus grand que celui de la soutane qui parfois pourrait exposer son indiscret porteur à être assommé".

Si le prêtre ensoutanné pouvait s'attirer bien des ennuis en exerçant son ministère paroissial, qu'en sera-t-il du prêtre qui voudra s'approcher de ceux qui échappaient au zèle des paroisses, les ouvriers et leurs familles? La condition du prêtre en France n'est plus celle du temps de Vincent de Paul. "On l'a rejeté de la société", écrit Maignen à sa famille, au point que "la position actuelle faite au sacerdoce par une législation hostile le rend impuissant et esclave pour le salut des pauvres et du peuple". Que reste-t-il alors au chrétien qui demande à les servir?

"Je me sentis frappé au cœur par cette idée toute nouvelle pour moi d'un ordre religieux consacré aux œuvres de charité sous l'habit laïque. – Ah!, s'il se trouvait jamais quelques hommes décidés à embrasser une vie pareille, je quitterais tout pour les suivre". – Ils existent, me répondit M. LePrevost.

Et de lui raconter sommairement sa rencontre providentielle avec un membre de la conférence d'Angers, préoccupé, lui aussi, par la même pensée. Bien plus, ce Confrère angevin devait revenir à Paris pour entreprendre l'œuvre si désirée...

Maurice reçoit cette confiance avec une joie profonde et il y voit la réalisation des aspirations qui le poussaient vers Dieu et vers les pauvres. Et il concluait, dans son exultation intérieure: "Qu'est-ce qu'un prêtre de plus dans l'Eglise, auprès de l'établissement d'un nouvel ordre religieux, dont je puis déterminer la création, en lui vouant ma jeunesse et ma vie".

C'est à Chaville qu'il prend la première décision engageant déjà son avenir: il renonce à l'idée du sacerdoce qu'il avait eue et il promet de s'associer à la pensée de M. LePrevost.

Il a gardé trace de ses réflexions sur un papier à en-tête du Ministère de la guerre, où il a jeté quelques notes intitulées: *la vie parfaite et le sacerdoce*. Il ne cache pas que l'état sacerdotal l'attirait beaucoup...pour l'honneur qu'il en aurait retiré. Ce n'est pas "l'honnête retraite", comme Monsieur Vincent l'avait rêvé avant sa "conversion" de 1617, car les temps ne sont plus les mêmes, et être prêtre en France, en 1845, n'a vraiment rien d'une sinécure...Il a aussi envisagé d'être dans le monde un "bon et utile chrétien", mais les confrères de Saint-Vincent-de-Paul et les Sœurs de Charité qu'il a côtoyés lui ont révélé un autre monde, vers lequel il se sent attiré, comme par une nécessité morale.

Non, s'il renonce au mariage et au sacerdoce c'est par amour de l'Eglise et par devoir, comme il l'écrira à sa famille à l'heure de l'ultime rupture, en quelques phrases où il se révèle admirable de foi et de grandeur d'âme: "...Pour moi, avant tout, le bonheur, c'est le devoir. En ces jours difficiles, où l'Eglise de mon Dieu lutte en désespérée contre tant d'ennemis, où le peuple et les pauvres gémissent, écrasés sous le double joug de la corruption qui les gagne et de la servitude qui s'étend, ce n'est pas au mariage que Dieu appelle les vrais fidèles, mais à cette virginité féconde qui dans le sein de l'Eglise engendrera éternellement pour le service du pauvre et du peuple des générations renaissantes de serviteurs et d'amis. Et quand bien même il y aurait dans mon cœur une inclination secrète vers la vie intime de la famille, pour les quelques jours que l'homme passe en ce monde, doit-il donc tant épargner les larmes et les souffrances, quand il s'agit du bonheur de ses frères et du salut du monde?" (Chartres, 1846).

L'entretien de Chaville, avec cette confiance faite par LePrevost d'une communauté de religieux laïcs voués aux œuvres de charité, l'aura donc frappé au cœur, qui supporte le choc d'un premier obstacle.

Mais ce cœur allait-il pouvoir résister à la double et "mortelle" inquiétude qui n'allait pas manquer de surgir? Comment M. LePrevost allait-il pouvoir constituer cette communauté religieuse, alors qu'il est toujours retenu dans les liens du mariage? Comment lui-même aurait-il la force de quitter sa propre famille?

Tout était remis, une nouvelle fois, entre les mains de la divine Providence.

1845 : fondation des Frères de Saint-Vincent-de-Paul

Très tôt, Jean-Léon LePrevost s'était occupé de jeunes en détresse.

D'abord de jeunes détenus, puis, en 1836, de quelques apprentis-orphelins, pris en charge par la Société de Saint-Vincent-de-Paul. L'œuvre, des plus modestes, installée rue Copeau, (aujourd'hui rue Lacépède), d'abord dirigée par un laïc, M. de Kerguelen, le fut ensuite, provisoirement, par LePrevost qui se dévoua tout entier à ces enfants abandonnés. Ce furent là ses premiers enfants, et il aima comme un père.

"Le premier souvenir que nous ayons conservé de M. LePrevost nous reporte vers 1838; il était au milieu d'un petit peuple d'apprentis, les premiers qui aient formé une œuvre à Paris, place de l'Estrapade. Dans quel abandon était l'enfance ouvrière alors!"³⁷

M. LePrevost allait les visiter régulièrement et les fit travailler à la réimpression de la *Vie de Saint Vincent de Paul*, par Abelly, qui sera publiée en 1839 à 6000 exemplaires. Mais en 1841, la Société de Saint-Vincent-de-Paul se voit obligée de confier l'œuvre aux Frères des Ecoles Chrétiennes. Elle ne put s'occuper que du patronage dit externe: placement des enfants, habillement et réunion du dimanche pour une instruction religieuse et morale.

Trois années de provisoire pour les Frères des Ecoles, comme pour le Confrère LePrevost vont précipiter les événements: les premiers cessent leur collaboration, à cause des difficultés que leur occasionnait le port de l'habit religieux; le second, sollicité à nouveau par la Société, y voyant un signe de la Providence, accepte de reprendre le flambeau. Or, rue du Regard, près de l'église Saint-Sulpice, un ancien hôtel du XVIII^e est à louer sans délai: il ne saurait rêver meilleure terre promise, à portée de rues, pour son œuvre des apprentis.

Car il peut compter dès maintenant sur son "patriarce", Clément Myionnet, qui, tel Abraham, est prêt à quitter son pays et sa famille d'Anjou pour trouver à Paris "une patrie nouvelle et des frères", pour y "devenir l'auteur d'une postérité nombreuse". (L. du 10.01.1845). C'est ainsi que le 1^{er} mars 1845, Jean-Léon LePrevost trace, sur le journal de l'Œuvre des apprentis, quelques lignes, sobres comme un procès-verbal: l'acte de naissance de sa famille religieuse.

"J(ésus), M(arie), J(oseph) sancte Vicenti a Paulo, 1^{er} mars 1845".

"Les frères Myionnet et Gardès prennent possession d'une maison de la rue du Regard, n°16, louée par la Société de Saint-Vincent-de-Paul pour la réunion des apprentis qu'elle patronne. Les deux frères donneront leurs soins à ces enfants et assisteront aussi à l'œuvre de la Sainte-Famille fondée par la Conférence Saint-Sulpice".

Le lendemain, dimanche 2 mars, ce fut la première journée de "patronage", que M. Myionnet résumera en une phrase restée célèbre dans l'Institut: "La journée se passa péniblement; mais enfin elle se passa. Quelle journée! Quel désordre! Quels gamins que ces petits Parisiens!"

M. Maignen, lui aussi, ne tardera pas à affronter ces diables de titis parisiens, avec autant de répugnance...

En attendant, il est présent le lundi 3 mars, à 7 heures du matin, à la chapelle des Lazaristes, aux côtés du fondateur et de M. Myionnet, "pierre de fondation". Mgr Angebault célè-

³⁷ Vincent-de-Paul Bailly, *Pieux souvenir*, 1874. Cet éloge oublie l'œuvre de Saint-Nicolas, école professionnelle pour jeunes apprentis, lancée à Paris, dès 1827, par l'abbé de Bervanger, aidé du comte de Noailles.

bre la messe devant la châsse de saint Vincent, découverte, ce matin-là, "par une faveur spéciale". L'évêque d'Angers qui sait que les pensées de Dieu ne sont pas celles des hommes fait confiance à ce grain de sénévé qui, il n'en doute pas, va croître et donner du fruit, "dans la petitesse, l'humilité et l'abjection".

S'il exhorte les trois confrères à espérer contre toute espérance, -il leur laisse comme mot d'ordre courage et persévérance,- c'est que commence pour eux une véritable marche à l'étoile. La situation déjà bloquée du côté du fondateur, -laïc marié, fonctionnaire, il ne peut venir habiter rue du Regard-, comme du côté du jeune Maignen, -il n'est que postulant et reste le soutien de sa famille-, est venue s'ajouter, le soir même de la première journée "d'œuvres", la défection du compagnon de Myionnet, M. Gardès. Jeune architecte, il aura reculé devant l'œuvre à édifier...

Trois hommes de bonne volonté promettent à Dieu de former une communauté religieuse au service des pauvres, mais, avec de tels handicaps, n'est-ce pas présomptueux et téméraire? Le 3 mars 1845, allait-il rester un jour sans lendemain?

Non, car, en quelques mois, les difficultés vont s'aplanir.

Comme si leurs solides vertus surnaturelles de foi et de charité, à l'origine de cette journée du 3 mars, trouvaient maintenant dans leurs qualités humaines, l'appui nécessaire pour la mener à son terme, telle la flèche bien lancée vers sa cible, ou telle la flamme, qui, une fois allumée, répand sa lumière et sa chaleur.

Le plus exposé était Clément Myionnet. Allait-il persévérer, alors qu'il était, à lui tout seul, la communauté? Se retrouver sans aucun appui humain, avec une maison à tenir, et une œuvre, où l'on est inexpérimenté, à faire marcher, n'était-ce pas un défi aux meilleures résolutions pieuses du monde? Suivant l'expression de M. LePrevost lui-même, il plia aux larmes sous la main de Dieu, mais sans perdre confiance en son amour. Certes, tous les soirs, il reçoit la visite de ses deux frères, qui "viennent le consoler, en venant faire avec lui la lecture spirituelle". De plus, moine dans l'âme, il observe scrupuleusement son règlement quotidien. Mais persévérer dans un tel régime de vie n'aurait pas tenu si C. Myionnet, pierre de fondation, n'avait pas été un monument de patience. La patience d'une sentinelle, car LePrevost le lui avait écrit à maintes reprises, "il faut attendre le jour, nous ne sommes maîtres de rien, nous sommes comme le vaisseau qui attend le vent pour mettre la voile". Et M. Maignen rendra un hommage fraternel à cette patience inaltérable: "M. Myionnet seul dans sa maison de la rue du Regard semblait établi pour la garder en nous attendant. Sa confiance dans l'avenir n'était pas ébranlée. Il acceptait cette épreuve d'un isolement qui semblait indéfini avec ce courage doux et tranquille qui lui est propre".³⁸ Quatorze mois, cette patience tiendra bon, et elle se verra récompensée le 1^{er} mai 1846, jour où le frère Myionnet accueille enfin, dans "leur" maison de la rue du Regard, le fondateur, M. LePrevost.

Pour ce dernier, aussi, la situation exigeait de la patience, mais avant tout beaucoup de psychologie. M. LePrevost est doué d'une merveilleuse "habileté dans le maniement des âmes", selon l'expression de M. Maignen.

En juin 1834, il avait épousé Aure-Etiennette de Lafond, son aînée de dix-sept ans, qui l'avait soigné avec dévouement lors de l'épidémie de choléra de 1832. En ce mois d'avril 1845, son mariage depuis longtemps dans une impasse, et convaincu qu'il a encore "quelque peu de bien à faire", Jean-Léon LePrevost informe son épouse de son projet de vie religieuse. Avec infiniment de tact et grande intelligence, il va dénouer, sans le briser, le lien conjugal depuis longtemps en souffrance. Il demande à sa femme "un assentiment libre, simple et cor-

³⁸ *Histoire de la vocation du 3^e frère*, op. cit. p.116.

dial qui me mette l'esprit en paix et nous laisse à l'égard l'un de l'autre en union vraie et en bonne disposition de cœur. Toutefois comme je puis me tromper et que je ne suis pas seul dans cette cause qui nous est commune, je vous abandonne absolument la décision. Si la vie de bienveillance et de tolérance réciproque que nous menions vous semble préférable, je suis encore disposé à renoncer à ce projet et à me conformer de tout point à vos vœux". En septembre, le consentement est donné. Dans une lettre du 17, Clément Myionnet annonce à Mgr Angebault que, la veille, M. LePrevost a reçu de sa femme "toute liberté de se consacrer à Dieu".

Quant à Maurice Maignen, passée l'inoubliable journée du 3 mars, il partage sa vie entre ses devoirs d'état et sa famille, tout en se livrant, aux côtés de M. LePrevost à quelques pratiques de piété, -la messe à la chapelle des Lazaristes, la lecture spirituelle rue du Regard, et la récitation du petit office de la Sainte Vierge.

Mais dans son apostolat, il se trouve soudain confronté à une difficulté imprévue, dont il va triompher grâce à ses dons d'artiste et à son sens du contact. Ce n'était pas le combat du premier jour, toujours lancinant, de savoir où et quand trouver le courage de se séparer de sa mère, pour rejoindre un jour ses deux confrères, comme il en a toujours eu la ferme intention.³⁹ Il s'agissait, pour le jeune artiste bourgeois et délicat qu'il était, de se faire violence pour affronter la "grossièreté" des jeunes apprentis. Laissons-le raconter comment il sut manœuvrer:

"M. LePrevost avait procuré à M. Myionnet quelques coopérateurs pour le seconder dans l'œuvre du Patronage, alors informe et dans son enfance. Je lui donnai mon faible concours comme professeur de dessin. C'est par ce moyen qu'entrant en rapport particulier avec les enfants je commençai à comprendre l'œuvre du Patronage et à l'aimer. Elle m'avait inspiré tout d'abord une profonde répugnance; j'avais été effrayé par l'aspect de ces enfants de faubourgs bruyants et indisciplinés. Leurs cris, leur tapage, leurs jeux grossiers et leur extérieur misérable m'inspiraient une vive répulsion dont je fis part à M. LePrevost et je me promis bien sincèrement de ne jamais m'occuper de ma vie d'une pareille œuvre. Mais, pressé de venir en aide à M. Myionnet, qui seul, ne pouvait suffire pour la conduite d'une entreprise aussi difficile, je commençais à donner des leçons de dessin à ces enfants qui, pris en masse, m'avaient paru si désagréables. Quand je les vis en particulier, mes préjugés tombèrent. Leur situation malheureuse me toucha. Alors surtout l'apprenti était la victime de la cupidité des maîtres et de la brutalité des ouvriers. Leur courage et leur gaieté au milieu de leurs peines m'attachèrent bientôt à eux. Leurs manières affectueuses achevèrent de me gagner et je me jetai corps et âme dans cette œuvre qui me parut plus intéressante à mesure que j'en connus l'importance et les difficultés".

Quoi? Le jeune Maignen, qui, à quinze ans, avait tant sillonné les rues de la capitale pour manger à sa faim, n'avait donc pas frayé avec la jeunesse des quartiers pauvres? Quelques heures de dessin auront suffi pour vaincre sa sensibilité...d'artiste. Chacun des protagonistes, le professeur et les élèves, avait gagné le cœur de l'autre...Un jour, il mettra son talent de dessinateur au service de ses chers enfants: contemporaine du *Gavroche* de Hugo, mais précédant le célèbre petit *Poulbot* du portraitiste montmartrois du même nom, sa silhouette de *Moucheron* l'apprenti, qui apparaîtra sur ses revues de patronage des années 1860, fera bonne figure parmi le petit peuple, fier et pauvre, des gamins de Paris.

³⁹ Car, dès le 3 mars, et jusqu'au jour où il les rejoindra, M. Myionnet a pu, légitimement, douter de sa vocation: "M. Maignen à ce moment ne pensait nullement à venir avec nous". Maignen lui répondra: "Au contraire, j'en avais un très vif désir". L'obstacle était la "faiblesse de son cœur". On verra plus loin comment M. Maignen provoquera finalement la rupture avec sa famille.

Bref, bienheureux garnements! Grâce à eux, les barrières qui se dressaient encore entre le peuple et M. Maignen étaient renversées! Il apprend, à leur contact, à ne pas juger l'ouvrier selon les apparences. Ce qui l'autorisera à interpeller plus d'une fois les prétendus défenseurs des ouvriers: savez-vous qui sont-ils, ce qu'ils vivent, ce qu'ils souffrent? les connaissez-vous, les aimez-vous vraiment? "Retournez la médaille...", Monsieur Vincent avait ainsi supplié autrefois les Filles de la Charité, pour vaincre leur répulsion devant les pauvres. Chez M. Maignen, la nature y était parvenue, et bientôt la foi lui fera voir en chacun de ses apprentis, Jésus ouvrier.

Le 11 novembre, M. LePrevost doit partir pour Duclair assister sa seconde mère, Rosalie Duchatard, âgée de quatre-vingt deux ans, paralysée et aux portes de la mort. De fait, "la plus tendre et la meilleure des mères" s'éteindra doucement, quelques semaines plus tard, le 6 décembre. La veille, il avait néanmoins commencé à écrire à son jeune frère Maignen pour le rassurer: "Je n'ai pas les inquiétudes que vous me supposez sur nos petites œuvres, je les sais entre de bonnes mains, je les crois protégées et soutenues par Dieu surtout qui a daigné les susciter et je n'ai pas de sollicitude pénible pour ce qui les touche...je me remets entre ses mains..." Un an auparavant, à la même époque, il avait fortifié le zèle de son confrère pour l'Œuvre de la Sainte-Famille en ces termes: "J'aime cette petite œuvre du fond de mes entrailles, ...elle console et édifie les pauvres...Prions bien pour que Dieu soutienne, purifie notre zèle et ne laisse pas nos efforts sans fruits".

Esprit de foi et de prière, abandon à la volonté du Seigneur, c'est sur cette double recommandation du fondateur à ses frères, que s'achève 1845, l'année de fondation et de l'établissement, rue du Regard, "asile béni que le Seigneur nous a donné pour abriter et mûrir un dessein formé pour sa gloire" (L.131,1,p.232).

Mais cette année où vient de s'écrire la première page de la communauté, a littéralement épuisé M. LePrevost

Obligé de quitter son appartement dès le 1^{er} janvier 1846, il se retire chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, rue Oudinot, où il espère refaire des forces bien affaiblies. Il va y rester cinq mois et, ne voyant guère d'amélioration, demande et obtient sa retraite du Ministère des Cultes. Prière, étude, approfondissement de la vie religieuse, le temps passe très vite chez les Frères. Même son zèle ne ralentit pas, puisqu'il fondera en avril la Caisse des Loyers pour les pauvres, sans doute le fleuron de sa charité inventive.

Le 1^{er} mars 1846 marque une nouvelle étape dans la vie de la petite communauté naissante. Clément Myionnet, venu rejoindre M. LePrevost pour une retraite spirituelle, se consacrait, par vœu formel, aux œuvres de zèle et de charité, de concert avec Jean-Léon LePrevost. Et seul ce dernier était habilité à le libérer de cette promesse solennelle.

Cet engagement à rester unis quoiqu'il arrivât, ne voulait pas "forcer le destin", mais constituait plutôt une action de grâces, pour ces mois de patience et de prières, au terme desquels les principaux obstacles s'étaient aplanis. Et bien des années plus tard, en 1874, écrivant la vie du fondateur, M. Maignen considérera cet événement comme "le plus important de la vie de M. LePrevost...M. LePrevost et M. Myionnet n'ont point eu la pensée d'essayer seulement une pieuse association d'hommes librement adonnés aux bonnes œuvres, mais ils se sont résolus à embrasser la vie religieuse avec ses obligations les plus strictes".

Mais, en vérité, sur l'instant, il n'avait pas apprécié la situation du même regard: "M. LePrevost obtient sa retraite de son ministère et le consentement de sa femme pour vivre en communauté. Elle quitte Paris. M. LePrevost tombe malade et se retire à St Jean-de-Dieu. L'union de M. LePrevost et de M. Myionnet me paraît compromise et incertaine".

Pourtant, cette union va prendre une forme stable le 1^{er} mai 1846, jour qui pourrait concurrencer à juste titre celle du 3 mars 1845 comme événement fondateur de l'Institut, puisque c'est à partir de ce jour que commence la vie communautaire de l'Institut.

"Le premier jour du mois de Marie, écrit C. Myionnet, il nous fut permis de vivre de la même vie, de coucher sous le même toit, et de faire ensemble nos exercices de communauté. Jour si longtemps attendu, jour à jamais béni!". Débordant de joie, il accueille rue du Regard, son Frère LePrevost, dont la santé est provisoirement rétablie, et auquel il a préparé une modeste chambre dans un grenier en mansarde. Au soir de cette journée, le fondateur trace quelques lignes dans le journal de la Congrégation: "M. LePrevost ayant, avec les conseils de Mgr Angebault, levé tous les obstacles qui l'avaient empêché de se réunir complètement au frère, vient définitivement résider avec lui".

Août 1845 - sept. 1846 : le temps des questionnements

Or, nouvelle difficulté, cette stabilité de la vie communautaire, loin de renforcer le propre désir de vie religieuse de M. Maignen, va, d'une certaine manière, l'ébranler!

L'entrée de J.L. LePrevost à la Maison de la rue du Regard ayant diminué les possibilités de courses charitables en commun, -il n'était plus nécessaire de venir le prendre à la sortie de son bureau- contrariait M. Maignen si attaché à cette présence paternelle. De plus, s'il comprenait que le fondateur se devait de témoigner autant, sinon davantage, de marques de confiance au frère Myionnet, auquel il était lié par un vœu spécial, il en était troublé.

Sur ces entrefaites, à peine installé rue du Regard, M. LePrevost doit, à la mi-juin, s'éloigner de Paris pour Saint-Valéry-en-Caux, où les bains de mer pourront le revigorer. Puis ce sera Duclair, Paris et encore Duclair, au mois d'août.

C'en est trop pour M. Maignen! Et il l'écrit avec sa franchise coutumière: "Resté à Paris, l'état de mon âme était peu satisfaisant. Mon amour-propre était loin d'être dominé. Il me suscitait de fréquentes difficultés avec M. LePrevost. Je me plaignais toujours; j'étais froissé d'un rien et toujours en doute, hélas! bien injustement, sur l'affection véritable de M. LePrevost à mon égard. Je me sentais plus tiède dans mes exercices de piété, et ce relâchement général m'inquiétait pour l'avenir. Le passé m'avertissait de me défier de ma faiblesse et de mon inconstance. Où trouverais-je jamais la force d'accomplir le terrible sacrifice...comment aurais-je le courage de me séparer de ma mère?"

Son propre attachement à M. LePrevost d'une part, la façon dont M. Myionnet vivait rue du Regard, d'autre part, vont l'amener à se questionner sur son propos de vie religieuse.

- le cœur : il aime et il admire, mais il est trop sensible et fier. Cela ne peut manquer de provoquer des incidents...son caractère impressionnable sera-t-il un obstacle à la vie commune et à l'apostolat?

- la tête: généreuse, mais encore pleine de préjugés. À partir de sa conception de la prière et de l'apostolat, dans le contexte de l'époque, il s'inquiète: l'avenir de la future congrégation est-il bien assuré?

Sa correspondance, à cette époque, novembre 45-septembre 46, reflète l'agitation de son esprit et les lettres qu'il envoie à M. LePrevost trahissent une crise spirituelle et ce dernier

a fort à faire pour guérir ces mouvements d'humeur. "L'enfantement" de son fils de prédilection se fait quelque peu dans la douleur. Le jeune Maurice ne semble guère se rendre compte de ce que supporte, en esprit de foi, M. LePrevost. Car pour ce dernier, les épreuves se succèdent et s'entremêlent sans répit...sa santé défaillante -lui qui n'a voulu que dévouement, ardent charités, quand vient le temps, son corps s'abat et l'action extérieure lui est interdite,...les oppositions au sein de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, suscitées par ses initiatives (la fondation de la Sainte-Famille),...son mariage malheureux,...les démarches laborieuses pour la fondation d'un institut religieux –ne sera-t-il que le défricheur d'un champ où d'autres moissonneront?...le décès d'une mère bien-aimée,...la désolation intérieure -"je me trouve dans une terre aride, sans vie dans le cœur, sans lumière dans l'esprit"...etc.

En trois ans, de 1843 à 1846, M. LePrevost lui écrit 26 lettres. Or, dans la plupart, que de lignes "de douleur", pour répondre aux suspicions, dissiper les malentendus, protester de sa fidélité et de son affection..."c'est bien triste de n'être pas mieux deviné"(L.130, 17.11.43). "Dure et décourageante", tels sont les adjectifs qui viennent sous la plume de M. LePrevost à la lecture d'une lettre qu'il reçoit le 30 août...Peut-être M. Maignen applique-t-il à M. LePrevost la même méthode qu'il conseille à son frère d'adopter à propos d'une brouille d'avec un ami: "je suis sûr que vous êtes raccommo­dés et meilleurs amis qu'avant. Ce sont là les épreuves nécessaires d'un sentiment vrai. On ne s'aime bien que lorsqu'on est toujours prêt à se brouiller, ton frère et ton ami. Maurice"...(lettre de 1845). Mais le jeu est dangereux...L'enjeu, cependant, est trop important pour le fondateur: M. LePrevost saura trouver les mots et les attitudes qui, toujours, ramèneront son fils de prédilection à la raison et à la paix du cœur.

Peu après la fondation de l'Institut, au mois de mars, M. Maignen, avant même de s'y être engagé totalement, s'inquiète de sa mission et il s'en ouvre un jour à M. LePrevost, au cours d'une discussion qu'il a transcrite "à la volée".⁴⁰ Il faut la lire telle quelle, pour mieux en goûter la saveur:

[MM] "Je vais vous dire une chose qui m'impressionne beaucoup. Peut-être me trompé-je? Il me semble que M. Myionnet est un peu trop le type du religieux d'autrefois. Je trouve que la vocation qu'il embrasse: celle de consécration à nos œuvres, n'est pas celle de la vie intérieure, de la contemplation et du pur ascétisme. Qu'est-ce que cette vie de prière et de recueillement où il se complaît. N'est-ce pas le détachement du monde tout entier? Cette vie est sublime et admirable, mais est-ce celle que nous cherchons? Est-ce le premier devoir des catholiques aujourd'hui Cette vie est la consolation du reclus, la joie et la lumière du cloître, mais il me semble que ce ne doit pas être la nourriture exclusive de ceux qui veulent suivre la voie que vous savez- Que voulons-nous? ranimer l'humanité qui se refroidit, la réveiller, l'éclairer par la foi, la soulager par la charité, la consoler par l'amour. Il faut que nous soyons du peuple, que nous comprenions ses besoins, que nous participions à son esprit dans ce qu'il a de juste et de grand – il faut qu'il nous sente comme sortis de lui, et qu'il trouve en nous repos,[illisible]-, consolation et nourriture. Si nous nous renfermons tout le jour dans le mystère de grâce, que donnent l'oraison et la prière, est-il bien certain que nous aurons dans la bouche les paroles qu'il pourra comprendre. Je n'en suis pas sûr.

Ne faut-il pas aussi et c'est là toute la chose, aider la renaissance et le mouvement catholique ne faut-il pas en suivre l'esprit et le progrès pour l'aimer et le confirmer par notre dévouement – ne faut-il pas le diriger pour tout dire et ne devons-nous pas être en avant autant par la hardiesse et la témérité du dévouement que par la foi et l'union à Dieu – le siècle aura peur de nous ou il nous laissera dans l'ornière - si [illisible] faire surgir quelque chose de

⁴⁰ Aux AMM. Le texte, écrit à la volée, n'est pas corrigé, nous le citons intégralement, en respectant le manque de ponctuation et les fautes de français.

nouveau dans l'église nouvelle nous nous traînons dans le terre à terre de l'égoïsme, de la solitude et du sensualisme contemplatif – il faut se mêler à toutes ces œuvres qui s'essayer, à tout ce dévouement qui montre la tête – il faut profiter de l'esprit nouveau de [illisible] d'égalité et d'universalité qui enfin a surgi des ébranlements du passé.

[LP]- Vous me faites peine de parler ainsi, me dit-il, beaucoup de peine. Quoi de mieux qu'au début d'un sacrifice du don de soi à Dieu et au monde on se recueille dans le silence dans la méditation – Qu'y a-t-il de mieux à faire je vous le demande que de parler cœur à cœur avec Dieu de s'entretenir avec lui d'écouter ses conseils de s'abandonner à sa volonté – c'est du pied de son crucifix après plusieurs années d'oraison qu'il faut s'élancer dans le ciel imprégné des embrassements de Dieu illuminé de ses rayons saturé de ses atouchements autrement tous les sacrifices sont éphémères les résolutions fragiles le monde est trop en nous et pas assez Dieu.

[MM] - Je ne me rends pas à vos raisons – qu'est-ce qui a fait qu'en 93 l'Eglise catholique en France a été balayée du sol sans qu'il en restât rien – cette immense église ces communautés cette puissance tout cela a disparu sans laisser une ruine en quelque sorte la trace du passage ou du séjour – c'est que l'Eglise n'était plus dans le peuple dans le siècle elle s'était détachée du mouvement des esprits - Elle ne servait à personne elle ne consolait plus elle ne se [illisible] plus Elle n'écoutait pas les choses qui se faisaient autour d'elle – Elle ne s'apercevait pas que le genre humain allait enfanter qu'il fallait aider à l'enfantement. Elle n'a rien prévu. Son appui n'était plus qu'un fardeau Elle a été jetée par terre.

[LP] - Oubliez-vous pourquoi l'Eglise a subi cette épreuve?– Elle n'a pas voulu prêter un serment que le gouvernement voulait lui faire prêter – plutôt que de se séparer de l'orthodoxie romaine elle a préféré l'exil la perte des biens la mort – ça n'a pas été une chute, on ne l'a pas effacée du sol on l'en a arrachée- ça été un martyr.

[MM] - Et vous avez raison, mais pourquoi cette bataille cet assassinat ce martyr? – pourquoi en un jour à une heure dite tout à coup la nation très chrétienne s'est-elle levée et a-t-elle dit unanimement à son Eglise va-t'en? – pourquoi cela? - c'est que l'Eglise n'a pas secouru et ne pouvait pas secourir la pauvre France qui agonisait – c'est qu'elle n'avait plus les paroles qu'il fallait lui dire – c'est qu'ils ne respiraient plus le même air et qu'ils n'avaient plus le même ciel - la nation avait fait un pas elle avait [illisible]- l'Eglise n'avait pas soutenu ce pas ni soutenu cette marche [illisible]- on l'a laissé derrière- c'est ce qu'il ne faut pas faire aujourd'hui – il faut [illisible] dans l'esprit du siècle et y faire descendre avec nous JC. Il faut aller respirer le souffle de toutes les doctrines pour y amener JC. Il faut sauver la patrie et la religion dussions-nous y perdre le doux calme le pur recueillement de l'âme unie en Dieu dans la prière Dieu nous saura gré du sacrifice et nos frères aussi - Il finit par me dire– attendez ce sera à une autre heure qu'il faudra agir ainsi – laissez-le [le f.Myionnet] se recueillir et mesurer ses forces".

Quelle ardeur de néophyte dans cet entretien, où deux refrains se font entendre, l'apostolat et la vie religieuse, sans pouvoir s'harmoniser! Dans cet écrit de jeunesse, où, à des idées fort justes se mêlent des jugements trop absolus, quelle impatience d'en "découdre" sur le terrain des œuvres!

Dans une lettre du 30 août, qui fait suite à ce dialogue, J.L. LePrevost ne blâme pas ce "désir vers une amélioration vague et indéfinie de l'état social", ni la "préoccupation de son esprit pour tout ce qui tend au bien". Il lui rappelle avec calme et sagesse qu'il ne faut pas brûler les étapes. Avant de se mêler à toutes les douleurs du monde, il ne faut pas craindre de trop donner à l'oraison et à la méditation, de prendre du temps pour connaître, et Dieu et soi-même. Telle est la "condition essentielle pour celui qui, mystique ou homme de dévouement

veut influencer sur le monde". Ainsi, pour le présent, il y a d'autre nécessité que de donner à la vie intérieure la première et la plus grande place.

La ferme conviction du fondateur que "c'est du pied de son crucifix, après des années d'oraison, qu'on peut s'élancer dans le ciel", (sic), constituera quelques années plus tard, comme l'idée-directrice du premier Règlement de l'Institut, dit de 1847, sous la forme suivante: Former Jésus-Christ en nous, le montrer aux autres dans nos œuvres. Et se pose déjà en filigrane la question, qui hantera M. Maignen toute sa vie de religieux et d'homme d'œuvres, de la conciliation de la prière et des activités extérieures.

Quant à son désir d'action sociale catholique et de voir croître le rôle de l'Eglise et des œuvres au service des ouvriers, c'est la Providence qui va se charger de lui répondre, en cette année 1846.

A Rome, au début du XIX^e siècle, un simple laïc, Giovanni Borgi, avait recueilli des enfants qui dormaient sur les marches du Panthéon et avait créé pour eux l'hospice Tata Giovanni. Plus tard, vers 1815, dans l'œuvre devenue œuvre d'instruction, de formation professionnelle et de placement en apprentissage, on pouvait apercevoir des jeunes prêtres apprendre à lire et à écrire aux orphelins et apprentis, et les emmener en promenade sur l'Aventin. Parmi eux, l'abbé G. M. Mastai-Ferretti, bientôt directeur d'un établissement similaire, l'hospice San Michele a Ripa, ...et futur pape. Or, un matin de juin 1846, sur la place Monte-Cavallo, devant le Quirinal, lorsqu'on proclama le nom du nouveau Pape, élu la veille, le 16, ce fut d'abord le silence...puis, de la foule, s'élevèrent des cris répétés "Viva Pio Nono, evviva il Padre del popolo, il Papa dei poveri"... "Vive Pie IX, vive le père du peuple, le Pape des pauvres": c'était un petit groupe d'ouvriers, anciens de Tata Giovanni et de l'hospice Saint-Michel, qui manifestait bruyamment sa joie!⁴¹ Voir monter sur le trône de saint Pierre le pape "du peuple et des pauvres" semblait être de bon augure pour la communauté naissante!

L'on sait que parmi les événements graves qui domineront le XIX^e siècle, deux concerneront spécialement l'Eglise et la France: la "question romaine" de 1846 à 1878 et la "question sociale". Ces deux "questions" marqueront profondément, et le pontificat du Pape Pie IX, et la vie de Maurice Maignen, futur directeur d'œuvres pour la jeunesse ouvrière.

Septembre 1846 : un quart d'heure d'héroïsme et une nouvelle famille

Dès l'instant où, du fond de sa détresse, Maurice Maignen va trouver les forces nécessaires pour tout quitter, jusqu'au jour où il pourra venir rejoindre ses deux compagnons à la rue du Regard, s'écouleront plusieurs semaines douloureuses.

L'épreuve "finale" durera du 3 septembre au 6 octobre 1846.

Faire le dernier pas avait été rude et long pour "la pierre de fondation", le frère Myionnet: "le sacrifice de ma petite fortune ne m'a rien coûté, mais la séparation de ceux que j'aimais m'a coûté des larmes et un combat de plus de six mois"(L. 05.08.1879)

Pour le jeune Maurice Maignen, la "bataille du cœur" va prendre un tour plus dramatique encore, puisque ce fut comme un *coup de théâtre*.

⁴¹ *Chroniques RSV*, 1845-1850, t.1, p. 132, Archives Baumert, Archives Générales RSV. Rome.

S'il est vrai que tout commence sur un coup de tête, Maurice n'a pas l'impression de jouer ailleurs sur la scène de la vie...

Aurait-il jamais le courage de se séparer de sa famille auquel "il était lié par une communauté de souffrances et d'épreuves qui l'attachaient à son frère et à sa mère du plus intime de son être et du plus profond de son cœur?"

Son frère Louis-Eugène ne trouvant pas d'emploi depuis son retour de Saint-Etienne, c'est le travail de Maurice qui fait vivre la famille, d'autant plus qu'il vient d'obtenir de l'avancement au Ministère de la Guerre. Les relations avec M. LePrevost se sont refroidies. De son côté, Clément Myionnet restait toujours dubitatif sur la vocation de "cet excellent jeune homme, ce qui lui manquerait peut-être, c'est l'énergie" (L. 17.09.1845). Tous ces indices semblent converger en faveur d'un long statu quo...

Et pourtant, il la trouvera, un matin de septembre 1846, cette énergie nécessaire pour tout quitter. C'est elle qui l'aidera, telle une fidèle compagne, à tenir jusqu'au 3 octobre, et à vivre ce temps d'arrachement comme un pèlerinage de conversion, dont les étapes seront pour lui Paris, Rouen, Duclair, Chartres, Alluyes, Soligny.

Donc, ce matin-là, mercredi 2 septembre, sans doute au moment de partir travailler, M. Maignen subit un reproche de la part de sa mère. Il le supporte mal. Et, soit en chemin, soit arrivé à son bureau, il "puise dans ce mécontentement la force d'accomplir le dessein qu'[il] méditait et devant lequel [il] reculait toujours". Le sacrifice qui lui était impossible depuis deux ans, "ce n'est pas moi qui ai pu l'exécuter, écrira-t-il à sa famille. Je me suis levé le matin de ce jour sans en avoir un moment la pensée. Ce ne fut qu'à mon bureau que Dieu m'accorda ce quart d'heure d'héroïsme qu'il me fallait pour tout briser".

Il écrit alors à sa mère, envoie un billet au frère Myionnet et adresse à son supérieur hiérarchique, le général Pelet, une lettre de démission. Il entre à l'église Sainte-Valère, où, à genoux devant le Saint-Sacrement, il demande au Christ force et lumière: "Il me les a données. Quatre heures après, j'étais sur la route de Rouen, bénissant Dieu de toute mon âme".

Il a quitté Paris "sans bagages, sans linge, presque sans argent", dépouillement qu'il commente lui-même: "Puisse-t-il laisser avec ses vieux habits les misères du temps passés. Les neufs lui mériteront la robe nuptiale au ciel".

N'empêche, il lui faudra bientôt remplacer ses souliers...!

A Rouen, où il arrive le soir du 2, il passe la nuit, et le lendemain, il se rend chez M. LePrevost, à Duclair. On peut imaginer l'accueil qui lui est fait! "Vous vous êtes toujours souvenu de cet anniversaire quand vous étiez sur la terre, ainsi que le lieu champêtre où je fus vous trouver en arrivant et où vos bras et votre cœur de père s'ouvrirent pour moi dans un élan de tendresse et de joie paternelle qui fut devant Dieu une véritable et décisive adoption".⁴²

Vive émotion que M. LePrevost partage, le jour même, au frère Myionnet: "Mon bon frère, vous devinez le sujet de cette lettre. M. Maignen est près de moi depuis quelques heures. Il a donné sa démission de son emploi au Ministère de la guerre, il a brisé ses liens et se croit libre de s'unir à nous. Je me sens trop ému d'un événement si grave et si inattendu pour avoir une idée bien nette, dans ce premier moment, sur ce qu'il conviendrait de faire".

Les "quelques heures" se sont passées en conversations intimes et en prières à l'église de Duclair, où M. Maignen fait à Dieu, -dans le secret de son cœur ou mezza-voce,- le don de lui-même, au service des pauvres et des ouvriers, comme en fait foi l'inscription du 3 septembre 1846 gravée sur son crucifix de religieux. Puis, désireux de le voir prendre sa décision en

⁴² *Grande retraite spirituelle de 1886*, -notes sous forme de dialogue avec M. LePrevost, AMM.

toute liberté, en lui épargnant le danger d'une influence d'ordre sentimental, M. LePrevost prend le parti de l'envoyer à Chartres, chez l'un de ses amis, l'abbé Levassor.

Là, une nouvelle épreuve l'attendait. De même qu'à Paris, Cl. Myionnet avait dû patienter, seul, pour rencontrer M. LePrevost, et qu'il s'était confié à N. D. des Victoires, de même, à Chartres, M. Maignen se retrouve quasiment seul. L'abbé Levassor en voyage dans le Midi, c'est en effet son jeune assistant qui lui réserve, par bonheur, un accueil des plus aimables. Maurice s'occupe comme il peut, cherche à se dévouer au patronage local où il peint le portrait d'un grand saint missionnaire, François-Xavier, et s'en va dans la région visiter l'ancienne propriété de famille d'Alluyes. Il va en pèlerinage à l'église Saint Pierre et s'y confesse. Il prie de longues heures dans la cathédrale à l'aide d'un vieux *Manuel du Chrétien* qu'il a emporté de Paris, et où il trouve force, confirmation et joie pour son sacrifice.

Mais surtout il y implore la Vierge Marie: "Je dois à la Vierge de Chartres une vénération particulière. Dans le temps si grave de ma vie, elle a été mon asile et ma protection". Il l'aura remerciée, on peut l'imaginer, à la manière du pèlerin Charles Péguy: "...enfin, je suis rendu..."

Mais à Paris, c'est sa famille qui ne veut pas se rendre! Son départ précipité a plongé sa mère et son frère dans le désespoir. Dès qu'ils apprennent le lieu de son refuge, -Madame Maignen est venue, rue du Regard, assiéger le frère Myionnet, et, dès son retour, M. LePrevost :ils lui adressent lettre sur lettre, plus pressantes les unes que les autres, faisant appel à son cœur, à sa piété filiale, à son sens du devoir.

Maurice répond de son mieux. Il sait qu'en se décidant à les quitter, en se sacrifiant lui-même, c'était eux aussi qu'il sacrifiait. Laisser son travail et son avenir lui aura moins coûté que que briser les liens étroits "qui unissent un enfant à sa mère et à son frère qui ne se sont pas quittés d'une heure". On a vu plus haut pourquoi il renonçait à fonder une famille ou à prétendre au sacerdoce. Autant d'arguments qu'il développe de nouveau, avec douceur, mais fermeté, prêt à tous les assauts, suppliant même Myionnet et LePrevost de lui permettre d'attendre sa famille "dans notre maison de la rue du Regard comme dans une forteresse d'où vous ne me laisserez pas sortir".

Car il restait un dernier obstacle.

"On me dit aussi, écrit-il à sa mère et à son frère, que ce qui vous désespère, c'est de venir apporter à l'œuvre que j'ai choisie, les charges de mon existence sans lui donner en retour...je ne vois rien qui puisse être honteux en cela, je donne tout ce que je possède, je n'ai que ma jeunesse et le désir du bien..." De Paris, le 20 septembre, M. LePrevost informe son jeune confrère que cet obstacle est enfin levé: "...l'annonce que vous auriez le titre de sous-directeur de la maison de patronage avec un traitement modique, mais fixe et indépendant, a produit sur l'esprit de votre bonne mère un effet merveilleux; c'était là, il paraît, l'épine la plus douloureuse; la pensée que son enfant serait à l'égard des autres en état d'infériorité lui était insupportable; puisqu'il ne devra rien à personne et tirera tout de son travail, elle se résignera".

Mais, malgré tous ces éléments favorables, J.L.Prevost hésitait encore: cette détermination si soudaine, si hardie, était-ce vraiment la volonté de Dieu? Il avait donc pris conseil de l'abbé Beaussier, confesseur du jeune Maurice et directeur spirituel de la communauté naissante, et celui-ci s'en était ouvert auprès d'un Sulpicien, M. Carbon. Dès que la situation lui fut exposée, celui-ci réfléchit quelques instants et dit: "Si la chose était à faire, il n'y faudrait pas penser. Mais puisqu'elle est faite, qu'elle reste ainsi".

Cette réponse parut un trait de lumière pour le fondateur et le décida à voir dans cet événement un signe du ciel, encourageant pour l'avenir de son Institut. C'est pourquoi il

n'hésite plus à l'affirmer: "Tôt ou tard, notre œuvre sortira de terre. Elle aura, comme celles que Dieu a bénies dans le passé, sa place, son avenir, sa mission". Or, le 19 septembre, sur la montagne de la Salette ⁴³, la Vierge Marie confie à deux enfants un message de conversion et de réconciliation à transmettre "à tout son peuple".

Dans tout le peuple de Marie, ce monde de pécheurs qu'il faut ramener à son Fils, il y a le peuple des pauvres et des ouvriers, il y a celui des riches et des puissants, qu'il faut tous deux convertir et réconcilier. Les paroles de la Vierge semblent donc s'adresser en particulier à Maurice Maignen, et à la petite congrégation naissante: "Eh bien! mon enfant, tu le feras passer à mon peuple..." Cette recommandation du Ciel est son envoi en mission, au moment même où il se consacre à Dieu pour servir les pauvres et les ouvriers. "Ma pensée est de réconcilier...", dira-t-il, car c'est là toute sa vocation.

Dès que M. Myionnet avait appris que l'abbé Levassor n'était pas à Chartres, sa première pensée avait été de proposer que M. Maignen se rendît à Angers et y fît une retraite sous la direction de Mgr Angebault. Mais M. LePrevost s'y opposa. Il craignait de voir le prélat reprendre sur eux, à cette occasion, "les vues d'autorité absolue qu'il avait adoptées d'abord". Il préféra le calme d'un monastère de religieux, Notre-Dame de la Grande-Trappe, aux confins de la Normandie et du Perche, pour que son novice puisse y faire sa "retraite d'élection". C'est presque une grâce pour M. Myionnet, qui depuis longtemps désirait se ressourcer dans le silence! Le voilà qui part rejoindre M. Maignen, le 21 à Chartres et, le lendemain, tous deux prennent le chemin de Soligny, la Grande-Trappe. De loin, LePrevost s'unit aux deux retraitants, et il leur écrit, dès le 25, une lettre paternelle, osant espérer qu'à leur retour, ils répandront autour d'eux "le parfum de la sainteté".

Sur un petit cahier bleu, d'une vingtaine de pages, Maurice consigne ses réflexions de retraitant, diverses citations d'auteurs spirituels, et un beau dialogue du fr. Myionnet avec le père Abbé - "...Mon Père, vous êtes les Moïse qui priez sur la montagne, nous ne sommes que les pauvres combattants de la plaine..."- au terme duquel ils reçoivent sa bénédiction. Il y a aussi "croqué" quelques moines...Le plus charmant de ses dessins pourrait symboliser -l'a-t-il fait dans cette intention?- toute sa vocation religieuse et sa mission sociale: c'est en effet le *baiser de paix*, qui précède la communion, et que se donnent, dans une accolade fraternelle, tous les moines de la communauté. Toujours l'union et la réconciliation...

Les tribulations ont enfin cessé.

Le samedi 3 octobre, avec l'arrivée de M. Maignen en communauté, les trois Frères de Saint-Vincent-de-Paul sont réunis à la rue du Regard. M. LePrevost ouvre le Journal de communauté pour noter l'événement: "Le fr. Maignen, au prix de grands sacrifices, et en brisant les liens naturels qui faisaient obstacle à son dévouement, devient le troisième membre de la communauté".

"Fr. Maignen" : Frère Maignen. Si avoir la vocation, c'est être appelé, voilà bien la première mention officielle de la vocation de Maurice Maignen: *être Frère*. Frère, au sein d'une nouvelle famille, celle de Monsieur LePrevost, et Frère des ouvriers et des pauvres, qu'elle lui donne mission d'aimer et d'évangéliser.

⁴³ Notre-Dame de la Salette obtiendra à la communauté tant de grâces (notamment des guérisons d'enfants), qu'en reconnaissance, M. LePrevost fera bâtir, en 1856, sur un terrain du quartier de Vaugirard, qu'il baptisera Champ de la Salette, le premier sanctuaire du diocèse de Paris consacré à la Vierge de l'Apparition. Ordonné prêtre en 1860, il aimera à dire: "Je suis le prêtre de Notre-Dame de La Salette".

II

AU MILIEU DES APPRENTIS ET DES OUVRIERS (1846 - 1867)

1846-1855: du Patronage à l'Association

Lorsqu'au mois d'octobre 1846, il prend possession de sa modeste chambre, à l'étage de la maison de la rue du Regard, le Frère Maignen n'est pas trop dépaysé. Les lieux lui sont déjà familiers.

Depuis le temps où le Frère Myionnet s'y est installé, le 1^{er} mars 1845, lui-même y est venu régulièrement tous les dimanches, pour donner, de 10 à 11h., un cours de dessin aux jeunes apprentis, avec un autre professeur bénévole, et ensuite pour s'initier à l'œuvre du patronage. Il se souvient aussi d'y avoir été présent les soirs de semaine, quand il le pouvait, pour la lecture spirituelle et la prière du soir. Et durant toute l'année qui s'achève, chaque jeudi, il a participé, en tant que secrétaire, à la "Petite Commission de la Maison du patronage de la rue du Regard", présidée par le F. Myionnet. C'est un bon poste pour s'initier.

Au moment où M.Maignen commence une nouvelle vie, en communauté de destin avec ses Frères religieux comme avec les apprentis et ouvriers, qu'on nous permette d'esquisser un portrait du personnage, sinon détaillé, du moins le plus fidèle possible.

Maurice Maignen se définit lui-même comme un "enfant du siècle", à l'instar d'Alfred de Musset⁴⁴. C'est dire qu'il en a les qualités et les défauts. Du célèbre poète, on a écrit que l'histoire de sa vie était celle de son cœur et de ses ouvrages. L'expression lui convient à merveille, car jusqu'en 1846, la vie de M. Maignen, c'est l'histoire de son cœur. Un cœur d'une sensibilité peu ordinaire, toujours à l'extrême dans ses sentiments, -soupçon, générosité, enthousiasme, découragement-, passant de façon déconcertante de l'un à l'autre, de la tristesse à

⁴⁴ Il publie en 1836 un roman à caractère autobiographique, *La Confession d'un enfant du siècle*. Curieuse coïncidence: il fut le voisin de LePrevost rue Cassette: il habitait au 27 et LePrevost au 16.

l'exaltation, de l'ardeur au travail à la paresse; cœur égoïste et jaloux, mais d'un égoïsme d'enfant qui n'est pas calcul mais passion; éprouvant le besoin d'être aimé, peut-être aussi celui de se faire plaindre et de se plaindre lui-même, tel un enfant boudeur; un cœur tout d'un bloc, dont il faut souvent décharger la pression; d'humeur ironique et caustique, mais sans amertume ni mépris, car il est foncièrement sociable et rayonne d'un amour ardent de la vie, sans dissimulation ni fausse modestie; de l'exagération et de l'emphase dans l'expression, du prêchi-prêcha à l'occasion, mais des idées à foison, profondes, et jaillissant d'une âme de feu...car, en définitive, ce qui emporte l'adhésion et rend le personnage si attachant, c'est qu'il est vrai et sincère, il ne sait pas mentir et nulle démagogie ne vient gâter ses propos.

Défauts et qualités ainsi mêlés, sa nature aimante sera sa croix et sa force. Sa vie sera l'histoire de sa charité se mettant peu à peu à l'école de Monsieur Vincent, prenant sa source en Dieu et y retournant, et sachant se faire, entre ces deux pôles, effective et efficace: "Aïmons Dieu, mes frères, au dépens de nos bras, à la sueur de nos fronts..." Cette recommandation du saint pourrait ainsi se rapprocher de la sienne qui sera: "aimer les ouvriers dans la foi".

Il faut revenir ensuite sur les circonstances de son retour à Dieu. Des auteurs romantiques, tel Musset dans les premières pages de *La Confession*, ont voulu rattacher à leurs souffrances tout un discours historique, philosophique et moral sur le "mal du siècle". Pour sa part, Maignen ne peut se satisfaire de savoir son cœur blessé tranquillement à sa place dans une vague explication du monde...comme il ne va pas.

Il délaissera donc bientôt Musset pour Lamartine, qui est déjà descendu dans l'arène politico-sociale et qui aura son heure de célébrité en 1848. Comme lui, il va s'arracher à ses rêves déçus, à la considération de ses propres misères morales et matérielles, il s'en détournera pour se tourner vers celles de ses frères: il faut faire quelque chose pour les plus malheureux que soi. Maignen descend de ses hautes sphères et va se découvrir plus homme d'action que spéculatif, plus homme de terrain qu'homme de système. Telle est sa première conversion, démarche qui peut sembler banale aujourd'hui, mais qui, pour lui, et à cette époque, est fondamentale.

Elle explique tout ce qui va suivre: du fond de sa mémoire, remonte le souvenir de saint Vincent de Paul, et il part à la recherche de cette Société de jeunes gens qui se dévouent auprès des pauvres, etc.: tous ces laïcs qui font du bien à leur prochain, voilà l'exemple à imiter. Sa route est tracée: agir comme eux. Ne rejoint-il pas ici l'élan de toute cette jeune génération qui découvre la dimension active de leur foi chrétienne, tel un Frédéric Ozanam écrivant à son ami Falconnet: "Les idées religieuses ne sauraient avoir aucune valeur si elles n'ont une valeur pratique et positive. La religion sert moins à penser qu'à agir. La valeur du christianisme est là" (11.04.1834)?

Certes, sur son chemin de Damas, Jean-Léon LePrevost, tel Ananie, lui ouvrira les yeux sur un désir trop naturel et donc menacé de tourner à l'activisme. Mais lui aussi brûle du même feu! Comment en réduire la chaleur sans risquer de l'éteindre tout à fait? Car le fougueux néophyte s'est engagé à fond, corps et âme...Leurs entretiens sur l'importance de la prière et de la contemplation dans une vie d'apôtre, et la grâce elle-même, n'y changeront rien. Maignen est tout d'un bloc: tout l'un ou tout l'autre, il sera toute action ou toute contemplation. Ainsi sa personnalité et les conditions de sa conversion expliquent sa propension à l'action, lorsqu'il entre en communauté, ainsi que ses efforts pour l'harmoniser avec les exigences de la vie religieuse: efforts de toute une vie, qui seront finalement couronnés de succès.

En outre, il n'a pas suivi de noviciat, ou si peu, quatre semaines, seul, à Chartres! S'il répond à l'appel de la vie consacrée, il ne peut imaginer sa nouvelle famille sur le modèle des "ordres religieux aujourd'hui constitués", ordres monastiques, Jésuites, Dominicains, Frères de St Jean de Dieu. Tout récemment, (début octobre 1846), on l'a vu plus haut, Myionnet et

lui prennent congé du R.P. abbé de la Grande Trappe de Soligny, où ils ont fait retraite quelques jours, en lui déclarant: "Mon Père, nous avons voulu renoncer au monde pour nous consacrer aux œuvres de charité au milieu de Paris". Renoncer au monde sans cesser d'y être plongé, telle sera, à ses yeux, la règle des "combattants de la plaine" qu'ils sont appelés à être: le règlement et l'habit de ces "Moïse qui prient sur la montagne" ne sont pas pour eux. Et il n'y aura aucune cérémonie particulière lors de son installation rue du Regard, pas de vœu, pas de prise d'habit. Le seul signe de son engagement est une courte scène de son récit autobiographique, *Le futur conditionnel*, où on lui remet la blouse de l'ouvrier qu'il reçoit comme un second baptême pour renaître à une nouvelle vie:

"Alors Onerval ôta la blouse dont il était revêtu et il la donna à Maurice en disant: "Enfant d'un siècle d'orgueil, sois baptisé par le vêtement du peuple".⁴⁵

Et, plus loin, dans le même récit: "Donnons-nous nous-mêmes, prenons la besace et le bâton de saint François, mais n'allons pas comme lui, ce qui était grand et nécessaire en son siècle, contempler Dieu dans le silence des nuits paisibles, mais allons nous jeter au milieu du peuple des rues lui offrir nos bras, nos cœurs, nos lumières, notre raison, notre foi, travaillons pour lui, donnons-lui nos sueurs".⁴⁶ Ce jeune missionnaire, émule de saint François ou de saint Vincent qui vient rejoindre MM. LePrevost et Myionnet dans le but de "ramener les âmes à la foi par la charité et par ses œuvres", n'a aucune idée à proposer pour y parvenir. Nous l'avons constaté: il y a seulement en lui de la défiance pour un style de vie religieuse qu'il croit inadapté à l'apostolat spécifique aux Œuvres ouvrières.

Il est toujours rassurant pour un biographe de découvrir chez son personnage une passion, une raison de vivre, ou une idée qui a dominé et donné un sens à son existence. Il suffit de la suivre à la trace, et l'ouvrage est fait. Et pour l'historien, quelle aubaine: on en fera un beau sujet de mémoire! Mais dans la tête du jeune Maurice Maignen, les idées vont et viennent, s'entrechoquant comme des électrons: comment démêler un tel écheveau? L'une ou l'autre émergeront plus tard, mais toujours, il aura grand soin de les confronter à la réalité des faits. En 1846, rien ne domine, sinon quelques axes autour desquels tournent ses pensées, trois "directions du cœur", dont il ne déviara pas: *l'organisation; le dévouement, le métier*.

"Mon frère avait une merveilleuse organisation d'artiste⁴⁷? Le jugement que porte son frère Louis-Eugène donne une première clef pour comprendre l'homme. Au "désordre [qui] est un heureux effet de l'art", Maignen aurait préféré "Là, tout n'est qu'ordre et beauté"...

Toute sa vie, Maignen cherchera à organiser. Ce qui frappe d'abord chez lui est une disposition à l'organisation. Est-ce dans sa nature d'artiste, mais il est foncièrement sensible à la structure des choses. De quoi s'inquiète-t-il quand lui vient l'inspiration d'aller voir la Société de Saint-Vincent-de-Paul? "Je résolu de savoir où pouvait être le siège de cette société dont je connaissais le but, mais dont j'ignorais l'organisation".⁴⁸

Sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, on use beaucoup de ce concept.⁴⁹ M.Maignen lui-même, dans le temps de ses "lectures dangereuses", avait fréquenté ces groupes où l'on brassait des idées confuses de réorganisation sociale. Une curieuse association, *Les Frères de la Providence*, on l'a déjà noté, était sortie de son imagination fertile. Elle devait créer "une nouvelle société qui devait organiser la charité, et, plus grave et plus difficile,

⁴⁵ *Le futur conditionnel*, op. cit. p.260.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 258.

⁴⁷ Cf., *supra*, chap.I,1831-1837, "la prime enfance".

⁴⁸ *Histoire de la vocation*. op.cit. AMM. p.12.

⁴⁹ Cf. H. de Saint-Simon, *L'organisateur* (1820), Louis Blanc, *De l'organisation du travail* (1839), etc.

organiser le travail. La même préoccupation revient sous sa plume lorsqu'il répond, dans une lettre déjà citée, à ce correspondant qui l'interpelle sur sa foi chrétienne:

"Ce reproche que tu adresses au christianisme d'avoir été impuissant à organiser la société sur des bases harmoniques est-il réellement fondé?...le paganisme est partout aujourd'hui dans la société et je ne sais pas si ta doctrine n'est pas un produit de ces appétits matériels qui dévoraient le paganisme antique. Ce bonheur dans la chair et le vin que le christianisme n'a pas encore terrassé. Donc, mon cher ami, le christianisme peut dire comme le fouriérisme: ne me condamnez qu'après m'avoir éprouvé. Le christianisme est à organiser socialement. Il a organisé le monde moral, il lui faut organiser le monde des intérêts; il a pour cela de grands éléments et tu les apprécies comme moi...."

Il aimera ainsi donner forme à ce qui doit prendre vie ou corps, à redonner vie à ce qui est désorganisé, divisé, séparé, en vue de restructurer l'ensemble. De plus, il a l'esprit pratique, le souci des principes et du détail. Comme jeune confrère, sa première tâche qu'il se voit confier est d'organiser une loterie. Plus tard, son *Manuel* de patronage et son Cercle seront des modèles d'organisation détaillée, tel un corps dont les organes sont hiérarchisés dans leur fonction. De même, sa conception de la société, de la famille, et des œuvres. Quand il pense organisation sociale, il ne peut que la penser *intégrale*, faite de tous les éléments nécessaires à la fin naturelle et surnaturelle de ses membres. La personne de l'ouvrier est un tout, et il s'en occupera comme tel...toute l'existence qui est prise en compte

Mais sa vision sera toujours moins hiérarchique qu'organique. La rupture des liens entre les communautés naturelles, et la montée des puissances d'argent, ont recomposé un corps social où l'individu se retrouve délié de tout appartenance à un groupe. Pour Maignen, la société est une communauté qui vit d'échanges entre ses différentes composantes, classes, corps intermédiaires, familles, personnes. Chaque classe est solidaire des autres corps, tels les membres d'un corps vivant. Dans cette perspective, on comprend le rôle fondamental des institutions, associations, petites œuvres, comme autant de relais indispensables à la reconstitution du tissu social.

Ensuite, quant au dévouement, sa nécessité s'est très tôt imposée à son esprit. Son père, d'origine bourgeoise, avait fréquenté un monde supérieur où il pensait trouver protection et bienfaits. Mais son attente avait été régulièrement trompée: "L'aristocratie des riches ne réveille aucune idée généreuse", avait-il répété, désabusé, à ses fils. Pourtant, par noblesse de caractère, il restera toujours persuadé que la générosité et le dévouement sont l'apanage des classes supérieures. Noblesse oblige...Maurice héritera de cette conviction paternelle. Ce dévouement d'une classe favorisée envers celle qui ne l'est pas ne relève en rien de la condescendance, mais elle est de l'ordre du devoir moral. C'est dans la nature des choses que ceux à qui Dieu a donné le "pouvoir de commander soient réciproquement et indispensablement obligés" de s'employer au bien de ceux dont ils ont la charge....

Aussi Maignen appliquera-t-il cette loi, "commune aux rois et aux magistrats", à tous les échelons de l'échelle sociale: aux pères de famille, aux maîtres et chefs d'atelier, aux riches, et surtout à la nouvelle classe des industriels et des patrons chrétiens.⁵⁰ Ainsi, l'Œuvre du *patronage*, ne serait guère possible sans le dévouement quasi-absolu de ses cadres, comme l'expliquent le *Manuel du patronage* ou le *Manuel du visiteur* de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. S'il raisonne en termes de hiérarchies, ce sera dans ce domaine: la race, la noblesse, l'instruction, l'argent, vous obligent et vous imposent des devoirs.

⁵⁰ Œuvre des Cercles catholiques d'Ouvriers, *Rapport de la réunion du 11.12.1876*. p.7-8.

Le métier, enfin, car le métier fait l'homme et avoir un métier, c'est avoir une dignité humaine. Mais pour Maignen, si le travail est un métier, le métier relève de l'art. Car, tout naturellement, sa vision d'artiste établit un lien entre l'art et le métier, le travail et le métier. Dans le travailleur, il voit plus l'artisan, et même l'artiste, que le manoeuvre ou le prolétaire. L'industrie et la Révolution se sont conjuguées pour engendrer, avec la désorganisation du travail, la misère pour les ouvriers et l'artisan: le travail et l'art sont indissociables dans son esprit. Le sacrifice de sa vocation d'artiste lui inspire la trame de son roman *les Sauveurs du Peuple*, qui raconte, en définitive, l'histoire d'un métier perdu et retrouvé, celle d'un jeune artiste brisant sa carrière pour sauver ses parents de la misère et qui doit affronter l'état misérable du jeune apprenti et les dangers de sa condition. D'où, plus tard, l'insistance avec laquelle il recommandera à ses jeunes apprentis de bien choisir leur métier, ou leur état, puisqu'il conditionnera leur place dans la société.

Au patronage de la rue du Regard

5h 30 du matin! C'est le premier rendez-vous qui rassemble les Frères de la rue du Regard. C'est l'heure de la prière, qu'ils prolongent en se rendant à la chapelle des Lazaristes pour la messe de 7h. Un repas frugal vite avalé, vient ensuite le temps du travail: pour LePrevost, c'est recevoir les pauvres de la Sainte-Famille pour une aide, un conseil, un encouragement. Myionnet et Maignen, quant à eux, s'appliquent aux soins de la maison et aux études religieuses. L'après-midi est occupé par les visites des apprentis et des patrons dans les ateliers, par les rencontres avec les parents, et les diverses courses en ville. Le soir, réunions de catéchisme pour les adultes. Puis c'est le calme et son silence, propres à toute maison religieuse.

Si chaque jour est un jour d'œuvres, le grand jour, tant attendu et préparé, est néanmoins le dimanche, car l'immeuble n'est pas seulement le siège de la maison-mère de l'Institut, mais il accueille spécialement ce jour-là les activités d'un patronage d'apprentis. Quarante-dix patronnés, des gamins de Paris entre 12 et 16 ans, "mal vêtus, malpropres et gouailleurs", envahissent les salles et la cour du patronage vers les 9h. Au programme de la journée: jeux, petite collation, instruction religieuse, messe à Saint-Sulpice, suivie d'une longue récréation; Salut du Saint-Sacrement, second repas, jeux ou promenade, et, vers 20h, l'on ferme les portes. Les Frères, et les confrères qui sont venus leur prêter main-forte, poussent un ouf! de soulagement. Pourtant, cette journée "non-stop", si harassante soit-elle, les trouve heureux d'avoir pu réunir ces enfants afin qu'ils puissent se détendre, jouer, prier... bref, d'avoir réussi à leur offrir quelques heures différentes de celles vécues dans leur milieu de travail, souvent abrutissant et dégradant.

Or, ce patronage du dimanche (*par réunions*) n'est alors que le second aspect (récréatif et instructif tout à la fois), de l'œuvre du Patronage, qui, à l'origine, n'en comportait qu'un seul: le patronage *individuel*.

Il faut remonter dix ans en arrière pour comprendre qu'en 1846, les Frères Myionnet et Maignen ne font, rue du Regard, que continuer une œuvre déjà commencée par le confrère Jean-Léon LePrevost, l'œuvre des jeunes apprentis de la rue Copeau. On découvrira, du mê-

me coup, qui sont ces apprentis, en quoi consiste leur "patronage", et enfin la "marque" Maignen sur l'héritage qu'il reçoit de ses prédécesseurs, LePrevost et Myionnet: la mise en valeur du caractère social du patronage, en germe dans son principe.

Nous avons dit plus haut comment en 1836, LePrevost s'était occupé de l'Œuvre des Apprentis orphelins, pris en charge par la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Parmi les confrères, Arsène de Kerguelen,⁵¹ Picard, Lasalle, Forichon, Louis, et même Ozanam qui vient donner quelques leçons de latin. D'abord accueilli à la rue de l'Estrapade, puis rue des Postes, le petit contingent (ils sont treize) s'était installé, à l'automne, rue Copeau. Très vite, LePrevost s'attacha à ses apprentis: "L'Œuvre qui, bien certainement, avait sa prédilection, était celle des Jeunes Apprentis, déjà pratiquée, depuis plus de 10 ans, par nos Conférences. Son âme avait bien vite percé à jour les sombres et affreux mystères de l'atelier parisien".⁵²

Mais l'œuvre fut critiquée, à cause des énormes dépenses qu'elle occasionnait. M. LePrevost la défendit d'arrache-pied, en plaidant que "l'esprit de la maison [était] excellent [...] que les enfants [avaient] beaucoup d'amitié entre eux et beaucoup d'affections pour ceux qui les [dirigeaient]", critères suffisants, à ses yeux, pour continuer une telle œuvre.

L'œuvre évoluait dans le sens du patronage externe: plutôt que d'avoir ses apprentis totalement à charge, la Société trouva moins dispendieux de ne s'occuper que de leur placement chez les patrons, de les habiller et de les réunir le dimanche pour leur faire une instruction religieuse et morale. C'est ainsi qu'en 1841, les seize internes et les trois externes furent confiés aux Frères des Ecoles Chrétiennes, rue Neuve-Saint-Etienne, et que la Société conserva le patronage externe.⁵³

Ce furent dans ces circonstances précises que le 1^{er} mars 1845, le "personnel" des Frères de Saint Vincent-de-Paul, réduit à l'unique Frère Clément Myionnet, prend la direction du patronage des apprentis, dont le siège social est la maison de la rue du Regard.

L'apprenti qui vient à la rue du Regard n'a pas, en ce siècle de révolutions industrielles, un statut professionnel très enviable, et sa condition n'est guère brillante. C'était déjà le cas, au XVIII^e siècle, et en-deçà, époque où il était mis aussi à rude école.

L'expérience est souvent bouleversante pour le jeune garçon qui change de famille – car on lui répète qu'il entre dans une famille autant que dans un atelier. Mais bien souvent: "fraternité avec les compagnons, consolation affective, appui moral, attitude paternelle du patron, tout cela lui fait défaut. Dans la plupart des cas, il n'a guère d'espoir d'échapper aux violences verbales, aux brutalités physiques, comme au harcèlement et au terrorisme psychologique des compagnons".⁵⁴ Cet apprentissage a comme fondement le contrat, signé certes devant notaire, mais dans un esprit de réciprocité qui va bien au-delà de la lettre: en échange de son éducation, l'apprenti donne son travail pendant une durée précise. A la signature, la communauté d'arts et métiers est souvent présente comme garant et surveillant.

La législation révolutionnaire d'Allarde-Le Chapelier qui supprime les corporations et les coalitions de métiers, ne va pas, cependant, faire disparaître totalement l'apprentissage. En 1791, "un citoyen Boyer, de profession inconnue, met son fils, âgé de 14 ans, sous la tutelle de Louis Dupuis, maître-serrurier. Ensemble ils se présentent au commissaire de la section pour "rédiger les clauses et conditions". La médiation corporative et notariale est remplacée par l'entremise civico-policrière. La durée de l'apprentissage sera de trois ans. Dupuis promet

⁵¹ Son grand-père, amiral de France, a donné son nom aux îles qu'il a découvertes dans les mers australes.

⁵² Témoignage de Beluze, *Compte-rendu du congrès des directeurs des Œuvres ouvrières catholiques*, 6-10 août 1877, Le Puy-en-Velay, p.385.

⁵³ Cf. G.A. Boissinot, *Un autre Vincent de Paul, J.-L. LePrevost*, 1991, Fides.

⁵⁴ *L'apprentissage à Paris au XVIII^e siècle*, S. L. Kaplan, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1993, p.437.

de coucher l'enfant et de le nourrir "de bonne chère, ...lui apprendre l'état et la profession des serruriers...l'élever dans les principes de la religion catholique, apostolique et romaine".⁵⁵ S'il y avait de nombreux abus et désordres à corriger dans les formes traditionnelles du travail réglé sous l'Ancien Régime, la liberté sans frein et le libre accès au travail, octroyés en 1791, n'allaient pas, tout au long du XIX^e siècle, bénéficier aux ouvriers et aux apprentis, mais bien aux classes "bourgeoises", désormais au pouvoir.

En 1822, -l'année même où naît Maurice Maignen-, l'abbé Lowenbrück crée à Paris la Société de Saint-Joseph dans le but de "protéger chrétiennement les jeunes gens de la classe laborieuse nés ou venant à Paris". Ce fut la première institution de ce genre au XIX^e siècle. L'abbé réunit près de 200 patrons des quartiers populaires de Paris, mais l'œuvre disparaît en 1830. C'est la Société de Saint-Vincent-de-Paul qui prend le relais, en quelque sorte, trois ans après. Les jeunes confrères qui, sous l'impulsion de Sœur Rosalie Rendu, Fille de la Charité, découvrent la misère des familles ouvrières de Paris, découvrent en même temps les problèmes de ces adolescents qu'ils rencontrent dans leurs visites: vont-ils à l'école? au catéchisme? où travaillent-ils?, car il est d'usage de les mettre sans tarder au travail.

Autant de questions préliminaires que le Fr. Maignen apprend à se poser et à résoudre.

"Les Messieurs, ecclésiastiques et laïques qui discutent aujourd'hui la question si oui ou non les pouvoirs publics ont le droit d'intervenir dans l'organisation ou la désorganisation du travail en parlent bien à leur aise aujourd'hui. Mais si en 1843 ils s'étaient trouvés dans la situation de M. LePrevost de M. Myionnet et de ton oncle, établissant le patronage de la rue du Regard pour soulager les pauvres apprentis opprimés par le patron dont ils étaient absolument l'esclave, l'idée d'abandonner l'enfant du peuple à cette horrible situation sous prétexte du danger de l'intervention de l'Etat, ne leur serait jamais venue. Il faut l'avoir vu pour se figurer l'état des ateliers, des ouvriers, des apprentis, des femmes et des filles d'ateliers, du dimanche, des heures de travail, etc...à la veille de la Révolution de 1848. Tout avait été détruit au raz du sol depuis la suppression des corporations. Le monde ouvrier entièrement à la merci du patron capitaliste. Le premier acte d'humanité envers les apprentis martyrs (ce n'est pas trop dire) fut un décret du Prince Président rendu en 1849 pour ordonner aux Commissaires de police de faire des procès-verbaux aux patrons sur les abus épouvantables auxquels la liberté illimitée du travail, l'absence de toute loi protectrice leur donnaient droit".

Lorsqu'il évoque ces souvenirs de jeunesse dans une lettre de 1890 à son neveu, M. Maignen est depuis plus de quarante-cinq ans sur le terrain. Il est au courant des lois, des réglementations et enquêtes concernant l'ouvrier et l'apprenti: la création du livret ouvrier en 1803, la loi du 22 mars 1841 sur le travail des enfants, les enquêtes de Villermé et de Buret en 1840. Il sait que Villeneuve-Bargemont a publié en 1834 un volumineux *Traité d'économie politique chrétienne*, où il propose nombre de remèdes concrets à la misère des ouvriers. Mais tout cet arsenal reste d'une efficacité pratique très relative, tellement sont fortes l'opposition des patrons et la faiblesse des moyens d'inspection.

Dans sa lettre, Maignen commet une petite erreur, en attribuant à Louis-Napoléon Bonaparte ce qui était l'œuvre du préfet de police du Second Empire, Pierre-Marie Pietri. Le 12 novembre 1852, ce fonctionnaire énergique avait adressé une circulaire aux commissaires de police de la ville de Paris pour les inciter à mieux connaître et à mieux appliquer la loi du 22 février 1851 relative aux contrats d'apprentissage. Il rappelle à ses subordonnés que "cette loi, due à l'initiative de S.A. le prince Louis-Napoléon"⁵⁶, doit avoir les résultats les plus favora-

⁵⁵ *Ibidem*, p. 478. Archives de la préfecture de Police, 1^{er} août 1791. Section de l'Hôtel de Ville.

⁵⁶ Ce n'est pas tout à fait exact. S'il est vrai que cette loi fut votée alors que Louis-Napoléon était Président de la République et que ce dernier avait fait connaître son intérêt pour les problèmes sociaux en diffusant sa brochure d'inspiration saint-

bles pour les classes laborieuses. Elle a pour but de régler le contrat d'apprentissage et d'assurer la protection des apprentis en les plaçant sous le patronage même de l'autorité publique: elle répond à un besoin vivement senti et comble une lacune qui existait dans nos lois depuis 1789. L'ancienne législation avait des dispositions sur l'apprentissage: chaque apprenti était placé par la corporation dont il relevait sous la protection d'un membre du syndicat, qui était chargé de veiller sur ses intérêts. Mais elles tombèrent avec les corporations elles-mêmes pour faire place au système de libre concurrence qui nous régit aujourd'hui. A côté de ses incontestables avantages, le nouveau régime devait amener quelques périls". Il s'en voudrait d'accuser tous les patrons et industriels: si la plupart ont accompli honnêtement leurs obligations, "il en est beaucoup cependant qui ont fait de l'apprentissage un indigne trafic. Trop souvent, comme on l'a dit dans la discussion de la loi, l'ignorance des parents, la faiblesse de l'enfant, l'avidité du maître ont engendré des fraudes et des violences criantes".⁵⁷

Cette faiblesse de l'enfant...Maignen l'avait tellement devant les yeux, qu'un jour, il la décrivit de façon saisissante dans le portrait du pauvre apprenti *Moucheron*:

"Moucheron a quatorze ans; on lui en donnerait sept. Son front est trop développé; il a les yeux éteints, renfoncés, bordés d'un cercle violâtre et bistré. Il a le nez vulgaire, relevé, épaté, les narines toujours flairantes; ses lèvres sont étroites, décolorées, sa bouche grande. Par moment, au fond de la tête, l'œil s'allume d'un feu étrange; la bouche s'ouvre, mais le rire est une grimace et les dents grincent. Il est petit et fluet, souple et alerte, comme l'insecte dont il porte le nom. Il est maigre, sec et sa charpente osseuse est informe. Son dos est voûté, sa poitrine étroite; ses épaules, ses bras et ses mains, développés par un travail d'esclave au-dessus de son âge et de ses forces, sont musclés comme ceux d'un homme, tandis que le buste est resté chétif comme celui d'un jeune enfant. Il se meut par saccades et par mouvements déhanchés. Tout le corps est en proie à une agitation perpétuelle qui ressemble à cette infirmité nerveuse qu'on appelle la danse de Saint-Guy".

Tel serait, au physique, le portrait-type de l'apprenti parisien. Quant au portrait moral, il est encore plus lamentable: "...tout enfant est bon, il arrive à l'atelier avec une croyance. Il est confiant, il est aimant; il a la conscience droite. L'atelier lui vole la foi, non seulement en Dieu, mais dans le prochain, dans l'humanité tout entière; il le rend dur et cruel; il le rend haineux, faux, méchant, ingrat; il retourne sa conscience et lui apprend à se repentir quand il a fait le bien et à être fier quand il a fait le mal...plus il a l'audace dans le blasphème, dans l'insulte et dans le vice, plus il est applaudi. Il parvient à une puissance d'effronterie qui étonne ses maîtres les plus vieillis dans le vice...voilà l'œuvre de l'atelier tel qu'il est..."

Et Maignen de supplier: "...pauvre enfant de l'atelier, ne va pas te méprendre à mes paroles et les croire inspirées par la colère, la haine et le mépris de l'enfant du peuple! nul plus que moi ne t'aime et ne t'estime du plus profond de son cœur, et ce récit, comme la vie tout

simonienne *L'Extinction du Paupérisme* (1844), il semble que ce soit le comte de Falloux, ministre de l'Instruction Publique, qui ait eu l'idée première d'une loi sur le contrat d'apprentissage. En août 1849, il avait rédigé un avant-projet qu'il avait soumis à A. de Melun. Celui-ci en fut la seule cheville ouvrière: à bon droit la loi de 1851 peut être dite loi de Melun.

Melun avait obtenu aussi du gouvernement la création d'une Commission d'Assistance, à l'origine des nombreuses lois sociales de 1850-51. "La cause de l'assistance est gagnée...", lui lance Persigny, homme de confiance du prince-président et futur ministre de l'Intérieur, après le discours persuasif de Melun à l'Assemblée. Mais très vite son action va achopper sur le sujet tabou, celui de l'intervention de l'Etat. Et Melun se verra qualifié de socialiste, ce qui, alors, faisait avorter toute tentative de réforme. Maignen le constatera aussi, à la fin de sa vie, (cf. *Saint Louis était-il socialiste d'Etat?*).

⁵⁷ En 1854, pour rendre plus efficace la visite des confrères, la Société de Saint-Vincent-de-Paul joindra au *Vade-mecum du Visiteur* la loi du 22 février 1851 et les arrêtés administratifs qui en ont été la suite. Or, parmi ces textes, figure la circulaire du préfet Pietri: sur les 35 pages que comporte le fascicule, la Société n'en consacre pas moins de 15 à la législation en vigueur! Maignen n'hésitera pas non plus à la publier in extenso dans son *Manuel du patronage* de 1862, avec le texte de la loi de 1851.

entière de celui qui l'a écrit, n'a pas d'autre but que de faire connaître les inappréciables qualités de ton cœur, les trésors merveilleux de ton intelligence, mais aussi ta dégradation, ton abandon et tes souffrances inouïes!"⁵⁸

Bref historique du Patronage à Paris

La première "œuvre" de la Société de Saint-Vincent-de-Paul avait été le patronage des écoliers-apprentis.

Le patronage s'occupait des enfants que l'on confiait, pour l'instruction, aux Frères des Ecoles Chrétiennes. Une fois l'école terminée, l'enfant continuait sa formation par l'apprentissage d'un métier (ou d'un état). Puis c'est la deuxième étape du patronage: une fois la décision prise, on plaçait l'enfant chez un maître. C'est ainsi qu'au fil des années, les maisons de patronage de la Société vont se consacrer exclusivement aux apprentis. C'est à cette même époque que Maignen et Myionnet prennent en charge celle de la rue du Regard.

Maurice s'initie à la prise en charge des apprentis -accueil, placement, visites- avec son confrère Myionnet. Les journées se passent selon le schéma suivant:

- *lundi*: établissement des contrats d'apprentissage et réception des parents des enfants;
- *mardi* et *mercredi*: visite des apprentis dans leurs ateliers;
- *jeudi*: préparatifs de la journée du dimanche;
- *vendredi*: présence aux conseils de placement des apprentis qui a lieu chaque semaine chez le président des patronages de Paris;
- *samedi*: placement en apprentissage des enfants admis la veille sous l'égide de la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

Ce règlement est la stricte application des recommandations faites dans le *Manuel du patronage des écoliers et des apprentis de la Société de Saint-Vincent-de-Paul de 1844*:

"Nous intervenons entre le maître et l'apprenti dont nous nous constituons les protecteurs et les pères. Nous fixons la durée de l'apprentissage, obtenons la nourriture et le coucher, demandons la liberté des dimanches et des fêtes, et l'observation des jours maigres. Lorsque tout est convenu, nous faisons un contrat dont nous gardons un double. (...) les enfants placés par nous en apprentissage, sont visités dans la semaine, dans leurs ateliers, par les Frères ou les membres de Saint-Vincent-de-Paul".

Petit opuscule de 125 pages, ce *Manuel de 1844* comportait deux parties, et une annexe. Après les pages consacrées au soin des écoliers et des apprentis, nous y trouvons, *in fine*, 17 pages développant un aspect essentiel: le droit de passer le contrat. Cette *dissertation au point de vue juridique et légal sur le contrat d'apprentissage*, divisée en 5 chapitres (parties contractantes, formes du contrat, conditions du contrat, sanction du contrat, juridiction), com-

⁵⁸ *Les Sauveurs du peuple*, II, l'apprenti.

mençait par un bref rappel historique: "[Avant la Révolution], il n'y avait pas de sociétés de patronage, et il n'en était pas besoin, puisque les apprentis avaient pour patrons les jurés de la Corporation (...). N'est-ce pas, aussi, en grande partie, du regret d'une institution abolie avec trop de précipitation que témoignent ces vœux, ces réclamations répétées sur l'organisation du travail, cette obscure utopie des socialistes". Rien n'autorise à croire que M. Maignen ait spécialement relevé et commenté ce passage du *Manuel*, mais viendra le temps où il sera contraint de chercher lui aussi une solution pour protéger ses apprentis et ses ouvriers. Ce qu'il "réclamera" alors, ce sera, à l'échelon de l'Etat, une organisation du travail!

Mais, en 1846, comment fonctionnait ce patronage, si minutieusement réglementé?

A Paris, les maisons de patronage de la Société de Saint-Vincent-de-Paul étaient dirigées par une commission administrative, composée des délégués des conférences de quartier. (Celle du patronage de la rue du Regard avait 13 délégués). Chaque délégué devait visiter les apprentis qu'il patronnait, au moins une fois par semaine, à l'atelier. Il les retrouvait le dimanche, au patronage.

On procédait ainsi: chaque conférence présentait au conseil de placement les apprentis qu'elle prenait en charge. Le conseil examinait les offres des patrons qui s'adressaient à lui pour avoir des apprentis. Il traitait avec les patrons. Et le président du Patronage, à l'époque M. Bourlez, signait les contrats avec la Société, contrats dont l'une des clauses obligatoires était la liberté du dimanche pour l'apprenti, à charge pour la Société de nourrir l'enfant ce jour-là.

Toutes ces précautions, spécialement celles qui ont trait à la sanctification du dimanche, sont nécessaires, si l'on veut travailler pour Dieu et non pour plaire aux hommes, et faire, comme aimera à le répéter LePrevost "des œuvres sérieuses qui aillent au fond des choses". Car il faut, d'une part, louvoyer entre différents antagonismes, patrons-ouvriers, compagnons-apprentis, et d'autre part, sensibiliser les parents à la situation et à l'avenir de leurs enfants, tellement ils sont "endurcis par leur propre misère".⁵⁹

La visite régulière et cordiale des confrères finit par porter ses fruits, comme le souligne Myionnet dans une lettre à l'évêque d'Angers: "Les maîtres d'apprentissage, à qui on craignait de parler de la liberté du dimanche voilà quelques années, acceptent aujourd'hui cette condition de nos contrats sans observation aucune"(17.09.1845). Il faut du tact, du doigté et de la fermeté aux visiteurs, comme le rappelle le *Manuel de 1844*. "L'Instruction pour les patrons des apprentis: la visite et le patronage demandent trois conditions indispensables: *persévérance* (faire une visite exacte et continuer assez longtemps ses fonctions), *célérité* (intervenir rapidement en cas d'accidents survenus dans les rapports du maître, des parents, et de l'apprenti), *dévouement* (veiller constamment sur les intérêts de l'apprenti, spécialement le bien religieux, moral et professionnel de l'enfant)" (pp.102.103).

Maignen s'acquitte consciencieusement de son rôle de visiteur. Sur l'une de ses fiches personnelles, intitulée "*organisation de la visite des ateliers plus sérieuse*", il a dressé la liste des visiteurs de chaque conférence: Dauchez pour la conférence de Saint-Germain, M. de Bioncourt pour Saint-Sulpice, Maignen pour celle de St-Thomas-d'Aquin, etc. Il faut que les Confrères fassent parvenir leurs rapports de visite (bulletins mensuels) à la maison du patronage le 2^e dimanche du mois. Le Directeur en prend alors connaissance et les renvoie à un

⁵⁹ Serge Grandais,sv, *Vie de Clément Myionnet*, 1991, p.357. Pierre Pierrard cite le cas d'un inspecteur qui, "en visite dans une filature du faubourg Saint-Antoine, y trouve un enfant de sept ans, malingre, étioilé, ne tenant pas sur ses jambes; le manufacturier, interpellé, le renvoie à la mère qui insulte l'inspecteur: "De quoi vous mêlez-vous? J'ai été élevée ainsi, mon enfant peut bien faire à son tour ce que j'ai fait; j'ai subi cette peine, il doit la subir à son tour". *Enfants et Jeunes Ouvriers en France*, 1987, p.58.

confrère (M. Seigneur), qui en prend note sur le registre des visites. Et, suivant les bulletins, le Directeur pourra aller faire les visites qui s'imposent pour les cas les plus urgents.

Quinze ans plus tard, en 1859, le Congrès des directeurs d'œuvres de jeunesse insistera sur l'importance de cette démarche:

"..C'est dans la visite que consiste essentiellement l'œuvre du patronage...elle ne doit pas avoir la forme d'une enquête...ne point cacher ses principes religieux, l'expérience a prouvé qu'en les émettant sans forfanterie, mais aussi sans faiblesse, on s'attirait le respect de tous les ouvriers...n'avoir point l'air confit en dévotion, cette allure produira généralement sur les ouvriers l'effet d'un verre d'eau sur un chien hydrophobe...enfin aimer véritablement les enfants dont on s'occupe: l'intérêt qu'on leur porte quand il a les racines dans le cœur donne à toutes les démarches un caractère de bienveillance qui se communique, qui va droit au cœur..."⁶⁰ Car, dit encore le *Manuel*, "pour s'occuper avec succès de l'enfance et de la jeunesse, il faut la vocation du cœur, c'est la première et la plus indispensable qualité".

Cette qualité de cœur, le jeune patronné la vérifie surtout à la maison des apprentis, où le dimanche, il peut retrouver les confrères et les Frères et d'autres camarades, apprentis et jeunes ouvriers. C'est ce qu'on appela le patronage par réunion, qui devint le complément indispensable du patronage individuel, ou placement en apprentissage et les visites.

A quoi ces enfants passent-ils leur dimanche?

Dans les années 1836-1841, où LePrevost avait en charge l'Œuvre des apprentis-orphelins rue Copeau, la journée était très studieuse...le matin et le soir, il y a lecture publique des notes méritées par les enfants (politesse, exactitude, propreté, travail). Instruction de catéchisme, assistance aux offices. L'après-midi, jeux, vêpres, récréation ou promenade "si c'est en été au Jardin des Plantes, au bois de Boulogne, goûter, instruction scientifique, cours de dessin en hiver, suivis de l'instruction religieuse" (*Manuel de 1844*).

A la rue du Regard, le dimanche est plus "festif", et le matin, on joue sur la cour ou dans les locaux, si pauvres soient-ils: "un directeur qui ne connaît pas les jeux n'a qu'une éducation incomplète". Le Frère Maignen retiendra toujours ce principe de son initiateur, le Frère Myionnet, et il n'aura de cesse de le mettre en pratique. Les enfants assistent à la messe, -ce sera d'abord à Saint-Sulpice, puis chez les Lazaristes, rue de Sèvres, enfin dans la chapelle des Carmes, tout proche, et c'est un grand avantage, du jardin du Luxembourg. Car, nous y reviendrons, le temps de la détente est considéré comme indispensable pour le jeune apprenti.

Mais, pas d'anachronisme!; la place du jeu et des "loisirs" dans l'éducation des jeunes générations, tous niveaux confondus, tels que patronages, œuvres de jeunesse, scoutisme les pratiqueront plus tard, est, alors, pratiquement, inexistante. Certes, l'intuition de départ, devient très vite "intégrale": le programme du patronage est de prendre en charge la personne du jeune apprenti dans toutes ses composantes: "le jeu, la nourriture, l'instruction religieuse, la vie sacramentelle, la préparation de l'avenir professionnel par l'apprentissage. Bref, le naturel et le surnaturel se compénètrent".⁶¹ Cependant, on s'inquiète essentiellement, et Maignen, le premier, de trouver un bon métier pour l'apprenti.

"Le patronage, tel qu'on le pratique à Paris embrasse pour ainsi dire toute l'existence de l'apprenti. Il n'est pas circonscrit dans la réunion du dimanche; il réclame aussi l'emploi de la semaine. En plaçant elle-même l'enfant en apprentissage, l'œuvre éclaire les familles sur les avantages et inconvénients des divers états, en choisissant à l'enfant un bon état, elle assure son bien-être, préserve son avenir de la misère".

⁶⁰ *Congrès des Directeurs des Œuvres de la Jeunesse*, Paris, 12-15.09.1859, Compte-rendu p.55.

⁶¹ Daniel Zordan, sv, dans *Le Patronage, ghetto ou vivier?* G. Cholvy, 1988, p.60.

Ces lignes de Maignen datent du 16 juillet 1882. Elles sont extraites du rapport sur la maison de patronage. Remarquons-le, elles sont bien écrites au présent, non à l'imparfait ou au passé. Le Frère Maignen, âgé de 60 ans, reste fidèle à cette première exigence du patronage, toujours valable: le choix du métier commande toute la vie du jeune apprenti.

Les premières nuits de Maignen, car il travaillera souvent la nuit, vont être absorbées par l'étude, et la publication, sous forme d'articles ou de brochures, de ses conseils sur le placement en apprentissage.

Qu'on nous pardonne d'entrer un peu dans le détail:

"Les états ont des chances diverses d'activité et de chômage, mais tous les états sont bons, quand on veut travailler, devenir habile et se bien conduire. Le bon état est celui qui assure un travail habituel à l'ouvrier, lui fait gagner chrétiennement et honnêtement sa vie et celle de sa famille. Le choix d'un état est chose importante. Notre avenir en dépend: misère ou bien-être, peine ou bonheur; on ne saurait trop y songer. L'enfant doit donc se défier de lui-même et de ses caprices, et prendre garde aux conseils de l'expérience et de l'amitié."(*Après l'école ou l'apprentissage*).

Ces conseils d'expérience et d'amitié, Maignen va les donner à ses enfants en quelques maximes bien frappées:

1. *Connaître pour choisir*. (l'enfant imagine le métier qu'il veut apprendre, mais il faut le guider en examinant ses aptitudes, son intelligence, sa force, son humeur.)
2. *Mieux vaut apprendre que gagner* (se méfier des états où l'on gagne de bonne heure, on en sort homme sans être ouvrier.)
3. *Attention à l'employé* (aujourd'hui l'instruction à elle seule ne peut plus faire un métier; laisser à l'écolier la plume et l'encre, à nous le ciseau et la varlope. soyons ouvriers comme nos pères!)
4. *les états qui vont toujours* (serruriers, charpentiers, menuisiers, mécaniciens, cordonniers...cela va partout, cela va toujours.)
5. *Un sur cent* (se défier des états de luxe; graveurs, bijoutiers, tapissiers, le chômage y est fréquent; ne les prendre que si on a le goût des choses d'art et de dessin).
6. *Les états qui ne vont plus* (ou qui ne vont guère...à cause de la concurrence ou du trop grand nombre, imprimeurs typographes).
7. *Logé et nourri* (conseils aux parents: si possible, que l'enfant soit nourri et logé chez eux).
8. *Tous les états sont bons* (à qui veut travailler, quel que soit son état, un bon avenir est assuré).

Parmi ses conseils, l'un ou l'autre reviennent comme des leitmotifs. *Bien choisir*, par exemple:

...*bien choisir*...c'est acquérir non seulement une situation, mais une dignité. Etre quelqu'un par son travail", est préférable à l'avoir, à l'argent. Le métier passe avant l'argent; "son état, on le garde, mais son avoir, on peut le perdre, vive le travail! c'est le plus assuré de tous les biens." Mieux vaut apprendre que gagner; - c'est apprendre à se connaître: "avez-vous la force, l'intelligence, l'adresse ou le goût qu'il exige pour réussir?" Pour chacun, "le bon état est celui auquel il est appelé par son goût, son intelligence et ses forces."(*Ateliers et magasins*); - c'est *persévérer*: "le Parisien sait tout, il apprend tout et ne parvient jamais à vivre de l'état qu'il a fait semblant d'apprendre"(*Les Sauveurs du peuple* p.269) "Si je regrette une chose, c'est de n'avoir pas continué. Oui, pour mon malheur, je n'ai pas su aller jusqu'au bout"(*Douze métiers, treize misères*).

...*bien choisir*, c'est pouvoir s'élever: gravir les échelons, ouvrier, patron, propriétaire même..."Achille, qui est en apprentissage chez moi depuis deux ans, sait déjà bien son état; il est adroit, prompt, actif et honnête: ce sera un habile ouvrier"(Le plus bel état, *Scènes et dialogues populaires*); "c'est l'habile ouvrier qui fait le bon état." Conscience professionnelle et sens des responsabilités. *bien choisir...pour le bonheur des siens*. En retour, c'est assurer son lendemain, c'est tout bénéfique pour la famille...

On le voit: le F. Maignen ne se contente pas de "moraliser" par le rappel des vertus naturelles et de la piété, -c'est alors le fonds commun à tous ceux qui s'occupent des ouvriers,- mais il fait œuvre d'éducation humaine par le travail et l'amour du métier.

En ces années 1846-1848, les œuvres ne l'ayant pas encore accaparé totalement, il a pu faire aussi de nombreuses lectures et réfléchir sur ce monde du travail, qu'il découvre chaque jour davantage.

Notes de jeunesse sur la condition ouvrière

Le jour, docile aux conseils de ses Frères LePrevost et Myionnet, c'est le soir, et jusque tard dans la nuit que M.Maignen confie à sa plume le trop-plein de son cœur, ce qu'il a vécu avec ses enfants, bref, tout le fruit de ses observations. Mais aussi le fruit de ses réflexions sur ce peuple d'apprentis et d'ouvriers, au sein duquel il commence à pénétrer.

Il a mis d'abord en chantier un livre sur les ouvriers comme il l'écrit à son frère Louis-Eugène: "J'ai beau avoir mes scènes bien dessinées dans la tête, l'exécution laisse beaucoup à désirer. Souvent le croyant prend la place du conteur, la scène disparaît sous un sermon vague et emphatique. D'une bonne idée, je ne tire pas tout le parti possible...et surtout ce qui me manque, ce qui ferait la fortune de ce livre, c'est la vie du peuple, son langage, son âme, ses instincts souvent généreux, toujours curieux et touchants. Cette gaieté si gracieuse dans le peuple souriant au milieu de sa misère, tous les instincts joyeux du cœur de l'homme, comme l'amour, la paternité, la famille épanouie et radieuse au milieu des haillons, de la misère et des sueurs du labeur, il faudrait la plume de mon frère pour achever cela et donner un corps jeune et vigoureux à l'âme de mon livre..." Et il faudrait aussi la direction de Monsieur LePrevost, qui saura bientôt lui donner de précieux conseils de rédaction et de composition.

Dans une lettre postérieure, il avouera, non sans quelque exagération, "n'avoir écrit quelque chose de passable qu'une fois quittées les sphères poétiques romantiques et rêveuses pour reproduire tout bonnement avec simplicité le langage de ses patrons et de ses enfants et les situations assez curieuses de leur vie. Pour être parvenu à se débarrasser du fatras de ses idées pauvres et fausses d'autrefois et revêtir tant bien que mal mes pensées de la forme populaire, il lui aura fallu vivre longtemps au milieu de ce monde-là, vivre en quelque sorte de sa vie, vivre dans l'âme de ses enfants par la méditation habituelle de leurs dangers et des accidents de leur existence".

Sur du papier à en-tête du Ministère de la guerre, qu'il a noircis en 1846, il dialogue avec les penseurs, les savants, les responsables politiques...Ces notes de jeunesse révèlent un Maignen déjà sensibilisé à l'aspect social de la condition de l'ouvrier. Donnons-en un court florilège.

On y trouve un manuscrit qu'il a intitulé "*Les Economistes*". C'est une tirade cinglante contre les propos du ministre de l'Intérieur affirmant que la charité privée faisait plus de mal que de bien: "ô saint Vincent de Paul, ironise Maignen, vous avez donc provoqué l'imprévoyance, encouragé la fainéantise; au lieu d'ouvrir de nouveaux hospices, vous eussiez dû fermer les anciens; au lieu de nourrir nos provinces ruinées, il fallait les laisser mourir...Sœurs de la charité, vous les mères des enfants abandonnés de leur mère, vous les providences de l'orphelin,...il s'est trouvé dans le monde, un homme, un savant, un ministre qui a

eu le courage de vous dire: vous êtes dupes d'une erreur, vous encouragez le vice, vous êtes la cause du mal que vous voulez guérir...Voilà les principes et les préceptes de l'économie politique, voilà la science qui veille sur nous...voilà comment aiment le peuple ceux qui lui doivent leur futur, leur pouvoir...Le christianisme a répandu dans le monde pour précepte social la charité...je vous le demande: peuple d'ouvriers, de travailleurs, de souffrants et d'opprimés, du docteur chrétien ou du rationaliste, quel est celui qui vous aime?"

A propos de la "loi sur les vagabonds, les pauvres, l'éducation des filles de la classe ouvrière" qui venait d'être votée, il note 40 pages de citations, qui vont de Jésus-Christ...aux poètes.⁶² Maignen veut savoir qui pense et qui dit quoi sur la misère du peuple et des ouvriers, il veut avoir une vue d'ensemble. A maintes reprises, il relève les trop célèbres propos de Guizot "la réforme sociale qui a pour but l'amélioration de la condition des ouvriers en Angleterre n'est pas nécessaire chez nous", du 1^{er} avril 1846.

Pendant cette période (1845-1846), il écrit encore *Le Futur conditionnel* qui constitue, on l'a vu, un premier récit partiellement autobiographique. Le second, *Les Sauveurs du Peuple*, plus explicite et donnant davantage de détails sur sa vie de famille, viendra plus tard, en 1871, après les événements de la Commune. *Le Futur conditionnel* n'est pas un essai, où il chercherait à défendre une thèse, mais un drame de mœurs, sous forme de petits dialogues.

Maignen ne fera jamais de grands développements, propres à l'œuvre didactique, même lorsque ses chroniques et ses articles de journaliste se voudront apologétiques ou polémiques. Pas de longues descriptions, même dans ses récits populaires: s'il sait planter un décor, il le fait au plus vite. Il a un besoin irrésistible d'entrer dans le vif du sujet, de faire vivre ses personnages, de montrer leurs sentiments, de mettre en scène leurs espoirs, leurs passions, de les faire s'entretenir, en un mot, c'est un homme de théâtre. Vite un dialogue, et prendre à témoin le lecteur! S'il est vrai que le style, c'est l'homme, alors le sien est celui d'un dramaturge populaire, car il écrit pour ses apprentis et ses ouvriers...ce sera son premier public et son auditoire privilégié. Il y a ainsi dans *Le Futur conditionnel* huit courts chapitres, dont le choix des thèmes traduit les préoccupations du jeune Confrère de Saint Vincent-de-Paul: les pauvres, le peuple, le poète, la femme et la vie de famille, le prêtre et le roi. Dans ce dernier, l'homme de Dieu supplie le monarque, pour le bien de l'Eglise, "d'accélérer le développement de la liberté: à la faveur de la liberté, par la seule force de sa puissance de propagande et de charité, elle se répandra dans toutes les classes".

Du temps de saint Vincent de Paul, y avait-il déjà de l'*Action catholique*? A parcourir certains écrits de Maurice Maignen, on serait porté à répondre oui, et de la manière la plus formelle! Des nombreux projets de scènettes, récits ou romans, sortis de sa plume, mais restés à l'état d'ébauche, la plupart ont trait à l'Histoire de France et de l'Eglise.⁶³ Parmi ces brouillons, celui d'un roman historique, *Les frères cordonniers*, mérite qu'on s'y arrête. Il est à regretter que M.Maignen n'ait pas eu le temps de remettre son ouvrage sur le métier. Un canevas, très détaillé de 22 pages, laissait en effet présager une large fresque, sur un épisode mal connu de l'histoire de l'Eglise de France au temps de saint Vincent: la christianisation d'ouvriers-artisans à la manière de l'Action catholique du XX^e siècle, -l'apostolat du milieu par le milieu- et qui plus est, par des laïcs.

⁶² Notre-Seigneur; les saints; le pape; les évêques; les prêtres, le roi; les hommes d'Etat; la loi; les pouvoirs législatifs; les magistrats; l'administration; les industriels; la presse; les économistes; les académiciens; les socialistes; les écoles; les professeurs; les poètes.

⁶³ Parmi la quarantaine de documents recensés au tome XI des AMM, on peut noter les plus élaborés, aux titres significatifs: Les Solidaires; La France est le soldat de Dieu; Le Prince de Villeteuse et Jacques son serviteur; La Duchesse de Chevreuse; Le travail aujourd'hui et autrefois; La noblesse sous Louis XVIII; La confession et les commandements; Patron et ouvrier.

Dans son intrigue, Maignen met en scène deux personnages historiques, d'une part le baron de Renty, haut dignitaire de la célèbre Compagnie du Saint-Sacrement, et d'autre part, un simple cordonnier, Henry Buch, dit le "bon Henry"⁶⁴, dont Maignen devait avoir la biographie. Ces deux contemporains de Monsieur Vincent conjuguèrent leurs efforts pour évangéliser le monde du travail, les gens de métier, artisans, compagnons, etc.

On sait le rôle que joua, au XVII^e siècle, cette Compagnie du Saint-Sacrement, dont firent partie Vincent de Paul, Condren, Olier: rendre à la foi catholique sa vigueur et sa portée. Son but était clair: "Puisque tant de prêtres demeurent les bras croisés, il faut que Dieu suscite des laïcs pour faire l'ouvrage des fainéants" (Bourdoise). Les moyens seront discrets, secrets même, ce qui lui sera fatal.⁶⁵ Son action s'exerce partout. Ainsi, c'est grâce à elle que saint Vincent peut soulager les souffrances des galériens et panser les plaies de la Lorraine mise à feu et à sang, que les missions jésuites chez les Hurons et les Algonquins du Canada peuvent être financées. C'est à elle enfin qu'on doit le Séminaire des Missions Etrangères, rue du Bac, à Paris.

"Le travail réformé par la foi", telle est la conclusion qu'inspire à Maurice Maignen, la lecture de la vie du "bon Henry", savetier de son état, biographie qu'il a dû dévorer avec avidité, comme en témoigne son brouillon où abondent les citations. Comment n'aurait-il pas été enthousiasmé à découvrir que Dieu se servait d'un simple artisan pour réformer les mœurs et répandre l'Évangile? Comment ne pas emboîter le pas au "bon Henry", dont les méthodes sont simples et consistent à aller chercher les compagnons soit à l'entrée des villes quand ils arrivent, soit dans les cabarets ou les maisons de jeu? Comment ne pas vouloir l'imiter, lorsqu'il le voit les exhorter à la pratique de leur foi, et fonder avec les plus engagés *l'association des frères cordonniers*, puis la société des frères tailleurs, constituant au sein de leurs professions respectives, des noyaux d'ouvriers chrétiens, s'aidant les uns les autres, "ceux du même métier devenant les premiers prochains, ne faisant tous ensemble qu'une même confrérie et s'appelant confrères"? Son action apostolique qui obtint un vif succès à Paris, ne put se faire, cependant, qu'en étroite collaboration avec un jeune baron normand, Gaston de Renty, homme d'action et mystique. Ce laïc inspirait confiance aux grands de son époque, et il était même consulté par le clergé: mais pour l'apostolat ouvrier, il allait prendre conseil auprès du frère cordonnier.

Or, M. Maignen "truffe" littéralement son roman d'une expression (la tient-il de M. Le-Prevost?), qui sera un maître-mot de son vocabulaire: *l'esprit chrétien*. Il faut réimprégner le tissu social de cet esprit-là. D'emblée, sa vision se fait large et embrasse un vaste horizon, comme l'annonce le préliminaire de son roman: "Démontrer par l'histoire la toute-puissance de l'esprit chrétien, dans une société déjà corrompue et dans une période troublée (la Fronde), pour assurer

- la dignité de la condition ouvrière, ses libertés et son bien-être;
- l'assistance large, généreuse de toutes les misères de la pauvreté produites par l'âge, l'infirmité, la famine, la guerre;

⁶⁴ "L'apostolat charitable et social d'un Gaston de Renty demeure inégalé et peut-être inégalable, après trois siècles, comme demeure inégalée l'organisation de l'action catholique et sociale dont il fut le législateur et le chef: la Compagnie du Saint-Sacrement. Elle osa trop, mais l'audace était belle". A. Bessières, *Deux grands méconnus: Gaston de Renty et Henry Buch*, Spes, 1932.

⁶⁵ Car, contrairement à la charge caricaturale du *Tartuffe* de Molière qui prétendra les peindre -"l'un des actes d'accusation les plus habiles et les plus tendancieux qui aient jamais été dressés contre le christianisme" (Jacques Vier)-, les membres de la Compagnie usaient du secret par humilité; leur tort fut de se montrer excessifs et maladroits dans les moyens pour supprimer le mal. Paradoxe: la Compagnie s'en prenant aux jansénistes, ce sont eux qui parviendront à la faire interdire par Mazarin, en 1660, année de la mort de M. Vincent! (Cf. L.Chatellier, *L'Europe des dévots*, Flammarion, 1987; A.Tallon, *La Compagnie du Saint-Sacrement*, Paris, 1990).

- l'amélioration morale et religieuse du commerce, du maître et de l'ouvrier;
- l'essor des plus grands génies dans les Arts, les Lettres, les Armes et la Sainteté.

En face, il y a l'esprit anti-chrétien causant, dans l'ordre politique, par la faute de Richelieu et de Mazarin, les misères de la France; dans l'ordre du travail, le compagnonnage et son influence malfaisante⁶⁶; dans l'ordre social, les immenses misères soulagées par saint Vincent de Paul; dans l'ordre intellectuel et moral, l'avitissement du clergé, de la littérature et des arts".

Pour Maignen, les leçons de l'Histoire se dégagent d'elles-mêmes: "l'amitié des classes" pratiquée par deux laïcs, le grand seigneur et le cordonnier, en faveur du travail des ouvriers et de leur dignité; la solidarité et la responsabilité partagée entre maîtres et ouvriers au sein du même métier; l'unité d'aspiration et la fraternité de sentiments qui unissaient alors le clergé et les laïcs, dans le cadre de la Compagnie; l'esprit de foi qui anime tout le mouvement de charité sociale; bref, l'esprit chrétien, qu'il faut travailler à réinsuffler partout...

Force et faiblesse des écrits de jeunesse! Il faut les juger pour ce qu'ils sont dans l'esprit de leur auteur: de simples ébauches, traduisant le grand désir de se donner totalement au service des ouvriers, dont était animé le jeune Frère.

"Les œuvres de charité, écrira-t-il, possèdent une puissance d'attraction et excitent une passion tellement forte qu'on s'y consumerait dans une immolation totale, non seulement sans regret, mais avec bonheur. Ceux qui ont vécu dans les œuvres ouvrières, surtout ceux y ont trouvé Dieu et leur salut, peuvent seuls comprendre cette passion des œuvres. Elle est capable d'absorber les facultés de l'intelligence, les puissances du cœur et toutes les forces corporelles. Il n'y a point de sacrifice qui lui coûte; jeunesse, fortune, famille, tout l'avenir, tout s'y consume, tout y passe!"...

Mais l'ardeur des premiers jours avait ses dangers. La santé de Maurice Maignen ne résista pas trois mois à ce zèle apostolique excessif.

⁶⁶ A l'époque du Grand Siècle, le compagnonnage, avec son langage ésotérique, son rituel et ses mœurs violentes, inquiétait. Frayait-il avec la Franc-Maçonnerie? De plus, son influence concurrençait l'organisation des Corporations.

Les premiers tâtonnements : fioretti de l'école normale des patronages

Sur le théâtre des opérations, la réalité offrait, comme toujours, un visage contrasté. Aller de boutique en boutique, dans les quartiers populeux du centre de Paris, placer les enfants du patronage, signer leurs contrats, intéresser les patrons à leur sort, telle est la première mission dont doivent s'acquitter les deux jeunes Frères Myionnet et Maignen.

Ce dernier, s'il ne peut maîtriser sa joie d'être enfin au travail, ne cache pas non plus les difficultés rencontrées pour défricher le terrain:

"Dès le premier jour, leur industrieuse charité avait découvert le mal et s'efforçait d'y appliquer un remède, le seul qui fut à portée de leur faiblesse. Leur habit laïque n'éveillait aucune prévention de la part des maîtres, et n'attirait pas de vexations à l'apprenti. Grâce à lui, ils pénétraient partout où l'ouvrier vit et travaille, ils s'insinuaient dans sa confiance, ils observaient ses habitudes, les conditions de son existence et acquéraient une connaissance plus juste de ses besoins et de ses misères.[...] C'était une rude tâche, car aucune loi n'existait encore pour les protéger des excès du travail et la violation du repos du dimanche. D'autre part, l'expérience était à acquérir sur les conditions d'un bon placement au point de vue moral et professionnel".

Trente-sept ans plus tard ⁶⁷, le F. Maignen revient sur ces commencements:

"...Le patronage est une institution nouvelle qui n'a pas encore d'organisation bien assise, comme les crèches, les salles d'asiles, les écoles...histoire de nos tentatives pour améliorer une œuvre à laquelle nous travaillons sans relâche...On n'avait aucune expérience, on était dans le vague complet; on ignorait le caractère des enfants, le secret de les attirer et de les conduire; on ne savait pas le degré d'action spirituelle qu'il convenait d'exercer sur eux...L'organisation était très lourde. L'œuvre à la fois spirituelle et temporelle manqua longtemps de prêtres à plein temps. Le placement en apprentissage et la visite des ateliers absorbaient les Directeurs. Chaque apprenti devait être porteur d'un livret annoté par le patron dont on faisait la lecture au cours d'une séance fastidieuse. S'y ajoutaient des dépôts à la caisse d'épargne pour les apprentis, et de nombreux discours". Longtemps, avoue Maignen, le patronage a conservé ces allures monotones et ennuyeuses. Les confrères se transformaient trop souvent en surveillants de collège. "Animer toute l'œuvre par l'entrain des jeux et récréations et n'avoir pour ainsi dire d'exercices sérieux que les instructions religieuses et l'assistance aux offices, ne venait à l'esprit de personne".

L'aveu sur l'inexpérience des premières années n'est pas une figure de style, et Maignen est vraiment sincère. Mais bientôt les Frères surent devenir des éducateurs modèles. Peut-être le Frère grossit-il exagérément la critique sur la lourdeur et le sérieux que présentait à l'époque la réunion du dimanche? Car ce type de "défauts" n'était-il pas inhérent à la formule du patronage individuel, comme œuvre à portée sociale? Pour stimuler le travail à l'atelier et l'assiduité au patronage, fidèle en cela au *Manuel de 1844* qui stipule que "les notes des enfants donnent lieu à des récompenses", Myionnet encourage ses apprentis en instituant un système de bons points, remis au cours d'une distribution de prix, qui s'entourera de plus en plus de solennité, avec lecture des livrets et des mentions honorables. La première de

⁶⁷ *Rapport sur le Patronage*, 20 juillet 1882. Assemblée Générale des Conférences de St-Vincent-de-Paul.

ces séances eût lieu le 20 février 1848 et sera suivie d'autres réunions où l'on accueillira des autorités et des personnalités amies, comme Frédéric Ozanam un an plus tard, le 4 février 1849.

Dans l'édition de 1862 du *Manuel*, entièrement rédigé de sa main, Maignen sera très explicite: "réunir les enfants placés par nos soins, les faire assister ensemble aux offices, partager leurs jeux, récompenser leur assiduité, a donc semblé le complément nécessaire du patronage individuel. De là l'établissement des réunions du dimanche qui exigent des sacrifices notables. Elle est en définitive, la forme vraie et sérieuse du patronage".

Mais en 1846, on ne se pose pas la question de la méthode du patronage: comment harmoniser le binôme "jouer-prier". Quelle place respective accorder aux récréations, aux promenades, et à la piété, pour attirer les apprentis le dimanche et "couronner" ainsi leur semaine à la Maison de patronage? On s'y penchera plus tard et ce sera alors le temps des fêtes et des jeux à outrances, de "l'hérésie" des moyens naturels, au détriment de la piété et de l'éducation des jeunes gens. Si l'on acceptait le principe d'organiser une réunion du dimanche, il fallait bien occuper ces enfants. Ce n'est pas du premier coup qu'on trouva la meilleure méthode.

Ainsi, au prix de bien des tâtonnements et contrariétés, et malgré les imperfections, "faute d'un dévouement entier et absolu"⁶⁸, car les jeunes confrères de la Société de Saint-Vincent-de-Paul ne peuvent fournir qu'une aide partielle, la maison de la rue du Regard rayonne dans le petit monde caché du mouvement catholique social du milieu du siècle.

Elle recevra bientôt de chaleureuses félicitations de la part du président de l'Œuvre des Patronages M. Bourlez, qui en fera l'éloge en ces termes: "La plus ancienne de toutes, cette maison a conservé sa réputation. Ses cent enfants sont presque toujours au complet...bien gouvernée, possédant une foule d'institutions qui charment et qui attirent, elle peut être appelée *l'école normale du patronage*".⁶⁹ Le qualificatif valait son pesant d'hommage et de reconnaissance aux mérites des LePrevost, Myionnet et Maignen!

Si au Patronage les enfants reçoivent, ils y apprennent à donner, car l'Œuvre est aussi école de charité, et dès les commencements, son histoire fleurit de quelques délicieux fioretti.

Un jour de juillet 1845, le frère Myionnet s'en va communiquer à ses chers apprentis la flamme que vient de faire jaillir dans son cœur l'instruction qui leur a été donnée à la Saint-Vincent-de-Paul: "Mes chers enfants, lorsque l'abbé Gaduel parlait, une pensée m'est venue à l'esprit: vous aussi, à l'exemple de saint Vincent de Paul, vous pourriez soulager les pauvres selon vos moyens. Qu'il serait beau de voir les pauvres secourus par les enfants pauvres! vous pourriez donc chaque dimanche faire une petite quête entre vous: avec le produit de cette quête, il serait acheté des bons de pain que vous mêmes, accompagnés par un membre de la Conférence, porteriez aux familles pauvres..." Ce qui fut proposé fut fait, et à la Noël 1845, commença, sous l'inspiration de saint Vincent de Paul et par l'initiative de M. Myionnet, cette œuvre des Petites Conférences.

Voilà comment on allume le feu de la charité dans un cœur d'enfant, et qui plus est, d'un parisien, car, disait le F.Maignen, "la charité a tant de prise sur le cœur de l'enfant de Paris"! Les Petites Conférences étaient donc lancées, sur le modèle de celles des adultes. Six mois plus tard, on en compte déjà dix dans les patronages parisiens et elles constituent déjà

⁶⁸ Le F. Maignen mettra toujours la barre très haut: "... l'œuvre du patronage échappe, au moins pour sa direction, à l'action individuelle. Elle exigera désormais le dévouement absolu, et dès lors exceptionnel, d'hommes qui tout en restant dans le monde, consacreront au patronage une grande part de leur vie. Elle exigera aussi les efforts suivis des associations charitables, et la perpétuité encore plus assurée, des congrégations religieuses". Maignen rassemble les bonnes volontés...Cf. *Manuel du patronage 1862*, p.91,145 et 146.

⁶⁹ Lors de son rapport du 15 juin 1848, à l'occasion de l'Assemblée générale de la Société.

l'embryon des Conférences des Jeunes de la Société: "La Petite Conférence n'est pas le rouage essentiel du patronage, mais en est un des plus puissants moteurs. Sans pitié, pas de vie; sans conférence, sans amour des pauvres, il n'y a pas de chaleur dans les cœurs".⁷⁰ Mais, à la rue du Regard, "Ce beau feu ne dura pas". L'esprit d'orgueil et d'indépendance se glissa bientôt dans ces jeunes cœurs et contamina le bon esprit du patronage. Plusieurs années, M. Maignen rédigea les procès-verbaux des Petites Conférences, grâce aux témoignages de ses "petits prédicateurs de la charité", comme il aimait à les appeler. S'il était émerveillé de leur dévouement, il les incitait aussi à davantage: secourir le pauvre par le travail. Donner du pain, mais si possible, aussi, du travail!

"Notre bonne vieille portière de la rue du Vieux-Colombier est rétablie. Nous lui avons fait obtenir des Sœurs de la Charité de la rue de Vaugirard des bons de pot-au-feu qui l'ont remise sur pied car sa maladie qui a été longue n'était autre chose que le manque de nourriture...le mois de janvier n'est pas encore écoulé. Il est encore temps de donner des étrennes et il dépend de nous de faire à nos pauvres un beau jour de l'an. Donnons à la quête cette fois un peu plus que de coutume...Un bien excellent moyen de rendre service aux pauvres est de leur procurer du travail. Ainsi toutes les fois que nous verrons autour de nous dans nos ateliers ou chez nos maîtres ou que nous entendrons parler de places vacantes d'hommes de peine ou autres, n'oublions pas d'en prévenir Grandpierre, ou M. Maignen".

On retrouve ce même souci d'une "charité sociale", dans le récit d'une visite effectuée en 1848: "...ces derniers temps, nous avons trouvé un moyen de les secourir qu'ils préfèrent de beaucoup aux autres, mais qui est le plus difficile de tous, le travail. Voici le fait. Le fils de la pauvre famille de la place St-Sulpice n'avait plus de souliers et ne pouvait aller à l'école. Le père, employé aux déménagements, depuis quelque temps sans travail, ne pouvait en chercher dans Paris, parce que lui aussi était nu-pieds comme son fils. Là-dessus, une idée nous est venue. Vous connaissez bien ce brave Allemand et sa femme, pauvre cordonnier, rue Neuve-Guillemin..." Grâce à nos bons petits Samaritains, le petiot et son père eurent leurs souliers! Celui-ci a pu retrouver du travail, celui-là aller à son école. Quant au cordonnier, il a trouvé de l'ouvrage..."si bien qu'aujourd'hui notre homme est tiré d'affaires, occupe même un ouvrier et a pu dès lors se passer de nos secours". Et Maurice Maignen de conclure: "secourir le pauvre par le travail, voilà ce que les grands politiques voudraient bien faire et ce dont ils ne peuvent venir à bout. Et c'est ce que nous avons essayé, et ce que nous avons fait. Vous voyez qu'il ne nous a fallu pour cela, ni grands calculs, ni longues discussions".⁷¹

L'année suivante, 1849, la générosité des apprentis est sollicitée d'une manière qui restera dans les annales de l'œuvre. Le temps d'une journée, quelqu'un vient la distraire de sa charité ordinaire et cachée envers les pauvres: Frédéric Ozanam en personne. Au cours de ses deux visites rue du Regard, les 21 janvier et 4 février, il n'aborde, avec ces gamins de Paris, ni la "question sociale" qui pour lui est devenue la "question ouvrière", ni la "question romaine", qui défraye alors la chronique. Peut-être évoque-t-il devant eux le temps où il venait donner à leurs prédécesseurs de la rue Copeau des répétitions...de latin? 1836, comme le temps passe! Mais il leur parle du Pape Pie IX qu'il admire, qu'il aime, et qu'il a à cœur de soutenir dans son épreuve, puisque le Souverain Pontife, sous la pression des événements, s'est exilé loin de Rome, à Gaëte.

Car Ozanam est devenu un fervent propagandiste de l'Œuvre dite du Denier de Saint-Pierre. C'est sans doute lui qui, de retour d'Italie en 1847, suggère au journal *l'Univers* d'apporter au Pape une aide financière. Il y voyait l'utilité de prouver aux Romains, que der-

⁷⁰ P. Degesne, *Les Petites Conférences*, Québec, 1892. Archives du Patronage Saint-Vincent.

⁷¹ Procès-verbaux, *Petites Conférences des apprentis de la rue du Regard*, 1845-1848. AMM.

rière "la froide réserve du gouvernement français, il y avait la chaleureuse adhésion de la France chrétienne".⁷² Et, pour appuyer cette noble cause, il prononce plusieurs discours, dont l'un paraîtra le 10 février 1848, dans *Le Correspondant*, discours resté fameux par sa dernière phrase: "Passons aux Barbares et suivons Pie IX".⁷³ En cette année 1849, le dernier article qu'il signe dans le journal, *L'Ere Nouvelle*, intitulé "Aumônes pour notre Saint-Père le Pape" vient à peine de sortir, puisqu'il porte la date du 11 janvier.

Les apprentis apprennent de la bouche du professeur de Sorbonne que la petite confrérie de la rue de la Roquette a décidé d'envoyer une offrande au pape. "Êtes-vous d'accord d'y ajouter les vôtres?", leur demande-t-il. L'enthousiasme est général. Plus de 300 d'entre eux prennent sur leur pauvreté et récoltent une belle petite somme, qu'on fera parvenir à Rome par l'archevêque de Paris, Mgr Sibour. En retour, le 18 juin, le Saint-Père envoie un bref à M. Bourlez pour témoigner de sa reconnaissance. On imagine aisément l'accueil qui fut réservé au précieux document! "C'est le premier rapport entre l'œuvre du Patronage et la Papauté", ne manquera pas de remarquer plus tard un pilier de l'Œuvre de Nazareth, Paul Lerolle.

"Les apprentis, avec leur esprit frondeur et taquin, avaient en premier lieu étudié le caractère de M. Myionnet et de M. Maignen. Ils ont vite donné des surnoms à leurs nouveaux protecteurs: le "Père Bougon" pour M. Myionnet, "vu sa franchise un peu rude à certaines heures". Quant à Maignen, étant donné sa barbe blonde et ses traits réguliers, rien de mieux que de l'appeler Jésus-Christ!

Pour encourager la fidélité de ses apprentis, et désireux de voir s'agrandir son patronage, le F. Myionnet leur avait d'abord donné quelques friandises, des noix et pruneaux secs. Puis le système s'était perfectionné par d'autres distributions, plus utiles que comestibles: on pouvait gagner des vêtements grâce à des points d'assiduité au patronage et de bonnes notes du livret. Le progrès fut notable pour établir une fréquentation régulière ainsi qu'une meilleure discipline.

Avec le F. Maignen, estimant que "pour l'apprenti parisien, c'est le superflu qui est le vrai nécessaire", commença le temps des charades et des promenades.

"C'était le bon temps, rapporte Ernest Nicolas, l'un d'entre eux, où, aux jeux de toutes sortes venaient s'ajouter les petites pièces composées par M. Maignen ou les charades dont il donnait le mot....on ne doutait de rien...On jouait le Petit Poucet sans costumes, avec les vestes ou les blouses retournées. Un des grands qui faisait l'ogre, avait une grosse paire de moustaches sous le nez et des bottes que M. Myionnet lui avait prêtées. Un tout petit, nommé Millet, jouait le rôle du Petit Poucet, et venait s'emparer des bottes de sept lieues; il avait une si drôle de manière de les prendre, en se bouchant le nez, que M. Myionnet riait aux éclats. On jouait aussi la prise d'Alger, grande pièce militaire, où mon ami Tissier, fait prisonnier par les Bédouins et amené en présence du Dey, fit cette réponse mémorable au ministre qui voulait le faire prosterner devant lui: "La tête d'un soldat français tombe sur le champ de bataille, mais apprend, vil esclave, qu'elle ne se courbe pas!"

"Pour les apprentis dont l'assiduité et la conduite étaient satisfaisantes, continue Nicolas, M. Maignen avait organisé, dans la belle saison, des promenades aux environs de Paris. Il emmenait, après déjeuner, une demi-douzaine des mieux notés. On partait à pied, visiter l'église du pays choisi comme lieu de promenade. On assistait au Salut, puis on dînait où on

⁷² Lettre à Foisset, 8. 10.1847

⁷³ Cf. Lettre à Foisset, 22.02.1848: "...en disant passons aux barbares, je demande que nous fassions comme le Souverain Pontife, qu'au lieu d'épouser les intérêts d'un ministère doctrinaire, ou d'une pairie effrayée, ou d'une bourgeoisie égoïste, nous nous occupions du peuple qui a trop de besoins et pas assez de droits..."

se trouvait, ce qui était très amusant. Ensuite on revenait à pied, toujours, et chacun rentrait très fatigué, mais charmé de l'excursion et prêt à recommencer. Ces promenades, malheureusement, n'ont point duré assez longtemps à notre gré et je l'ai bien regretté. M. Myionnet enseignait des jeux de toutes sortes; dans le jardin, dans l'intérieur...jamais on n'avait vu ça! pour nous faire plaisir, n'avait-il pas l'attention, pendant les temps de gelée, de creuser des rigoles qu'il remplissait d'eau le samedi pour nous donner de belles glissades le dimanche, où il s'élançait le premier pour nous entraîner? Je vous assure qu'on le suivait de près, et si l'un de nous tombait, tous tombaient comme des capucins de carte les uns sur les autres. Quel plaisir on prenait à ces glissades! Et surtout, quand la neige tombait, quelles chaudes batailles il y avait! M. Myionnet se frottait les mains, c'était sa manière de témoigner sa satisfaction. M. Maignen, de son côté, s'occupait de l'intérieur où séjournaient les apprentis plus paisibles qui évitaient les jeux bruyants et restaient à lire, à dessiner ou jouer à des jeux tranquilles dans le salon réservé à cet effet".

Maurice Maignen, toujours artiste, n'aimait pas, même pour le patronage, l'aspect ordinaire, sinon vulgaire, que peuvent donner des murs nus et uniformes. Le "salon" était donc l'une de ces salles agréablement décorées, qui devaient, dans son esprit, aider les enfants à respecter leur maison de patronage. Comme le frère Myionnet, alors Directeur de l'œuvre, était au contraire peu sensible au *decorum* et à l'unité de style dans l'ameublement, il arriva un beau jour que, le nombre des apprentis augmentant, il fallut acquérir quelques bancs neufs supplémentaires. Or, leur blancheur contrastait singulièrement avec la teinte des vieux bancs apportés de l'œuvre de la rue Copeau. M. Maignen en fut choqué et proposa de leur faire donner une couche de peinture. "Allons donc, répondit M. Myionnet, ils les auront bientôt noircis avec leurs fonds de culottes!" On ne saurait être plus réaliste! et M. Maignen, indigné, s'en alla confier ses peines à M. LePrevost qui mit tout le monde d'accord.

En fin de soirée, cette fameuse salle du rez-de-chaussée accueillait les apprentis pour la séance tant attendue des histoires, dont tous étaient friands, au point de les noter sur des cahiers, même si plus tard, ils pouvaient les retrouver dans les almanachs. "Quelles belles histoires nous lisait, le soir, M. Maignen, raconte encore E. Nicolas, si bien écrites et faites exprès pour ses apprentis! Comme il connaissait bien leur caractère et leurs habitudes! C'était pris sur le vif; je me rappelle encore le titre des deux premières, ayant trait à la vie des apprentis: "la première paye" et "les mauvais patrons sont les meilleurs".⁷⁴

Un autre conteur apprécié était l'abbé Gaston de Ségur. Encore étudiant, le fils de la célèbre comtesse avait connu M. LePrevost dans le cadre des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. Ordonné en 1847, il avait réuni, au 32 de la rue Casette, quelques amis prêtres et M. LePrevost n'avait pas tardé à le solliciter pour les apprentis de la rue du Regard, ses petits diables de voisins encore mal dégrossis, que l'abbé sut bien vite apprivoiser. Plein d'audace, M. Myionnet avait décidé d'organiser pour eux des retraites, -innovation incroyable et même déraisonnable au dire de plusieurs directeurs de patronage-, dont l'abbé de Ségur fut souvent le prédicateur. Ces réunions mettaient les habitants du quartier en émoi: "Ne craignez rien, disait gaiement l'abbé, c'est ma retraite qui passe". Certains soirs, dans leur enthousiasme pour leur respectable ami, ces jeunes "émeutiers d'un nouveau genre", -on était en 1848-, criaient, comme s'ils eussent acclamé la République: "Vive Monsieur de Ségur!" La rue Casette ne retrouvera sa tranquillité habituelle qu'en 1852, lorsque le jeune ecclésiastique sera nommé à Rome juge au tribunal de la Rote.

⁷⁴ Maurice Maignen, *Directeur du Cercle Montparnasse*, par Charles Maignen, t.1, 1926, p. 157.

L'apprentissage de la vie en communauté

L'année 1847 avait commencé sur la recommandation expresse de l'abbé Beaussier à privilégier la vie spirituelle et à dominer les activités extérieures. "M. l'abbé Beaussier nous répète constamment avec Mgr l'évêque d'Angers que notre grande affaire doit être de former Jésus-Christ en nous", note LePrevost au *Journal de communauté*, en janvier 1847.

Car, nous l'avons vu, trois mois après son entrée en communauté, le jeune Maignen tombe malade. L'abbé estime alors qu'il faut mettre un coup d'arrêt aux activités trop débordantes des Frères qui se tuent à la tâche. Pas de récréation ni de détente commune, le soir, rue du Regard, après les courses apostoliques: à un tel rythme, tiendront-ils longtemps?

Le 10 mars, Mgr Angebault écrit d'Angers au frère Myionnet qu'il va se rendre à Paris, et qu'il compte le voir, lui, son bien cher fils, "ainsi que M. l'abbé Beaussier, l'excellent LePrevost et le nouveau-né" (M. Maignen). Par un billet postérieur, on apprend qu'il est à Paris, le mois suivant, le 17 avril, et qu'il donne rendez-vous aux Frères, pour le 21 avril. Quelle fut la teneur d'un tel entretien, nous le savons pas. Peut-être ont-ils parlé de la recommandation faite par l'abbé Beaussier, que le prélat prévoyait aussi rencontrer en avril: l'élaboration d'un règlement de communauté, le futur "règlement provisoire de 1847"?

Si, depuis les commencements, Mgr Angebault insistait sur l'importance de mener une vie religieuse digne de ce nom, et mieux se garder de l'excès de zèle apostolique, il semble bien que la première mention d'un règlement à établir provienne de l'abbé Beaussier.

"Un peu avant le Carême, M. l'abbé Beaussier invite M. LePrevost à s'occuper de la composition d'un règlement". M. LePrevost en fait part à ses frères. A C. Myionnet, d'abord, et puis à M. Maignen, (lettre du 14 avril), il demande leur avis: "Le moment ne peut être loin maintenant où nous aurons à régler notre situation, j'ai besoin de connaître votre pensée toute entière; écrivez-la moi si vous ne trouvez pas l'inspiration de me la dire de vive voix. Croyez que j'en tiendrai compte, je désire le bien de notre petite œuvre..."

Ce bien de la petite communauté, le fondateur s'en rend compte alors, dépend, dans le même temps, de l'apprentissage de la vie commune, ce à quoi s'employait aussi l'abbé Beaussier.

Les différences de caractère et d'éducation, ainsi que les divergences sur le type de vie commune que les Frères devaient mener en fonction de leur apostolat, entraînaient d'inévitables frottements et susceptibilités. "Avec la venue du jeune frère, raconte le biographe du F. Myionnet, un changement se remarque au petit déjeuner. Impossible pour Maignen de se contenter du "verre d'eau et du morceau de pain" que prend son frère de province. La table se garnit de fromage, d'un fruit et d'un peu de vin. Dix ans séparent Maignen de Myionnet et leurs tempéraments différent totalement".⁷⁵

Etre impressionnable et possessif comme l'était le jeune Maignen ne facilitait pas les rapports fraternels et LePrevost n'avait de cesse de lui répéter: "...Trop aisément, à la moindre épreuve, au moindre insuccès,...je surprends en vous le doute sur mes sentiments, sur les vô-

⁷⁵ S. Grandais, sv, *Vie de Clément Myionnet*, op.cit., p.374.

tres et sur tout;...surmontez ces impressions dont on se rend maître avec un cœur ferme et confiant".

Dix jours après Pâques, qui tombe le 4 avril cette année-là, M. LePrevost fait parvenir un billet au F.Maignen pour recueillir son avis sur le projet de règlement que M. l'abbé Beaussier l'avait invité à étudier. Mais il désire aussi savoir la raison du léger froissement qui est survenu entre eux, la veille au soir..., sans doute à l'occasion de l'élection du supérieur de la petite communauté. L'épisode pourrait être appelé "le vrai-faux scrutin de Pâques 1847".

Quel démon électoral pousse la communauté, en ce début d'avril 1847, à vouloir se choisir un supérieur? Était-ce opportun? Car le F. Myionnet s'en souvient: "Jusqu'à notre arrivée à Grenelle, nous vivions sans supérieur, comme trois frères dont M. LePrevost était l'aîné. Tout marchait sous son inspiration et son influence; mais il n'avait pas le titre de supérieur. Nous pouvions dire en toute vérité ce qu'on disait des premiers chrétiens, nous n'avions tous les trois qu'un cœur et qu'une âme".

On n'imagine pas le "frère de province", ni M. LePrevost avoir eu l'initiative de cette demande, ou sinon sous l'influence de l'abbé Beaussier? Ce dernier avait-il suggéré un supérieur avant un règlement? Les documents sont muets sur ce point. Mais l'incident lui-même et l'imbroglio qui s'en suivit à la confusion générale, semblent désigner le F. Maurice comme le principal acteur du mini-drame. Est-ce par réaction contre l'idée-même d'un règlement, voulu tout récemment par leur aumônier-conseil, et son confesseur, alors qu'il lui répugnait de voir sa communauté suivre les pratiques et prendre l'allure extérieure d'un ordre religieux traditionnel? L'épisode est révélateur de l'immaturité dont faisait encore preuve le F. Maignen sur la question, nouvelle pour les trois frères, de l'autorité.

Selon le F. Maignen, "la supériorité si manifeste de M. LePrevost était un fait, mais il ne suffit pas à nos Frères impatientes et ils voulurent essayer une élection, comme si le bon Dieu ne les avait pas par avance dispensés de cette formalité et de cet embarras par un don de sa grâce. Il y avait sous cette fausse démarche de quoi blesser la miséricorde divine. Mais la patience de Dieu est infinie, il laissa faire, comme un bon père qui permet quelquefois à ses enfants de jouer à un jeu dangereux..." En réalité, la démarche n'était pas fautive, car la question allait nécessairement se poser, tôt ou tard.

Maignen ne vota pas pour M. LePrevost et préféra voter pour M. Myionnet. Mais il reconnaît vite le caractère irréfléchi de son vote: "fut-ce par suite d'un mécontentement momentané, si fréquent chez les natures impressionnables? fut-ce plutôt par appréhension inconsciente d'une volonté trop ferme ou trop autoritaire à son gré? Dieu le sait mieux que celui qui commit cette faute ou cette erreur". Le F.Maignen affirme que le F.Myionnet n'exerça "ni un jour ni une heure" ce supériorat que son caprice d'enfant avait détourné de son légitime destinataire... Mais C. Myionnet sait bien, quant à lui, qu'il l'a exercé un certain temps: "Le supérieur, écrit-il dans ses souvenirs, semblait tout trouvé en LePrevost. Mais je ne sais plus pour quelle raison, il voulut que ce fut moi. Moi, je voulais que ce fût lui; mais M. Maignen, gagné par lui, se rangea de son côté, de sorte qu'il me fallut céder, mais pas pour longtemps...au bout de quelques semaines, on s'aperçut qu'on avait fait une chose insensée..."

On peut mesurer, à l'humilité et à la confusion du Frère parisien, toute sa volonté de "restituer" le temps de supériorat "volé" au seul à qui il revenait! L'incident était révélateur : les aléas de la vie commune faisaient d'autant plus souffrir que le désir de cette même vie commune était profond.

Avec sa douceur habituelle, l'abbé Beaussier invite le fondateur à se tourner vers saint François de Sales et à le prendre comme second protecteur de la communauté. Vers la fin de

sa vie, au cours d'une causerie spirituelle faite à ses frères, M. Maignen était revenu sur les raisons de ce patronage.

"Le choix de saint François de Sales comme patron de la Congrégation n'a pas eu lieu tout de suite, à notre origine, en même temps que celui de saint Vincent de Paul. Le besoin ne s'en est fait sentir qu'au bout d'un an ou deux, lorsque l'enthousiasme des premiers jours de notre réunion pour le service de Dieu et des pauvres se fut calmé, et lorsque s'accrochèrent, peu à peu, et au jour le jour, les difficultés inhérentes à la vie commune.

Nous nous aperçûmes, en effet, que la réunion, sous un même toit, ne suffisait pas pour constituer l'union et la fusion des esprits, des cœurs et des caractères, entre trois hommes si divers par l'âge et l'éducation. Le support mutuel fut une de nos premières difficultés, à notre grand étonnement. Alors, la dévotion à saint François de Sales, ami de saint Vincent de Paul, nous fut conseillée par M. LePrevost et par M. Beaussier... Cette suavité dans les rapports, à l'intérieur, cette mansuétude au dehors, envers le prochain, cette patience à l'égard des événements plus ou moins contrariants et pénibles, et même cette douceur envers soi-même dans les faiblesses ou les rechutes, sont les conditions essentielles de la paix intérieure dans la vie religieuse. Saint François de Sales est le maître par excellence de l'union et de la charité fraternelles. M. LePrevost voulut que ce grand saint devint notre modèle et notre docteur... Nous devons à saint François de Sales le caractère imprimé dès les premiers jours, à notre humble société: ce que nous appelons l'esprit et la vie de famille".⁷⁶

La petite communauté s'était réunie sous l'égide de la charité du Père céleste, "de qui vient toute paternité". Mais il lui fallait apprendre ce qu'était la "fraternité". L'exiguïté de la maison et le mouvement des œuvres ajoutaient encore à la difficulté. Les activités du patronage, de la Sainte-Famille, de la Caisse d'économie et des loyers⁷⁷ se multipliaient à la rue du Regard, les confrères, les enfants, les pauvres... ce va-et-vient quotidien gêne les exercices religieux de ces "moines du XIX^e siècle", qui ont à vivre leur vocation en pleine ville. "L'asile béni" que le Seigneur leur a donné s'avère trop exigü, -il n'y a que trois chambres-, ils doivent rechercher sans tarder un local plus commode. Qui viendrait au secours de trois pauvres frères laïcs?

Or, le dimanche du Bon Pasteur, le 18 avril, en la fête de la translation des reliques de saint Vincent de Paul, la Providence se manifeste en la personne d'une pieuse laïque, mademoiselle Géray, qui a eu vent des projets de M. LePrevost. Elle propose gracieusement aux frères une maison qu'elle possède dans le village de Grenelle, à la seule condition qu'ils y établissent une œuvre de charité. Quinze jours de démarches et de prières suffisent: le 1^{er} mai, ils peuvent disposer, au 75 de la rue du Commerce et ce pour une période de dix ans, d'une maison, vaste, simple et commode, agrémentée d'un jardinet, à charge pour eux d'en user "pour la gloire de Dieu et le service des pauvres".

Ils s'y installent au début du mois de juin. Ils vont vivre cinq⁷⁸ belles années dans leur "petit monastère de Grenelle", selon l'expression de M. LePrevost, heureux de cet "asile convenable et propre au recueillement". Il n'est situé qu'à une demi-heure de la rue du Regard, et leur offre l'avantage, lorsqu'ils partent de bon matin, de pouvoir dire leur office tout en marchant⁷⁹ dans les rues de Paris!

⁷⁶ Ch. Maignen, *Maurice Maignen*, t.II, p.1348.

⁷⁷ Fondée par LePrevost en 1846, pour les pauvres du quartier Saint-Sulpice. Elle le permettait de déposer leurs économies, et d'amasser peu à peu de quoi payer leur loyer. Chaque trimestre, ils avaient droit à une prime d'encouragement proportionnée à leurs dépôts et calculée à 15 à 20%. Cf. L.138-1, du 28.4.1846.

⁷⁸ C'est en février 1851 que la maison-mère de l'Institut quitte la rue du Commerce pour s'installer rue de l'Arbalète.

⁷⁹ "8h30. Départ pour Paris. Nous disons notre office en marchant". *Souvenirs* de M. Myionnet.

C'est là que M. LePrevost trouvera le cadre propice pour travailler au règlement demandé par l'abbé Beaussier.

Les Œuvres de Grenelle

Quand les Frères s'installent à Grenelle, peu leur importe que cette plaine, au sud-ouest de Paris, qu'ils foulent chaque jour pour se rendre dans la capitale, ait été autrefois le théâtre de la bataille de Lutèce, où Jules César écrasa leurs ancêtres les Gaulois,⁸⁰ ...mais au moins savent-ils que, le 26 février 1841, du sous-sol de Grenelle a jailli, au grand bonheur des villageois et des Parisiens⁸¹, une puissante colonne d'eau de 33 m, qui inonde jusqu'aux abattoirs voisins. Ce premier puits artésien avait été creusé à plus de 560m et son ingénieur s'appelait Mulot! Son message au maire de Paris est resté célèbre: "Arago, nous avons de l'eau! Mulot".

Ah, si le mot d'accueil que le curé de la paroisse adresse aux Frères avait pu avoir le même effet...rafraîchissant! Mais ce fut plutôt la douche froide, tellement ses propos, pourtant chaleureux, avaient de quoi décourager les plus fortes résolutions! Le premier soin de M. LePrevost avait été de se mettre à sa disposition, et ce dernier lui donna toute latitude pour établir ses œuvres.

S'il les remercie de leurs bonnes intentions de vouloir établir une Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, il les avertissait cependant que si "la banlieue de Paris jouit en général d'une réputation trop méritée, c'est que d'ordinaire l'écume de la capitale vient s'y réfugier. Mais entre toutes les localités qui la composent, Grenelle est particulièrement détestable, en raison de sa création nouvelle. Vaugirard possède un vieux fonds de population chrétienne et ses origines remontent à nos temps de foi, tandis que Grenelle date seulement de 1830! c'est une spéculation malheureuse d'entrepreneurs de bâtiments qui lui a donné naissance...de nombreuses fabriques s'y installèrent...et nous sommes cernés, dans le voisinage de l'Ecole Militaire par la population spéciale que peuvent attirer ces grandes casernes..."

Sans en être trop impressionné, M. LePrevost confirme la noirceur du tableau en précisant à son président, Jules Gossin: "...le pays, qui compte 8000 âmes, se compose presque uniquement de familles ouvrières, toutes pauvres, toutes chargées d'enfants, et malheureusement aussi presque toutes vivant dans une indifférence complète pour les choses religieuses...le curé depuis sept ans épuise tous les efforts de son zèle pour ramener au moins quelques brebis au bercail...il semble profondément découragé...notre présence lui a rendu quelque espérance..."(L176-1,31.07.47).

Nous avons là, en filigrane, tout le programme que nos Frères défricheurs vont réaliser sur cette terre de Grenelle, si ingrate au premier contact: seconder le pasteur de la paroisse par une Conférence, catéchiser les enfants et les adultes, offrir les avantages d'une bibliothèque publique et gratuite, lancer la dévotion du mois de Marie, fonder un patronage et obtenir un franc succès par leur Fourneau Economique, une soupe populaire pour les familles pauvres du quartier.

⁸⁰ Une autre interprétation de cette bataille décisive de la guerre des Gaules la situe sur la plaine d'Auteuil.

⁸¹ Et de Victor Hugo qui écrit: "On boit la Seine, la Marne, l'Yonne, l'Oise, le Cher, la Vienne et la Loire dans un verre d'eau du puits de Grenelle".

Bref, la mission, comme l'entendait saint Vincent de Paul, "d'évangélisation par le corporel"⁸², mais ici en faveur des familles ouvrières et des milieux les plus marginalisés, ajoutant à la prédication, comme autant de parties intégrantes de la mission, l'aide matérielle, la promotion et l'éducation populaire. Pour les trois religieux, cet apostolat est vraiment ecclésial par la collaboration avec la paroisse et les laïcs, par leur bonne entente avec les notabilités, et, surtout, malgré d'inévitables préventions, par l'influence qu'ils ont sur la population: ainsi l'Eglise, poussée par l'Esprit et s'appuyant sur d'humbles institutions, christianise le peuple et lui annonce la Bonne Nouvelle. C'est à Grenelle que les trois fondateurs laïcs, seuls missionnaires, travailleront aux œuvres, "de concert," selon l'expression chère à M. LePrevost, avant que des prêtres, les abbés Planchat et Lantiez ne viennent les rejoindre. "Nous sommes parvenus, à force de visites et d'instances, à rassembler sept membres indigènes", écrit-il à M. Gossin, le 31 juillet. Et il termine en espérant que cette semence jetée sur une terre aussi aride puisse porter du fruit.

Car c'est la croissance trop lente de sa petite famille religieuse qui l'inquiète.

Certes, cette croissance, il l'a confortée, le 18 juin, en présentant à la communauté sa première règle de vie, le règlement, dit *Règlement provisoire de juin 1847*, petit cahier d'environ 28 pages, (15cmx20cm). J.L. LePrevost l'a résumé dans la formule, que lui-même a soulignée dans le texte original: "Former Jésus-Christ en nous, le montrer aux autres dans nos œuvres". Cette première Règle aura une nouvelle version en 1852, dit *règlement de 1852*, où l'on ajoutera des chapitres sur les élections et sur les frères ecclésiastiques.

Avec ce règlement, "ratifié", en novembre, par l'engagement formel des trois frères, un autre document va marquer les frères en cette année 1847, s'inscrivant peut-être davantage dans leurs cœurs. Le 26 août, de sa bonne ville de Duclair, en Normandie, M.Le Prevost, inspiré comme jamais, va se livrer à un merveilleux commentaire de la mission qu'il vient de donner à ses frères: former Jésus en eux et le montrer par les œuvres:

"..Ne sentez-vous pas comme moi dans votre cœur une certaine puissance, un grand désir, une grande espérance...nous n'avons pas désespéré de notre temps, de notre pays, de nos frères, nous avons pensé que dans ce mouvement vague et faible encore du peuple vers la foi, il y avait quelque promesse féconde, nous ne serons pas trompés. C'est la charité qui suscite tout autour de nous; c'est elle qui réveille les âmes, les pousse et les rallie;...une fois allumée, il faut qu'elle s'étende, brille et porte au loin sa chaleur...nous sommes mus par elle,...force, volonté, amour, amour infini, amour de Dieu...!"(L.177, 26.08.1847). Cri d'un père à ses enfants, et d'une âme missionnaire qui enflamme et qui entraîne, toute vibrante de sa musique intérieure, *adagio* et *vivace*, sans doute le chef-d'œuvre de sa correspondance, son Hymne à la Charité. Cette lettre d'envoi en mission en fixe les conditions: l'esprit de famille, le zèle, la vie d'union à Dieu.

Sans être alarmante, la situation de l'Institut préoccupe le fondateur. L'apostolat ne manque pas, ce sont les ouvriers qui font défaut. La petite communauté doute un peu d'elle-même, de ses lendemains, elle attend quelque signe providentiel, que le ciel semble lui refuser...M. LePrevost comprend alors qu'il lui faut entretenir chez ses frères la vertu des temps difficiles: l'espérance. Et il leur démontre que la Charité espère tout: "Nous n'avons pas désespéré de notre temps, de notre pays, de nos frères". Cet appel à l'espérance, c'est le don de force que leur souffle l'Esprit. "Cœur ferme et confiant", "je vois l'avenir avec confiance", "avançons sans regarder trop à nos pieds, nous sommes dans le bon chemin". Cette flamme de

⁸² Cf. Daniel Zordan,sv, *Cahiers LePrevost*, 2,1997, p.123 "...A Châtillon, il prend conscience que l'évangélisation ne consiste pas seulement à assister spirituellement ces pauvres gens mais aussi conjointement à les assister corporellement. Et pour cela, il a besoin du concours des laïcs".

l'espérance, que leur père entretient dans leurs coeurs, va les guider et les accompagner à Grenelle et à Paris, et les fortifiera dans les épreuves qu'ils vont devoir affronter au cours de l'année 1848.

Ainsi doublement réconfortés, les Frères s'accoutument à leur nouveau quartier, tout en continuant leurs œuvres rue du Regard. Ils font l'apprentissage des exigences de la vie religieuse et d'une vie de communauté qui devient réellement vie de famille: "harmonie des premiers temps, ces heures d'épanchement et ces intimes récréations du soir, dans le petit jardin de la maison du Commerce" (M. Maignen).

Règle de vie, vie de famille, tout est prêt pour se donner davantage les uns aux autres. Et celui qui avait guidé leur pas de façon si décisive, au début de l'année, sera le témoin de la première reconnaissance d'une autorité régulière dans la Congrégation naissante. "12 novembre 1847. Les FF. Myionnet et Maignen, en présence de M. l'abbé Beaussier, font promesse solennelle d'obéissance pour une année, aux termes du règlement, au F. LePrevost qui s'engage de son côté à n'user de son autorité que pour le bien de tous et pour la plus grande gloire de Dieu. Cette promesse sera renouvelée chaque année à la fête de la Présentation de la Très Sainte Vierge, 21 nov".

La Conférence que M. LePrevost avait fini par mettre sur pied, non sans mal, -c'est la parabole des invités à la noce qui se dérobent- aura le Frère Maignen comme président et le Frère Myionnet comme trésorier. La première séance est une belle surprise pour le curé, qui ne s'attendait pas à y trouver réunis une trentaine d'hommes, dont quelques-uns de ses paroissiens. Puis ce sera la visite des familles pauvres, et l'organisation d'un catéchisme pour les enfants qui n'avaient plus l'âge de la première communion.

Avec la présidence de la Conférence, le Patronage de Grenelle sera la seconde responsabilité confiée à M. Maignen. Un local suffisamment spacieux, et surtout gratuit, était la première priorité. Sur le chantier de Grenelle laissé à l'abandon par les industriels, un vaste hangar, -ancienne manufacture de cuirs vernis- attendait d'hypothétiques acheteurs. La propriété appartenait à M. Thibouméry, maire de Vaugirard et de Grenelle. Il accorda facilement la jouissance gratuite du terrain et d'une grande salle. On ne pouvait espérer meilleur début. Le mobilier indispensable consista en trois bancs pour les enfants, une table sur tréteaux, des chaises pour l'assistance. Des jeux de quilles ou de boules, amusement favori des gens des faubourgs, organisés le long des murs, laissaient aux petits banlieusards de quoi s'ébattre sur un large espace pour les jeux à courir.

Un grand crucifix trônait dans la salle et cela pouvait paraître incongru. Pourtant les quelques manifestations populaires où patriotisme et christianisme avaient sympathisé étaient encore dans toutes les mémoires. Le F. Maignen égrène ses propres souvenirs:

"...inspirée par les événements du jour, une heureuse pensée permit de procurer respect et protection à l'image sacrée: celle de placer le crucifix au milieu d'un trophée de drapeaux tricolores. Le crucifix venait d'être porté comme en triomphe par le peuple au premier jour de sa victoire⁸³; il ne pouvait paraître déplacé dans une œuvre populaire. En effet, personne ne sembla surpris de le voir présider aux jeux et aux réunions des enfants du pays. La directrice d'un pensionnat de jeunes filles fit don au patronage d'une magnifique tombola pour le jour de l'inauguration. M. l'abbé Dufflon, chef d'institution et membre de la conférence, offrit son beau gymnase et son habile professeur".

⁸³ Trois épisodes marquèrent la journée du 24 février 1848: l'invasion de la Chambre des Députés, l'incendie du trône royal place de la Bastille et le sac du Palais des Tuileries. Au cours de ce dernier épisode, un jeune polytechnicien s'empare du grand crucifix de la chapelle du palais pour le soustraire au pillage, fait acclamer le Christ par le peuple et s'en va le porter comme en procession, sous les applaudissements, jusqu'à l'église Saint-Roch.

Dès 1820, le quartier de Grenelle avait vu se construire, place Duplex, sur décision du Ministère de la Guerre, un gymnase militaire pour la formation de moniteurs d'éducation physique confié à celui qui avait introduit la gymnastique en France en 1818, l'espagnol Francisco Amoros. Ce gymnase avait été fermé en janvier 1838 et jusqu'en 1854 (Bataillon de Joinville, et introduction de la gymnastique à l'école), l'éducation physique restera l'apanage des établissements privés. Voilà ce qui pourrait expliquer la présence d'un professeur "du privé", mis à la disposition du patronage de Grenelle par un clerc directeur d'école, et comment, dès 1848, Maignen introduisit la gymnastique au patronage.

"Cette faveur devint le plus grand attrait du patronage et son plus puissant moyen de recrutement, si bien que lorsque les enfants venaient demander à faire partie de l'œuvre dont ils n'avaient point encore une idée complète, ils s'exprimaient ainsi: "Monsieur, je voudrais être inscrit pour faire des tours". Le succès de cet agent de propagande était tout à fait inattendu. L'invention de la gymnastique par Amoros était de peu d'années antérieure à cette époque; elle avait rencontré dans les établissements d'éducation peu d'accueil; aussi avait-on d'abord accueilli à Grenelle l'offre de la leçon de gymnastique avec reconnaissance, mais sans en comprendre tout le prix, ni en pressentir les destinées. Ce divertissement était totalement inconnu dans les œuvres. Depuis cette époque, il y est devenu l'un des plus puissants moyens d'attrait pour les enfants et les jeunes gens. De plus en plus, il les passionne. Il est juste de constater que c'est au patronage de Grenelle, en l'année 1848, qu'il a été introduit dans les patronages pour la première fois".

Encore quelques années et, en 1873, à l'Œuvre de N.D. de Nazareth, on organisera d'autres activités physiques, si l'on l'en croit le journal de son directeur, le F. Vasseur: "29 juin. Grande fête champêtre-gymnique, courses, tournois de vélocipèdes..." Maignen, qui à la différence d'un Myionnet, ne sera jamais un sportif, même s'il se mêle volontiers aux jeux "à courir", favorisera néanmoins l'essor de la gymnastique, ayant compris tout le parti que les œuvres allaient tirer de ce nouveau moyen d'attrait naturel.

La première séance du patronage était donc en bon chemin, et la date retenue pour ce grand jour, la saint Jean-Baptiste, -en 1848 elle tombait le dimanche 25 juin-, se trouvait être aussi la fête de la paroisse et du pays. Mais le jeudi 22 juin, à Paris, éclate l'insurrection ouvrière!

M. LePrevost ne crut pas devoir repousser l'ouverture du patronage à cause des événements. Elle eut donc lieu le 9 juillet, comme prévu. En ce dimanche, rapporte M. Maignen, "à quatre heures précises, la porte du premier local de Grenelle s'ouvrit et les enfants qui depuis plusieurs heures attendaient, non sans impatience, cet heureux instant, se précipitèrent joyeux et comme affolés, à travers la pelouse offerte à leurs ébats. Aussitôt les parties s'engagèrent avec ardeur. On a gardé, à la maison de Grenelle, le souvenir de cette récréation homérique. Vers cinq heures les jeux s'arrêtèrent. On se réunit dans la fameuse salle du Crucifix, pour la séance solennelle de l'inauguration. Elle était présidée par M. le curé, dont le visage habituellement un peu soucieux, était épanoui par la bonne humeur et l'affabilité. M. LePrevost et les membres de la conférence entouraient leur pasteur au bureau d'honneur. Les trois bancs placés en face étaient occupés par seize enfants; premiers communiant de l'année, écoliers, apprentis, ou travaillant en fabrique, types d'enfants honnêtes, nés à la campagne, vite dégourdis à l'air de Paris, mais restés bons, grâce à la vie de famille et à l'excellente instruction donnée au catéchisme fidèlement suivi. Nullement intimidés par ce majestueux bureau, ils ouvraient de grands yeux, francs, clairs et joyeux".

Après l'allocution d'accueil du curé, M. LePrevost prit la parole et captiva l'attention des seize "petits fondateurs du patronage" par une histoire, toujours bien choisie mais surtout

racontée avec l'éloquence du cœur, qui ne trompe pas les enfants. Maignen, qui s'y connaissait dans l'art du conteur, était lui aussi sous le charme, comme aux premiers jours. Et une magnifique loterie acheva de mettre tout le monde au comble de l'enthousiasme.

Ainsi, l'humble patronage prit son envol...le curé vint régulièrement donner un peu d'instruction religieuse, nullement imbu de ses prérogatives paroissiales, mais en missionnaire, M. LePrevost s'imposa de s'y rendre chaque dimanche, pendant plusieurs années jusqu'en 1851, pour seconder le F.Maignen, directeur débutant, pour la séance des avis. Aide à l'initiation peut-être, mais en réalité par amitié encore trop captative, comme le reconnaît, avec franchise, "le jeune frère": "il s'était chargé de cette tâche, plus pour le contenter que par la persuasion que sa présence fût indispensable".

Lorsqu'il se penche sur ces petites œuvres de Grenelle, des pages uniques comme il ne s'en écrira plus dans l'histoire de l'Institut, M. Maignen observe combien le zèle des trois fondateurs, premiers missionnaires pour un apostolat des plus ingrats, était soutenu par l'attachement que leur témoignaient leurs enfants. "L'esprit de famille, si difficile à obtenir dans les œuvres, surtout à leur début, avait pris naissance dès le premier jour en ce petit patronage. L'école, le catéchisme et la première communion avaient établi entre ces enfants un attachement bien fraternel" dont bénéficièrent les Frères. Maignen relève ici l'effet de contagion produit par l'amitié qui unit seize gamins de patronage..."Les frères possédèrent bientôt, par le Patronage, leur confiance entière. Ils étaient désirés, attendus chaque dimanche comme des amis sans lesquels on ne peut s'amuser". Quand approchait l'heure où M. LePrevost accompagné des deux autres frères, devait arriver, ces bons enfants, du pas de la porte du local du Patronage, les guettaient, et, du plus loin qu'ils les apercevaient, se précipitaient à leur rencontre et les ramenaient à leur maison comme en triomphe. C'étaient des poignées de main à n'en pas finir et des expansions de joie aussi vives qu'elles étaient naturelles et sincères. Souvenirs d'autant plus impérissables que cet accueil contrastait avec les témoignages de reconnaissance de la part de leurs enfants de Paris, "pourtant affectueux", note M.Maignen.

Pour tenter une explication, il donne les chiffres des budgets: rue du Regard, 10000 francs par an, à Grenelle, 400! Certes, le personnel, les charges et le mouvement de l'ensemble des œuvres n'étaient pas comparables. Mais il ne pourra s'empêcher, vingt-cinq ans après, de "reconnaître déjà que l'action sur les âmes ne dépend pas essentiellement de l'étendue des moyens matériels, et que ceux-ci resteraient toujours stériles, s'ils étaient complètement dépourvus d'éléments religieux et moraux..."

Mais il nous faut revenir sur le soulèvement du peuple de Paris en 1848.

1848 : la communauté des Frères à l'épreuve de la Révolution

C'est par une banale campagne de banquets, où se donnèrent libre cours des revendications de réforme électorale, qu'a commencée la Révolution de 1848. Exploitée par quelques agitateurs parisiens, la révolte populaire donnera le coup de grâce au régime d'une monarchie constitutionnelle dont personne ne veut plus.

Mais, d'ordinaire, une révolution vient de plus loin et de plus profond, lorsque, par exemple, coïncident crise économique et crise politique, ce qui était le cas en 1848. Les deux

années précédentes, 1846 et 1847, la France connaît de mauvaises récoltes qui provoquent disette et chômage. Comme l'industrie est mal en point, à cause d'une crise de ravitaillement qui touche l'Europe entière, la crise financière consécutive aggrave les difficultés de l'heure. Si la crise agricole est résorbée à la fin de 1847, les ouvriers et les artisans continuent de souffrir, l'embauche et leurs salaires diminuant alors qu'augmente le coût de la vie. Le régime politique vacille doucement sur ses bases, car le fossé s'élargit dans les esprits et dans les faits, entre ceux qui possèdent, argent ou pouvoir, et les autres. On impose au pays un "sordide matérialisme", selon l'opinion du libéral Tocqueville: "La postérité ne saura peut-être jamais à quel degré le gouvernement d'alors avait sur la fin pris les allures d'une compagnie industrielle où toutes les opérations se font en vue du bénéfice que les sociétaires en peuvent retirer".

Les cinq mois que va durer cette Révolution ne bouleverseront pas radicalement le quotidien des Frères. Leur vie de prière et d'apostolat n'en sera pas affectée, sinon pendant les dernières convulsions des insurgés, lors des terribles journées des 22-26 juin. Mais c'est une épreuve supplémentaire et inattendue pour la petite communauté naissante, que chaque frère va devoir traverser à sa manière.

Les premiers affrontements commencèrent le 23 février. Or, le 20, rue du Regard, avait eu lieu la première séance trimestrielle de récompenses pour les enfants avec tout le succès escompté...Le 24, la Garde Nationale fraternise avec le peuple. C'est l'abdication de Louis-Philippe, et la République ne va pas tarder à être proclamée...Un Gouvernement provisoire s'installe à l'Hôtel de Ville et fait bientôt adopter le suffrage universel. Le 4 mars, l'esclavage est aboli dans toutes les colonies..le même jour, c'est la création rue Notre-Dame-des-Champs, d'une maison de retraite, dite *Maison de Nazareth* en l'honneur de l'œuvre fondée par LePrevost, pour les plus vieux ménages de l'Œuvre Sainte-Famille.⁸⁴ Le 24 mars, un peu partout dans Paris, on plante des arbres de la liberté; le 20 avril, fête de la fraternité au Champ-de-Mars, dont le Frère Myionnet a quelques échos: "tout s'y est très bien passé, avec un enthousiasme extrême malgré la pluie qui est tombée une partie de la journée.[...] je n'y étais pas, occupé par des occupations beaucoup moins brillantes..." En effet, il met en place de quoi accueillir les apprentis pour leur retraite préparatoire à la fête de Pâques du 23 avril...Le 24, l'adoption, par l'Assemblée Constituante d'un texte sur le "Droit au travail" favorise la création des Ateliers nationaux, qui devaient offrir du travail à des milliers de chômeurs...Le 28 mai, rue du Regard, seconde distribution des récompenses, présidée par le délégué du gouvernement de la République, un certain M.Danton; discours par l'abbé Ledreuille...

Le 17 juin, c'est l'arrivée à Grenelle d'un quatrième frère, M. Louis Paillé. Puis c'est le terrible engrenage. La fermeture des Ateliers nationaux (plus de 100.000 chômeurs ont convergé sur Paris entraîne l'insurrection des journées de juin. 400 barricades dans les rues de Paris...le 25 juin, près de l'une d'entre elles, l'archevêque de Paris, Mgr Affre, est mortellement blessé. Le 26, au procès-verbal du journal du patronage, M. Maignen note:

"Pas de patronage-quinzaine d'enfants venus et renvoyés-(insurrection à Paris)- les enfants sympathisent avec les insurgés". Et le dimanche suivant: "bon esprit général relativement à l'insurrection-pas de mobiles blessés- un enfant prisonnier".

A Paris, l'ordre règne à nouveau grâce au général Cavaignac.

Du 22 au 25 juin, rapportera le bulletin de la Société de Saint-Vincent-de-Paul d'Angers du 23 juillet: "Nos Frères [Myionnet et Maignen] sont allés offrir des secours aux blessés de l'Hôtel-Dieu, pensant que leur place était plutôt là qu'au pied des barricades. Ils ont assisté

⁸⁴ Cet asile, exproprié et démoli en 1854, donnera son nom à l'Œuvre de la chapelle et du patronage du boulevard Montparnasse, lorsque la communauté quittera définitivement la rue du Regard.

beaucoup de mourants et un grand nombre de jeunes hommes appartenant à la garde mobile ont pu recevoir par leur intermédiaire les secours de la religion".

En effet, aidés de quelques religieuses, les Frères avaient commencé par organiser une "ambulance" de trente lits rue du Regard. Mais ils sont trop éloignés du théâtre des opérations. A l'hôpital Cochin, on refuse leur aide. Myionnet et Maignen s'en vont alors proposer leur aide à l'Hôtel-Dieu, où ils se mettent au service du docteur Charles Ozanam, frère de Frédéric. Vision d'horreur des guerres civiles, les plus terribles...M.Maignen photographie dans sa mémoire ce Paris qui s'entretue...il en fera la matière d'un petit récit populaire, recueillant les impressions de ces nuits passées, (*Légendes de l'Atelier*, Pasteurs et mercenaires.1867) et revivra la même tragique aventure sous la Commune de 1871..."Les civières continuent sans cesse leurs tristes voyages. L'Hôtel-Dieu est comble. La nuit approche, et avec elle, les tortures des blessés redoublent...la nuit n'arrête pas le combat et, de temps en temps, le malade est réveillé par le cri du soldat qui répète, au loin, dans les ténèbres, ce cri sinistre: "sentinelle, garde à vous!"

Or, ce même cri, Myionnet et Maignen l'ont poussé, eux aussi, à leur corps défendant, car ils ont dû s'enrôler dans la garde nationale. Les gens du quartier ne sont pas sans remarquer les allées et venues régulières de ces hommes qui se rendent chaque jour à l'église paroissiale, toute proche. Les gardes nationaux qui s'exercent sur la place de la mairie, s'interrogent: "- ce sont des curés, ils vont à la messe, dit l'un d'eux. – Non, répond un second, ils n'ont pas de robe. – mais alors, si ce ne sont pas des curés, il faut qu'ils viennent faire l'exercice comme nous".⁸⁵

Au sergent qui vient leur en faire la demande, les Frères répondent qu'ils habitent Paris. Ils ne peuvent donc faire l'exercice des deux côtés à la fois. Cinq jours à la rue du Regard et deux jours à Grenelle, les Frères peuvent, sans mentir, dire qu'ils résident sur les deux quartiers. Mais après les journées de juin, le service de la garde nationale devient plus actif et plus pénible. Le sergent de Grenelle leur demande d'apporter la preuve qu'ils appartiennent à la garde nationale parisienne. Poussés ainsi dans leurs retranchements, Myionnet et Maignen se font inscrire au quartier Saint-Sulpice. Les voilà soldats! "Pour moi, rapporte malicieusement Myionnet, je pouvais me tirer d'affaire, j'avais treize ans de service dans la garde nationale d'Angers; je savais faire l'exercice et crier: qui vive? quand j'étais de faction. Mais M. Maignen était un vrai novice! Il n'avait jamais touché une fusil, à peine savait-il par quel bout le prendre. Je lui fis donc faire l'exercice: "Portez arme...présentez arme...arme...bras". Ainsi M. Maignen apprit-il à crier "qui vive...patrouille...caporal, venez reconnaître patrouille...etc." Myionnet reconnaît que son élève sut vite rattraper son instructeur, mais qu'il ne parvint jamais à lui donner une allure martiale! Le garde national Maignen avait beau se souvenir de son père, garde royal de Louis XVIII, il ne parvenait pas à porter l'uniforme comme lui le portait, avec sa prestance naturelle. Et Myionnet de conclure: "nous montions la garde tous les jours. Nous étions scrupuleux pour bien faire notre double service de garde national et de Frère de Saint-Vincent-de-Paul".⁸⁶

Dès les premières heures des troubles, le Frère Myionnet avait été frappé par le climat de fraternité et par l'absence d'hostilité envers la religion et il n'hésite pas, comme Maignen, à affirmer en toute humilité que les Frères ont su se faire aimer de leurs apprentis et ouvriers:

⁸⁵ S. Grandais, *Vie de Clément Myionnet*, op.cit., p.411.

⁸⁶ Tragique marque du destin: en avril 1871, Henri Planchat, le premier prêtre de l'Institut, accomplissait fidèlement son ministère pastoral, lorsqu'il fut arrêté par cette même garde nationale, qui s'était fédérée le mois précédent et qui constituait alors le bras armé de la Commune de Paris. La Communauté allait payer à la guerre civile un tribut bien plus lourd qu'en 1848.

"Dans tous les clubs qui ont eu lieu, je n'ai point entendu dire que l'esprit antireligieux se manifeste hautement. (...) dans une de ces réunions, est entré un ecclésiastique, il demande la parole qui ne lui est pas refusée au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité que le peuple français vient de conquérir. Son allocution terminée, les cris de bravo, bravo, se répètent, on lui demande son discours pour le faire imprimer.[...] et si, dans ces temps derniers, le peuple nous a fait voir tant de modération dans la victoire, tant de respect dans la religion, même au milieu de quelques excès, je crois qu'on peut l'attribuer aux bonnes semences qui ont été jetées dans la classe pauvre depuis 25 ans".⁸⁷

"Nos apprentis sont tous venus: car ils savaient bien ce que nous sommes, ce que nous voulons et comment nous aimons le peuple. Ils sont tous venus, ne doutant pas que dans l'ère républicaine, les maisons de patronage de Saint-Vincent-de-Paul devaient leur être aussi largement ouvertes qu'en d'autres temps".⁸⁸

En 1848, à Paris, la parole prend le pouvoir. Et la magie du verbe, -l'épisode est connu de Lamartine haranguant la foule place de l'Hôtel-de-Ville debout sur une chaise!- autorise tous les espoirs. Le "Peuple" est sur toutes les lèvres, dans tous les discours. Mais l'on sait que 1848 fut une révolution manquée, celle des promesses au peuple non tenues...Elle s'acheva, le 25 juin, sur des paroles de paix et de réconciliation, Mgr Affre donnant sa vie pour abattre un mur de haine...Or, pendant ces événements, M. LePrevost fut, lui aussi amené à "prendre" la parole, en public et dans l'intimité. En rapportant ses deux interventions, M. Maignen en a soigneusement noté toute l'éloquence persuasive.

Ce fut d'abord à l'occasion d'une réunion de la conférence St-Sulpice tenue rue du Regard, le 29 février, alors que déjà la division avait gagné les coeurs et les esprits. On avait dû se réfugier rue du Regard, sur les instances du curé de St-Sulpice qui craignait pour son église. Toutes les conditions étaient réunies pour...un échec! Animation extrême, échauffement des esprits...l'allocution traditionnelle du président relevait du tour de force. Auditoire aux opinions politiques et sociales divergentes, jeunesse des uns, gravité des autres, "alors que les esprits les meilleurs étaient encore excités et faciles à enflammer, il fallut toute la prudence et le tact de M. Le Prevost pour éviter, à la fois, de froisser d'honorables regrets et d'avoir l'air de résister au courant qui emportait la majorité des Confrères vers l'état politique nouveau...Jamais, M. Le Prevost ne fut mieux inspiré".⁸⁹ Il fallait éviter le désaccord entre les membres de la Conférence...sa survie était en jeu. Il trouva les mots pour fortifier, convaincre, et unir les coeurs et les intelligences.

M. Maignen, qui relate la scène, écrit que M. LePrevost "s'éleva tout de suite au-dessus de l'émotion du jour, il plaida uniquement l'intérêt des pauvres, ...il fit l'appel le plus chaleureux à l'union et à la charité entre les membres de la conférence, en faveur des pauvres...sa parole n'était pas la douce harangue, toute embaumée de piété qui terminait habituellement les séances...son éloquence fut irrésistible..." De cette intervention, dont il ne reste aucune trace écrite, M. Maignen a pu heureusement redonner le canevas, et nous décrire l'effet qu'une telle parole de conciliation produisit sur des esprits échauffés et bouleversés par les événements.

Dans une autre circonstance, plus intime, la parole de M. LePrevost était aussi restée gravée dans la mémoire du jeune Maignen.

La Conférence de Grenelle avait entrepris de fonder une bibliothèque publique et gratuite pour pallier, chez les familles ouvrières, le manque cruel d'instruction religieuse et pro-

⁸⁷ Lettre à ses frères Auguste et Etienne Myionnet, 21 avril 1848.

⁸⁸ Procès-verbal. Assemblée générale SSVP, 15.06.1848.

⁸⁹ C.Maignen, *Vie de JL LePrevost*, op.cit. t1. p. 311

fane. M. LePrevost avait offert pour cette œuvre une boutique sur la rue du Commerce, indépendante du logement des frères, et donc facilement accessible aux lecteurs. Les meilleurs propagandistes de la bibliothèque furent les enfants de l'école communale voisine, qui s'amènèrent les uns les autres, et finirent par toucher leurs parents et leurs proches, car "il n'y a rien de si puissant dans la famille que l'enfant, c'est le meilleur des missionnaires". Dès la première année, trois mille livres furent empruntés, d'autant que les lecteurs s'étaient multipliés du fait d'une nouvelle clientèle, celle des soldats des casernes avoisinantes, notamment l'Ecole Militaire. Il suffit que l'un d'entre eux s'enhardisse jusqu'à entrer dans la boutique et, comme pour les écoliers, le bon militaire amena un camarade, puis un autre et...toute la compagnie défila! Mais un jour, la bibliothèque si fréquentée se trouva presque désertée. Ses amateurs les plus assidus, les petits écoliers du pays, ne parurent pas de toute une semaine. Comment expliquer cette absence subite? On s'informe et l'on apprend, par une indiscretion obtenue auprès de l'un des petits déserteurs, que c'est par suite de l'interdiction formelle du maître, sous peine de renvoi immédiat et définitif de l'école.

Ce fut comme un coup de tonnerre pour le Frère Maurice, spécialement chargé de la bibliothèque, car il pressentait que les œuvres s'en trouveraient compromises. Il alla s'en ouvrir au curé. "Je n'en suis pas surpris, lui répondit ce dernier, votre présence ici commence à inquiéter l'administration municipale qui a cru devoir m'avertir du danger dont ma paroisse était menacée. – Méfiez-vous, monsieur le curé, m'a dit ces jours derniers, mon brave homme de maire⁹⁰, il paraît que les Jésuites sont à Grenelle; ils viennent d'ouvrir une de leurs maisons rue du Commerce; Monsieur le curé, méfiez-vous!" Sans doute, l'instituteur aussi, avait-il été prévenu contre les Frères.

Ces derniers le connaissaient, par le curé précisément, qui le leur avait décrit comme un homme très honnête, instruit et dévoué à ses enfants, autant à leur éducation morale qu'à leur instruction. Catholique à son arrivée à Grenelle, il avait renoncé à la pratique de sa foi, sous la pression du maire de l'époque, qui lui avait fait comprendre que s'afficher publiquement catholique pouvait nuire à son école. L'instituteur ne crut pas devoir résister à de telles injonctions mais il conserva sa foi et veilla scrupuleusement sur la moralité et l'instruction religieuse de ses élèves. M. LePrevost lui-même très attaché à ces écoliers, pensa qu'une visite au jeune instituteur pouvait avoir une chance de succès. Accompagné du F.Maignen, il se présenta chez lui où il reçut, d'abord, un accueil poli mais réservé. Bon musicien, chanteur remarquable et compositeur de talent, l'instituteur fut frappé des manières affables et des propos persuasifs de M. LePrevost sur la bibliothèque et ses bons effets sur les enfants et de l'entendre le féliciter de ses élèves dont M. LePrevost sut faire remonter, tout naturellement, le mérite jusqu'à leur maître: bref, il fut charmé et conquis, il donna un autre ton à l'entretien qui s'acheva, de part et d'autre, avec une expansion pleine de confiance. La paix fut conclue, l'interdit levé et les écoliers, plus nombreux que jamais, se remirent, comme par le passé, à fréquenter la petite bibliothèque de Grenelle.

Ce jour marqua le début d'un autre retour. Les rapports avec l'instituteur se firent plus étroits et on le vit bientôt se dévouer aux œuvres de la conférence. Le premier jour du mois de Marie, que les Frères organisèrent à la paroisse, sa belle voix rehaussa l'éclat de la cérémonie, et seul, le talent oratoire du P.Millériot lui disputera la vedette. Il reviendra ensuite complètement à Dieu et mourra chrétiennement, à quelques années de là.

Encore une fois, la parole de M. LePrevost avait transformé les cœurs.

⁹⁰ Ce n'était pas encore M. Thibouméry, maire de Grenelle et de Vaugirard, qui se montrera très favorable à la communauté des Frères.

Malgré les troubles, M. LePrevost n'avait pas interrompu ses activités charitables à Grenelle et à Paris. Les associés de la Sainte-Famille avaient pu suivre leur retraite annuelle du 8 au 14 août, à la chapelle des Carmes. Alors que la situation semble se calmer, le fondateur s'accorde un temps de repos et part pour Duclair.

C'est là, que, toujours animé de la même ardeur charitable, il incite ses frères, dans une lettre du 26 août, (un an jour pour jour après celle de 1847), à persévérer dans leurs petites œuvres comme dans leur vie de prière: c'est dire qu'il les affermit toujours plus dans leur vocation. Méditant à la fois sur les événements et sur le comportement de ses Frères, il va en tirer une double leçon: - si la moisson est abondante, sa communauté, même avec peu d'ouvriers, est appelée à y travailler; - la fécondité des œuvres est liée à la vie de la prière.

La guerre civile, sur fond de crise sociale, qui s'est déroulée sous ses yeux, lui a révélé "l'immensité du mal", qu'engendre, non pas l'industrie en elle-même, mais l'industrie "aujourd'hui constituée, produit d'une concurrence jalouse, des prétentions égoïstes des uns, des exigences injustes des autres". Il faut que le christianisme relève le défi de spiritualiser et de vivifier "l'industrie moderne, comme il a vivifié et relevé le travail dans tous les temps". On croirait lire quelques lignes de la future encyclique de Léon XIII, *Rerum Novarum*, de 1891, sur la condition des ouvriers!

Avec l'industrie, la pauvreté de l'Ancien Régime, perçue comme mal ponctuel, voire comme un problème strictement individuel, a pris une autre dimension. "Elle n'est plus un accident, dira Villeneuve-Bargemont, mais la condition forcée d'une grande partie des membres de la société". Bien plus, "l'industrie attire la misère, avant même de la sécréter". En attirant des bras potentiels, l'activité industrielle sert de révélateur à la misère, jusque-là "masquée" à la campagne par le sous-emploi: à la ville, plus de repères, plus de solidarité.⁹¹

Ce paupérisme, M. LePrevost le voit également ainsi, mais sa vision se veut plus large. Les transformations économiques qui affectent son pays ne changent pas encore en profondeur le paysage traditionnellement rural de la France. C'est en pasteur qu'il réagit: il voit tout un peuple à évangéliser: "la misère n'existe réellement que là où fleurit l'industrie,...l'ouvrier est placé dans des conditions qui lui font oublier Dieu...son œuvre n'est plus faite en association avec le Créateur...le fruit de son labeur n'est plus que l'argent...il semble qu'il manque à la gloire du christianisme d'avoir spiritualisé et ennobli l'industrie moderne, comme il a vivifié et relevé le travail dans tous les temps".

"Le mal est immense, on pourrait s'en effrayer, écrit-il à ses Frères, mais "nous continuerons à travailler à cette tâche par nos toutes petites œuvres et dans la mesure de nos forces; nous patronnerons nos apprentis, nous moraliserons quelques pauvres ouvriers, sans nous étonner des difficultés...prions beaucoup et nous soulèverons par la prière ces masses corrompues par le souffle de l'industrie...si la prière ne les féconde et n'agrandit leur action, nos œuvres sont de futiles jeux d'enfants.." Ainsi, l'élément nouveau de sa réflexion, par rapport à 1847, est le rôle qu'il assigne à la prière dans l'efficacité de leur mission. Car, sortis sains et saufs d'une telle tourmente, voyant mieux l'ampleur de la tâche qui les attend, convaincus de l'utilité de leur apostolat, comment ne pas défaillir? C'est l'heure de croire en la prière, le meilleur agent apostolique. Pour tirer la masse des pauvres et des ouvriers loin du matérialisme et de la corruption, ce n'est pas l'argent qui sera le plus efficace, c'est la prière, "la seule grande puissance du monde"...La prière comme puissance d'apostolat: jeux d'enfants que leurs œuvres, si la prière ne "les seconde et n'agrandit leur action".

Les Frères avaient déjà expérimenté la place nécessaire de la prière dans leur vie d'œuvres. Ils ont acquis le "petit monastère de Grenelle" pour s'établir davantage dans le

⁹¹ A.Gueslin, *Gens pauvres, pauvres gens*, op.cit., p.94.

calme et le recueillement. Lettre du 26 août 1847: "Prions de tout le souffle de notre âme, travaillons avec un saint courage.." Lettre du 26 août 1848: "Prions beaucoup, chers amis, et nous soulèverons par la prière ces masses..."

Mais, assurément, M. Le Prevost n'avait établi, de façon aussi explicite, le lien entre la prière et la fécondité de leur action, entre la "seule grande puissance du monde" et les "minces résultats" de leurs œuvres.

M. Maignen entre la *surprise d'un jour* et la *guerre sociale* de 1848

Maurice Maignen n'a pas laissé de commentaires "à chaud" sur les événements qu'il a vécus pendant la Révolution de 1848. Comme ses Frères, il est absorbé par les Œuvres, à Grenelle et à Paris. En juin, on l'a déjà évoqué, il est sur le terrain, avec le F. Myionnet, auprès des blessés, ou accomplissant son service de garde national. Mais toute sa vie, il reviendra sur son expérience et il ne cessera pas de réfléchir à "sa" Révolution de 48, à la *surprise* de février et à la *guerre sociale* de juin, comme il aura coutume de résumer les deux moments d'une seule et même révolte.

"Les barricades de Lyon, [en 1831], ni tant d'autres révoltes qui les suivirent, ni même la révolution de février, cette surprise d'un jour, ni la guerre sociale de juin, n'ont fait cesser la misère et donner au peuple la liberté. Ce n'est pas la réforme dans les constitutions et dans les lois qui sauve les peuples, c'est la réforme dans les coeurs".⁹² La réconciliation du peuple et de l'Eglise, de l'ouvrier et du prêtre, par la réorganisation du travail, a manqué de se réaliser. Il convient pourtant de persévérer, car *Il faut montrer au peuple, Puisse le peuple être éclairé!*, ces expressions reviennent constamment sous sa plume à l'occasion des événements de 1848.

Quatre documents nous fournissent de précieux indices sur ses réactions face à cette *surprise d'un jour* et à cette *guerre sociale*. En 1851, dans une lettre à son frère Eugène, on apprend qu'il a cru possible, avec bien d'autres catholiques, le rapprochement du peuple et de l'Eglise à la faveur des premiers soubresauts de cette révolution, qu'il voit malheureusement confisquée au détriment des ouvriers. Seize ans plus tard, en 1867, il racontera, sous forme de chronique, son expérience vécue des jours d'émeutes. En 1879, à la suite d'une visite imprévue au Cercle Montparnasse, il fraternise avec un ancien quarante-huitard, révolutionnaire et mystique. Enfin, en 1879-1880, alors qu'il travaille à la biographie de M. LePrevost, il consacre un chapitre entier aux événements vieux de trente-deux ans...

Qu'il se fasse chroniqueur, épistolier, portraitiste ou historien, son idée directrice est le rôle de l'Eglise et de ses institutions: elles seules ont la clef du problème social. Car elles seules ont toujours protégé les hommes, les ouvriers-artisans en particulier, en leur donnant liberté, bien-être, fraternité et dignité sociale. Lisez sans préjugé l'histoire d'hier, martèle le F. Maignen, voyez qui aujourd'hui s'occupe des vrais intérêts du peuple et concluez: la vérité de l'histoire et la charité des Œuvres vous amènent à voir en l'Eglise la "mère", celle qui donne la vie, nourrit et protège.

Feuilletons avec lui les pages de son album des années 1848.

⁹² *Les Misérables d'autrefois*, Préface, Maurice Maignen, 1863.

Amour du métier, amour du peuple ouvrier, fidélité à sa foi chrétienne, belle intelligence, voilà peut-être quelques raisons pour lesquelles le F. Maignen se trouva, un jour de 1879, en sympathie -empathie serait plus exact-, avec l'ouvrier qui vint frapper à la porte du Cercle Montparnasse. La conversation roule bientôt sur 1848, ses rêves et ses espérances, ses combats et ses désillusions. Le visiteur revient régulièrement et comme M.Maignen, après chaque entretien, n'oublie pas d'en noter l'essentiel, il y a bientôt matière à portrait.

"C'était un jeudi de l'année 1879, où je fis connaissance de René-François Delahaye, ouvrier sellier, une des figures de travailleur chrétien les plus remarquables que j'ai connues. C'était un robuste vieillard normand...l'âge ne l'avait nullement courbé, ni ralenti sa démarche vive et sûre. Ce que l'on a défini en deux mots, l'esprit naturel de l'ouvrier de Paris, René-François Delahaye le possédait très vif, très primesautier, très personnel. Il contrastait étonnement avec le laisser-aller de nos jours dans toutes les conditions et semblait le dernier type de ce respect de soi-même et des autres qui faisait le fondement de l'éducation et des mœurs françaises, qui a survécu longtemps à la Révolution, mais qui semblent entièrement disparues dans les nouvelles couches".

Le F. Maignen admire en lui "ce que Dieu sans doute aime par-dessus tout, la dignité dans la pauvreté, la joie dans la souffrance, la liberté de l'âme au milieu des privations matérielles, l'élévation du cœur et de l'esprit imperturbable dans les épreuves de sa condition d'ouvrier". Plus il apprend à le connaître, plus il apprécie ce caractère loyal qui lui raconte sa vie, sa jeunesse, ses campagnes de soldat, son rôle dans les mouvements révolutionnaires de 1848 et dans la création de chambres syndicales avant la lettre. "Des préjugés inguérissables contre l'autorité du maître, un certain penchant à la sévérité, et peut-être à l'envie, à l'égard du riche et du puissant. Traces effacées des impressions de jeunesse en 48. Mais sans âcreté, ni amertume, ni surtout sophisme pour formuler en doctrine l'appétit de la spoliation".

Ce qui semble surtout les avoir rapprochés l'un de l'autre, ce fut le cœur! "Un cœur exquis, avec un certain vent de fronde qui est dans notre sang à tous, même chez les plus ultra-autoritaires, contre-révolutionnaires, etc...cela sans aucune méchanceté, affaire de pays et de tempérament, vraiment on ne pouvait lui en vouloir pour sa démocratie mystique et sa naïve liberté de l'âge d'or". Visiblement, Maignen est sous le charme.

Or cet ouvrier peu ordinaire est un républicain catholique, "mais tout à fait catholique et avec le Pape pour de bon...c'était un républicain de la république de 1848, qui fut d'abord idéale et mystique. Il était resté tel. Il eût été de ces révolutionnaires qui, dans le pillage des Tuileries, sauvèrent un grand crucifix et le portèrent en triomphe, au milieu des révoltés qui se découvraient sur son passage, jusqu'à Saint-Roch; aussi était-il loin de regarder comme des frères les républicains du jour [M.Maignen écrit en 1883] qui décrochèrent les crucifix des écoles et des hôpitaux ou qui les font sauter à la dynamite. Cet honnête homme aimait trop la liberté pour appeler République le régime qui accomplit de pareils faits". Car l'ouvrier-sellier exhibe de ses tiroirs des images populaires de ces années-là, qui représentaient la République "appuyée sur le Christ et faisant tomber les chaînes de tous les esclaves. Il avait gardé la plus curieuse de ces images républicaines et archicléricales. Il fit partie du Cercle démocratique et catholique qu'avait fondé Frédéric Arnaud de l'Ariège. Il fut l'un des plus dévoués propagateurs de l'idée syndicale. Son action politique cessa avec l'Empire, nullement son dévouement populaire. Il aurait pu s'établir patron et finir ses jours dans le repos et dans l'aisance. Non, il ne voulût pas être du côté des employeurs, mais avec les employés, et se dévouer pour leur amélioration jusqu'au dernier jour, sans aucune ambition, mais par cet amour entier du peuple qui procède de la foi chrétienne".

Par-delà la divergence des opinions, il y a quelque chose de plus fort et de plus vrai qui unit les hommes de cœur...l'amour du peuple, l'amour de l'ouvrier qui s'enracine dans la foi et que Maignen appellera "la religion de l'ouvrier".⁹³

L'année même de cette rencontre, 1879, M. Maignen a entrepris de rédiger la vie du Père LePrevost et de sa Congrégation. Une large place va y être donnée à "la communauté pendant la révolution de 1848". Dans ce retour sur les événements du passé, il ne peut oublier le présent, marqué alors par la division des partis monarchistes, sonnait bientôt le glas d'une restauration de la monarchie. "La révolution de 1848 fut bien moins le triomphe d'un parti politique, celui de la république sur la monarchie, que *la révolution de la misère*. Depuis longtemps, les murmures des peuples grondaient sourdement dans ses masses profondes...un demi-siècle après la victoire de la révolution sur l'ancien régime, accomplie au profit du peuple et sous prétexte de son émancipation et de son bien-être, une révolution éclate contre l'état social nouveau...comment se faisait-il donc que l'oppression et la misère du peuple subsistassent après la destruction de l'ancien régime, à ce point qu'une nouvelle révolution faite par le peuple fut si rapidement victorieuse?"

La révolution de la misère. C'est le thème central de sa chronique *Pasteurs et Mercenaires*, (1867), où il fait le récit des jours d'émeute qu'il a vécus, quinze ans plus tôt, en juin 1848. Ce qu'il y met en scène coïncide avec la vérité qui se dégage objectivement de l'événement historique.

"Le peuple meurt de faim en présence des plus superbes récoltes; le peuple est nu devant les manufactures croulant sous leur surproduction, le peuple erre sans asile et comme vagabond dans les rues de nos cités, bordées de palais à vendre ou à louer, vides d'habitants. Ainsi le veut la Révolution. Toujours la misère". 1848 fut vraiment l'insurrection de la misère et de la faim. Maignen ne raconte pas une histoire sortie de son imagination, mais il parle en témoin digne de foi, en homme qui connaît le monde des ateliers et celui des mansardes ouvrières; il a vu de ses yeux les maux du peuple. Il ne pouvait manquer de faire allusion au fameux dialogue du 23 juin, entre le savant (et maire de Paris) Arago et les insurgés, place du Panthéon: "Mais pourquoi vous révoltez-vous contre la loi? Pourquoi ces barricades?"- Pourquoi nous faire des reproches, M. Arago, vous n'avez jamais eu faim, vous ne savez pas ce qu'est la misère!".

Ses personnages -familles ouvrières, conspirateurs, soldats, mobiles, bourgeois, clercs, religieuses, médecins-, ne jouent pas un rôle de composition...Tel un grand reporter au cœur d'événements qu'il commente en direct, le F.Maignen couvre l'actualité d'une *guerre sociale*, civile et fratricide..."C'étaient les enfants de Paris sous le nom de gardes mobiles, massacrant leurs pères, leurs mères, leurs frères et sœurs...c'était l'ouvrier de Paris mitraillant ses propres enfants...cinq cent mille âmes contre cinq cent mille âmes...le grand crime social qui a enveloppé Paris tout entier".

Conscient que le drame des ouvriers est dans leur crédulité qui les rend plus sensibles aux promesses des mercenaires qu'aux exhortations des vrais pasteurs, il leur crie: n'ayez pas peur de l'Eglise! Venez à elle, elle est votre Mère!" Comme Mgr Affre, le pasteur, est mort pour la paix et la réconciliation, suivez-la, elle seule est le bon Pasteur, "qui donne sa vie pour vous".

⁹³ En contrepoint, voir l'itinéraire de l'ouvrier catholique devenu farouchement anticlérical, Anthime Corbon, vice-président de l'Assemblée constituante en 1848, pour qui l'Eglise fut toujours l'obstacle. Cf. F.A. Isambert, *Christianisme et classe ouvrière*, Paris, 1961.

Trois ans ont passé. 1851 s'achève et Louis-Napoléon Bonaparte, fort de son coup d'Etat du 2 décembre et de son plébiscite du 21, s'apprête à solenniser l'avènement du nouveau régime par un *Te Deum* à Notre-Dame. M. Maignen écrit à son frère pour les fêtes de fin d'année. Et comme ce dernier lui a signifié son désir de passer dans le camp des opposants à Louis-Napoléon, Maurice entend le lui déconseiller et pour cela, il lui explique pour qui et pourquoi il a voté en 1848 et en 1851.

Il lui avoue d'emblée que, dans cette période de bouleversements, il n'a pas eu de "principes" politiques très arrêtés. Ni légitimiste, ni orléaniste, il reconnaît qu'il n'entend pas grand'chose à la politique, qu'il s'est même trompé, "puisqu'il n'a vu dans la révolte de février qu'une émeute insignifiante qui serait vite réprimée par le roi". A l'élection présidentielle du 10 décembre 1848, il "vote de toutes ses forces pour Cavaignac". Quant au coup d'Etat et au plébiscite, il se voit "obligé de s'unir avec tous les gens honnêtes et amis de leur pays, de son honneur, de sa vraie dignité pour chanter avec conviction et sincérité le *Te Deum* du 5 janvier". Ce qui importe est de s'opposer au socialisme et de faire confiance à qui peut permettre à l'Eglise de faire fleurir ses institutions. Il fustige la classe bourgeoise "athée, égoïste et lâche; le peuple est bon, naturellement religieux, mais ignorant, parce que la bourgeoisie en tracassant l'Eglise et ses institutions, l'a empêché d'exercer toute espèce d'influence morale ou spirituelle". Il s'en prend surtout au socialisme qui "vient disputer le peuple à l'Eglise, le peuple que la bourgeoisie a oublié et abandonné, le peuple qui ne connaît plus l'Eglise".

Et, revenant sur le passé: "Tu te crois encore en juin 48! Oui, alors il y avait une république, il y avait des républicains, il y avait de grands caractères, Marrast, Cavaignac, Sénard, Lamartine. Mais aujourd'hui les vrais républicains sont devenus socialistes. La vraie république sincère et modérée qui a duré quelques mois sous Cavaignac a été bientôt divisée. Il n'y a plus aujourd'hui de républicains de 48. Je n'aime guère les Décembristes, ni les orléanistes, et je ne crois pas aux légitimistes, mais il ne s'agit guère de ces gens-là aujourd'hui. Il ne s'agit pas de monarchie ou de république ni de dynastie. [...] Louis-Napoléon sera perdu du jour où il croira que c'est lui dont on veut. Ce sont des autres dont nous ne voulons pas. Nous ne voulons pas de l'anéantissement des nobles et magnifiques institutions catholiques. Nous voulons la foi, la charité et avec elles, aussi, la poésie et la liberté pour notre patrie. Non point la liberté du vote, mais la liberté de la conscience et de la pensée. Nous ne voulons pas des hommes de 93 qui fermaient les collèges en même temps que les églises. Chose étrange, aujourd'hui les vrais libéraux, les hommes de cœur et de pensée ne peuvent plus autrement que de les renier tous, en se confiant à l'homme qui gouverne aujourd'hui la France et qui peut la sauver".

Des hommes de cœur et de pensée, épris de liberté pour l'Eglise et ses institutions, la France de 1848 et de 1851 n'en manquait pas...Ozanam, Veuillot...Dans *L'Ere Nouvelle*, le premier déclare qu'accepter la République n'est pas un malheur des temps auquel il faut se résigner, mais un progrès qu'il faut défendre (1^{er}.03.1848); quant au second, il abonde dans le même sens: "Dieu parle par les événements...la Révolution de 1848 est une notification de la providence...l'Eglise ne demande aux gouvernements humains qu'une chose, la liberté. Que la République française mette enfin l'Eglise en possession de cette liberté que partout les Couronnes lui refusent ou cherchent à lui ravir, il n'y aura pas de meilleurs et de plus sincères républicains que les catholiques français" (*L'Univers*, 27.02.1848).⁹⁴

⁹⁴ "Que l'esprit du jour pesât trop sur ce langage, c'est certain, mais il était fondé dans les reproches". Eugène Veuillot, *Louis Veuillot*, 2, 1901, p.209. En 1892, une autre occasion de "ralliement" se présentera, mais le contexte aura changé. Les républicains au pouvoir mènent une politique laïciste et antireligieuse telle qu'un fossé se creuse entre une société civile de plus en plus athée et l'ensemble des croyants dont la conception intégrale de la religion refuse qu'elle soit réduite à une affaire privée.

M.Maignen ne concluait pas autrement: "Je suis pour qui donnera à l'Eglise la plus grande somme de liberté pour répandre ses lumières divines et consolantes, pour faire le bien. C'est ici la pierre de touche de la bonne ou mauvaise politique. Peu importe même si ceux qui, maîtres du pouvoir, veulent se l'assurer davantage, par des démonstrations religieuses, peu importe la sincérité intime de leur conviction. [...] La Providence dirige les actions des hommes bons ou mauvais, pour la plus grande gloire de son Eglise".

Lorsque, des années plus tard, M.Maignen écrira la vie du fondateur, et qu'il racontera l'histoire de la communauté pendant la Révolution de 1848, il constate rétrospectivement la protection manifeste de la Providence, ce qui l'autorise à affirmer que 1848 est l'année où la Congrégation "fait ses preuves, en donnant le témoignage d'une foi véritable dans le secours de Dieu et d'une humilité vraie, prête aux actions les plus simples, aux œuvres les moins attrayantes" [asile des vieillards, (en mars), mois de Marie à Grenelle, (en mai), fourneau économique (en décembre,) et bien d'autres]. Au sortir de l'épreuve, les Frères sont comme étonnés d'avoir tenu bon! Eux si faibles, eux si peu expérimentés, ils ont été capables de faire un peu de bien dans des conditions difficiles.

En outre, pour le F. Maignen, cette vertu de force est illuminée par "l'intelligence du pauvre", au sens où la mission de Grenelle lui a fait découvrir la *nécessité de leurs oeuvres propres*, de Frères de Saint-Vincent-de-Paul: "Cette tâche de ramener tant d'âmes à l'action des paroisses est bien difficile, il faut bien le reconnaître, avec les seules ressources du ministère pastoral. Le clergé des grandes villes, absorbé par une administration à laquelle il a peine à suffire, ne peut ordinairement remplir cette mission tout apostolique. Comment atteindre ces âmes, sinon par l'union des oeuvres et de la paroisse, de toutes les oeuvres de zèle et de charité, intelligemment et sincèrement associées? Et c'est surtout par l'apostolat des laïques que cette recherche et ce groupement des brebis dispersées peuvent s'effectuer".

De telles assertions n'avaient rien d'une thèse *a priori*, mais tiraient les leçons d'une expérience pastorale en paroisse de la banlieue parisienne. 1848 fait ainsi apparaître, comme en filigrane, le spécifique de l'apostolat des Frères, qui relèvera désormais d'une triple nécessité:

- a) celle des oeuvres commencées par des religieux laïcs, car elles répondent bien à un besoin des marginalisées et délaissées;
- b) celle du ministère sacerdotal dans le cadre d'oeuvres vouées aux pauvres et aux ouvriers;
- c) celle de la double action sacerdotale et laïque, unie et sagement concertée avec l'autorité paroissiale, condition voulue par la providence pour rendre efficace l'apostolat des milieux populaires. (Pour l'heure, la concertation avec la paroisse est au beau fixe. Viendra bientôt le temps des désillusions.)

Enfin, son regard se détache de la seule année 1848 pour couvrir une plus large période qu'il prolonge jusqu'en 1852: les cinq années qui vont de 1848 à 1852 sont, dans l'histoire de la Communauté, le temps où elle commença à croire à sa mission dans l'Eglise, où "elle prend corps et se fortifie en esprit et en grâce". Ce temps de l'identité pour son Institut, le Frère Maignen le résume en trois étapes décisives:

1848: "c'est en ces jours d'agitation que naissent et se multiplient nos œuvres les plus secourables aux misères des pauvres";

1849: "c'est le moment choisi par le Seigneur pour établir sa demeure permanente parmi nous."

1850: "c'est l'heure de l'arrivée du premier prêtre." (Henri Planchat),

autant de jalons qui balisent le chemin des Frères jusqu'en 1852, année de leur premier règlement officiel et de leurs premiers voeux.

Cependant, 1852 aurait pu aussi bien signer l'acte de décès de l'Institut que son certificat de bonne santé...Le fondateur était prêt à toute éventualité, "vivre ou mourir", selon qu'il plairait à la divine sagesse. Car, fin 1848, la stérilité du recrutement se fait cruellement sentir. Si les activités charitables se développent, elles ne s'élargissent pas autant qu'il le voudrait.

Pour l'année 1849, le journal de communauté, toujours rédigé par M. LePrevost, consacre plusieurs pages à la question du recrutement du personnel, des admissions, des essais, de la persévérance. Par exemple, avec une demande qui émane de membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul le problème surgit de savoir s'il faut admettre des frères, "vivant à l'extérieur et gardant leur position dans le monde". Autre question: l'admission de Frères ap-tes "seulement aux travaux manuels".

Mais l'événement le plus notable de 1849 se produit à Grenelle: le Premier Tabernacle.

"15 octobre: Fête de Ste Thérèse: jour à jamais mémorable pour la petite famille: par une faveur aussi inespérée qu'imméritée, Mgr l'Arch. de Paris a daigné nous accorder la permission de faire dire la messe dans notre pauvre maison et d'y conserver le Très Saint Sacrement!..." Le 4 septembre, c'est en apprenant la nouvelle qu'on autorisait la Communauté à célébrer la messe et à conserver le Saint-Sacrement dans son oratoire de Grenelle, que, de Duclair où il séjourne, il avait adressé à ses frères une très belle lettre, toute de reconnaissance et d'action de grâces. Après son hymne à la Charité et son hymne à la prière, c'était l'hymne à la Sainte Eucharistie et à la Croix. "Le bien-Aimé, en entrant sous notre toit, y viendra avec la croix; c'est son seul trésor..qu'il soit le bienvenu et sa croix avec lui...car l'heure de devenir humbles, pauvres et mortifiés est enfin arrivée..."

Du côté des œuvres, c'est toujours l'heure de l'humilité pour les Frères à Grenelle et à la rue du Regard. M. LePrevost intervient pour que les Petites Sœurs des Pauvres puissent s'établir à Paris et leur offre de s'installer provisoirement à Nazareth. A Paris, une épidémie de choléra fait plus de 16.000 morts.

C'est le début d'une nouvelle initiative charitable de M. LePrevost qui, en se concrétisant par la fondation d'un orphelinat, va, par contrecoup, donner une nouvelle dimension à la vocation du Frère Maignen.

1852 : des fêtes et des almanachs pour les apprentis

A la suite de l'effroyable épidémie de choléra qui ravage Paris de mars à septembre 1849, M. LePrevost et quelques confrères de la Société de Saint-Vincent-de-Paul se sont offerts pour prendre en charge une cinquantaine "d'enfants-orphelins du choléra". En janvier 1851, Clément Myionnet quitte ainsi la rue du Commerce pour s'installer au 39, rue de l'Arbalète, près de la rue Mouffetard, dont M. LePrevost fera, dès la fin de l'année, la nouvelle maison-mère de l'Institut. Quatre jours rue du Regard, et le reste de la semaine avec ses orphelins, le régime auquel est soumis le F.Myionnet ne peut se soutenir bien longtemps. Pour se consacrer exclusivement à ses orphelins, il laisse donc ses fonctions de directeur du patronage au Frère Maignen.

Or, l'année même où le fléau frappe la capitale, Tavernier, le trésorier de l'une des petites Conférences d'apprentis du Patronage, termine son apprentissage. Le 5 août, au cours

d'une réunion solennelle, en présence du président de la commission du patronage, M. Bourlez, des abbés de Ségur et Ledreuille, il suggère la fondation d'une société de secours mutuels. La pratique commençait à se répandre de ces associations d'entraide et de prévoyance pour des cotisants rassemblés par profession, grâce à des secours temporaires pour raison de maladies ou d'infirmités. L'idée parut judicieuse et les autorisations obtenues, dès le 30 septembre, les anciens patronnés ou anciens apprentis purent tenir leur première réunion. Mais il ne suffisait pas de voter un règlement, il fallait encore payer la cotisation, pour des dépenses en cas de maladies "qu'on ne craint guère à 18 ans"... L'affaire allait tourner court, quand on s'avisait que dans le quartier du Gros-Caillou, l'Œuvre de Saint-Jean avait su occuper ses jeunes ouvriers, en les réunissant les dimanches soirs dans l'appartement de son directeur, M. de Lambel. Toujours attentif à l'organisation, le F.Maignen constate que cette œuvre marchait à merveille, même réduite au seul ..superflu: des jeux, des friandises, et surtout la présence dévouée du Directeur, "âme de ces réunions par sa tendre affection et l'esprit de famille".

Ce fut donc le 3 mars 1850, qu'à la rue du Regard, l'on adopta aussi thé et gâteaux. Et pour trouver l'homme de dévouement qu'il fallait, on alla frapper à quelques rues de là, chez ces "Messieurs de la rue Cassette". L'abbé de Ségur accepta d'animer l'œuvre naissante, baptisée Œuvre des Gâteaux, qui était appelée à devenir l'œuvre des jeunes ouvriers.

Dans une lettre au F. Myionnet (décembre 1880), M.Maignen l'invite à venir "fêter les 25 ans de l'Œuvre des Jeunes Ouvriers, notre œuvre, car nous l'avons commencé ensemble...vous en aviez tracé le premier sillon avec Mgr de Ségur, dans notre grenier transformé en salon. On l'appelait alors l'Œuvre des gâteaux. Venez dimanche célébrer les noces d'argent de cette œuvre des premiers temps, vous retrouverez plusieurs de vos enfants, qui seront heureux de vous revoir; j'ai vu Lapeyre, hier soir, c'est un enfant qui a maintenant 49 ans...."

Car dès 1846, les deux Confrères avaient constaté que les enfants avaient cette persuasion qu'une fois leur apprentissage terminé, ils devaient quitter le patronage. Ils avaient donc fait part à la petite commission du patronage de leur souci "d'occuper, dit le procès-verbal du 10 décembre, d'une manière qui les attache plus fortement à l'œuvre, les plus âgés de nos apprentis qui depuis quelque temps, paraissent ne plus goûter autant les exercices du Patronage". Et C. Myionnet d'inviter l'assemblée à réfléchir sur ce point particulier. Il faudra attendre ce 3 mars 1850 pour le voir résolu. Grâce à M. de Lambel, on avait trouvé comment arrêter l'hémorragie: on proposa aux anciens apprentis de goûter à une autre nourriture que celle des activités du Patronage, qui pourtant était bonne et substantielle. Mais ils n'y avaient plus droit, car ils étaient devenus enfin des ouvriers!

Mais, une fois lancée, l'œuvre ne fut pas l'objet de soins constants, ni de la part de Myionnet, directeur général de la rue du Regard, ni de celle de Maignen, pris le jour et la nuit par ses activités à Grenelle et par la rédaction de ses almanachs pour l'écolier et l'apprenti, comme nous le verrons. En février 1852, elle crut perdre son âme, lorsque son dévoué aumônier, l'abbé de Ségur, dut quitter Paris pour Rome. Qui allait prendre la relève?...

Vint alors un jeune Confrère au nom prédestiné, Malherbe, plein d'ardeur et doué pour créer cette ambiance chaleureuse si appréciée des jeunes ouvriers, qui proposa ses services, avec l'aide d'un jeune prêtre, l'abbé Isoard. Il dépoussiéra les murs et surtout fit ajouter à la tasse de thé, des entretiens animés, de la musique, de la poésie, de l'entrain, de la cordialité, "la vie de l'intelligence et du cœur", selon l'expression de M. Maignen. La soirée se terminait sur un bouquet spirituel de l'abbé. Bref, peu ou pas de règlement, mais une atmosphère de convivialité et de piété, sur le modèle de celle qui se respirait autrefois, au 16^e siècle, dans ces premiers patronages que furent les *oratorios* de Philippe Néri, l'apôtre charismatique de la jeunesse de Rome.

Hélas, les effectifs de l'œuvre étaient trop irréguliers, passant d'une semaine à l'autre de 100 à 40 participants, pour qu'elle donnât de solides espérances. Les changements d'obédience qui interviennent le 16 août 1852: C.Myionnet nommé à l'orphelinat de la rue de l'Arbalète remplacé par M.Maignen à la direction du Patronage, autorisent ce dernier à se dégager de Grenelle et à mieux se dévouer à l'œuvre du Patronage et à celle des jeunes ouvriers, qui cohabiteront à l'étage de la rue du Regard jusqu'en décembre 1855 pour prendre ensuite chacune leur autonomie à la faveur de l'installation du patronage boulevard du Montparnasse.

En 1850, le directeur du Patronage de Lille vint rue du Regard. Il ne cacha pas son impression défavorable et exposa ses méthodes qui donnaient de meilleurs résultats dans sa ville du Nord. Paris écouta avec attention mais ne changea rien à ses habitudes: "Lille est Lille, Paris est Paris" pensa-t-on rue du Regard qui attribua les bons fruits, non à la méthode, mais au bon esprit de la population.

Le 12 septembre 1852, peu après sa nomination comme Directeur, Maurice Maignen édictait un nouveau règlement pour le patronage, qui entrainait dans la quatrième période de son histoire: après la simplicité des moyens, les distributions de récompenses et les petites Conférences de charité, qui avaient marqué de leur empreinte l'évolution de l'Œuvre, arrivait *le temps des fêtes à outrance*, selon l'expression même du F. Maignen. On procéda à quelques modifications: "une simple collation, remplaçant les deux repas du dimanche, suppression de la lecture publique des livrets et des séances pour davantage de récréations et de jeux, une meilleure répartition des patronnés, en trois divisions (petits, moyens, grands), chaque section ayant ses horaires et son encadrement; réunions des jeunes ouvriers le dimanche soir...); introduction de la gymnastique; soirées avec divertissements et représentations tous les dimanches, plus variées que dans les cafés-concerts les plus réputés; zèle des confrères et des aumôniers, de 10h du matin à 23h du soir sans répit".⁹⁵

Ce temps des fêtes allait voir la mise en pratique de sa maxime: "pour l'apprenti parisien c'est le superflu qui est le vrai nécessaire".

Or, dans ce superflu-vrai-nécessaire que le nouveau Directeur s'engage à offrir à ses apprentis, il y a les almanachs.

En 1852, dans son *Histoire des livres populaires*, Charles Nisard, ami de Sainte-Beuve, le célèbre critique littéraire que Jean-Léon LePrevost avait fréquenté au temps de sa jeunesse romantique, n'hésitait pas à affirmer que les almanachs sont, "après la Bible, les plus anciens livres du monde". En France, ils pullulent, et presque chaque département, sinon toute ville importante, a le sien. C'est que grâce au colportage, ils peuvent pénétrer dans tous les milieux, et la littérature pieuse n'était pas en reste pour en publier elle aussi. Après 1848, les almanachs populaires, comme *l'Almanach des opprimés* (1850), *l'Almanach de l'ami du peuple* (1849), font florès, tout en servant, pour la plupart, de couverture aux idées républicaines et anticléricales. Jules Michelet l'avait bien compris, lui qui disait de cet instrument de propagande et d'éducation: "L'Almanach est chose plus grave que ne le croient les esprits futiles". Les masses populaires étaient friandes de cette nourriture "spirituelle" à bon marché, avec leurs pages consacrées aux fêtes du calendrier, à l'astrologie, et aux recettes les plus variées. On se délectait surtout de leurs faits divers, de leurs plaisanteries plus ou moins heureuses, et surtout de leurs histoires à épisodes.

Dès 1848, la Société de Saint-Vincent-de-Paul édite *l'Almanach de l'ouvrier et du laboureur* et elle fait imprimer chez E. Bailly, 162 pages pour un *Almanach de l'atelier*. et a

⁹⁵ 1845-1855, *Nazareth à la rue du Regard*, M. Maignen, Rapport 20 juillet 1882, à l'Assemblée générale SSVP.

approuvé le principe d'un almanach pour les maisons de patronages, tâche qu'elle a confiée à M.Maignen. Pour ce dernier, c'est un tel événement qu'il l'annonce à son frère Louis...à la troisième personne:

"Maurice est très occupé en ce moment d'une publication littéraire et catholique qu'il entreprend. C'est l'almanach de l'apprenti et de l'écolier dont on voudrait inonder les ateliers. Trois histoires y figureront. Le manuscrit a été approuvé et le tout paraîtra pour le premier novembre. J'espère que le collège de Juilly en prendra mille exemplaires". Et dans une autre lettre, quelque temps après: ".je travaille à mon almanach et je dessine des bois à graver. Je suis assez content de moi, je t'assure que je ne dessinais pas si bien il y a dix ans. Le dessin est un art d'observation. On ne l'oublie pas et je crois qu'on l'acquiert sans s'en douter, car je ne le cultive guère..."

Ainsi, pour ce premier exemplaire, qui paraîtra le 1^{er} janvier 1851, à 16000 exemplaires, (96 pages, petit format, 9x11cm) Maignen s'était remis à dessiner et c'est lui-même qui illustrera son éditorial: un gamin de Paris, genre titi des Halles, la casquette en arrière, le panier en sautoir, les deux mains profondément enfoncées dans les poches, paraissant fort soucieux..."Mes enfants, dit *l'Almanach*, êtes-vous d'humeur à préférer une belle histoire à une friandise, une image à un sucre d'orge, ce qui instruit et amuse à ce qui régale? Voici un petit livre fait exprès pour vous; oui, pour vous, joyeux enfants, qui riez et pleurez, criez et courez, jouez toujours, étudiez quelquefois. J'ai des histoires pour vous; pour vous aussi; vétérans de l'école, savants de l'an dernier, vous qui, prenant la volée, quitterez bientôt la classe et deviendrez apprentis; déjà peut-être, les bancs vous semblent durs, il vous tarde d'être ouvriers: travailler! gagner! quel bonheur! l'apprentissage est pour vous tout un paradis de joie et de liberté. Le paradis, mes enfants, n'est pas sur la terre, et l'atelier, comme la classe, aura son ennui et ses peines..."

On voit que les écoliers n'étaient pas les seuls à "prendre la volée": la plume du F. Maignen, elle aussi, prenait son envol... pour plusieurs années.⁹⁶ *L'Almanach* se tailla, d'emblée, un franc succès. Outre un calendrier annuel et celui des fêtes religieuses⁹⁷, on y retrouvait les belles histoires de la rue du Regard, (notamment *La première paye*, la première qui fut racontée par M.Maignen, auxquelles il ajouta de charmants petits dialogues, contes et nouvelles. Au fil des années, ses jeunes lecteurs auront droit à un catalogue de jeux, à un recueil de chansons, à des articles de piété signés par Mgr de Ségur. Grâce à un tour de France des œuvres de province, plusieurs rubriques les informaient de la vie et des activités des autres patronages, sans oublier des modèles de contrats d'apprentissage, etc. Qu'on nous permette un court extrait de *La première paye*, qu'il faudrait entendre racontée de la bouche même du jeune directeur, se rappelant sans doute ses propres souvenirs de jeunesse:

"Lorsqu'on me remit trois écus de six livres, c'était la monnaie d'alors, trois grosses pièces blanches toutes neuves, quand je les vis reluire dans ma main, lorsque je les sentis en ma possession comme mon bien, ma propriété, mieux encore le fruit de quatre années de douleurs, de fatigues et de courage, l'étonnement, le bonheur brisaient ma poitrine: j'étais fou de

⁹⁶ Une quinzaine de numéros suivront jusqu'en 1866. Mais les moyens de diffusion restant toujours modestes, il lui faudra, jusqu'au bout, ténacité et persévérance. Dans une lettre à Paul Decaux: "J'ai su chez M. Bray que nos almanachs s'écoulaient bien lentement. Le mien en particulier ne va pas du tout, à peine 5000 ex. sont-ils partis. Je suis menacé d'un déficit écrasant...je vous supplie de veiller à ce que dans le bulletin de novembre on n'omette pas de parler de l'almanach de l'apprenti et de l'écolier dans les réclames" (2.10.1862).

⁹⁷ En tête, sur quatre colonnes, figurait le calendrier des fêtes patronales des corps d'état, arts et métiers. (Vingt-six patrons énumérés, dont les saints Eloi, Nicolas, Crépin, etc.). On le retrouvera dans *l'Annuaire* de 1863. "M.Maignen était loin de penser alors au régime corporatif et à la nécessité de rétablir les corporations que la Révolution avait supprimées. Lui-même, rappelant cette circonstance de sa vie, disait qu'il n'avait alors aucune idée du glorieux passé des corps et métiers". C..Maignen, *Maurice Maignen*, I, p.261.

joie. Sans hésitation, je fis mon devoir. Je courus, avec un élan qui ne peut pas se rendre, à la demeure de mes parents, donner bien vite mon argent à ma mère et me jeter dans les bras de mon père..."

L'Almanach se devait aussi de rappeler que l'enfant du Patronage aimait chanter. "Dans tout jeune ouvrier, disait M.Maignen, il y a un poète." Quoiqu'il en soit de cette qualité que leur Directeur leur attribuait avec les yeux du cœur, cette jeunesse tapageuse et gaie exprimait à sa façon l'amour de son métier, l'entrain, la joie de vivre en chrétien. M.Maignen lui-même mettait cela en chansons, ou faisait appel à des confrères, tel Paul Vrignault, qui deviendra le chantre officiel du Patronage. Les apprentis étaient ravis de se retrouver "croqués" dans leur almanach, et de fredonner, en le lisant, *Les chansons de l'apprenti*, ou *Les P'tits Verts de gris!*:

"Le lundi, bonnet sur l'oreille, chacun se rend à l'atelier,
On a du cœur à travailler, quand on a bien joué la veille!
Tout en poussant gaiement l'outil, on pense aux jeux du Patronage,
Si beaux que l'on voudrait, je gage, rester toujours pauvre et petit."

En 1856, dix ans après son arrivée rue du Regard, M.Maignen réunira la plupart des historiettes en un petit volume, *Après l'école ou l'apprentissage*, qu'il dédiera particulièrement à tous ceux qu'il a "connus, aimés et conseillés longtemps avec un grand bonheur! il est à vous, car c'est pour vous et avec vous qu'il a été fait...c'est votre portrait d'après nature, ou plutôt une suite de croquis tracés d'une main malhabile, mais où vous retrouverez votre jeunesse, les peines et les joies de votre apprentissage". L'archevêque de Paris, Mgr Sibour, lui adressera ce bel éloge: "Je n'aurais pas connu d'avance votre amour et votre dévouement pour les enfants de la classe ouvrière qu'il m'aurait suffi d'ouvrir votre excellent livre *Après l'école ou l'apprentissage*, pour y lire à chaque page ce double sentiment. Il serait difficile aussi de trouver un langage qui leur convienne mieux que celui que vous leur parlez, et d'une manière plus variée, plus ingénieuse de les intéresser, en même temps que de les instruire".

Amour et dévouement oui, car désormais ses talents littéraires et artistiques vont être mis au service de sa vocation apostolique et sociale: sa plume prend le relais de ses crayons et de ses pinceaux pour exprimer le don qu'il a fait de lui-même à Dieu et au peuple.

Dès les premières années de sa vie religieuse, il invite sa famille à partager son enthousiasme pour son peuple, "...suivez-moi, hors de votre tranquille horizon, dans les rues de Paris, chez mes pauvres et mes ouvriers, ou bien dévorant des feuilles ou des livres qui parlent du peuple, écoutant toute parole dite au nom de la fraternité humaine". S'il est vrai que M. Maignen "sait comme d'instinct qu'en ses deux mains il doit tenir Dieu et le Peuple, pour rester fidèle à sa mission de Frère de Saint-Vincent-de-Paul"⁹⁸, c'est parce qu'il ne s'est pas voué à une abstraction, mais qu'il a revêtu symboliquement, on l'a vu plus haut, la blouse d'un être de chair et de sang: l'enfant des milieux populaires, l'apprenti, l'ouvrier, qu'il l'appelle par son nom, qui lui rend visite à l'atelier ou chez lui, qu'il connaît en personne, bref, qu'il aime au point de sacrifier sa vie pour lui.

En dernière analyse, il n'y a qu'un personnage dans son œuvre littéraire, c'est l'ouvrier dont il est le témoin privilégié. M. Maignen sera donc toujours difficile à bien comprendre, et à bien juger, sans pénétrer dans son univers littéraire, sans l'imaginer, jusque tard dans la nuit, ...penché sur sa table de travail, à inventer pour ses apprentis et ouvriers, jeux, récits, historiettes ou scènettes, ...appliqué à la rédaction minutieuse, pointilleuse même, des règlements pour ses Œuvres, -son Patronage à l'heure présente, son Cercle, plus tard-, ou à la préparation

⁹⁸ S. Grandais, sv, *Archives et Documents MM*, N° 4, Rome 1998, p.104.

soigneuse de ses conférences et discours destinés aux Œuvres ou à ses Frères, ...le laisser terminer son article, car le journal attend pour donner le bon à tirer...sans oublier de lui emboîter le pas lorsqu'il s'en va fouiner chez les bouquinistes, à la recherche du livre rare, du manuscrit ou de l'estampe.

Car, bientôt sous la houlette de M. LePrevost et pour le bien de ses jeunes ouvriers, le Frère Maignen se fera journaliste, chroniqueur, et romancier populaire.

1853-1855 : vers l'Association des jeunes ouvriers

Malgré les efforts déployés, les résultats furent décevants: la persévérance et les fruits spirituels qu'on pouvait attendre du Patronage n'étaient pas à la hauteur des espérances.

Entre 1853 et 1855, trois circonstances vont se conjuguer favorablement pour ouvrir à l'œuvre de nouvelles perspectives: la visite de l'abbé Timon-David; la nomination d'un aumônier, le P.Emile Hello; le déménagement du patronage.

Les Annales de "l'Œuvre de la jeunesse pour la classe ouvrière" de l'abbé Timon-David⁹⁹ à Marseille, nous apprennent que le voyage qu'il effectua à Paris, après le décès de sa mère, entre le 11 septembre et le 9 octobre 1853, avait eu pour motif la recherche de subventions et la visite des maisons d'œuvres ouvrières. "Je visitai les œuvres de jeunesse de la capitale. Elles étaient encore peu nombreuses et assez mal dirigées. Il leur a fallu bien des années pour apprendre enfin cette admirable méthode que nous avons apprise, nous autres, et sans tâtonnements, de M. Allemand. Déjà, dès 1853, dans une réunion de directeurs tous remarquables par leur sainteté, leur grand zèle et leur absolu dévouement, nous avons soutenu que jamais on ne réussirait à sauver les âmes par des moyens humains". Timon-David fait ici allusion à la "réunion des œuvres de la charité catholique",¹⁰⁰ mise sur pied à Saint-Sulpice, du 3

⁹⁹ Roger Sauvagnac s.c.j. *Biographie critique de Joseph-Marie Timon-David*, Marseille, 1998, t.III, p. 833 et passim.

¹⁰⁰ M.Maignen a sans doute assisté à ce congrès. Il y fait allusion dans une lettre datée du 13 mai à un frère d'Amiens, lui réclamant le règlement du Patronage que M. Baudon veut "distribuer aux membres du Congrès charitable qui va se séparer." (1.244 à M. Caille). Quant à M. LePrevost, il y fait peut-être référence dans une lettre de 1858, où il autorise, du bout des lèvres, le F. Maignen à participer à ce Congrès d'Angers: "...il se fait dans ces Congrès ordinairement plus de discours

au 7 mai 1853, par A. de Melun, A. Chevalier et leurs amis de la Société d'Economie charitable et où se côtoyèrent, Montalembert, Baudon, Bailly, LePrevost, les abbés Mullois, Le Boucher et Kolping, fondateur du compagnonnage catholique en Allemagne.

Responsable d'une œuvre de jeunesse qui formait, par et à la piété, plus de deux cent apprentis et jeunes ouvriers, l'abbé Timon-David donne un avis nettement négatif sur ce qu'il voit rue du Regard: "Vous perdez votre temps, vos confrères se tuent pour rien. Ce ne sont pas les savantes organisations qui font les œuvres, c'est la grâce de Dieu par la prière et les sacrements." Il leur montra le rôle que devait jouer au sein du patronage une élite spirituelle, la Congrégation mariale, qu'il avait découverte chez les Jésuites, et qui se recrutait parmi les élèves du collège. Ebloui, impressionné, Maignen ne changea pourtant rien à son organisation, car dira-t-il "ces idées étaient si nouvelles et si étranges que malgré notre admiration, nous n'eûmes pas foi dans la possibilité de les appliquer. Ce qui est possible à Marseille ne l'est pas à Paris".

Entre ces deux apôtres de la jeunesse ouvrière, ce fut le début d'une longue et fructueuse amitié, empreinte de fraternelle et réciproque admiration. Leurs chemins se croiseront à Angers, en 1858, au Congrès des directeurs d'œuvres, puis à Marseille où se rendra M. Maignen. Mais leur riche correspondance témoigne, jusqu'à la fin, qu'il y avait désaccord: "Ce fut la différence d'esprit qui m'épouvanta le plus quand je fus vous voir il y a une quinzaine d'années. Jamais je n'avais vu brasser tant de besognes à la fois. La notice de M. Planchat a augmenté mes terreurs. Nous appartenons à une école toute différente..."(Timon-David à Maignen, 29.06.1872).

Il avait bien vu tout ce qu'assumait le jeune directeur de patronage: "Notre F. Maignen, écrivait M. LePrevost travaille toujours avec ardeur à son Patronage qui s'accroît et marche bien; il s'y fatigue beaucoup; il a maintenant un surcroît de travail durant quelques jours; il réunit tout le jour rue du Regard les enfants de la paroisse qui sont en retraite pour la première communion...il prépare un règlement pour son patronage, il vous le communiquera...(1.246, 15.06.1853, à M. Caille).

Cependant, grâce à l'abbé Timon-David, l'œuvre allait progresser."Il nous forçait à nous avouer que nous avons encore beaucoup à faire". Et la "victoire" du prêtre de Marseille sur le frère laïc de Paris fut consommée en septembre 1854, grâce à un autre visiteur, lui aussi disciple de M. Allemand, M. Agniel, qui confirmera le diagnostic de Timon-David."Vous êtes au milieu des morts,...la piété seule est le salut des jeunes gens, ...essayez et vous verrez".

L'essai sera tenté dès le 18 mai 1854, avec l'arrivée du père Emile Hello, nommé à plein temps aumônier du Patronage, où il restera jusqu'à sa mort en 1900! Celui qui deviendra pour ses Frères, le modèle des aumôniers de patronage, ne disposait pas encore de chapelle, mais il rassembla les enfants qui venaient de faire leur première communion et forma avec eux une petite "Congrégation de la Sainte Vierge" qui devint bientôt un foyer de vie, d'entraînement et de dévouement à l'œuvre. Néanmoins, l'œuvre garda encore ses allures et son organisation. "Nous n'attendions plus que le moment de la providence qu'il n'est jamais bon de prévenir, pour réorganiser franchement et complètement l'œuvre tout entière. Peu à peu nous introduisons certaines règles pratiquées à Marseille telles que l'aspirance des nouveaux" [temps d'épreuve imposé avant d'être admis].

Il n'y avait pas que la ville de Lorient, d'où était originaire l'abbé Hello, le nouvel aumônier, qui avait commencé à bouleverser les patronages des Frères. C'était maintenant toute

que de vrai et de solide fruit pour les œuvres; mais enfin, en parlant peu et en cherchant à recueillir quelques lumières dans les expériences des autres..." (1.565- 26.08.1858).

la Bretagne,...puisqu'on allait pouvoir accéder plus facilement à la gare qui la desservait: le 9 mars 1853 tombait le décret d'ouverture de la rue de Rennes, entre le boulevard Montparnasse et les rues de Vaugirard et Notre-Dame-des-Champs. S'ensuivra toute une série de mesures législatives jusqu'aux grands travaux du baron Haussman, qui allaient changer Paris, en provoquant un déplacement de la population vers la périphérie.

M. LePrevost qui s'était déjà engagé à acquérir une propriété à Vaugirard, (aujourd'hui rues Dombasle et de Dantzig), où l'orphelinat de la rue de l'Arbalète s'était transporté, voit ainsi la maison de la rue Notre-Dame-des-Champs promise à la démolition. Il faut quitter les lieux. Comme le bail de la rue du Regard arrive bientôt à expiration, pourquoi ne pas saisir l'occasion de s'agrandir en installant ailleurs, outre un nouvel asile pour les vieillards, l'ensemble des œuvres de la rue du Regard? On élargirait ainsi le cercle de la charité, dont le cœur serait la chapelle? Il trouve celle-ci, entourée d'un vaste terrain, à l'angle de la rue Stanislas et du boulevard Montparnasse, où il pense transférer les différentes institutions qui s'étaient maintenues depuis les origines. Un contrat avantageux est signé le 26 septembre 1854, mais l'affaire doit être menée à son terme. Il va s'y employer tout au long de l'année 1855. A nouveau malade, il a dû rejoindre les Pyrénées, -il est parti le 12 novembre, et ne reviendra que le 23 mai suivant-, mais du fond de sa retraite forcée, il sollicite ses bienfaiteurs et stimule ses frères. M.Maignen est prié de s'activer auprès des entrepreneurs, mais ce dernier est au four et au moulin, car son patronage est lui aussi en pleine réorganisation. M. LePrevost lui écrit de Vernet-les-Bains des lettres pleines de démarches à remplir et où son esprit pratique jongle facilement avec les chiffres, ce qui n'est pas le cas du F. Maurice, qui ne sera jamais très à l'aise dans ce domaine.

"..On doit donner à M. Georges le tiers du montant des travaux après la pose du comble, et les deux autres tiers dans l'espace de deux ans, sans termes déterminés pour les paiements...quant aux intérêts à payer, vous avez le petit livre que je vous ai remis, étudiez-le avec un peu d'attention...il est dû à M. de Kergorlay un semestre échu en juillet, dont vous ne faites pas mention...(326.-28.11.55)". Nouvelle lettre quinze jours plus tard: "..vous m'expliquez trop sommairement la manière dont vous établissez votre état de situation, aussi n'y ai-je rien compris du tout...je ne suis en accord avec vous sur aucun point...la situation reste évidemment lourde et embarrassée.." (335-17.12.1855).

M. LePrevost se veut rassurant: "Dans votre jeune âge, vous avez dû suppléer votre père naturel pour l'aide de la famille, et voilà que devenu homme, il vous faut suppléer votre père spirituel; vos premiers travaux vous ont valu votre vocation, les autres vous obtiendront le Ciel."Mais dans cette attente, le frère vivait une espèce de purgatoire!¹⁰¹

Finalement, la Providence s'y mêla, et tout fut mené à bonne fin. L'ensemble prit le nom de Maison de Nazareth.¹⁰²

¹⁰¹ On peut rattacher à cette période de sa vie le fait qu'un jour, il ait donné à ses frères une causerie au titre provocateur *Pourquoi le purgatoire durera autant que l'enfer*, où, sur un mode plaisant, il explique que les bienheureux sont en paix au paradis, puisqu'il n'y entrera jamais d'économies, leur purgatoire devant durer autant que l'enfer...

¹⁰² On ne trouve pas sous la plume de M.LePrevost l'expression *Maison d'Œuvres*, comme type spécial de la communauté apostolique qu'il désirait voir réaliser dans sa congrégation. Dans une lettre au P. LePrevost, du 29.9.1863, à propos du prochain conseil extraordinaire, M.Maignen suggère d'étudier la "constitution des maisons d'œuvres, qui déjà sont nombreuses et tendent à le devenir davantage..." Le P.Planchat, à ce conseil du 15.10, employa, à propos du patronage de Sainte-Anne-de-Charonne, l'expression *Centre d'œuvres*. Bien plus tard, au Chapitre général de 1894, le P. Anizan, supérieur de ce même patronage, use de l'expression *maison d'œuvres*, dans un rapport demandé par le Supérieur Général, le P.Leclerc, sur "l'étendue de notre vocation au point de vue des œuvres". Par un vote unanime, qui reconnaissait que l'expression répondait bien à la pensée du fondateur, la *Maison d'œuvres* reçut là, officiellement, ses lettres de créance dans l'Institut.

Les apprentis, au nombre de cent cinquante, y furent accueillis le 22 décembre 1855.

Le 25 octobre, M. Bourlez avait donné sa démission de président du Conseil supérieur du patronage et avait été remplacé par le trésorier de la commission administrative, M. Paul Decaux. Ce dernier propose à la Société de Saint-Vincent-de-Paul d'adopter l'œuvre des jeunes ouvriers. Après l'intervention décisive d'un membre du Conseil général, M. Beluze, il fut décidé qu'on supprimerait deux petits patronages, dont les enfants seraient accueillis à Nazareth, pour permettre la création d'une "Maison de jeunes ouvriers", sous le nom d'"Association des jeunes ouvriers de Notre-Dame-de-Nazareth".

Au procès-verbal de la réunion inaugurale, qui eut lieu l'avant-veille de la Noël 1855, on apprend que l'Association se donne comme devise *Tout par Marie*, et que son nouveau directeur, le F. Maignen, signale la présence du F. Myionnet, heureux de "voir se fonder l'Association qu'il avait souhaitée depuis longtemps." Un autre angevin, Chauvigné, étudiant à Paris, -responsable des fêtes, il tient la place tenue par Malherbe à l'Œuvre des gâteaux-, fit la lecture du règlement, selon lequel les membres de l'œuvre étaient divisés en sociétaires, aspirants et invités. Parmi les 32 sociétaires, 6 conseillers furent élus sur-le-champ et, l'après-midi de Noël, trois d'entre eux membres du premier bureau de l'association, avec Henri Lapeyre comme président.

Si 1849 et ses humbles commencements avaient été suivis d'une période laborieuse et tâtonnante, où avaient alterné succès et échecs, 1855 voyait se poser un deuxième jalon et cette fois-ci, l'avenir s'annonçait sous de meilleurs auspices.

L'Association des jeunes ouvriers se présentait comme le complément du patronage des Apprentis de N.D. de Nazareth, mais elle n'offrait pas seulement aux jeunes ouvriers les mêmes avantages que la Société de Saint-Vincent-de-Paul assurait déjà aux apprentis, à savoir des locaux suffisants, un personnel religieux attiré, un encadrement dévoué et compétent.

La nouveauté résidait dans l'importance donnée au règlement "mis au monde" par son directeur, comme un artiste passionné donne naissance à un chef-d'œuvre, et, dans ce règlement, la place essentielle accordée à la piété et au dévouement.

Sur le schéma préparatoire de la réunion du 23 décembre, le F. Maignen a soigneusement noté le respect dû à son "enfant", élément essentiel de l'association:

- "Grande attention pour la lecture du règlement. Chose sacrée. Il doit être accepté cordialement et sincèrement. Tous ses articles ont été réfléchis, médités, mûris. Nous le voulons dans son ensemble et ses parties, tel qu'il est. C'est l'œuvre de 50 ans d'expérience dans les œuvres, ce n'est pas notre œuvre. C'est l'œuvre de la Vierge Marie qui l'a inspiré. Avec quel esprit devons-nous l'écouter (*esprit du monde* –défiance, indiscipline, moquerie; avec *l'esprit de Dieu*, de foi et de soumission).

- "devoirs des conseillers: dévouement à l'œuvre et à leurs camarades; elle repose sur eux – la piété et non la religion à soi – le respect du règlement- la soumission à la direction – suppression de l'œuvre en grand – confiance dans nos jeunes gens – renvois impitoyables".

Toutes ces idées se retrouveront, affinées et développées, dans son *Manuel du patronage* de 1862, fruit d'une réflexion et d'une expérience sur le terrain de quinze ans, dans le sillage des LePrevost et Myionnet.

Mais l'année de référence est bien 1855:

"1855, c'est l'année où l'on a mis en pratique, à l'association des Jeunes Ouvriers et au Patronage de Nazareth, un règlement emprunté à ces œuvres de province [dont les responsables étaient venus visiter la rue du Regard], appliqué ensuite en grande partie dans nos différentes maisons. Ce règlement nous apportait deux principes: *l'esprit de piété*, comme fonde-

ment des Œuvres de patronage; *l'admission des jeunes ouvriers à nos conseils* et leur participation à notre action. Les fondations matérielles, bâtiments, ressources, etc., ont donné au patronage un corps, sans lequel il ne pouvait vivre; mais ces deux principes lui ont donné son âme".¹⁰³

A l'impulsion décisive donnée par l'abbé Timon-David pour mettre Nazareth sur les rails du surnaturel, allait s'ajouter une autre initiative, elle aussi facteur de progrès pour l'Œuvre.

Deux mois après la fondation, le 3 février 1856, le Frère Maignen met la dernière touche à son règlement du patronage, comme à celui de l'association des Jeunes Ouvriers: il distinguait, on l'a vu, des invités, des aspirants et des sociétaires. L'innovation était dans le remplacement des *chefs de section* du précédent règlement –élus par leurs camarades, ils avaient pour fonction d'aider à maintenir la discipline– par les *dignitaires*, aux attributions plus larges.

Il s'inspirait en cela du règlement de 1852 appliqué à Angers par l'abbé Le Boucher, dans son patronage de Notre-Dame-des-Champs, où les inscrits étaient répartis en invités, candidats et sociétaires. Cette dernière section devait être l'âme et le vivier de l'Œuvre, et c'était parmi elle qu'étaient choisis les auxiliaires du directeur pour l'aider à organiser les différents services et réunions. Ce choix avait aussi un autre but: faire participer ses jeunes associés au gouvernement de l'œuvre et leur apprendre ainsi à être responsables.¹⁰⁴ D'où les *dignités*, ces charges confiées à quelques sociétaires, et qui sont, à l'origine, au nombre de huit: le président, les 2 assistants, le sacristain, le trésorier, le règlementaire, les maîtres de jeux et les portiers. (art. 33) Maignen en reprendra la plupart, y ajoutant un secrétaire (pour les procès-verbaux et les archives) et un bibliothécaire. Si le F.Maignen emprunta ces traits déterminants à l'Œuvre d'Angers, où l'expérience se montrait si concluante, il donna à la formule une spécificité proprement maignenne: à l'Œuvre de Nazareth, on accorda plus d'autonomie aux jeunes ouvriers et on leur fit davantage confiance, les sociétaires élisant eux-mêmes leurs dignitaires. Mais la sémantique avait aussi son importance. Pour M. Maignen tout était lié: si l'on se distinguait par l'assiduité, la piété, l'esprit de famille, et l'entier dévouement à l'Œuvre, on était jugé digne d'assumer certaines fonctions. *Dignitaires* renvoyait davantage à *la dignité* qu'aux dignités.

L'influence de l'abbé Le Boucher sur M. Maignen ne s'exerça pas seulement sur l'organisation interne du Patronage de Nazareth. On lui doit en particulier l'idée et la publication du premier journal des patronages, *Le Jeune Ouvrier*, auquel collaborera Maignen. Et sa volonté d'unir entre elles, pour une meilleure cohésion, les différentes œuvres de jeunesse, l'incita à mettre sur pied les premiers Congrès de Directeurs d'Œuvres.

1858-1859 : le Frère Maignen aux Congrès d'Angers et de Paris

¹⁰³ Rapport à l'Assemblée générale de la SSVP, du 8.12.1869.

¹⁰⁴ Cf. Philippe Alluin, *L'œuvre de Notre-Dame-des-Champs, 1851-1914*, mémoire de maîtrise d'histoire, Le Mans, 1990.

Hanté par l'exemple du compagnonnage allemand réorganisé par l'abbé Kolping, l'abbé Le Boucher veut tisser plus étroitement encore les liens qui commencent à s'établir entre les Œuvres de jeunesse qu'il a visitées dans toute la France.

Il conçoit le projet d'en réunir les Directeurs à Angers, à la fin de l'été 1858, et ce, avec le soutien de son évêque, Mgr Angebault. C'est à cette occasion que le Frère Maurice Maignen fait entendre, pour la première fois¹⁰⁵ en public, une parole "autorisée" devant les responsables des Œuvres catholiques et qu'il fait connaître le rôle social qu'il assigne à l'Œuvre du patronage.

Avant d'en prendre connaissance, il faut rappeler les préliminaires de ce Congrès qui consistèrent pour Maignen à tenter d'abord d'appliquer le changement proposé par l'abbé Timon-David, puis ensuite à le prévenir, soit du succès soit de l'échec de ses tentatives.

Car M.Maignen se heurte à plusieurs obstacles.

A ses propres vues, en premier lieu. Quel est l'homme d'action, jeune de surcroît, qui accepte volontiers de changer sa façon de faire? Quand on sait qu'il se mettait tout entier dans l'élaboration et la mise en œuvre de son propre règlement, on imagine ce que a pu lui coûter de se réformer et de se laisser convaincre peu à peu par le bien-fondé des principes recommandés par le P.Timon-David et M. Agniel, à savoir la priorité des moyens surnaturels.

Mais il ne suffisait pas d'être d'accord en théorie, si la pratique répugnait. Or sa connaissance des jeunes Parisiens pour assurer leur présence et leur persévérance dans l'Œuvre ne militait pas en faveur d'un bouleversement.

Enfin, il n'est pas maître de son "règlement" comme l'est Timon-David. Les laïcs de la Société de Saint-Vincent-de-Paul sont loin d'être tous favorables à un changement dans les pratiques de piété, car il y avait toute une mentalité à modifier. D'autant plus que le règlement de l'Œuvre avait ses incidences sur celui de sa communauté religieuse.

Relevons la chronologie. En sept.-oct. 1853, le passage de Timon-David à Nazareth fut celui du "prophète" Daniel, héraut de la grâce et du surnaturel, "saint apôtre" des Œuvres de jeunesse...Trois mois après, l'abbé Lantiez sollicite "l'envoi des écrits imprimés ou manuscrits dont dispose M. Timon, ils seront pour nous un aiguillon, un encouragement". Ces ouvrages - *règlement de l'œuvre de jeunesse du Sacré-Cœur et Vie de M. Allemand*-, sont envoyés dès janvier 1854 et Maignen en prend connaissance. M. Agniel est passé à Nazareth vers la fin de 1854, et emporte la décision. Mais cet échange de courrier avec Timon-David fait apparaître les difficultés de l'application de la "réforme" sur le terrain.

M.Maignen écrit au P.Timon-David le 15 mai qu'il a pris la décision de créer une petite congrégation mariale: "la lecture de votre *règlement* et de la *vie de M. Allemand* m'a convaincu de la stérilité de nos efforts par l'abandon des moyens de piété....nous avons adopté un règlement dont l'esprit s'est inspiré le plus possible du vôtre". Et il va faire l'essai chez les jeunes ouvriers de 18 à 20 ans. Mais "nous ne pouvons pas adopter de fond en comble l'Œuvre telle qu'elle est à Marseille, du moins immédiatement. Nous ne sommes que les agents de la Société de Saint-Vincent-de-Paul: nous ne sommes pas les maîtres...vos idées et celles de M. Allemand sont en effet tout à fait contraires à la direction des Œuvres à Paris...les plus pieux désespèrent des moyens de foi et n'aspirent qu'à évangéliser la classe populaire sur les points essentiels des devoirs du chrétien".

¹⁰⁵ Les premières participations de M.Maignen à des rassemblements du monde catholique charitable remontent à 1853 (réunion d'Armand de Melun) et à 1857 (fondation de l'association de Saint-François-de-Sales par Mgr de Ségur et le P. d'Alzon). Il n'y joua aucun rôle particulier.

Il cherche à en tirer le meilleur profit: "Nous aurions grand besoin du règlement de la congrégation du Sacré-Cœur qui n'est pas dans le *règlement* imprimé" et d'autres conseils: "Je serais heureux d'avoir vos idées sur les moyens d'inspirer à de bons enfants extrêmement joueurs la pensée de renoncer au jeu pour surveiller..comment prévenez-vous les dangers si grands à Paris des réunions du soir...?"

Il vient lui demander son avis, car s'il a bien tenté d'appliquer la méthode de Timon-David, la saison hivernale bouleverse les plans et les confrères s'inquiètent: "...en voyant la défection de nos enfants, et ces réunions du soir tomber à rien, nos confrères de St-Vincent-de-Paul me poussent beaucoup à organiser des cours de dessin, musique, français, etc. -ils ne comprennent pas des réunions d'enfants qui n'ont que le jeu pour objet. Pour moi, je comprends très bien l'utilité d'une réunion de récréation et de jeux se terminant par un exercice de piété. Mais les enfants ne viennent pas...veuillez me dire si vous réunissez vos enfants durant l'hiver, combien vous en avez et ce que vous faites. Pour organiser ces réunions du soir, nous avons reculé l'heure de notre coucher et modifié très notablement notre règlement de communauté. C'est beaucoup de temps pour ainsi dire perdu, du moins en apparence. Faut-il néanmoins persévérer?..." (lettre 8.10.1856).

On voit les conséquences qu'un tel changement pouvait entraîner et combien Maignen devait "harmoniser" les rapports avec ses confrères et les exigences de sa vie de communauté.

Même sentiment chez un Nazaréen aussi engagé dans l'Œuvre que M. de Chauvigné, qui écrit le 26 novembre au P.Timon-David. Sa lettre met bien en lumière les difficultés rencontrées pour faire prévaloir l'esprit de piété sur le poids des habitudes antérieures, spécialement celles des fêtes:

"...J'ai retrouvé Nazareth en bon train. Notre petite association est vraiment bénie de la Ste Vierge puisqu'elle progresse, et malgré mille embarras de direction. J'ai été affligé de voir notre bon M. Maignen presque en-dehors de l'Œuvre, puisqu'il ne nous vient plus que le dimanche soir, ne pouvant par conséquent donner à sa direction une marche aussi assurée, aussi exacte, pleine d'autant d'a-propos...il m'a montré une lettre de vous que nous avons méditée ensemble. Nous sommes tombés d'accord avec vous. Comme vous, nous croyons que trop de fêtes nuisent à nos œuvres...l'année dernière nous sommes tombés dans cet abus, un peu parce qu'avec nos fêtes propres, nous étions obligés de célébrer celles que nous imposait la Société de Saint-Vincent-de-Paul, celles communes à tous les patronages, puis encore celles du Patronage de Nazareth auxquelles nous étions invités. Nous tâcherons cette année de nous tenir sur la défensive, et de prendre rarement l'offensive..."

En plus des fêtes à maîtriser, il faut encore tenir compte du niveau des enfants: "le 1^{er} novembre, nous inaugurons à Paris le nouveau local de notre Œuvre des jeunes ouvriers"...ses efforts pour produire la persévérance ne donne pas tous les fruits qu'il voudrait....la masse des enfants n'est pas pieuse, (souligné), les meilleurs n'ont aucun goût de piété, même ceux qui font la communion chaque dimanche..." (22.10.57).

Dans une lettre qu'il adresse le 26 août au F.Maignen, M. LePrevost ne s'oppose pas à sa participation au Congrès d'Angers. Il n'en attend pas autant de bien que lui, car il "se fait dans ces Congrès ordinairement plus de discours que de vrai et solide fruit pour les œuvres." Il connaît aussi l'émotivité du Frère, qui pourrait lui être préjudiciable dans les discussions: qu'il intervienne donc le moins possible. Craignant surtout qu'il y soit votée une sorte de loicadre pour les Œuvres, ne respectant pas suffisamment la spécificité des différents systèmes de patronage, il lui donne la ligne à suivre: croire davantage à la diversité des moyens selon les besoins, qu'à un principe d'uniformité qui imposerait les mêmes formes à toutes les locali-

tés et circonstances.¹⁰⁶ Bref, M. LePrevost entend garder toute sa liberté d'action. Concernant la Congrégation, il le prie instamment de ne pas faire de propagande: "n'en parlez qu'autant qu'il sera indispensable de le faire. Nous n'avons pas besoin qu'on s'occupe de nous: nous avons remis à Dieu le soin de nous conduire et celui de nous produire..." M.Maignen observera strictement ces recommandations paternelles, prudentes et avisées.

Mais l'autorisation obtenue, M. Maignen ne se tient plus de joie et, peu avant son départ pour l'Anjou¹⁰⁷, il l'écrit à Paul Decaux, qui ne peut être du voyage: "...On me permet d'aller au Congrès d'Angers; je ne peux pas vous dire combien je suis content. Mes rires intérieurs sont bien autrement éclatants que ceux qui vous étonnent encore à Nazareth dans mes bons moments. Me trouver avec ces hommes bons et saints qui travaillent avec tant de courage et de foi à la même œuvre que nous..retremper mon zèle, élargir ma charité à leur contact...tout cela me ravit et m'exalte..."

S'il regrette son absence, c'est que la réunion ne comprendra "presque pas de laïcs – l'œuvre sera jugée exclusivement du point de vue ecclésiastique et au point de vue de la province qui vous le savez est toute intérieure et n'a aucune relation avec le dehors, avec la vie et le mouvement du travail et de la classe ouvrière...il me semble donc que votre présence aurait, à cette réunion, un triple résultat: former un lien plus intime entre les Œuvres de Paris et de Province, apprendre de très excellentes méthodes que nous ignorons, et faire comprendre aussi que le Patronage a un grand côté social, le côté industriel, qui est aussi un grand élément charitable par le placement en apprentissage, la visite des ateliers et qu'il aurait une grande erreur à circonscrire l'horizon du patronage aux limites bien étroites d'un règlement de congrégation".

L'allusion à un "règlement de congrégation", auquel il refuse de borner son horizon, renvoie à l'ensemble des documents, règlements, projets, sortis de la plume de l'abbé Timon-David qu'il a lus et relus depuis quatre ans. Sa vocation propre le pousse plus loin et plus large, et lui interdit, si l'on peut dire, d'oublier la composante sociale et industrielle de l'Œuvre du Patronage.

Les liens Paris-Province, les relations entre les hommes d'œuvres, élargir, circonscrire sont typiques de son vocabulaire et de son regard de catholique intégral qui "balaie" l'ensemble de la question sociale. Sa dernière phrase est caractéristique de sa vision intégrale qui ne peut qu'"intégrer" le social dans la conception de l'apostolat. Intégrale et organique, sa vision de la société reflète sa conception des œuvres. Il ne peut séparer le surnaturel et le naturel.¹⁰⁸ N'hésitons pas à écrire qu'il ne sépare pas finalité surnaturelle et finalité naturelle, qu'il les distingue "pour mieux les unir" car pour lui le social est lui-même charitable. Sa conception des Œuvres est organique. Tel est le fond de sa pensée qu'il développera dans ses interventions au Congrès.

Le déroulement du Congrès d'Angers

¹⁰⁶ M.Maignen s'en inspirera plus tard, quand il écrira *l'esprit de système*, qui paraîtra dans son *Annuaire des Œuvres* de 1866.

¹⁰⁷ Le 27 ou le 28 août. Maignen est à Angers dès le 30. Cf. Errata, G.Courtin, *RSV.DOC.MM.* 1992, p.416.

¹⁰⁸ Cf. Daniel Zordan, in *Le Patronage, Ghetto ou vivier?*, G.Cholvy, 1988, p.60 et *Les Patronages catholiques, Colloque de Brest*, 1998, p.52. Dans son ouvrage fondamental, *Eglise contre bourgeoisie*, 1977, Emile Poulat parle d'un catholicisme coextensif à la société (p.120) et de réforme organique de la société visée par le catholicisme social. (p.124).

Du Congrès d'Angers, "en s'y étant volontairement montré discret, voire effacé, Timon-David a été le grand homme, la source de l'influence principale. Sur la question proprement sociale seulement, Maignen a fait entendre une voix originale et complémentaire".¹⁰⁹

Il se tint du mardi 31 août au vendredi 3 septembre 1858 à Angers, chez les Jésuites. 24 membres y participèrent; de Paris, sont présentes l'Œuvre de Nazareth avec Maignen et celle des Jeunes Convalescents, (un patronage qui plaçait en apprentissage des jeunes à leur sortie d'hôpital); aux repas, on lit un ouvrage manuscrit de l'abbé Timon-David¹¹⁰ (*la Méthode* en cours de rédaction)...sont élus président, Le Boucher, 1^{er} vice-président, Maignen 2^e vice-président, Timon-David: ainsi, constate R. Sauvagnac, "se trouvait porté à la tête de l'assemblée le trio qui menait réellement en France le mouvement des Œuvres".

Le Congrès aborda toutes les questions qui pouvaient intéresser des directeurs d'Œuvres ouvrières: le but des Œuvres (le principal est de faire de bons chrétiens), l'utilité d'une chapelle, les offices, les cantiques, la confession, les maisons d'apprentissage, les processions¹¹¹ etc...La plus grande place y fut donnée aux questions proprement religieuses. Mais, observe J.B. Duroselle, "on n'aurait pas songé à y ranger l'éducation populaire, ni l'amélioration matérielle du sort des jeunes ouvriers sans une intervention essentielle de Maignen qui allait "restituer aux Œuvres leur caractère social".

On se demanda s'il fallait préférer comme directeurs des prêtres ou des laïcs, et l'on se mit d'accord sur l'idée que la solution serait la création d'un ordre religieux spécial. Le F.Maignen fait brièvement l'historique de l'Institut fondé par LePrevost. A l'objection "comment confier des communautés mi-sacerdotales à des supérieurs laïques?", le p. Sauvagnac remarque que M.Maignen "répond sur le fait (c'était dû à l'histoire) sans contester le principe qu'on lui objectait".

En conclusion du Congrès, se dégage l'idée d'une meilleure coordination des Œuvres en vue de créer un vaste compagnonnage chrétien. On se sépara avec l'intention de d'y travailler et comme Maignen le Parisien avait donné une impulsion certaine aux discussions, ce fut à Paris qu'on se donna rendez-vous pour 1859, au mois de septembre.

Revenons, à présent, sur l'intervention capitale du Frère Maignen que le compte-rendu rapporte en ces termes:

"M. Maignen fait observer que la formule :prier et jouer, ne résume pas toutes nos Œuvres. Il voudrait quelque chose de plus pour répondre à ce que nous devons à la situation précaire des apprentis et surtout des enfants des fabriques qui souvent sont si indignement exploités...nos Œuvres doivent s'occuper du placement, de la surveillance sur les enfants...il est à désirer que cette assistance soit mentionnée...M.des Francs appuya la même pensée en disant: cette assistance n'est pas le bon de pain, mais un appui prêté à l'enfant pour son état et vis-à-vis de l'atelier".

¹⁰⁹ R.Sauvagnac, *op.cit.*, III, p.1281.

¹¹⁰ Qu'il lisait d'ailleurs lui-même, comme le rappelle le compte-rendu du Congrès (p.9) et que confirme un p.s. d'une invitation pour le 3 septembre au soir que le P.Timon-David ne peut honorer: "M.Maignen, soyez assez bon pour expliquer à M. de Chauvigné combien je suis obligé de me trouver au dîner commun, dont je suis le lecteur forcé à cause de ma laide écriture."

¹¹¹ "Les étendards et les bannières de la procession inspirèrent à l'un des membres de demander s'il paraissait utile de ressusciter parmi nos jeunes ouvriers, les noms, les étendards et les insignes des anciennes corporations d'ouvriers? Cette question aurait demandé pour être traitée plus de temps que nous ne pouvions en donner. Elle fut donc remise, ou plutôt elle parut rejetée comme dangereuse et capable de devenir un brandon de discorde ou une cause de suspicion." Compte-rendu p.89.

Puis M.Maignen précise un autre aspect de cette exploitation: le patron fait travailler ses apprentis à la chaîne et seul il tire profit de cette production quantitative de marchandises; au bout de plusieurs années d'abrutissement, l'enfant n'aura appris aucun métier.

Pour constater cela, il faut des visites d'atelier, que seules un laïc peut faire efficacement. L'abbé Choyer, directeur des ateliers Saint-Joseph d'Angers indiqua qu'il s'agissait donc d'assistance professionnelle, qui par le placement, protégerait les jeunes gens de l'exploitation de leurs patrons et les aiderait à se perfectionner dans leur métier. L'abbé Tridon, directeur de l'œuvre de la Jeunesse de Troyes, proposa la formule qui préciserait le mieux l'action à mener envers les jeunes gens, et elle est admise à l'unanimité: les faire prier et jouer; les patronner par l'assistance professionnelle".

M.Maignen poussa "son" avantage en prônant la nécessité, pour mieux atteindre ce but, d'une collaboration des laïques: "il demande à exprimer sa pensée tout entière et lut la note suivante que nous consignons au procès-verbal: "le but de l'œuvre sera toujours le salut de l'âme du jeune ouvrier et l'amélioration de sa condition non seulement d'apprenti, mais par suite, de toute sa carrière d'ouvrier. Le concours de laïques comme collaborateurs ou comme directeurs, suivant les localités, sera donc souvent nécessaire à la prospérité de ces œuvres".

Ainsi Maignen affirmait sa ligne de conviction, synthétique, organique: il visait en même temps, mais non sous le même rapport, fin surnaturelle (le salut éternel du jeune ouvrier) et fin naturelle (une vie sociale, professionnelle et familiale, digne et durable): c'était reconnaître au Patronage un seul et même statut, et peu importe le nom: Oeuvre de jeunesse "pieuse" au sens timonien du terme, et institution de promotion sociale par l'assistance professionnelle. Ce que fait aussi le P. Timon-David, mais ce qu'il fait d'abord, selon sa vocation et son devoir de prêtre, c'est d'annoncer l'Évangile et de convertir les cœurs. La "charité spirituelle" passe avant la charité extérieure, ce reste "social" est donné par surcroît".¹¹²

Pour M.Maignen, dans sa fidélité à son unique vocation sociale -il s'est donné à Dieu et au peuple tout ensemble-, il n'y a qu'une seule et même charité à deux composantes. Timon-David l'a converti à ordonner l'une à l'autre, après les avoir mieux distinguer, mais il ne peut le suivre quand sa *Méthode* tend à les séparer en deux charités...Cette distinction faite, il va s'efforcer désormais de faire "prédominer l'esprit de piété...la piété est le but de tous nos moyens, le zèle, le mobile principal de notre organisation"(lettre du 27.8.1859). Mais s'il y a l'objectif des "moyens", comment concilier les moyens d'action surnaturels et les moyens d'action naturels?,- il n'y a qu'un but à assigner à l'œuvre de patronage, remède "universel"à la question sociale, ainsi que la conçoit Maignen assurer, dans un même élan de charité, "le salut du jeune ouvrier et l'amélioration de sa condition sociale".

Sa position ne variera pas sur ce point, comme il l'écrit au P.Timon-David, quelques années plus tard, le 15 juillet 1862, en lui faisant parvenir son *Manuel du Patronage*.

Son travail a consisté à mieux articuler les deux composantes de l'œuvre, la piété et le "social", ou encore à "greffer" le spirituel sur l'arbre franc du social: "...j'ai essayé d'approprier nos efforts dans une œuvre essentiellement sociale, touchant à tous les graves intérêts de la classe ouvrière qu'elle seule à mon sens peut résoudre, à l'esprit si parfait de l'œuvre de M. Allemand. Je pense que la chose est très praticable...je pense que les principes [de la *Méthode*] en sont si vrais, si puissants qu'ils doivent être universels et s'approprier aux besoins des populations manufacturières comme à ceux de votre heureux pays."

Jouer, prier, patronner, ce sera la trilogie-type de l'Œuvre conçue pour écoliers, apprentis ou jeunes ouvriers, telle que M.Maignen l'a reçue en héritage des LePrevost et Myion-

¹¹² R.Sauvagnac, *op. cit.*, IV. p.1307.

net. Qu'il manque un seul terme, et l'Œuvre de patronage ne saurait se prévaloir du label des origines: "Œuvre des Frères de Saint-Vincent-de-Paul".

Le deuxième Congrès des Directeurs des Œuvres de la jeunesse, qui succédait à celui d'Angers eut lieu, à Paris, du 12 au 13 septembre 1859 au Petit Séminaire Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et à cette occasion, Maurice Maignen n'oubliera pas d'inviter les quelque quarante congressistes, dont 31 Parisiens, à assister à la cérémonie du vendredi 16: la bénédiction du nouveau siège du Cercle, par un vicaire général, l'abbé Véron, supérieur du patronage des Jeunes Convalescents. Pour le dimanche suivant, l'abbé Timon-David a promis de faire l'instruction à la chapelle du patronage.

Tous les chefs de file du Congrès d'Angers sont présents. Parmi les congressistes, on note les abbés Le Boucher, Timon-David, Peigné, Risse, Tridon, et Ludovic des Francs, directeur de l'œuvre de jeunesse d'Orléans.

Le compte-rendu, rédigé par l'abbé Auger, aumônier de la Maison Sainte-Anne, n'est finalement qu'un exposé-monologue sur l'Œuvre des patronages d'apprentis à Paris. Aucun échange de vues entre les congressistes n'y est rapporté. Et cependant ce fut pour Maignen l'occasion de réaffirmer, comme l'année précédente, le côté social et industriel du patronage.

En effet, un bon nombre des exposés qui y furent donnés sur le patronage individuel portent sans conteste sa marque et constituent ses idées-maîtresses qu'on retrouvera dans son *Manuel du Patronage* de 1862.

"Le côté industriel des Œuvres de patronage a été longtemps négligé...ainsi dans le monde industriel, on méprise souvent ces Œuvres qu'on considère comme incapables de former de bons ouvriers...si nous voulons rendre l'atelier chrétien, il faut que les jeunes gens qui sortent de nos Œuvres obtiennent dans l'atelier, par leur habileté professionnelle, une influence qu'ils feront servir à la cause de la religion...Placer ainsi les jeunes gens sortis de nos Œuvres à la tête de l'industrie, n'est-ce pas le régénérer en entier dans un temps plus ou moins prochain?...On déplore que les enfants qui travaillent en usine deviennent des enfants-machines et qu'ils ne peuvent apprendre correctement le métier".

Une description minutieuse est faite du contrat d'apprentissage, des visites d'atelier, du bon choix d'un état, et de la loi de 1851 sur l'apprentissage et l'on peut noter les allusions faites par les Congressistes à des ouvrages écrits par d'anciens membres de *l'Atelier*, journal socialiste chrétien, rédigé par des ouvriers.¹¹³

C'est dans le cadre du Congrès de Paris que l'on apprend les tribulations du F.Maignen pour promouvoir la piété au Patronage et changer quelques habitudes rigoristes bien ancrées, qu'il baptise les "patronages à froid".

"...Je viens vous supplier, écrit-il à Timon-David, au nom de l'avenir de nos Œuvres et de leur développement de ne pas être absent au Congrès de Paris...il est préparé par des mains dévouées sans doute, mais opposées à nos idées sur la direction spirituelle de ces Œuvres. Tous les systèmes de patronage "à froid" vont être au grand complet; nos décisions, ou plutôt nos idées d'Angers coulées à fond si quelqu'un n'est pas là pour les maintenir, ayant la science, le feu sacré,...si enfin vous n'êtes pas là! ...je vous répète que l'organisateur du congrès, le vicaire général président du congrès, sont les hommes des patronages "à la glace", visant à la communion pascale et condamnant tout système qui demande quelque chose de plus. Je sais bien que je n'ai aucune autorité pour vous décider..." (27.8.1859).

¹¹³ *Compte-rendu* p.31: "Un homme qui connaît bien l'ouvrier, M.Carbon, ancien vice-président de l'Assemblée constituante, dans une petite brochure sur *l'Enseignement professionnel* dont la lecture a été vivement recommandée aux membres de notre réunion..."; p.44: "*Du choix d'un état*, par H.Leneveux, a été vivement recommandée aux Directeurs présents à la réunion de Paris.

"À froid", "à glace", sans doute Maignen voulait-il ainsi stigmatiser les patronages dépourvus de cet esprit de piété, où les rapports manquaient de chaleur humaine, où domine seul l'esprit d'efficacité et de rendement..?

Car le rigorisme du début du siècle était resté ancré dans la mentalité et les pratiques dominantes sous le Second Empire.

Pour la confession, on différait souvent l'absolution et la communion fréquente était loin d'être encouragée. Avec la *Théologie Morale* de saint Alphonse de Liguori, qui se répand à partir de 1840, les choses commencent à évoluer. La communion, enseigne-t-il, n'est pas une "récompense" mais une force et une nourriture nécessaire. Si le P. d'Alzon est lui aussi un précurseur de cette nouvelle spiritualité pour les laïcs, s'inscrivent, dans ce même courant anti-janséniste, le P. Chevrier et surtout Mgr de Ségur. Ce dernier, désireux de "faire aimer et mieux servir le Seigneur", rédige quantité de petites brochures destinées aux jeunes et à la classe populaire qui obtiennent un vif succès et se répandent partout. Excellent catéchiste, - dès son retour de Rome, en 1856, les Frères de la rue du Regard ont de nouveau fait appel à lui-, il vient justement de publier en 1860 *La très sainte communion*: "on ne communie pas parce qu'on est bon, mais pour devenir meilleur".¹¹⁴

Mais les gallicans, qui se méfient des influences ultramontaines, accusent de laxisme les théologiens ou les confesseurs favorables à cette pratique nouvelle. Ils tiennent encore le haut du pavé. Ce qui semble être le cas à Paris, lors du Congrès de 1859.

Timon-David fut effrayé de savoir que le vicaire général qui allait présider le Congrès comme président "ne voulait pas qu'on demandât aux enfants plus que les Pâques". Heureusement, le vicaire général en question, qui avait promis d'être présent, l'abbé Véron, supérieur du patronage des Jeunes Convalescents, ne vint pas.

De même, dans ses *Annales*, le P.Timon évoque "un très pieux laïque, qui avait un rang élevé dans le monde religieux, qui communiait lui très souvent et qui cependant en pleine table d'hôte d'un restaurant de la place Saint-Sulpice nous déclarait, en 1859, qu'il retirerait toute allocation à une Œuvre qui ferait communier les enfants hors du temps pascal". Dans ces conditions, concluait le P.Timon, les laïques sont un obstacle très grave surtout quand ils tiennent les cordons de la bourse".¹¹⁵

Il ne semble pas que Nazareth ait été l'un de ces patronages "à froid", où les subventions dépendaient en quelque sorte du nombre des communions. Un mois après la fin du congrès de 1858, le f. Maignen et le père Hello avaient obtenu, par des pères Dominicains de Naples, une relique de saint Tharcise, jeune martyr de l'Eucharistie. Le 3 octobre, toute la maison était en fête pour accueillir celui dont l'exemple devait aider les jeunes patronnés à grandir dans la dévotion à l'Eucharistie et à la pratique de la communion. Le lendemain soir, M.Maignen fit représenter un mystère chrétien, Saint Tharcisius, qu'il avait composé pour la circonstance à partir du célèbre roman *Fabiola* du Cardinal Wiseman. Une petite association de piété, placée sous la protection du martyr, permit à l'aumônier de développer chez les enfants ferveur et esprit de foi.

On a vu plus haut que, Maignen pouvait se plaindre des réticences de certains confrères devant de nouvelles pratiques de piété.

¹¹⁴ G. Cholvy, *Etre chrétien en France au XIX^e siècle*, 1997, p.115.

¹¹⁵ En 1885, dans ses souvenirs, il précisera qu'il s'agissait du "vice-président général des conférences de Saint-Vincent-de-Paul". Ce qui permettrait de l'identifier à M. Decaux. (Sauvagnac, IV, p.1305). Mais Decaux communiait-il "très souvent"? cf. une lettre de M. Maignen: "...à demain, bien cher président. Je n'ose vous inviter à notre communion. Il y a (pourtant) bien longtemps que vous n'avez communie avec vos enfants de Nazareth! Votre bien affectionné en NS. M.M. (19.5.1862).

Une question l'inquiétait plus que d'autres: celle de la communion fréquente.

Début septembre 1862, Maignen demande conseil au P.Timon-David sur la question de la communion fréquente: comment en faire prendre l'habitude aux jeunes gens, pour qu'elle porte tous ses fruits et qu'ils n'en abusent pas? Le 20, il le remercie pour sa réponse si prompte et lui expose ses difficultés. S'il comprend les avantages d'une communion fréquente bien préparée, il lui semble que dans le cas contraire, les enfants ne persévèrent guère dans une pratique dont ils ne connaissent pas le prix et où ils ne savent trouver ni force, ni joie. Les prêtres semblent penser que la communion doit opérer par elle-même quelque soit l'individu, pourvu qu'il soit en état de grâce. Il est témoin de communions fréquentes subitement abandonnées par un très grand nombre de bons enfants, et il doute de l'excellence de cette méthode appliquée si généralement.

"Je crains l'exagération, et l'abus de la plus grande force spirituelle sur laquelle, une fois blasés, rien ne peut plus faire d'effet...de mes meilleurs jeunes gens, j'en connais qui souffrent de la contrainte de la communion de tous les 8 jours qu'ils n'osent suspendre de peur d'inquiéter et d'affliger leurs confesseurs. Que penser de cela?"

Réponse de Timon-David, le 26 septembre: la communion fréquente est très souhaitable pour les enfants et les jeunes gens des Œuvres mais elle demande bien des précautions. "Il faut proportionner les communions à l'intensité de l'esprit de foi, tout est là, ce me semble". Réponse qui fera l'objet d'un article signé par l'abbé Timon-David dans le premier *annuaire* de 1863.

Dans le dossier qu'il prépare pour le Chapitre général de l'Institut des Frères de Saint-Vincent-de-Paul, qui aura lieu au mois d'octobre de cette même année 1863, M.Maignen, au paragraphe des moyens d'action dans les œuvres, s'interroge en ces termes: "Doit-on habituellement et généralement exhorter une œuvre à la communion fréquente? Peut-on accorder par une permission générale et publique à tous ceux qui le voudraient une seconde communion le lendemain d'une fête telle que le lundi de Pâques ou de Pentecôte?"

Le rapport fait l'éloge de la maison de Nazareth qui se distingue par l'esprit chrétien et de charité de la maison...dû en grande partie au zèle et au dévouement du père Hello.

"Ses instructions, quoique un peu longues parfois pour son jeune auditoire, en font toujours la joie et l'édification. Il est l'âme de la maison par son ardeur, par son esprit de joie, par sa vigilance sur les intérêts spirituels de l'Œuvre. Sa vigilance est couronnée de succès comme en témoignent les chiffres formidables (sic!) des confessions et des communions".

En 1863, le patronage de Nazareth compte 282 enfants et de janvier à octobre il y aura eu 3409 confessions et 2466 communions. Cinq ans plus tôt, en 1858, le frère avait déjà dressé un premier bilan comparatif entre les chiffres de l'époque la plus prospère de l'ancien système, 1850, et ceux du nouveau, mis en place dans les années 54-55:

	<u>1850</u>	<u>1857</u>
apprentis et jeunes ouvriers inscrits	120	260
présences durant l'année	4936	10029
nombre de confessions	566	3566
nombre de communions	163	1190

Avec sa franchise coutumière, Maignen résumera plus tard devant l'assemblée générale des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, réunie à Paris le 20 juillet 1882, cette période bénéfique pour son patronage, grâce à l'influence décisive des abbés Le Boucher et Timon-David:

"...le jeune confrère est porté à croire que les moyens d'action qu'il met en usage et qui lui semblent si simples, ont toujours fonctionné ainsi...ce n'est pas du premier coup, que l'on a deviné que la piété était la vie même de cette œuvre, que les jeux à courir étaient son meilleur attrait; que le dévouement des grands aux petits était possible, et le plus sûr moyen de leur persévérance".

Les préjugés, les fautes et les échecs n'auront pas manqué, mais le grain tombé en terre finira par germer et produire de la belle moisson.

Amour du métier et expositions industrielles

Grâce à M. Maignen, le caractère "social et industriel du patronage" avait été remis à l'honneur et les Congrès d'Angers et de Paris n'avaient pas hésité à entrer dans le détail du placement en apprentissage et des visites d'ateliers, qui en constituaient les éléments les plus importants. Pour M. Maignen, reconnaître le côté social et industriel, devait aller de pair avec toute une philosophie du travail, la philosophie de l'amour du métier.

Formons des ouvriers qui aiment leur métier et l'on favorisera leur dignité d'homme et leur place dans la société. Cette pensée première contient en germe des idées, qu'il développera plus tard, sur la propriété du métier et l'association professionnelle, sans lesquelles on ne résoudra pas la question de la réorganisation du travail.

En ces années 1860, le positivisme d'Auguste Comte, qui triomphe avec la science, la nouvelle religion du XIX^e siècle, met l'accent sur la recherche exclusive du "comment" au détriment du "pourquoi" métaphysique. Ou, pour reprendre d'autres catégories connues, l'agir disparaît au profit du faire. La dimension authentiquement humaine du travail va disparaître. L'idéologie positiviste, qui ne voit plus que le progrès matériel, réduit l'activité de l'homme à un seul aspect et ne considère plus le bien de l'homme tout entier. Le travail n'est plus qu'un instrument pour l'utile et le rentable. C'est l'avènement de *l'homo æconomicus*. Sur ce terrain, va surgir l'autre idéologie, la pensée marxiste, avec son postulat paradoxal du travail qui constitue la nature même de l'homme, tout en étant la source de son aliénation.

Pour Maignen, au contraire, l'ouvrier doit s'épanouir pleinement dans son travail, il s'"identifie" totalement à lui, il fait corps avec lui. Il irait même jusqu'à dire que l'ouvrier tire toute sa dignité de son métier.

"...J'appelle un ouvrier celui qui est fier et épris de son état, qui met son orgueil et sa joie à réussir et à primer les autres...celui qui loin de mépriser son état le croit, naïvement et de bonne foi, le premier, le plus beau, le plus difficile de tous, et qui lui consacre ses pensées, ses récréations et ses rêves...on voit chez lui des travaux merveilleux qui témoignent du vieux culte du métier, de la pure et sainte passion du travail...ceux-là lègueront après eux à leurs enfants un précieux héritage, autre chose que des cornets à piston et des pipes culottées...l'amour de la famille et le sang pur d'une vie laborieuse...c'est un fait malheureusement trop avéré que la décadence à peu près générale du travail manuel en France..." (*Le travail chrétien*).

On voit toujours en filigrane sa vision organique d'une société qui transmet sans rupture les traditions vivantes, et s'il est vrai que le métier unit les hommes, *a fortiori* le métier ma-

nel, par le lien étroit qu'il établit entre l'homme et son travail, va y contribuer pour une très large part. Il s'attachera toute sa vie à faire de ses apprentis et jeunes ouvriers de "vrais ouvriers", l'élite de la classe ouvrière, les ouvriers des arts et métiers, et pour cela il faut commencer par leur donner, s'ils ne l'avaient pas, l'amour de leur métier.

Leurs prédécesseurs des corporations ou du compagnonnage en témoignaient surtout par la réalisation du chef-d'œuvre, qui testait leur capacité à bien posséder le métier et en même temps à le transmettre. M.Maignen lui-même aura pu transmettre l'amour de son art, grâce aux quelques leçons de dessin et de peinture qu'il a données dans les premières années du Patronage. Nul doute que pour lui le chef-d'œuvre était de l'ordre du symbole: il y voyait un achèvement et une plénitude. L'œuvre accomplie forme un tout, et la communauté reconnaît que l'ouvrier a bien "mérité".

Comme on l'a écrit à propos du compagnonnage: "Le chef-d'œuvre est une œuvre complète, non un fragment. Il doit mettre en application toutes les techniques acquises dans le métier. Il n'est pas d'abord une réalisation utile et utilisable, mais l'apogée d'une formation et d'une expérience vécue dans un milieu exigeant et profondément humain. L'homme y trouve son développement et son accomplissement à sa propre mesure. Il ne peut y avoir d'humanisation du travail sans que l'homme ait atteint une unité profonde entre sa nature et celle du travail".¹¹⁶

Le Frère Maignen saura toujours encourager et admirer les modestes réalisations, artistiques ou artisanales, de ses apprentis et jeunes ouvriers. Ce ne sont pas celles d'un Boulle ou d'un Jacquard, mais ce sont leurs chefs-d'œuvre, et là est l'essentiel.

"...J'aime les meubles artistiques qui furent l'œuvre admirable des artisans des siècles passés. Dans les moindres objets sortis de leurs mains, on devine l'artiste, le créateur, le maître. Aujourd'hui, avec des procédés mécaniques appliqués à tous les travaux industriels, l'originalité est morte, la pensée de l'ouvrier est absente. Au lieu d'être l'œuvre d'un seul, tout objet doit passer par plusieurs mains avant d'être entièrement confectionné. Comment l'ouvrier d'aujourd'hui peut-il aimer son métier, comme l'aimait autrefois l'ouvrier artiste et créateur?...depuis 1789, il a cessé d'être, la Révolution a tué l'artisan..."(*Les Sauveurs du peuple*).

Dès 1846, -"c'étaient de petites affaires et les chefs-d'œuvre étaient jugés par une seule personne"-, il organise des expositions qui doivent donner aux jeunes apprentis le goût du travail consciencieux, les stimulent à l'amour de leur état et obligent les patrons à les pousser activement en témoignant de leur progrès. Mais ce ne sera que dix ans plus tard qu'elles prendront tout leur essor.

Le 25 mai 1856, une première exposition générale des travaux de 230 apprentis se tient à Nazareth; le 1^{er} juin, distribution des médailles au Collège Louis-le-Grand: "...les sept maisons de patronage de la Société de Saint-Vincent-de-Paul s'étaient présentées à ce concours...pourquoi l'idée d'une exposition vraiment universelle des travaux de nos enfants, de tous les patronages de France et d'ailleurs, ne se réaliserait-elle pas? quelle émulation parmi les apprentis, et même parmi MM.les patrons!"(*Almanach de 1857*).

Le 14 juin 1857, deuxième exposition, ouverture dans l'Orangerie du Luxembourg, avec deux catégories de récompenses, l'une pour les jeunes ouvriers, l'autre pour les apprentis: "...plus de solennité encore qu'en 1856. La maison de Sainte-Anne s'est fait remarquer...distribution des médailles par le général de Cotte, aide de camp de l'Empereur"; 1858: "l'exposition a dépassé toutes les précédentes. 450 exposants à la grande orangerie du Luxem-

¹¹⁶ J. d'Alañon, *L'outil et l'homme au travail dans l'industrie*, 1994, p.231.

bourg"; 1859: toujours au Luxembourg, la distribution a lieu en présence d'un évêque américain, d'un amiral et du président général de la Société, M. Cornudet, qui a "donné les meilleurs encouragements aux jeunes travailleurs. D'heureux rapprochements entre la jeunesse qui travaille et la jeunesse qui combat, entre les jeunes ouvriers de Saint-Vincent-de-Paul et les jeunes héros de Magenta, ont enlevé les jeunes et impressionnables auditeurs. Le calme s'est fait pour entendre le rapport des travaux"; 23 juin 186: distribution présidée par l'abbé Lavignerie, directeur des écoles d'Orient...

Comme on l'a vu, il y a dans cet honneur dû au métier et aux hommes de métier, une part qui revient à l'instrument. Maignen aime montrer à ses jeunes ouvriers les richesses dont ils sont les dépositaires, dès lors qu'ils savent manier l'outil comme il faut et en prendre soin, pour qu'ils servent l'esprit et l'intelligence : "ordre des outils, économie de temps", "soin des outils, soin de l'ouvrage", "la main et l'outil ne sont pas si bons ouvriers que l'œil et l'attention", telles sont glanées, ici et là dans ses notes, quelques-unes des recommandations en forme de maximes qu'il distillait à ses apprentis pour leur apprendre à maintenir leur intelligence éveillée, et par conséquent l'amour du travail.

"L'exposition des travaux de nos apprentis auront lieu en même temps cette année à notre Maison de Patronage le dimanche 13 juillet à 2h. Nous vous demandons à cette occasion de vouloir bien accorder un outil d'honneur de vingt francs à celui de nos enfants qui aura exposé le travail le plus achevé et le plus remarquable. Cet encouragement produira sur nos enfants le plus heureux effet en nous aidant à développer l'amour de leur profession, qualité bien rare aujourd'hui." (3 juillet 1862 à P. Decaux). Et en 1863 il rappelle au même P. Decaux sa promesse de venir annoncer l'exposition des travaux des enfants de Nazareth: "...un bon nombre de nos petits mécaniciens sont déjà à l'œuvre. Celui qui a eu la première récompense utilise l'étau et le tour qui lui ont été donnés comme outils d'honneur à la fabrication d'une petite machine à vapeur qui fonctionnera le jour de l'exposition. D'autres sont préoccupés de diverses conceptions..."

"Le bon ou mauvais apprentissage", "la réhabilitation du travail professionnel", "le droit au métier par la qualité reconnue du travail", autant de sujets qui lui sont chers et qu'il rattache aux "causes obligées de la misère": l'absolue liberté du travail qui règne depuis la Révolution et la déchéance du travail manuel qui s'en est suivie. "Le progrès aujourd'hui, explique-t-il dans le *Manuel du Patronage*, n'est plus dans la perfection des produits mais surtout dans leur bon marché. Un seul objet, autrefois confectionné tout entier par une seule main, passe aujourd'hui par plus de trente. La production augmente mais l'art décline. L'homme perd l'amour du métier et n'est plus qu'un rouage".

De même, dans une conférence qu'il donne en 1868 à la Maison de Nazareth, il constatera encore que l'apprentissage, tel qu'il est pratiqué à Paris, ne peut former des ouvriers vraiment habiles et capables, car il manque l'instruction et les notions nécessaires à l'intelligence et à l'exécution du travail. M. Maignen n'est pas opposé par principe à la mécanisation et aux nouveaux outils de fabrication mais, raisonnant toujours à l'échelle humaine d'un atelier d'arts et métiers, il prévoit que la machine va, peu à peu, supplanter l'homme: "...l'ouvrier s'en va et par conséquent l'apprenti. Son rôle devient de plus en plus celui d'aide et de spectateur du travail. Le surnom d'*attrape-science* qu'on lui donne à l'atelier exprime énergiquement la situation. On ne lui montre plus l'art, ni le métier. Il l'attrape comme il peut".

Tandis que le F.Maignen se préoccupe de l'amélioration des conditions de travail et de la formation professionnelle de l'ouvrier, en faisant des Patronages "des Œuvres qui pénètrent profondément dans le vif de cette classe ouvrière si importante aujourd'hui par son immense population et sa puissance d'action dans le monde", (*Manuel*), d'autres projets entendent, eux

aussi, réorganiser la société. Dans le cadre du fameux Congrès de la I^e Internationale Ouvrière, qui se tient à Genève en 1866, on adopte par exemple une résolution proposée par K.Marx lui-même: "Le Congrès considère comme saine et légitime la tendance observée dans l'industrie actuelle et qui consiste à faire collaborer les enfants et les adolescents des deux sexes, à la grande cause de la production sociale...Cette tendance est devenue un mal terrible, mais dans une société rationnellement organisée, chaque enfant à partir de 9 ans doit devenir un travailleur productif".

Ainsi le prolétariat, qui se profile à l'horizon, est-il déjà exploité comme un "objet" d'économie et de politique, les socialistes et les marxistes s'attachant à favoriser sa croissance pour l'utiliser comme force politique. Horizon qui est encore très loin et qui ne sera vraiment perceptible que dans la dernière décennie du XIX^e siècle. Certes, c'est l'évidence, il y a la "grande industrie", mais l'image d'Epinal du prolétaire métallo, en grève, fer de lance de la classe ouvrière, ne trouvera un fondement réel qu'à la fin du siècle. Jusqu'en 1880-1890, la majorité des ouvriers travaille dans de petites entreprises, dans des ateliers ou encore à domicile. M. Maignen ne connaît que la situation dominante à Paris, comme en France, celle de l'ouvrier des ateliers, l'ouvrier des arts et métiers.

Cet ouvrier, M.Maignen l'invite à ne pas manquer certaines manifestations qui le concernent comme les Expositions universelles. Celle de 1855, par exemple:

"...C'est pour l'ouvrier, pour l'apprenti, un beau spectacle: ces salles gigantesques où circulent cent mille visiteurs, ce mouvement sans clameur d'une foule immense perdue dans l'immensité des galeries, ces bannières flottantes, ces fontaines, ces fleurs, ces cristaux, ces machines merveilleuses, ces meubles précieux, ces richesses entassées qui surpassent, dans leur magnificence, les créations les plus fantastiques des Mille et une nuits! C'est beau, c'est à faire touter la tête d'orgueil, si l'on n'était chrétien!...n'agissez pas en enfants curieux et désœuvrés. Regardez de tous vos yeux, admirez tout à votre aise, mais réfléchissez à ce que vous voyez. Réjouissez-vous de voir de si grands honneurs rendus au travail, car ce monument n'a pas été fait pour glorifier le bois, le fer, le bronze ni l'or, mais l'intelligence et le courage de l'homme de travail, qui, par le génie et la patience, a su donner à la matière comme une nouvelle création. Amour du travail, noble estime de votre condition, voilà les sentiments que vous devez emporter dans vos cœurs, pour toute votre vie, de votre visite à l'Exposition universelle".

Quelques années plus tard, on le verra de nouveau identifier ouvrier et artisan, ce dernier terme signifiant toujours création artistique et génie français. Ainsi, en 1867, exhortera-t-il ses ouvriers qui ont à cœur l'honneur et la dignité de la classe ouvrière, à participer à l'Exposition universelle, en leur rappelant que "jusqu'alors les expositions universelles avaient été le privilège de la grande industrie. Le "travail" en effet en était exclu. Autrefois, la croix d'honneur ou la médaille d'or venait décorer l'homme qui n'y avait d'autre titre souvent que celui d'être la raison sociale de son établissement et l'ouvrier dont le génie avait valu au maître cette glorieuse distinction, restait ignoré. Désormais, il y a égalité devant la croix et la médaille pour la blouse et l'habit noir...aucun encouragement n'eût dû émouvoir davantage l'ouvrier. Son bonheur et sa dignité ne sont pas tout entiers dans la liberté de coalition ou de coopération. Ce qui fait progresser les métiers, ce qui soutient la renommée du génie français dans le monde, ce qui facilite à l'ouvrier méritant son avènement rapide aux jouissances de la fortune et de la réputation, mérite bien aussi quelque estime de sa part".

Mais, hélas, il n'y a plus d'ouvriers!

"Nous n'avons plus d'ouvriers, nous n'avons plus de style national. Autrefois, dans un simple flambeau de cheminée, on sentait un caractère et une époque, la personnalité et l'originalité de l'ouvrier".

De plus, "ces vieux ouvriers nos pères" avaient la foi, l'histoire est là pour l'attester, M. Maignen ne peut en faire abstraction. Il ne peut séparer l'ouvrier, l'artiste et le chrétien: "...alors les travailleurs ne chantaient qu'en leur chapelle, ignoraient le communisme, mais recueillaient et assistaient de leurs propres aumônes, jusqu'à leur dernier jour, leurs invalides et leurs rares indigents. Ils ne faisaient pas de grèves, mais sous la bannière de leurs saints patrons, dans leurs assemblées, ils réglèrent pacifiquement leurs salaires, d'accord avec les maîtres du métier. Ils ne se haïssaient pas, ils priaient ensemble et célébraient en commun leur fêtes patronales...la France avait de grands artistes, un style national et du génie, parce qu'elle avait encore la foi!"¹¹⁷

Faudrait-il en conclure que Maignen refuse le progrès?

En vérité, ce qu'il craint et prévoit, c'est la robotisation, la déshumanisation et la dépersonnalisation qu'engendrent le machinisme et la grande industrie. Ce qu'il refuse, c'est leur déification, et il dénonce le procès d'obscurantisme intenté à la religion et à l'Eglise par les idolâtres du "Progrès", au nom de l'esprit des Lumières. La tenue de l'Exposition universelle de 1867 lui inspire d'écrire un court dialogue qui a pour cadre un atelier de ciselure, et pour principal personnage un contremaître, *Monsieur Progrès*: "...quel drôle d'original, tout de même, ce monsieur Progrès! tout ce qui n'est pas bec de gaz ou fil électrique est inutile au monde...il s'imagine que de faire sa religion c'est contrariant pour la civilisation, s'il avait été au patronage dans sa jeunesse, il aurait appris que c'est pourtant un prêtre qui a découvert la pesanteur de l'air, un jésuite qui a importé de Chine les vers à soie en Europe, un pape qui a fait le calendrier où lui-même regarde quel quantième du mois tombera le lundi..."

Et la scènette, qui se veut surtout moralisatrice pour les apprentis, s'achève sur une note optimiste où le progrès est remis à sa place: "...Vive la vapeur, vivent les chemins de fer et les fils électriques! mais vivent aussi les commandements de Dieu et de l'Eglise! c'est là le vrai progrès, c'est la lumière en attendant le progrès des progrès qui est la joie et et la gloire du paradis!"

A la même époque, en 1860, nous sommes en pleine Question Romaine, il imagine la fin du siècle et le commencement du suivant, dans un dialogue entre le Pape Pie IX et un industriel:

- Mon fils, dans peu d'années les nations de la terre auront perdu tous les secrets des arts manuels. Les rouages de fer et d'acier ne produiront jamais rien d'aussi beau que ce que la main de l'homme a elle-même ouvragé en lui donnant le cachet de son âme, souffle de Dieu!...les puissants et les riches de la terre se sont unis. Ils ont ouvert parmi toutes les nations d'immenses établissements de fabrication ou de commerce unis entre eux, dont tout travail manuel est banni...de ces rois de l'industrie dépendent les salaires, c'est-à-dire la vie des peuples...Ils leur ont enlevé la joie du travail, la dernière joie du pauvre! anathème à ceux qui ont fait cela!...-Saint-Père, faut-il alors éteindre nos fourneaux, abattre nos cheminées, briser nos machines?...- Gardez vos fourneaux et vos machines, mais laissez en paix le clocher de l'église, le monastère où l'on prie, laissez vivre l'Eglise dans la liberté.. aidez le progrès matériel mais favorisez surtout le progrès moral, la vertu, la sainteté...rois de la terre, donnez

¹¹⁷ M. Maignen, *Le travail chrétien, Scènes et croquis de la vie ouvrière*, 1869.

l'exemple de la réconciliation et de la paix, embrassez-vous dans les bras du Père commun".¹¹⁸ N'y a-t-il pas là, toute une philosophie chrétienne du travail?

Enfin, M.Maignen sera toujours très attentif à instruire ses ouvriers et à cette intention, il organisera au Cercle Montparnasse des cycles de conférences scientifiques et littéraires, où sont traités les sujets les plus techniques: "Vous êtes invité à la séance d'électricité où se feront les grandes expériences des conférences de la Sorbonne".(tract en date du 7.8.1867).

Mais l'une des plus belles réussites de M.Maignen qui témoigne éminemment de son amour pour le métier et pour le monde ouvrier fut son *Musée du travail*.

Dans l'histoire du Cercle Montparnasse, il est fait mention, au 8 décembre 1872, de l'inauguration du *Musée du travail*, le jour de la célébration de la fête de saint Eloi, patron des ouvriers en métaux. Commencé à l'aide de la généreuse offrande d'un des fondateurs du Cercle, il s'est enrichi successivement par les dons de ses membres et de diverses personnes. La collection, modeste en elle-même, était de grand prix pour les ouvriers d'arts et métiers, étant composée des travaux exécutés par leurs prédécesseurs dans le métier. Les oeuvres exposées étaient réparties en trois classes principales: souvenirs des anciens corps de métiers, règlements, statuts, histoires des corporations, outils des membres des corporations, avec, entre autres pièces vénérables, *Le livre des métiers* d'Etienne Boileau (1262), qui est comme la première charte des travailleurs; puis c'était la série de portraits d'artisans et inventeurs célèbres, Gutenberg, Franklin, Watt, Palissy, etc.; enfin, divers "chefs-d'oeuvre" d'architecture, de sculpture, d'ameublement, des tapisseries, et nombre de manuscrits et imprimés précieux. C'est ainsi que l'artiste Maignen ne ménageait ni son temps, ni son argent, pour inculquer à ses jeunes ouvriers, en les mettant à même de voir et de toucher des chefs-d'oeuvres, l'amour de leur métier et l'estime de la dignité du travail.

Cependant, il leur donnera d'autres merveilles...à lire cette fois-ci: ce sera son oeuvre littéraire, car il va mettre tous ses dons d'écrivain et de journaliste au seul service de ses apprentis et jeunes ouvriers.

M. Maignen, journaliste et écrivain : *exegi monumentum*

Le premier public de l'écrivain et journaliste Maignen, c'est l'apprenti et l'ouvrier.

S'il se fait écrivain populaire, par ses almanachs, comme nous l'avons vu plus haut, c'est pour eux, car c'est un éducateur et il lui faut protéger, édifier et moraliser écoliers, apprentis et ouvriers, toute une jeunesse, et de plus celle de Paris!

S'il se fait journaliste, car Maignen a vite compris l'influence du journal, c'est encore pour eux, grâce au public plus large qu'il compte toucher; c'est dans leur intérêt, pour mieux les faire connaître, dans leurs conditions misérables de travail et de vie.

¹¹⁸ *L'an 1900, légende de l'avenir*. Maurice LePrevost, AMM.

S'il se fait apologiste et polémiste, ce n'est pas spécialement par goût de la controverse, c'est encore pour ses ouvriers et apprentis, qu'il faut encourager, car "ils sont jetés aux bêtes", persécutés comme les premiers chrétiens, soit par les nouveaux bestiaires que sont la presse et les écrivains, soit par leurs propres camarades d'atelier. "Soyez bons ouvriers et bons camarades, et vous triompherez de vos bourreaux" leur disait-il pour les endurcir.

Cotoyant la classe ouvrière, il s'en fera l'historien, toujours documenté. Certes, il romance et dramatise, mais il se démarquera des préjugés *du Peuple* de Michelet, ou de la complaisance des *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue. Ecrire va lui donner, non pas pignon sur rue, - s'il avait pu écrire de façon totalement anonyme, il l'aurait fait-, mais seulement un autre terrain d'apostolat qu'une cour ou un atelier.

Sous la Restauration, l'agnostique Stendhal se demandait: "Le journal pourra-t-il jamais remplacer le prêtre?" Le célèbre écrivain eut le temps de constater combien ses craintes étaient infondées, car, très rapidement, la presse devint la reine du jour et, si elle ne fut pas la seule pièce d'artillerie qui allait tonner contre l'Eglise, on s'accorde à reconnaître que l'anticléricalisme du XIX^e siècle n'aurait pas été ce qu'il fut sans l'aide de la grande presse, d'inspiration voltairienne. Elle était relayée par la petite presse, celle du journal à un sou, du roman-feuilleton, des almanachs, des brochures de colportage, dont l'impact est énorme dans les milieux populaires. "J'ai essayé de lire d'Alembert, Diderot, avoue un ouvrier d'atelier en 1868, mais j'y ai renoncé, il aurait fallu m'expliquer chaque phrase. Par contre, j'ai bien compris P.L. Courier". Ce dernier, avec le chansonnier Béranger et E. Sue, forme l'avant-garde de cette littérature populaire anticatholique.

M. LePrevost lui-même, est convaincu qu'il faut intervenir sur ce terrain, comme il l'écrit à M. Maignen: "On répète sans cesse que les idées gouvernent le monde; rien de plus vrai, mais les idées n'entrent dans l'esprit du peuple qu'autant qu'elles ont une forme accessible pour lui, qu'elles frappent son âme, son imagination, ses passions...servons-nous de ces moyens pour le bien". Ce sera donc pour protéger les écoliers, apprentis et jeunes ouvriers des Œuvres d'une telle propagande, tout en se proposant de les instruire et de les distraire que le F. Maignen se fera publiciste. M. LePrevost ne peut que l'y encourager, lui qui, le 1^{er} avril 1851, a lancé pour les familles visitées par la Société de Saint-Vincent-de-Paul un feuillet bimensuel de 4 pages, *Les Petites Lectures*, (60.000 exemplaires en 1873).

En 1855, l'Exposition Universelle fut l'occasion pour de nombreux directeurs d'œuvres de se rencontrer à Paris. L'idée vint à l'abbé Le Boucher, le directeur de l'œuvre d'Angers, de créer un bulletin de liaison entre les différentes associations, et d'en faire un organe de propagande où les directeurs trouveraient une tribune pour discuter méthodes et principes: ainsi naquit *Le Jeune Ouvrier*, qui sortira six années de suite. Faute d'abonnés (une centaine en 1861), le journal disparaîtra en décembre 1861.

Mais l'élan ne retombe pas: le 4 mai, grâce à une importante subvention de Mgr de Ségur, Le Boucher et M. Maignen ont lancé *L'Ouvrier*, hebdomadaire illustré appelé à remplacer *le Jeune Ouvrier* et à durer plus longtemps -jusqu'en 1914!-. Avec *Les Veillées des Chaumières*, son complément pour les familles, il atteint un public plus large que les seuls directeurs d'œuvres.

"Nous ouvrons gratuitement nos colonnes, dit le manifeste du premier numéro, à tout ouvrier, intelligent et expérimenté, qui jugera à propos de communiquer à ses frères une idée de perfectionnement ou d'amélioration applicable à la classe ouvrière". Mais "il faut que les gens vivant dans une autre sphère sociale sachent ce que c'est qu'un ouvrier...", et le journal rejoint ainsi "une presse qui dit vrai" et qui s'oppose "à une presse qui ment": il faut lutter contre l'influence des grands journaux d'inspiration voltairienne et antichrétienne et prendre

rang dans le monde de la littérature populaire et de la petite presse, des almanachs, des romans-feuilletons, des brochures de colportage, etc.

Ainsi, comme on peut le lire dans un placard publicitaire pour les étrennes de 1868-, les collaborateurs du journal (Geslin de Kersolon, Jean Grange, Eugène de Margerie, M. Maignen auront le choix, pour leur "papier", entre trois genres:

1) histoire et redressement historiques (réponses aux mensonges sur l'Église et la religion);

2) preuves de la religion, polémique (questions d'actualité);

3) littérature (distraire et instruire).

Les articles de M. Maignen figurent dans la deuxième catégorie, celle de l'apologie et de la controverse. Il en écrira près de 40, entre juin 1861 et décembre 1868, qu'il signera Maurice LePrevost. Ce nom de plume symbolisait la filiation qui l'unissait à Jean-Léon LePrevost, lequel corrigeait avec soin l'œuvre littéraire de son fils spirituel.

"L'œuvre principale de Maignen dans le domaine de la littérature populaire est sa collaboration qu'il apporte à ce journal".¹¹⁹ Mais d'autres journaux que *L'Ouvrier* accueilleront aussi ses articles: dans *Le Clocher*, par exemple, M. Maignen se fera critique d'art à l'occasion des Salons de peinture, celui de 1872 en particulier.

Dans *L'Ouvrier*, ses deux premiers articles exposent les deux idées de sa pensée en matière sociale: prendre en compte la personne du jeune travailleur et organiser les relations des ouvriers et de leurs employeurs, sur la base de la fraternité, du respect et de l'union, qui ne peut qu'engendrer la lutte des classes. Le premier, celui du 15 juin 1861, *Du choix d'un état*, reprend en substance les pages de son *Almanach des Apprentis* de 1852, sur le placement en apprentissage; le second, celui des 6 et 13 juillet, *La guerre*, met en scène la concurrence égoïste et haineuse que se livrent deux bijouteries parisiennes. Il faut croire possible "l'union des classes entre l'ouvrier, soutenant les intérêts de son maître, et le patron, n'exploitant plus son ouvrier".

Mais ne pouvant poursuivre sur ce registre ces sujets spécifiquement sociaux par crainte de la censure, (c'est l'époque où Persigny tracasse la Société de Saint-Vincent-de-Paul), Maignen ne donnera pas d'articles d'apologie, de scènes de mœurs, et de controverse.

Son dernier article, *Le roman et la cour d'assises*, veut montrer, à partir d'un tragique fait divers, l'influence du roman-feuilleton sur la dégradation des mœurs: votre voisin et meilleur ami peut devenir votre assassin... Le 8 mai 1868, en forêt de Fontainebleau, une certaine Sydonie de Mertens, riche héritière, est étranglée selon la méthode d'une secte indienne dont les pratiques sont décrites en détail dans le *Petit journal*; son amie, fidèle lectrice du canard, se trouvant dans la gêne, songe à son amie... pour se renflouer: la méthode apprise, elle passe à l'acte... Or, constate Maignen, cette dame était l'épouse tranquille d'un honnête négociant..." Ainsi, conclut-il, il se dessine de plus en plus l'influence néfaste du roman actuel sur la société. Le roman de mœurs mettant les différents genres de crimes à la portée de tout le monde, on ne peut nier que cette situation ne doive modifier peu à peu les habitudes et les relations... Si un ami s'avise de m'inviter à déjeuner au Bois de Boulogne, je m'assurerai préalablement qu'il ne s'est pas livré depuis la veille à la lecture d'aucun roman en vogue..."

L'influence des petits romans populaires "qui abrutissent et avilissent le peuple" est l'un de ses thèmes favoris. Il l'aura abordé dans de nombreux articles (*les romans illustrés*): "Ce n'est plus l'époque des Alexandre Dumas: on veut toujours plus de vitriol et de poudre à canon" (*L'Ouvrier*, n°282, 1866).

¹¹⁹ Cf. J.B. Duroselle, *Les débuts du catholicisme social en France*, 1951, p.687.

Le ton de ses articles tranche avec le style de la littérature pieuse de l'époque, où les récits émanent davantage de plumitifs que de bons romanciers. En 1868, ayant fait paraître l'ensemble de ses articles sous le titre de l'un d'entre eux, *Les chrétiens aux bêtes*, pour lequel Louis Veillot le félicite: "...je suis tombé de haut, lorsqu'on m'a dit au journal, hier, que Maurice LePrevost n'était autre que mon grave et doux frère Maurice Maignen. Comment, c'est vous qui faites de ces jeunesse, qui donnez ces coups de poings, qui tirez ces pétards et battez cette charge à casser les vitres?...votre livre est bon, malgré ses petits défauts...on y sent une charité mâle et vivante..."

Dix ans plus tard, mêmes félicitations, mais elles sont le fait de son éditeur, M. Blériot: Je voudrais pour mon *Almanach de l'ouvrier 1867* et aussi pour le journal, des articles polémiques, vraiment populaires, redressant les erreurs, les préjugés, et amusants en la forme, comme vos *Légendes de l'atelier*, si bien appropriées à nos lecteurs et dont nous n'avons trouvé nulle part l'équivalent".

Chez Blériot et d'autres éditeurs, il publiera ainsi deux séries particulièrement destinées aux directeurs: fondation et direction des œuvres (*manuel du patronage, annuaire des œuvres de jeunesse et de patronage*); petit théâtre (*scènes et dialogues populaires, scènes de la vie d'apprentissage*); et il dressera tout un répertoire théâtral à l'usage des œuvres ouvrières.

Et deux autres séries, pour les jeunes, afin de les initier aux difficultés et dangers de la vie ouvrière: l'apprentissage et la vie d'ouvrier (*après l'école-les chroniques du patronage-ateliers et magasins-les jeunes ouvriers*); polémique de l'atelier (*les chrétiens aux bêtes-la philosophie du ruisseau-les Légendes de l'atelier-les Misérables d'autrefois*).

Ecrivant au fil de la plume, M. Maignen laissait courir, vagabonder même, son imagination, sans trop se soucier de la forme. Il écrit comme il aime, avec une sensibilité débordante. M. LePrevost va canaliser cet épanchement du cœur, en corrigeant les imperfections et le laisser-aller d'un style "naturel, aisé, harmonieux" mais qui doit gagner en sobriété et en concision. Avec doigté et délicatesse, il lui prodigue aussi des conseils dans l'art du portrait: "...votre petit dialogue fait bien ressortir la pensée vraie et trop souvent réalisée de l'incertitude dans les principes comme dans la conduite. Mais il me semble que si le personnage de Gustave était un peu plus dessiné, il y aurait avantage pour le tableau."(L1333-2.9.1868). Encore, l'année suivante, au sujet d'un dialogue des *Scènes et croquis de la vie ouvrière* "c'est bien; l'action fait un peu défaut, mais on peut peut-être s'en passer; peut-être un ou deux mots un peu exagérés...le sentiment est vrai, l'expression seule est peut-être à retoucher un peu, très peu" (L1449-28.8.1869).

Maignen vous plante un décor en quelques phrases, telle cette ambiance d'une salle de journal: "...il y a une pièce où grouille la rédaction. Ils sont là pendant deux heures, suant et silencieux, grattant le papier avec rage. Il n'y sent pas bon. Le style et les idées sont les dignes fruits de ce terroir: suffisance et insuffisance! Cela gouverne l'Europe et le monde, en remonte aux hommes d'Etat et se moque de Dieu. Ils boivent l'absinthe et suent la corruption; ils sont la confiance du négociant, la hardiesse du boursier, la mort des âmes. Ils sont tout et ne sont rien..."

Il a le coup d'œil vif, et sait décrire avec un humour irrésistible une scène cocasse de la vie quotidienne qui vaut son pesant d'or, ou encore camper, en peu de mots, le personnage pittoresque que le hasard vous fait croiser, dans un salon, dans la rue ou dans les transports, comme ce fut le cas pour lui:

"L'autre jour, j'avais pour voisin, sur une impériale d'omnibus, un gros homme...il accusait dans toute sa personne une prédilection marquée pour la forme sphérique. Pour le dessiner, et il en valait la peine, il eût suffi d'un compas...Mais pour l'ensemble, il eût fallu ou-

vrir toutes grandes les branches de l'instrument. En effet, mon voisin n'était qu'un ventre, vaste et proéminent, orné en guise de tête et de jambes, de fortes exubérances perdues dans la masse. L'exubérance supérieure, chauve, à peine fendue pour l'ouverture des yeux et de la bouche, semblait un cantaloup posé sur une citrouille, sauf la couleur brique, étrangère à ce légume. Le nez était saillant et bulbeux comme une jeune betterave mal venue. L'œil gisait, éteint, dans la fissure. La bouche, à lèvres pendantes, emboîtait la même expression- celle de l'hippopotame digérant et rêveur."(Les Hommes Noirs, *les Chrétiens aux bêtes* p. 203).

Portrait haut en couleur, avec légumes et fruits, à la manière d'Arcimboldo!

Dans tous les milieux, -atelier, patronage, Cercle- des figures d'enfants et d'adultes, d'apprentis et de patrons, etc..., il croque tout un petit monde du Paris ouvrier et populaire, qu'il n'invente pas, mais qu'il connaît, car il le fréquente chaque jour. Il en choisit quelques-uns comme types, aux noms évocateurs...le père Gaspard, les abbés Urbain et Marcel, Jean-Pierre L'Haricot, la bande des Rigoleurs, la mère Jabotte, Bras-de-fer, Tondu, Pomadin, Moucheron, "l'apprenti du XIX^e siècle", Jean Toumédu, Monsieur Bonne-Franquette, etc.

Sa plume force quelquefois le trait, comme dans ce portrait qu'il fait de l'abbé Timon-David: "La méthode de Monsieur Timon est admirable, trop admirable dit-on, mais aussi quel homme que Monsieur Timon! Il est pieux comme un novice, administrateur comme une compagnie de chemin de fer; il écrit comme Monsieur Veuillot, et il parle comme Mgr Dupanloup. Il est prudent, prévoyant et sage comme un supérieur de la Compagnie de Jésus; gai, railleur et plaisant comme un jeune ouvrier. A la chapelle, il est majestueux comme Fénélon, et dans la cour, il joue à la balle au chasseur comme un petit Catalan. Il est ferme pour la règle, pour l'ordre, pour la politesse, avec une sévérité noire. Et puis, il est bon, simple, confiant, affectueux, attendri jusqu'aux larmes, comme l'enfant le plus sensible et le plus doux. On conçoit l'immense puissance de tels dons unis à la grâce du sacerdoce".

Et l'abbé Timon-David n'ayant apprécié qu'à demi ce qu'il juge caricature, il lui répond pour justifier son défaut: "...le chroniqueur a le droit d'user de la poésie, de la peinture et de la physique pour se faire entendre. Il a le droit et le devoir de parler au figuré –il peint mais en décor- c'est vif, heurté, blessant à la vue, mais à distance, c'est harmonisé, vrai et vivant...il n'y a aucune transparence calculée et savante dans ces pages qui ont le défaut d'avoir été écrites d'un trait de plume et d'inspiration. Je ne vois pas que j'ai d'excuse à vous faire pour des louanges dont je suis convaincu..."(7.1866).

En 1868, Mgr de Ségur, dans son bulletin de l'association de Saint-François-de-Sales vantera les *Publications populaires* de Maurice LePrevost, voué depuis bientôt trente ans à la sanctification de la jeunesse ouvrière de Paris et des grandes villes, qui a publié d'excellents ouvrages "formant une petite bibliothèque à l'usage des œuvres de patronage. Leur but général est de prémunir la jeunesse ouvrière contre les dangers de l'apprentissage et de la vie ouvrière. Personne mieux qu'un vieux (sic!) directeur de patronage (Maurice Maignen a 44 ans en 1868!) ne sait ce qu'un pauvre apprenti, ce qu'un jeune ouvrier sont obligés de souffrir pour rester chrétiens...les petits livres de M. LePrevost devraient être choisis de préférence à tous autres pour les distributions de prix des écoles et des catéchismes et servir de base, pour ainsi dire, à toutes les bibliothèques scolaires, paroissiales et populaires. Il nous semble que la propagation de cette collection doit être recommandée à tous les Associés de Saint-François-de-Sales, comme réalisant à la lettre, pour la situation de la jeunesse ouvrière, la définition de l'œuvre donnée par le Saint-Père: la propagation de la foi à l'intérieur".

1868 est aussi l'année où Mgr Mermillod, évêque de Genève, en résidence forcée en France, prononcera, le 16 mars, à Sainte-Clotilde¹²⁰, un sermon de charité en faveur de la Société pour l'amélioration et l'encouragement des publications populaires. Son discours est si dérangeant pour le riche auditoire du faubourg Saint-Germain, que l'édition officielle censurera volontairement quelques passages, comme celui-ci: "...comment montrer le droit chemin au peuple, si l'on suit les faux sentiers?...vous lui reprochez de lire la petite presse, et vous vous nourrissez vous-mêmes de lectures malsaines! vous lui interdisez d'aller battre des mains à la chanteuse populaire, et vous la faites applaudir dans vos salons..."

Dans sa dernière lettre à M. Maignen, le 15 décembre 1873, M. LePrevost l'encouragera à mettre ses dons d'écrivain au service d'une grande fresque littéraire en faveur de l'ouvrier et qui s'inspirerait des idées développées précisément par des orateurs tels que Mermillod, Lacordaire, etc.:

"...Vous avez le talent propre aux tableaux de genre; les études de mœurs, les scènes de famille vous conviennent; vous saisissez bien ce qu'il y a d'aimable, de touchant ou de comique et d'amusant dans les faits, dans les caractères. C'est là un précieux don qui vient du cœur et de l'esprit tout ensemble, vous en avez souvent tiré un très bon parti; développez-le de plus en plus, c'est une veine riche qui peut servir beaucoup pour attirer au bien et inspirer l'horreur du mal. N'est-ce pas là tout votre but? Vous pouvez ainsi montrer l'ouvrier sous toutes les faces, à tous les âges, dans toutes les luttes, dans toutes les victoires...."

Dans *Les vieux bahuts*, (25.8.1866), sans doute l'un de ses meilleurs articles, le F. Maignen laisse parler son cœur, en présence de ces vieux meubles de famille, au pouvoir si évocateur, qu'on aime moins pour leur prix ou pour leur esthétique, que pour les personnes aimées qu'ils rappellent. Comparés aux meubles modernes, froids et impersonnels, ces objets inanimés auront toujours une âme...:

"...les vieux meubles paternels, ternis et surannés ont une beauté à part. Ils font le foyer! ils parlent, ils racontent, ils conseillent! Je préfère à tout cet éclat artistique, leur acajou vulgaire, s'il me fait revivre au milieu des miens, s'il me rend mes impressions d'enfance, mes souvenirs de jeunesse...ah, il y a quelqu'un qui garde encore le culte de ses souvenirs de famille, le respect de ce qui reste du passé, c'est l'ouvrier et surtout l'ouvrier de Paris...allez donc voir s'il se débarrasse des vieux bahuts dont il hérite, pour se meubler en chêne sculpté...exposer les vieux amis de son foyer aux boutiques des revendeurs ou sur les trottoirs de nos rues, lui semblerait un crime. Jamais l'ouvrier de Paris ne vend ses bahuts. Il les laisse tomber d'eux-mêmes en poussière. Il en brûle les débris, mais comme on fait des buis de l'année, dont la cendre elle-même est sacrée et ne doit pas être jetée au vent! Lorsque j'entre dans un galetas d'ouvrier et que j'y reconnais les mobiliers de sa famille, commodes ventruées, aux ornements de cuivre, vieux fauteuils vermoulus et fanés; aux murailles, les portraits empire, tout étranges, les gloires populaires et les vieilles croyances, la sainte Vierge, Napoléon et Mgr Affre, je retrouve la famille, la religion, le travail et l'honneur, je me découvre et je salue plus bas que si j'entraiss dans le palais d'un empereur!"

Le quartier Montparnasse et la paroisse Notre-Dame-des-Champs, sa dernière publication (1879), est de la même veine qu'il exploite en amoureux inconditionnel de Paris.

Il s'y montre animé de cet esprit de piété qui vous oblige envers votre pays et envers ceux qui vous ont précédé et qui fait de vous un héritier. Ce patrimoine, il faut le transmettre, et Maignen s'y emploie. L'éducateur donne à ses jeunes du Cercle une belle leçon d'histoire,

¹²⁰ Trois semaines auparavant, le 23 février, il avait prêché en faveur du Cercle Montparnasse.

avec pour principe: connaître pour élever son esprit et mieux aimer, d'autant que la France vit des heures difficiles.¹²¹

Dès les premières lignes, il laisse parler tout son cœur:

"..Vieux Parisien, amoureux fou de mon cher Paris, je saisis une poignée de son sol et je vous dis: "Regardez cette poussière, c'est l'histoire de la patrie". Montparnasse a d'autres renommées que celles de ses bals et de ses barrières...J'avais entrepris ces recherches uniquement pour les Ouvriers du Cercle Montparnasse, comme préambule de l'histoire de cette maison qu'ils aiment tant. J'étais heureux de leur apprendre les souvenirs patriotiques de ce sol béni, et bien-aimé de nous tous...Il est au cœur de l'homme, un sentiment plein de charme, c'est le culte des souvenirs. Pour vous, membres du Cercle Montparnasse, la maison qui vous a réunis et qui vous a fait connaître les uns aux autres, vous est chère comme la maison paternelle, comme le pays natal...Ce culte des souvenirs, il vit dans les âmes, aussi bien pour l'histoire du pays que pour les choses intimes de la vie. Au milieu de vos actions ordinaires, en vos courses de travail ou de délassément à travers nos rues et nos boulevards, sur ce sol dont vous saurez bientôt l'héroïque histoire, une simple promenade vaudra pour vous un pèlerinage...De cette méditation du passé résultera pour vos caractères plus d'élévation et de vigueur...Aimons d'un amour profond et vrai notre ville et notre quartier. Appliquons-nous pour cela à les bien connaître et à faire revivre devant nous les hommes et les faits de son histoire; combien nous aimerons alors notre pays, et combien nous serons prêts à oublier nos divisions de partis pour nous unir et le défendre, comme nos pères l'ont aimé et défendu!"

Et, embrassant d'un même regard passé et présent, il conclut sur un vibrant appel à persévérer dans la foi chrétienne de nos ancêtres: "...honneur au quartier Montparnasse pour les grands souvenirs de son passé, mais honneur surtout aux grandes institutions sociales qui couvrent son sol, l'Asile des Petites Sœurs des pauvres et la maison de Nazareth, la maison du Bon-Pasteur...oui, ce sol est fécond en grandes œuvres et en héros de la foi et du patriotisme...foi et patrie! cette double croyance et ce double amour ont rempli les grandes âmes de ceux qui nous ont précédé sur ce sol béni...gardons, comme nos pères, la foi qui a gardé la France".(p.89)

C'est encore l'histoire qui fait la trame de son ouvrage le plus connu, *Les Misérables d'autrefois*, qu'il écrit en 1863, l'histoire du peuple de Paris et de ses ouvriers.

"Montrer au peuple, dit la préface, le travail et les institutions de nos pères, le bien-être et l'esprit de fraternité qui unissait le maître et l'ouvrier, et tous les travailleurs entre eux, prouver que l'Eglise n'a pas été la dernière à s'occuper du peuple, comparer ce qu'il était alors à ce qu'il est devenu depuis son divorce avec la foi, telle est la pensée de nos *Misérables*. Histoire, drame, discussion, tout y est mêlé. Le livre n'a d'autre ambition que l'amour du peuple. Il paraîtra bien petit auprès des géants contre lesquels il ose se mesurer...."

Le Goliath que défie le David-Maignen, ce sont *Les Misérables* (avril 1862) de Victor Hugo, que son auteur présentait ainsi: "Ce livre, c'est l'histoire mêlée au drame, c'est le siècle, c'est un vaste miroir reflétant le genre humain pris sur le fait à un jour donné de sa vie immense". Le phénomène de réfraction est grandiose, les personnages -Valjean, Thénardier, Cosette, Gavroche-, sont à la "démésure" hugolienne, emblématiques, universels même, mais le miroir est déformant. A la phraséologie du poète-philosophe dont le livre, pense-t-il, contribuera à résoudre "les trois problèmes du siècle: la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit", historiens et écrivains n'ont pas manqué d'opposer la vérité des faits, les ambiguïtés de langage et les limi-

¹²¹ Le maréchal de Mac-Mahon démissionne le 30 janvier; la laïcité se met en marche avec Jules Ferry et les républicains anticléricaux.

tes du témoignage: ses misérables sont-ils des criminels ou des malheureux? qu'est-ce que recouvre la criminalité sociale, thème dominant du livre?¹²²

M. Maignen, comme son glorieux aîné de vingt ans, a soif de justice sociale et il aurait pu être sensible à cette grande fresque d'une rédemption sociale, l'ex-forçat Jean Valjean prenant sur lui le péché du monde et expiant pour lui. Son propre roman se termine aussi par une expiation, celle d'un ex-bourreau, Jean Maillard...Mais ce qu'il stigmatise dans *Les Misérables*, c'est l'imputation exclusive faite à l'Ancien Régime d'avoir été la cause du paupérisme, et il entend aussi dénoncer la prétention de l'écrivain à éclairer vraiment la question, confirmant ce que dira plus tard le gendre de K.Marx, P. Lafargue: "Ainsi que l'on se nourrit de pain et de viande, Hugo se repaît d'Humanité et de Fraternité".¹²³

Il voit ailleurs les causes réelles du paupérisme: "La condition actuelle de la classe ouvrière, qu'ils [V.Hugo et L.Blanc] déplorent avec tant d'amertume, n'est point le fait de l'Ancien Régime ni de l'Eglise, dont le peuple a rejeté la tutelle. Misère et isolement du prolétaire, prostitution de la fille du peuple, ignorance et abandon de l'enfant de l'atelier ou de la manufacture sont de récents griefs tout à fait inconnus de nos pères de 89 qui ignoraient le paupérisme"(préface).

Tandis que V.Hugo se réjouit d'avoir fait tomber le vieux monde, ce "vase de misères [qui] en se renversant sur le genre humain, est devenu une urne de joie"(*Les Misérables*, 94, t.1), M. Maignen, être de communion et non de rupture, s'efforce de montrer, au contraire, qu'il ne faut pas se couper du passé, qu'il est possible de réunir ceux qui, hier encore, travaillaient ensemble, et enfin qu'il n'y a pas de solution sans l'Eglise ni la religion:"Point de monde nouveau! Faisons pour l'industrie ce qui s'est fait pour tout le reste; renouons le présent et le passé par des institutions rajeunies. La solution du problème ne sera donnée ni par la science impie, ni par l'émeute révolutionnaire, mais par la liberté de l'Eglise et le retour des populations à la foi". Son livre n'a qu'un seul objectif: "aider à la réconciliation du peuple et de l'Eglise, de l'ouvrier et du prêtre, à la réorganisation du travail chrétien, seul remède aux maux du présent et aux périls de l'avenir" (préface).

Le roman, sous-titré "les ouvriers au temps des Corporations", annonçait clairement qu'on allait y trouver mis en scène les ouvriers et des maîtres des anciennes corporations. Ecrit dans un style alerte et enlevé, il obtint de chaleureux éloges:

"Courage, lui écrit Augustin Cochin¹²⁴, vous êtes dans une voie où Dieu vous appelle à rendre de vrais services; votre talent se développe, votre cœur ne se refroidit pas, et, au point de vue littéraire, le plus petit à vos yeux, votre livre est très distingué; le récit marche, l'émotion jaillit souvent, les descriptions sont heureuses, l'histoire intervient d'une manière originale. Recevez tous mes compliments sincères". Sur le fond, il le félicite de montrer le bon côté des corporations, le rôle populaire de l'Eglise et les terribles effets de la concurrence. Mais il lui reproche aussi des "couleurs exagérées dans un cadre trop raccourci" et de pécher par trop de parti-pris et de manichéisme: "non, tout n'était pas parfait dans les corporations, surtout à la fin..."

Un catholique libéral, François Beslay, directeur du *Français*, membre de la Société d'économie charitable, lui objecta que son livre présentait une erreur et une certaine maladresse. L'erreur était de "présenter l'organisation des corporations comme un idéal. Ce qui est admirable, c'est l'association, mais libre, sans privilèges de l'Etat, usant du droit commun", et la maladresse "de présenter toujours le contraste du passé et du présent défavorablement au

¹²² Pour Barbey d'Aurevilly, c'est un "long sophisme"; pour Cuvillier-Fleury, Hugo est "le premier démagogue de France". Cf. Louis Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, 1958. (1.le thème criminel, chap.4, Hugo).

¹²³ *La légende de V. Hugo*, Actes Sud, 2000, p.53.

¹²⁴ Lettre du 23 juin 1863.

présent". Mais ces réserves faites sur l'esprit du livre, il terminait sur une note louangeuse: "je vous fais sur la forme et sur l'intention tous mes compliments: placé par votre dévouement près du peuple, vous avez un don naturel d'écrivain populaire".

Eugène de Margerie, membre de la même Société et, lui aussi, auteur d'ouvrages populaires pour les ouvriers, lui signale un défaut majeur: "Votre livre est trop vrai pour être accepté par vos lecteurs, surtout populaires". C'était... prêcher un converti, Maignen ayant toujours eu pour règle de donner au peuple des récits simples et vrais. Lui qui disait: "allons à son cœur honnête", il ne s'illusionnait pas pour autant sur ses passions et sur ses préjugés.

On lui écrit aussi: "Vous avez fait *Les Misérables d'autrefois*, vous ferez *Les Misérables d'aujourd'hui*". Il suit le conseil et fait paraître *Les Sauveurs du Peuple*, publié en feuilletons dans *Le Clocher* à la fin de 1871, où il signe pour la dernière fois, de son nom de plume, Maurice LePrevost. Sur fond d'autobiographie, il raconte les tribulations de l'ouvrier parisien, aux prises avec le chômage, les grèves, excité par la propagande des idéologues qui les fait tomber dans le piège de prétendus défenseurs de leur cause, qui les abandonnent et les méprisent quand ils sont au pouvoir...

En février 1867, à l'époque où, après sept ans d'interdiction, le journal de Veillot, *l'Univers*, avait obtenu l'autorisation de reparaître, Maurice Maignen avait rêvé de créer un journal pour les ouvriers: *La Réponse religieuse, littéraire, historique et scientifique*, qui devait être hebdomadaire. On voit que le Frère ne reculait devant aucune ambition pour que ses ouvriers aient droit, eux aussi, à une information la plus complète possible! Il semble même que le journal devait prendre une coloration politique dès que ses finances le lui auraient permis, car la loi exigeait des journaux politiques un cautionnement élevé. Le projet n'aboutit pas, ni d'autres qui restèrent dans ses cartons: un journal à un centime, *l'apprenti*, des tracts et des brochures intitulées *Libres Paroles*.¹²⁵

Il envisagea aussi dans les dernières années de sa vie, en 1888-1890, peut-être sur la suggestion de ses supérieurs, de publier un bulletin "officiel" de l'Institut, intitulé *Les Missions Ouvrières*, "bulletin trimestriel publié par des Prêtres et des laïques consacrés au service des œuvres". Il en présentait ainsi l'objectif principal:

"Je crois bon et utile, à tous égards, de donner à ce bulletin, un caractère universel, d'y parler de toutes les œuvres, au point de vue de la direction intérieure. Evidemment, on y parlera plus souvent et en détail des œuvres que nous dirigeons, mais elles ne seraient pas présentées comme telles. Notre caractère laïco-ecclésiastique mis en relief par le titre nous ouvrirait l'accès de tous les milieux". Mais, après les inévitables détails pratiques, il posait la question: "Sommes-nous prêts à entreprendre une œuvre de ce genre et surtout à la soutenir? Il me sera impossible d'y suffire à moi seul, et ce serait fâcheux, car il faut la variété de rédaction et le concours de l'expérience d'un grand nombre". L'idée n'alla pas plus loin, mais elle fut reprise sous une autre forme, celle des *Chroniques des Frères de Saint-Vincent-de-Paul*, dont le premier numéro parut en octobre 1893.

Nous avons vu comment l'abbé Le Boucher et Maurice Maignen avaient cherché, en lançant *l'Ouvrier*, à donner une suite à la petite feuille qui jusqu'alors faisait le lien entre les différentes œuvres de Patronage. La parution régulière des *Annuaire*s s'efforçait également de

¹²⁵ M.Maignen songeait alors à combattre, sur son terrain, le célèbre pamphlétaire Henri Rochefort, et sa feuille, *La Lanterne*. Il en fut dissuadé par Mgr de Ségur qui lui écrivait dans une lettre, du 16.01.1869, "le Conseil de St-François-de-Sales ne croit pas prudent de répandre des brochures aussi directement politiques que celles dont vous nous avez parlé...nous pouvons, nous devons tout dire mais autrement que ne le font les impies. A cause de cela, je craindrais que votre bonne petite lanterne ne fût un peu de la poudre brûlée inutilement".

maintenir ces relations aussi étroites que possible. Surtout, avec la création du Cercle Montparnasse, le F.Maignen va juger nécessaire de publier son propre bulletin, reprenant le titre du journal officiel du gouvernement, *le Moniteur*, mais en y ajoutant bien entendu...*des Jeunes Ouvriers!*

"..La disparition du petit journal *le Jeune Ouvrier* si incomplet qu'il fut même en son meilleur temps m'a toujours paru extrêmement regrettable. Cette pauvre petite feuille a fait plus de bien que mille entreprises autrement éclatantes. Nos congrès, nos rapports, la visite de nos œuvres, votre méthode ont été produits par cette petite feuille. Depuis qu'elle a disparu, on n'entend plus parler des uns et des autres. On ne se voit plus. On ne s'écrit plus. On ne sait plus trop ce qu'on est devenu. Je sais bien que les grands événements qui affligent l'Eglise depuis trois ans préoccupent si vivement tout le monde qu'on oublie un peu les intérêts secondaires des œuvres...il ne faut pas nous ralentir au moment où la révolution et les ennemis de l'Eglise et du peuple redoublent d'efforts et de rage. Un des moyens de propager nos œuvres de patronage ou de jeunesse, peu importe le nom puisque le but est le même, serait de continuer la pensée du *Jeune Ouvrier* mais en modifiant la forme— au lieu d'un journal qu'il est si difficile de soutenir sérieusement avec l'obligation de paraître périodiquement, créons un annuaire pour toutes les œuvres..."(sept.1862.).

L'objectif était donc de prendre la suite du *Jeune Ouvrier* pour venir en aide aux œuvres de jeunesse et de patronage, qui avaient tout à gagner à se connaître, à échanger les résultats de leurs efforts, et à s'unir dans la charité et la prière. Fi de la fausse modestie et des scrupules à parler de soi! dit M.Maignen. Vous avez raison de ne pas aimer à vous mettre en évidence mais n'ayez pas peur, l'annuaire n'est qu'une "correspondance de famille, un livre tiré à petit nombre", qui passera inaperçu dans le public. L'essentiel est de venir en aide aux œuvres qui débutent, en leur communiquant informations et conseils, pour leur éviter des mécomptes et des fausses manœuvres. L'annuaire ne formait pas seulement un simple échange de renseignements utiles, mais se voulait aussi "union de prières" puisque M.Maignen avait obtenu du curé de Notre-Dame-des-Victoires, qu'une messe soit célébrée chaque mercredi aux intentions des directeurs et de leurs œuvres.

Ainsi M. Maignen travaillait-il à l'efficacité des Œuvres par cet esprit d'union et d'entraide, esprit de famille, esprit de prière.

Dès 1869, il avait fondé un petit hebdomadaire, *le Moniteur du Cercle des Jeunes Ouvriers*, d'abord lithographié et seulement destiné aux membres de son Cercle. En février 1870, il le fait imprimer et l'intitule *Moniteur des Jeunes Ouvriers*. Vendu 5 centimes le numéro, il paraîtra chaque semaine jusqu'en 1875. On y a relevé près de 240 articles signés M.M., Maurice LePrevost, le père Rabat-Joie, le Conteur noir, *alias* Maurice Maignen, etc.

Sur quatre pages (22x28), on trouve plusieurs articles, dont les deux "de tête", l'éditorial et le feuilleton, et plusieurs petites rubriques hebdomadaires (le courrier, la chronique des associations ouvrières, les faits-divers-qu'on-ne-trouve-pas-dans-la-grande-presse-, bons mots et jeux d'esprit, poésie et chansons, etc.) Les éditoriaux abordent les sujets les plus variés: l'actualité, -le patriotisme est souvent à l'honneur-, l'histoire de l'Eglise, la vie au Cercle, les compte-rendus de Congrès ou de pèlerinage. Les allusions à la question sociale et ouvrière sont rares, car systématiquement censurées. Le journal ouvre souvent ses colonnes à des articles sur les "sports", la natation, l'escrime, le vélocipède, et en particulier sur la gymnastique.

On sait que cette discipline avait été introduite par M.Maignen en 1848 à Grenelle. A Nazareth, le F. Alphonse Vasseur, aidé de Paul Michaux, confrère de St-Vincent-de-Paul, l'avait relancée, car c'est "une des choses capitales de nos œuvres de jeunesse", écrit-il dans

le numéro du 19 mai 1872. "Un jeune homme qui sait commander à ses membres, qui sait les forcer à se plier, à se broyer au gré de sa volonté, saura aussi commander à ses passions, [...] la gymnastique du corps est l'image de la gymnastique de l'âme... On parle beaucoup en France de revanche; il semble qu'on ne sera heureux qu'après avoir battu les prussiens. Je suis tout à fait de cet avis... Ah, oui, la revanche! Mais qui veut la fin veut les moyens: si nous voulons devenir de bons soldats; capables de lutter énergiquement, habituons-nous dès maintenant à la fatigue, à la lutte contre la mollesse et l'engourdissement... Mais dire: si je tenais un... je le..., parler ainsi, et ne pas savoir tenir un trapèze, une corde à nœuds, allons donc! c'est de la fanfaronnade".¹²⁶

Ainsi, la collection de ce journal permet de revivre une page d'histoire, certes sous bien des aspects ordinaire, ou même banale, d'une œuvre de jeunesse parmi d'autres, mais elle constitue une mine extrêmement riche de documents et de souvenirs pour témoigner de la génération qui vécut cette période de transition que fut la fin du Second Empire et l'avènement de la République en France.

Pourtant, trois ans seulement après son premier numéro, il fallut se battre pour ne pas le voir disparaître. M. Maignen demande à ses lecteurs de bien vouloir écouter son plaidoyer en faveur de "sa jeune et innocente petite feuille", accusée d'avoir un style fort trivial et d'être l'organe exclusif du Cercle des jeunes ouvriers.

"Sur le premier chef, l'accusé accepte humblement la leçon tout en sollicitant le bénéfice des circonstances atténuantes, car chacun sait les difficultés de la littérature populaire, et combien peu, parmi les plus habiles, ont réussi à se faire lire des enfants et des ouvriers. Qu'on me permette d'ajouter que tous nos confrères n'ont pas la fibre du goût aussi délicate que celui qui nous traduit à la barre du Conseil, car ce pauvre petit *Moniteur*, tel qu'il est, obtient un succès de jour en jour croissant. Tiré d'abord à mes risques et périls, à deux cents exemplaires, son onzième numéro a été tiré à près de deux mille. Toutes sortes de félicitations lui arrivent de Paris et de province, sauf cependant deux ou trois plaintes, mais absolument contraires au premier chef d'accusation. On reproche au *Moniteur* d'être trop sérieux, tandis que notre confrère se plaint de notre gaieté. Ceux de nos confrères qui se sont occupés quelque peu de publications populaires ne seront pas trop surpris de ces divergences complètes. *Le Moniteur des Jeunes Ouvriers* promet toutefois de mieux surveiller son langage, résolu cependant à ne pas rebuter ses jeunes lecteurs par la raideur et la pédanterie de la forme".

Sur le second chef d'accusation, il regrette par avance d'être "moins facile", estimant que son accusateur ne s'est prononcé que sur un seul exemplaire et qu'au contraire, même publié au Cercle Montparnasse, le journal se garde bien de s'en montrer l'organe exclusif, puisqu'il n'est question de lui qu'en dernière page. Il a la ferme intention de faire une feuille générale et commune pour toutes les œuvres de patronage: "la plus grande réserve nous est donc imposée. Nous en donnons pour preuve l'adhésion actuelle de quarante œuvres qui chaque semaine nous envoient leurs programmes et nous demandent les unes, cent exemplaires, les autres 50,... s'ils avaient remarqué la prédilection dont on nous accuse, aucun d'eux ne se serait associé à notre entreprise." Il aurait préféré, conformément à l'esprit et aux habitudes de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, recevoir directement les observations, plutôt que de risquer un blâme public du Conseil des Patronages, toujours grave dans ses conséquences. Car, poursuit-il, "les œuvres sont difficiles. Leurs débuts surtout demandent de l'indulgence, des ménagements, une grande charité. Je sollicite instamment celle des membres du Conseil toujours si bienveillants pour l'Œuvre des Jeunes Ouvriers. Je sollicite leur sympathie pour cette

¹²⁶ *Le Moniteur des Jeunes Ouvriers*, 16 juin 1872.

humble entreprise qui peut faire du bien à nos enfants et devenir entr'eux un lien d'union fraternelle et de prières. L'exemple de tant de jeunes ouvriers chrétiens, réunis comme eux, par toute la France, dans des œuvres presque semblables par leurs points essentiels, les encouragera, fortifiera leur persévérance. C'est peut-être le premier germe de ce compagnonnage catholique si florissant en Allemagne, si désiré par nous. C'est un germe petit et faible sans doute, comme le grain de sénevé de l'Évangile. Aidé, soutenu par la bienveillance et la sympathie de nos confrères, béni de Dieu qui favorise les petits, il grandira comme lui" (à Paul Decaux, 6 juin 1872).

La veille du Congrès des associations ouvrières qui a lieu à Poitiers du 26 au 30 août 1872, Maignen intitule son éditorial: "Moyen de doubler le format du *Moniteur* sans augmentation de prix". C'est un cri d'alarme...

Au Congrès, on s'extasie sur ce "miracle de premier ordre" de la réapparition d'un journal "assez aimé des apprentis pour être acheté par eux, sur "cette résurrection opérée par M.Maignen qu'on canonisera sans doute un jour"; on excite l'intérêt des participants en les interpellant, comme M. Vincent à propos des enfants trouvés: "Or sus, voulez-vous qu'il vive ou qu'il meure", pour ainsi "ne pas lui ménager le lait des abonnements"; enfin on écoute le rapport de "l'infatigable" M. Maignen demander davantage de moyens financiers, c'est-à-dire des abonnements, pour une plus large diffusion et pouvoir passer de 4 à 8 pages. Il n'obtient que partiellement satisfaction, puisque, si l'année suivante, en juillet, *Le Moniteur des jeunes ouvriers* devient *Le Moniteur de l'Ouvrier*, il paraît toujours sur quatre pages.

Mais l'édition est en grand format (38x25) et le prix de vente reste inchangé, 5 centimes! Et, surtout, il y a des illustrations! Désormais, deux gravures se partageront la première page: la gravure-frontispice, un atelier, surmonté des devises *In Hoc Signo vinces* et *Sint unum*, avec de part et d'autre d'un Christ ouvrier, bras largement ouverts, des groupes d'ouvriers avec leurs bannières (confréries, anciens corps de métiers, à gauche; Patronage, Œuvres de la jeunesse, à droite). Si le trait des visages est grossier, l'ensemble ne relève pas vraiment du style "Saint-Sulpice" de l'époque; et la gravure de la partie inférieure, nettement mieux dessinée, illustre la vie des Œuvres (pèlerinages des Cercles), l'actualité (paiement de la dette à l'Allemagne, sondage du sous-sol de Montmartre pour la future basilique), des portraits historiques, ou paysages; les plus réussies (celle de saint Luc, patron des peintres-graveurs) reproduisent quelques chefs-d'œuvre de l'art, dans la série étude des styles, que M.Maignen entendait rattacher à son Musée historique du travail.

Pour son directeur, cette nouvelle série n'entend rien changer à l'objectif premier, qui n'était pas de publier un petit journal catholique de plus, mais de n'être que le petit journal des membres des associations ouvrières, leur servant de lien à travers la France. "Bien entendu, *le Moniteur de l'Ouvrier* ne s'interdira ni la polémique contre les attaques faites à la religion, ni la publication de tous les faits intéressants les luttes magnifiques de l'Église en ce moment, ni les romans ou les histoires qui charment l'imagination sans la souiller, et qui, sous une forme attrayante, cachent une moralité sûre et vraie. Nécessairement, il restera familier...on le voudrait plus grave, il essaiera de n'être ni enfantin, ni trivial en restant populaire. Mais surtout il a à cœur d'éviter d'être solennel et froid comme les prétendus penseurs sociaux. S'il était défendu au *Moniteur* de rire quelquefois, il déposerait aussitôt la plume".

Aux deux critiques qu'on lui faisait: "pourquoi ne parlez-vous pas des questions ouvrières?" et "pourquoi ne mettez-vous pas de petites annonces d'offres d'emploi?", le F.Maignen répondait, à la première, que pour traiter des questions ouvrières, il fallait avoir le droit de parler d'économie sociale ou politique, et pouvoir déposer un cautionnement élevé. Or le *Moniteur* ne disposait ni de l'un ni de l'autre.

Quant à la seconde, M. Maignen entendait rester fidèle à l'avertissement qu'il avait toujours donné aux ouvriers: "Ne venez pas à Paris!", et à l'importance qu'il attachait à la famille protectrice "naturelle" des apprentis et ouvriers. Accepter de publier ces demandes et ces offres de places des ouvriers et des patrons chrétiens aurait eu pour effet immédiat de "faciliter l'émigration des ouvriers des campagnes sur les grands centres, et de favoriser la tentation si funeste aux jeunes gens de fuir les surveillances gênantes de la famille, sous prétexte de voyager". Mais il doit bientôt faire marche arrière: dans le numéro du 28 septembre, apparaît la rubrique "offres de places", provenant d'œuvres de province, avec le chapeau explicatif suivant: "un certain nombre de directeurs, très graves et très expérimentés, nous ont priés avec insistance de donner place dans nos colonnes aux offres de travail faites par des patrons chrétiens. Il n'y a pas seulement utilité mais nécessité urgente de mettre les bons patrons et les bons ouvriers à même de se connaître. C'est le *Moniteur* qui doit remplir cette mission..."

Toute la charge reposait sur ses épaules de directeur-gérant et de journaliste, et malgré tous ses efforts, la diffusion restait toujours médiocre, 2500 abonnés étant insuffisants à faire vivre le journal. Et les critiques continuaient. On trouvait le journal "trop parisien" au détriment des œuvres de province, et on pensait avoir remarqué qu'il s'adressait davantage aux ouvriers qu'aux apprentis. M. Maignen tenait bon, mais souffrait de cette incompréhension et du manque de solidarité.

Le 15 décembre 1873, dans la même lettre citée plus haut où il disait apprécier ses qualités littéraires, M. LePrevost s'efforçait d'apaiser ses craintes: "Il ne me semble pas qu'il y ait aucun reproche à faire au *Moniteur de l'Ouvrier*; il est convenablement composé et aussi bien rédigé. Vous avez raison de vouloir lui donner son utilité et sa couleur propres, raison aussi de tenir au genre qui est à vous et aux moyens que Dieu a mis en vous; c'est par là que vous vaudrez et produirez le bien; abondez en ce sens franchement et résolument, bien sûr que vous serez dans le vrai, dans la seule voie qu'il vous convient de prendre. Je ne sais pas si vous avez à vous plaindre de n'avoir pas assez de lecteurs, de ne pas trouver assez de sympathie; s'il en était ainsi, il faudrait pour votre travail comme pour tant d'autres écrits de valeur réelle, s'en prendre à la multitude de plus en plus exubérante des publications dont on est inondé, envahi de toutes parts..." Ailleurs, il s'en prenait au dévergondage de la pensée, de la parole et de la presse, comme autant d'obstacles à la diffusion du journal.

Cependant, M. LePrevost n'entendait pas laisser en friche le talent de M. Maignen. Il alla jusqu'à lui conseiller de former une société d'écrivains catholiques, apôtres par la plume, décidés à répandre cette philosophie de l'ouvrier qui, au terme de sa vie de fondateur, apparaît comme l'une des dernières missions qu'il confie à tous ses fils, et pas seulement à l'un d'entre eux: "Je voudrais que vous saisissiez l'ouvrier comme votre tâche, votre étude, votre œuvre unique; sa vie, sa carrière, ses devoirs, ses peines, ses joies...comme une grande épopée dont vous vous empariez pour la relever, l'éclairer, la vivifier, l'ennoblir...l'œuvre, dans son ensemble, devrait être: *la philosophie de l'ouvrier*. Elle tendrait à populariser, à répandre dans les esprits, parmi les classes ouvrières, à l'aide de fictions attachantes et bien touchées, les grandes vues des Lacordaire, des Mermillod, Félix, Matignon, etc. Pourquoi ne tenteriez-vous pas d'associer à cette pensée quelques écrivains de bon esprit et de talent, comme on le fait pour toute publication qui demande suite et forces réunies? Si vous vous présentiez avec un plan, un programme bien conçu, vous trouveriez, je crois, réponse à votre appel..." Mais les esprits n'étaient pas disposés et il aurait fallu s'entourer de tout un *staff*, trouver du temps pour en être l'animateur etc.

"La grande œuvre de sa vie".

L'écrivain Maignen aura beaucoup recopié tout au long de sa vie. Selon l'humaniste G. Steiner, jusqu'à une date avancée du XIX^e siècle, la coutume de la retranscription personnelle de passages entiers des textes d'autrui dénote un profond désir de communion.¹²⁷ Cela se vérifie, à l'évidence, pour Maignen qui vécut comme une nouvelle communion avec M. LePrevost, le fait de copier plusieurs dizaines de lettres du fondateur, au lendemain de sa mort en 1874.

S'il n'a été avare ni de son temps ni de son encre pour noircir des centaines de pages, ce fut bien à l'occasion de sa "grande œuvre", la vie du Fondateur qu'il entreprend dès 1875. Il commence par se rendre à Duclair pour recueillir des renseignements sur l'enfance et la jeunesse du défunt. Il se rend ensuite à Angers recopier 55 lettres de M. LePrevost envoyées à Victor Pavie, qui éclairent d'un jour nouveau les années 1830-1840, période de sa jeunesse, de sa conversion et de son engagement dans les œuvres de charité. Travail fastidieux s'il en est, mais, comme il l'écrit au P.Hello: "Cette correspondance est un trésor inappréciable pour la communauté...ces lettres où M. LePrevost revit tout entier...il semble qu'on cause avec lui." (30.07.1876). En 1879, il met vraiment sur le métier son ouvrage qu'il veut aussi complet que possible. Mais il est si occupé qu'il ne commence la rédaction définitive qu'en 1884, tâche à laquelle il consacre quatre jours par semaine. En 1887, il passera cinq mois à Chaville, mais le projet n'est pas encore achevé. et il lui faudra l'aide de son neveu, Charles Maignen pour y mettre un terme. *La Vie de M. LePrevost*, avec une préface de Mgr Gay, mais sans nom d'auteur, puisque c'est l'abrégé fait par le neveu de la vie manuscrite écrite par l'oncle, est publiée en 1889, à la veille du Chapitre général tenu en octobre. Les recensions et les nombreuses lettres de remerciements témoignent du bon accueil réservé à cette biographie, tirée à 2000 exemplaires et où l'on chercherait en vain, tout au long des 425 pages, le nom de Maurice Maignen! Mais c'est l'usage à l'époque¹²⁸! Ce n'est seulement qu'en 1923, lorsque paraît la biographie en deux tomes, signée Charles Maignen, que le nom du "Troisième Frère" sort de l'anonymat, permettant de donner au récit toute sa clarté et sa précision.

En dépit de quelques incidents fâcheux¹²⁹, la ténacité du Frère Maignen à recueillir les matériaux "pour l'histoire", et son grand mérite à s'être volontairement arraché à ses œuvres pour faire "travailler sa mémoire", furent récompensés et ont rendu un service inestimable à sa famille religieuse. Grâce à lui, des pans entiers de l'histoire des Religieux de Saint-Vincent-de-Paul ont été sauvés de l'oubli. Le fondateur a pu ainsi, à partir de documents incontestables, être déclaré Vénérable.

Mais il y a davantage dans la démarche de M. Maignen que le simple devoir de reconnaissance d'un fils envers son père.

Car, si un chapitre de la *Vie* de M. LePrevost est consacré à l'histoire de sa propre vocation, c'est bien à ses notes de retraite qu'il a confié ses confessions, au sens augustinien du terme, là où son âme exulte en actions de grâce pour cette même vocation religieuse et sociale, tout en s'accusant de n'avoir pas su y être pleinement fidèle. Il y a surtout le grand désir de susciter chez ses Frères cet intérêt constant pour l'histoire de l'Institut, afin de ne pas dilapi-

¹²⁷ "...allocutions politiques, sermons, pages de vers ou de prose, articles d'encyclopédie, chapitres de narration historique, ce recopiage avait des fins multiples: améliorer son propre style, engranger à dessein dans son esprit des exemples tout prêts d'argument et de persuasion, étayer une mémoire exacte. Mais, par-dessus tout, la transcription passe par une communion totale avec le texte, une réciprocité dynamique entre le lecteur et le livre". G. Steiner, *Passions impunies*, 1996, p.20.

¹²⁸ Et sa modestie qui lui fit refuser absolument toute mention de son nom, laissant à son neveu le privilège de la paternité de l'ouvrage, comme il le confiait au P.Leclerc: "Il fallait que la vie de M.LePrevost fut écrite par un prêtre. Je le comprends maintenant".

¹²⁹ Peu avant 1887, le manuscrit des premiers chapitres, qui devaient être lus au réfectoire pendant les retraites de communauté fut perdu, en chemin de fer, par le Frère qui était chargé de l'apporter! Comme c'était l'unique exemplaire, M.Maignen dut refaire, sur des notes et brouillons incomplets, une grande partie de son travail.

der l'héritage, de mieux répandre l'esprit de M. LePrevost et "croire en M. LePrevost", selon l'une de ses formules. En définitive, la *Vie* du fondateur, que le F. Maignen a contribué à faire connaître, rejoint l'hymne à la Charité: l'une est le support de l'autre. Sa biographie constitue en effet la trame historique indispensable pour comprendre comment M. LePrevost a pu écrire son hymne à la Charité à l'intention de toutes les générations de ses fils, qui se succéderont dans l'avenir. La *Vie* de Jean-Léon LePrevost est, au même titre que ses lettres, le flambeau de sa charité.

Le succès de ses brochures, de ses romans sociaux et historiques, consacre M. Maignen comme l'un des meilleurs écrivains de la jeunesse ouvrière de son temps. Quelques auteurs et orateurs tranchent par la franchise de l'argumentation et du ton dans la littérature destinée aux ouvriers, des années 1860-1870. Maurice Maignen est de ceux-là. L'œuvre littéraire de M. Maignen fait partie intégrante de sa vocation sociale, elle est la preuve, par la plume, de son dévouement pour le monde ouvrier.

Exegi monumentum..."J'ai achevé un monument..." (Horace). Oui, c'est une belle œuvre d'artiste et de poète, plus durable que l'airain, que Maurice Maignen aura léguée à la postérité et à ses Frères.

Démêlés avec la Société et le statut "père-frère" dans l'Institut

De décembre 1851 à novembre 1861, la Société de Saint-Vincent-de-Paul connaît un remarquable développement. Elle voit plus que tripler le nombre de ses Conférences: de sept cent soixante-six à trois mille six cent vingt-trois. Pour la France, en 1860, elles sont environ mille trois cents. Son président, Adolphe Baudon, lance d'idée d'une centralisation plus accrue des conférences, et d'un conseil général aux compétences plus larges, comme celles de contrôler l'agrégation de nouvelles conférences et de veiller au respect des règles de la Société.

Or, sur fond de politique intérieure et étrangère, cette belle croissance va se retourner contre elle.

Elle est d'abord victime du ministre de l'Instruction publique, Rouland. Catholique mais gallican, il soupçonne les ultramontains d'être légitimistes et de menacer ainsi l'édifice politico-religieux bâti sur le Concordat. En matière scolaire il s'emploiera à contrebalancer la loi Falloux, en tracassant l'enseignement congréganiste. A l'hostilité d'une certaine presse, comme *le Siècle*¹³⁰ succède, en 1859, la publication d'un pamphlet anonyme *Le Pape et le Congrès*, qui pousse au désengagement de la France en Italie. En 1860, devant les pétitions, les sermons, et les lettres d'évêques qui se multiplient contre l'orientation de la politique impériale, le ministre Rouland, craignant l'influence du clergé et des ultramontains, dénonce la Société comme un danger et un foyer d'opposition. Son collègue, à l'Intérieur, Persigny, prend alors le relais. Il va frapper la Société à la tête, sans toutefois vouloir la supprimer.

¹³⁰ Et *La Gazette de Savoie*, dont deux articles (4 et 17 août 1855) font réagir Paul Decaux, en prétendant "établir que la Société sous la direction du Conseil Général n'a que deux buts: -reconstituer l'autorité temporelle du Pape; - détruire les gouvernements constitutionnels. Si l'auteur n'est pas odieusement pervers, il est le plus beau des niais. Vice-président général, je puis le lui affirmer." (Journal de Paul Decaux).

Dans une circulaire du 16 octobre 1861, il invite les Préfets à veiller à régulariser la situation des associations de bienfaisance non encore autorisées. C'est par ce biais qu'il va atteindre la Société. Le grief principal est la centralisation de la Société, et notamment le rôle du Conseil général, accusé de gouverner les conférences locales pour faire de la Société une association occulte. Le Conseil général est dissous le 22 décembre.¹³¹

C'est son rôle de coordonnateur d'œuvres catholiques à caractère social que le gouvernement cherche à amoindrir en frappant le Conseil général, dans la mesure où la plupart de ses membres sont, non seulement à l'origine des initiatives prises par ces institutions mais qu'ils sont, en outre, des laïques, susceptibles de constituer au sein de l'Etat, avec des congrégations amies comme les Lazaristes, les Frères des Ecoles Chrétiennes ou les Frères de Saint-Vincent-de-Paul, un contre-pouvoir catholique échappant à la tutelle concordataire.¹³²

Dans un tel contexte, fort des liens qui l'unissent à la Société, la Communauté de M. LePrevost ne pouvait manquer d'être, lui aussi, dans la ligne de mire gouvernementale. Le fondateur sera soupçonné d'accointances avec le parti légitimiste. A un Frère de province, il écrit le 16 novembre: "...Vous savez les tribulations de la Société; on gémit en voyant une institution, si inoffensive et si noble dans ses actes, méconnue et tristement entravée...nous avons, de notre côté, été l'objet de surveillances et inquisitions jusqu'ici inusitées pour nous; l'orphelinat de Vaugirard est maintenant soumis aux inspections de l'Université, etc..." Le contrôle n'ira guère plus loin, l'inspecteur général ne recueillant que des renseignements favorables sur la charité, le zèle et le désintéressement de l'abbé LePrevost.

Mais c'est un autre genre de difficulté qui allait surgir et affecter les relations entre la Société et la Congrégation des Frères.

Le 15 janvier 1859, LePrevost écrivait à P.Dcaux: "Les Frères feraient volontiers un quatrième vœu: celui de ne rien refuser à leurs bons amis et Frères des Conférences, hors le cas de réelle impossibilité..." et quant à lui, M. Decaux ne tarissait pas d'éloges sur les Frères, "bons, héroïquement sacrifiés,...je ne sache pas qu'il soit possible de pousser plus loin l'esprit d'immolation" (à LePrevost.21.9.1864).

Mais ces amabilités n'empêchaient pas les malentendus.

Sur son journal, le président de l'Œuvre du patronage, P. Decaux, note, à la date du 3 mars 1861: "Chez M. Baudon, conférence avec MM. Baudon, Dauchez, Lantiez, Myionnet et Paillé, pour les affaires de Notre-Dame de Grâce et Nazareth. Seize ans après leur fondation, un grave malentendu se dissipe, qui aurait pu freiner leur développement et briser des liens qu'ils entendaient maintenir..."

Les Frères voyaient s'achever un douloureux conflit dont il faut parcourir les phases principales.

On a vu comment A. Baudon était désireux de restructurer l'ensemble de la Société et à cette fin, dès 1860, il s'intéresse de près, -il est expert financier et sans doute prévoit-il aussi les interventions gouvernementales-, aux biens que possède la Société. Avec les Frères, se pose alors la question: à qui appartiennent les œuvres de Nazareth et de Grenelle, car il estime que la Société a sa quote-part de droits sur ces deux maisons. M. LePrevost lui rappelle qu'elles sont, dans leur majeure partie, le fruit du travail des Frères et que la Société n'a pas eu, à affronter, comme eux, les risques de l'entreprise.

¹³¹ En janvier 1870, le Conseil général et les conseils centraux sont rétablis, conformément à la loi sur le droit de réunion. A. Foucault, *la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Histoire de cent ans*, p.208.

¹³² Jacques-Olivier Boudon, *Paris, capitale religieuse sous l'Empire*, 2001, p.160.

Dans un esprit de conciliation et de charité, un accord est trouvé selon lequel la Société de Saint-Vincent-de-Paul renonce à se prévaloir de la copropriété, tout en souhaitant que l'Institut réduise les loyers, lorsque leurs dettes seront remboursées.

Mais il y avait aussi à clarifier les relations complexes relatives à l'organisation des Patronages, puisque les œuvres de la Congrégation sont celles des Conférences. Chaque maison a un Confrère comme président, c'est à lui qu'il revient d'assurer les ressources matérielles; un frère comme directeur ayant totale liberté pour la conduite des patronnés; un aumônier pour le spirituel.

LePrevost écrivait ainsi à P.Decaux: "...où réside l'autorité...en vous-même pour la haute direction de l'ensemble des patronages...dans le Président de chaque maison pour l'esprit, les règles et les intérêts de cette maison; dans le Directeur pour la conduite des enfants, la marche des exercices et toutes les mesures d'exécution..." Plus précisément pour ce dernier, le droit de "faire eux-mêmes, avec tous ceux qui concourent ordinairement à l'œuvre, un petit conseil de semaine pour préparer la journée du dimanche...détails dans lesquels le Président n'a pas à intervenir, sinon l'autorité du directeur affaiblie aux yeux des enfants, si une autre direction a sur ce point d'autres avis...il faut l'unité d'action de suite dans les mouvements..." (6.12.64).

En 1865, M. Decaux précise au P. Planchat..."Dans les œuvres de notre Société (nous appelons ainsi les œuvres faites à l'aide de fonds sortis de nos mains), la juridiction s'exerce dans cet ordre hiérarchique: le Conseil, le Président, le Directeur. Je ne parle pas de l'Aumônier, dont la mission est toute spirituelle et qui n'a pas à intervenir dans la direction temporelle, si ce n'est comme membre du Conseil...demeurez dans vos sphères supérieures et laissez-nous, selon nos règles et nos traditions, l'office de Marthe, qui nous appartient..." (6.1.1865). Le 18 janvier, c'est au tour de Maignen d'écrire à M.Baudon"...c'est sans doute à Notre-Dame-des-Victoires, comme vous le disiez ce matin, que nous devons tous le retour de cette paix si désirée; mais il n'est pas inutile de veiller encore à ce que de nouveaux nuages envoyés par l'Ennemi ne viennent la troubler. Aussi m'empressai-je de signaler à votre prudence et à l'esprit si bienveillant qui vous anime, une note que M. Decaux m'a présentée hier matin, divisée par articles en forme de questionnaire auquel nous aurions à répondre".

Et en vue du bien commun, il lui proposait de relire le document dans un esprit de conciliation, désireux de voir les écrits comme les paroles respirer "l'esprit de paix et de confiance cordiale". M. Baudon lui répondait le 20 janvier: "après les explications si cordiales que nous avons eues ensemble avant-hier, je pense comme vous que la note que M. Decaux vous avait présentée est devenue sans objet actuellement et que le mieux est de nous remettre purement et simplement à la pratique de nos œuvres communes".

C'était compter sans M. Decaux qui persévérerait dans ses propres vues. M. Girard, confrère de Nazareth, (il entrera dans l'Institut en 1867), allait être nommé vice-président de l'œuvre par M. Decaux qui lui avait dit: vous signerez les états de dépense et vous prendrez toute l'autorité que vous voudrez. M. Vrignault sollicité de la même manière, M. LePrevost s'en alarme, estimant que la position de ces deux amis dévoués du patronage deviendra de plus en plus difficile pour eux et délicate pour le frère directeur..."ils seront poussés à outrance en un sens et arrêtés en l'autre". (L982.7.2.65) Le 13, il exhorte cependant son fils spirituel à la patience: "Si vous voyez M.Baudon, gardez le calme et la charité; les récriminations sont inutiles; si on vous accuse, donnez doucement vos explications. (L983.14.2.1865).

Mais le dimanche 12, en plein patronage, il accueille désagréablement...la désagréable nouvelle que M. Beluze est chargé de lui communiquer: le budget de l'œuvre ne pourra pas être reconduit pour cette année, malgré les promesses formelles qu'on lui avait faites...Le bouillant directeur a bien du mal à se contenir et il en fait part à M. Baudon: "...Vous me con-

naissez. Autant je suis sensible et impressionnable aux marques d'affection et de bienveillance, autant je suis prompt à m'émouvoir aux procédés qui me paraissent tout le contraire".

Le 17 février, M. Baudon l'accueille chez lui, avec MM. LePrevost, Lantiez, Beluze, Thureau-Dangin. La rencontre est des plus cordiales. Trois jours plus tard, le 20, un billet de LePrevost à Maignen lui rappelle une décision prise au cours de la réunion: "vous n'oubliez pas que nous devons envoyer à M. Baudon l'indication des franchises qui devraient, à notre avis, être laissées aux directeurs dans les patronages. Préparez donc, je vous prie, au plus tôt, le projet de ce document".

En dix pages, cette note sur la direction dans les patronages, détaille ce que le fondateur rappelait déjà à P. Decaux l'année précédente: à bien des titres, - comme celui de maintenir les œuvres par le don total de ses Frères -pères ou Frères- et celui d'avoir concouru à leur fondation-, M. LePrevost estime légitime, pour le frère directeur de patronage, de disposer d'une suffisante liberté d'action pour organiser ses journées du dimanche, et une entente avec la Société de Saint-Vincent-de-Paul dans les choix des Présidents, aumôniers et directeurs...

Le 15 mars, M. Baudon acceptait les observations faites par le père LePrevost reconnaissant le témoignage éloquent des services rendus par les Frères depuis près de vingt ans...mais il exige toujours que le président de chaque patronage dirige le conseil hebdomadaire, et non le frère directeur, comme c'était l'usage. Cette lettre s'éloignant des dispositions conciliantes de l'entrevue du 17 février, M. LePrevost s'autorise à lui rappeler les responsabilités de chacun..."J'admets avec vous que le président doit présider mais il ne doit pas diriger, et c'est ce qu'il fait, à mon sens quand il suit le Directeur jusque dans les minutieux détails de son action et qu'il se substitue conséquemment à lui..."

Les positions en restèrent là. Nazareth et Grenelle continuèrent à fonctionner comme auparavant. Plus tard, M. Maignen confiera, dans l'intimité, que le mariage de Paul Decaux avait contribué à trouver une solution pratique aux difficultés.¹³³

Or, il avait eu quelque influence sur le choix de la future épouse, dont il connaissait le père. Intelligente et de grand bon sens, elle suggéra à son mari les meilleurs conseils possibles qui amenèrent peu à peu l'apaisement au Patronage. "Plus d'une fois, concluait M. Maignen, un bon mariage fut le moyen le plus efficace de rétablir l'harmonie entre les Confrères et le Directeur".

Quelques mois plus tard, le 14 août 1865, à l'occasion d'un pèlerinage à Notre-Dame de La Salette, le P. LePrevost écrira d'Allevard-les-Bains, au Frère Maignen "qu'il y a reçu les grâces nécessaires pour persévérer dans sa mission de fondateur. Le moment est arrivé où "la communauté avec ses œuvres doit prendre sa place dans le monde chrétien, et, loin de nous aider à nous poser le moins mal possible, chacun semble nous mesurer jalousement nos limites et prendre à tâche que nous soyons aussi petits que possible".¹³⁴

Dans le même temps où il réussissait à régler au mieux le conflit surgi entre les Frères et la Société de Saint-Vincent-de-Paul, M. LePrevost franchissait une nouvelle étape dans sa vie de fondateur, avec son ordination au sacerdoce. Le nombre des prêtres de l'Institut augmentant de manière significative, l'Institut allait devoir clarifier le rôle respectif des deux branches, celle des Frères laïcs, et celle des Frères ecclésiastiques.

¹³³ Même si, dans quelques lettres de 1866, M. Maignen fait toujours part à P. Decaux de ses embarras d'ordre matériel..."Ces messieurs du secrétariat m'ont fait quelque difficulté pour le règlement de mon almanach que je viens vous soumettre. Je dois payer maintenant mon imprimeur, le produit de cette opération sert à la subsistance de notre communauté en ce moment très gênée...(27 mars).

¹³⁴ En 1897, le temps arrivera où il ne faudra plus seulement dénouer mais rompre définitivement les premiers liens noués avec la Société.

Dès 1852, M. LePrevost avait entamé les démarches en vue d'accéder à la prêtrise. Il avait fait parvenir à l'archevêché de Paris une supplique en ce sens, bien qu'il fût encore engagé dans le mariage. La demande était restée sans réponse, mais il avait toujours l'intime conviction d'être appelé au sacerdoce. Il fallait donner à sa famille religieuse des Constitutions et se pose alors la question du supérieur général: sera-t-il ecclésiastique ou laïc? On sait comment M.Maignen, lors du Congrès d'Angers en 1858, avait donné, à ceux qui répugnaient de voir des prêtres dirigés par un supérieur laïc, une réponse de fait et non de droit, qui ne préjugait en rien de l'avenir.

Sans s'inquiéter outre-mesure de cet avenir, car il se laissera toujours guidé par l'esprit de foi, M. LePrevost, qui n'est donc pas encore prêtre, s'en va prendre conseil, en mai 1859, auprès du curé d'Ars, qui l'assure que son œuvre de prêtres et de laïcs réussira, et qui l'exhorte à prier l'Esprit-Saint. Or, le 6 novembre de cette même année, la Providence lui envoie un premier signe: l'annonce du décès de sa "chère amie", son épouse dont il vivait séparé depuis 1845. C'est une nouvelle page de l'Institut qui va s'écrire. Mgr Angebault arrive à Vaugirard un mois après, le 6 décembre, et il participe aux délibérations du conseil, "en présence des plus anciens de la Congrégation." Il est décidé que le supérieur général sera ecclésiastique. L'ordination sacerdotale du père fondateur aura lieu un an plus tard, le 22 décembre 1860, dans la chapelle du petit sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Salette.

Deux ans plus tard, en octobre 1862 et 1863, M. LePrevost convoque une assemblée extraordinaire à Chaville. Tels les Apôtres à Jérusalem, les Frères se rassemblent pour se rappeler les premiers temps de leur engagement et faire le point sur leur fidélité à accomplir leur mission.

Revoir le passé...pour bénir Dieu de tout ce qu'il a fait...considérer le présent, pour l'améliorer et entrevoir l'avenir pour le préparer. On y examine le "fort et le faible" selon l'expression du Père Fondateur. Le fort, c'est l'union cordiale et le sincère dévouement de tous, le faible, c'est la multiplicité des œuvres, et son personnel trop restreint.

Ces deux réunions, -d'autres suivront jusqu'au premier Chapitre général proprement dit de 1869-, contribuent à resserrer les liens d'unité entre tous et le F.Maignen, chargé d'un rapport introductif sur la situation des communautés de l'Institut. communauté et de ses œuvres, commence son intervention par des paroles d'actions de grâces:

"..Frères unis pour l'amour des pauvres et le salut des âmes,...nous pouvons tressaillir de la même joie et répéter du fond du cœur la parole de l'Apôtre: Béni soit le Dieu et Père de N.S. Jésus Christ, qui nous a comblés en Jésus Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le Ciel".

Comment dire tout le bien qui s'est fait sans blesser l'humilité? Et comment présenter les insuccès et les manquements? M.Maignen relève le défi et, en 22 pages, son travail présente l'essentiel de chacune des œuvres, avec son personnel et ses différentes activités, afin que ses Frères mettent à profit, "pour la plus grande gloire de Dieu, les victoires et les défaites, les succès et les mécomptes".

Dans le même temps, M. LePrevost lui demande de rédiger un projet sur les matières qu'il serait nécessaire de traiter au cours des assises de ce conseil extraordinaire (ou chapitre général). Il en retient quatre qui seront soumises à la discussion de ses Frères: l'étude des vertus religieuses, les exercices de piété, l'esprit de communauté et les œuvres.

Mais en tant que membre fondateur de l'Institut, et parce que les circonstances l'y obligent, il sera amené à insister sur l'esprit de famille ou de communauté, et sur le rôle du Frère laïc.

Ces deux points sont essentiels à ses yeux, car ils commandent l'avenir de la Congrégation: agir ensemble, de concert, et non en individus uniquement intéressés à leurs propres affaires. Comme il le précise dans son rapport pour l'assemblée de 1863: il faut "fortifier la vie commune et la pratique fructueuse des œuvres. Si l'on y prend garde, les liens de dépendance s'altèrent, le bon accord entre les éléments de la communauté sera troublé. On s'isolera peu à peu dans ses petites fonctions et ses idées propres. L'esprit commun est oublié. N'en accusons pas nos œuvres, elles ne sont pas incompatibles avec la vie religieuse. Nos règlements particuliers ont tout prévu pour les concilier. Il s'agit de les observer".

Quant à l'une des composantes du charisme de l'Institut, -clercs et laïcs-, M.Maignen, jusqu'à la fin de sa vie, s'emploiera de toutes ses forces à ce que l'Eglise reconnaisse le caractère prophétique, pour le bien des pauvres et des ouvriers, de ces œuvres que le zèle du clergé et des institutions existantes ne peut que difficilement atteindre: "C'est l'union, nécessaire à ces sortes d'œuvres, du double élément laïc et ecclésiastique qui définit nettement notre position dans l'Eglise selon les besoins de notre temps" (rapport pour l'assemblée de 1863).

"Quels sont nos rapports entre nous? sommes-nous persuadés que l'isolement dans le cercle mutuel de nos attributions détruit l'œuvre de Dieu qui a voulu notre communauté précisément pour fondre dans la charité et le zèle des âmes l'action laïque et la grâce du ministère sacré? prêtre et laïc, unis dans les œuvres, à quelque titre que ce soit, doivent être comme les deux doigts de la main.

Les Frères ecclésiastiques sont-ils pénétrés de cette pensée du règlement que la communauté se compose de Frères ecclésiastiques et de Frères laïcs ne formant ensemble qu'une seule famille et que l'union des Frères ecclésiastiques et laïcs, ayant été disposée providentiellement dans la communauté pour le bien des âmes, tous ses membres concourent constamment à la maintenir et à la fortifier".

Il arrive que ces deux doigts n'agissent pas ensemble. Pour régler les désaccords, pour concilier des points de vue opposés, on pourrait s'attendre à ce qu'il raisonne selon les attributions respectives de chacun, selon sa fonction ou son titre. Ce n'est pas le cas. Comme s'il avait pris pour principe intangible de ne jamais dresser le Père ou le Frère l'un contre l'autre. Les difficultés, il faut les relativiser et les mettre sur le compte de leur caractère, de leur humeur et non les imputer à leur état, soit de Prêtres, soit de Frères, pour ne pas porter atteinte à la compatibilité de leur fonctions, clé de voûte de leur action apostolique commune. Ce partisan convaincu de la concertation et de la complémentarité des deux éléments va montrer son attachement à sa famille religieuse, lors de l'approbation des Constitutions de l'Institut, six années plus tard.

Le 3 mars 1869, jour anniversaire de la fondation de l'Institut, M. LePrevost, accompagné du P. de Varax, appelé à le seconder bientôt comme vicaire général, quitte Paris pour Rome, où il espère obtenir l'approbation des Constitutions¹³⁵ et ainsi que celle de sa famille religieuse. Au terme d'un voyage d'une semaine, ils s'en vont loger à la communauté de la villa Strozzi. Le 29 mars, reçu en audience par Pie IX, le fondateur s'était entendu encouragé en ces termes: "Continuez ce que vous avez entrepris pour les ouvriers, c'est providentiel".

M. LePrevost a déjà regagné Paris lorsque lui parvient l'heureuse nouvelle du décret laudatif de l'Institut, signé le 10 mai, par le cardinal Quaglia, préfet de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, le Dicastère romain dont les Religieux relevaient à cette époque. Mais les démarches entreprises n'avaient pas encore obtenu l'approbation des Constitu-

¹³⁵ Elles reprenaient les Règlements de 1847 et 1862, mais substantiellement revus et corrigés par le Père Cotel, un Jésuite de Troyes, auteur du *Catéchisme des Voeux*, et rédacteur des Constitutions de nombreux Instituts récents.

tions. Selon la coutume, des *animadversiones* ou remarques, (au nombre de 23), accompagnaient le Décret.

Le projet, préparé par le P. de Varax, consistait en un rapport de 48 pages, dont une introduction sur les origines de la congrégation et sur ses effectifs en 1869 (70 Frères laïcs, 12 prêtres, 9 séminaristes, 10 scolastiques, 15 maisons en France et 2 en Italie). Il insistait sur l'engagement missionnaire et social de l'Institut, sur sa "vie militante contre les préjugés du peuple, les mauvaises doctrines et les mauvais journaux qui le corrompent, la fausse science qui le passionne", mais une vie très mêlée à celle du peuple, "parce que le Frère de Saint-Vincent-de-Paul est d'autant plus influent qu'il se rend plus accessible et plus utile".

Le point qui risquait de faire difficulté portait sur la composition "mixte" du personnel et ses attributions respectives: "Le père dirige et anime les œuvres; le laïc agit et s'emploie au-dehors partout où le prêtre ne pourrait pénétrer. Chacun des deux éléments tire son influence et ses succès de l'action et de la coopération indispensable de l'autre". L'intuition du Fondateur a deviné que les vrais besoins du temps exigent désormais une action combinée du laïc et du prêtre, pour mieux évangéliser et secourir les milieux populaires. En France, "la société n'étant plus assez chrétienne pour accepter facilement l'apostolat du prêtre, il faut que le laïc prenne une part dans ce haut ministère. Il la prend chez nous par l'exemple, par la parole, par les écrits". Il ne convenait pas, en conséquence, de lui appliquer le terme de coadjuteur donné aux Frères des grands ordres religieux. Les deux requérants allaient jusqu'à proposer "Frères auxiliaires".

Si les animadversions font droit à cette dernière supplique, la 6^e précise cependant que l'Institut doit être sacerdotal, les assistants généraux prêtres, seul l'économiste général pouvant être Frère. L'impossibilité d'assistants laïques non seulement excluait du Conseil les Frères Myionnet et Maignen cofondateurs, mais surtout allait à l'encontre de l'inspiration première. Qu'advierait-il, dans l'avenir, si les Frères laïcs, à qui l'Institut devait son existence, n'avaient plus aucun droit d'être présents dans les instances supérieures? Ne serait-ce pas tuer dans l'œuf la croissance d'une famille religieuse qui dépend, désormais, de l'union intime du prêtre et du laïc, dans l'apostolat comme dans la vie de communauté?

Il fallait donc en discuter au Chapitre général, prévu à Chaville pour le 11 octobre. A l'ordre du jour, est inscrite la rédaction des Constitutions, revues et corrigées selon les animadversions avec les deux points en litige: la durée du mandat du Supérieur général (à vie ou 12 ans) et la composition du Conseil général. D'un commun accord, les capitulants décident de laisser en suspens la question de "l'assistant laïc que Rome désire éliminer. Le Père général pense qu'il ne faut pas désespérer de faire prévaloir auprès du Saint-Siège la conviction intime de nos Frères qui les porte à désirer le maintien de la Constitution telle qu'elle a été proposée." (Procès-verbaux, Chapitre 1869, 11 oct., §II, p.3).

Par la suite, c'est Maurice Maignen qui sera chargé par le P.de Varax de défendre le *statu quo*.

Dans une *Note relative à la suppression d'un assistant laïc*, il avance six arguments en faveur du maintien de cet assistant: le nombre considérable des Frères; l'importance de leurs services; le caractère spécial de l'Institut; la nécessité de pondérer les deux "forces"; le trouble et l'ébranlement des vocations; réponses aux objections.

Il donne des raisons d'ordre "conjoncturel": le fait que les congrégations uniquement composées de prêtres ne peuvent plus atteindre que la bourgeoisie, le peuple leur demeure réfractaire et impénétrable; la suppression envisagée entraînerait l'amoindrissement progressif de l'élément laïque qui ne se recruterait plus que dans les rangs inférieurs des conditions sociales et ne pourrait plus seconder efficacement le prêtre dans son difficile apostolat. Mais il

insiste particulièrement sur l'inspiration du fondateur Jean-Léon LePrevost, qui ne peut s'éteindre: "dans un temps donné, l'élément laïc finirait par disparaître totalement et dès lors la Congrégation, dépossédée de son caractère unique et providentiel aurait pour ainsi dire perdu sa raison d'être". Présentée en 1874, cette requête obtint en partie gain de cause, puisque l'autorité romaine, dans sa 16^e animadversion, concéda la faculté d'élire deux assistants laïques, les deux autres devant être ecclésiastiques.

Mais il faut revenir quelques années en arrière, en 1865, au moment où, avec la transformation de l'Association des Jeunes Ouvriers en Cercle des Jeunes Ouvriers, de nouveaux horizons se découvrent pour la vocation sociale du Frère Maignen, au service de l'Eglise et du monde ouvrier.

Le Frère Maignen, Directeur du Cercle Montparnasse

A la fin de 1856, le bail étant expiré, il avait fallu quitter la vieille maison de la rue du Regard. L'Association des Jeunes Ouvriers s'était logée provisoirement non loin de l'Œuvre de Nazareth, au 80 du boulevard Montparnasse, dans l'attente de trouver une installation plus convenable. Après bien des démarches, M.Maignen avait fini par trouvé, tout près de là, au 24 de la rue Montparnasse, une charmante demeure de style Louis XV, l'hôtel Belgiojoso, où l'on avait transporté meubles, jeux, et billards. Mais en 1864, il faut déménager de nouveau, et se mettre en quête d'un autre local pour être définitivement chez soi. C'est ainsi que l'Association va changer...d'hôtel et de nom.

Le 7 mai 1864, M.Maignen trouve, également sur le boulevard Montparnasse au n°102, une belle construction, celle-ci de style...Louis XVI, avec de grandes salles et un vaste jardin. Pour l'acquérir, il n'hésite pas à contracter un emprunt auprès du Crédit Foncier de France et de solliciter l'aide de bienfaiteurs, dont Ludovic des Francs, à qui il annonce, le 8 septembre, qu'ils sont définitivement propriétaires: "La Sainte Vierge a conduit les choses avec une bonté de mère et a voulu nous faire ce cadeau le jour de notre fête patronale de Notre-Dame-de-Nazareth! Quelle bonne inspiration d'avoir pris pour devise: "*Tout par Marie*"!

L'œuvre ne pouvait plus garder le nom d'association, puisque la loi interdisait alors tout groupement de plus de vingt personnes. De plus, la mode était aux cercles imités des *clubs* anglais. En France, depuis la Monarchie de Juillet, le salon noble, lieu privilégié de sociabilité fréquenté autrefois par M. LePrevost chez Montalembert, avait commencé à décliner au profit du cercle bourgeois, car l'argent avait changé de main.¹³⁶

Ainsi naquit le *Cercle* des Jeunes Ouvriers, dit Cercle Montparnasse.

Son Directeur, fidèle à ses convictions, avait cherché à établir un lien entre l'œuvre nouvelle et les classes aisées et il obtint l'appui financier de membres du Jockey-Club et d'autres cercles mondains. Un comité de souscription fut formé, où l'on trouvait Emile Keller, le baron de Guiraud, le comte de Juigné, etc...L'œuvre prend alors une extension nouvelle, sous l'impulsion d'Augustin Cochin, Joseph de la Bouillèrie, et Paul Vrignault. En 1865,

¹³⁶ Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France bourgeoise, 1840-1848*, Colin, 1978.

M.Maignen se dégage du patronage de Nazareth et se consacre entièrement à l'œuvre du Cercle des Jeunes ouvriers. Il y restera 35 ans, jusqu'à sa mort en 1890!

Jusqu'alors, le Frère passait sa matinée au Patronage, y donnait les avis, et présidait le conseil des dignitaires après la messe, puis à 11h1/2, il se rendait à l'Association où il achevait sa journée, le F. Alphonse Vasseur, venu le seconder à partir de 1863, dirigeant les exercices du patronage l'après-midi. Ce régime durera les douze années où M. Maignen eut à diriger en même temps le patronage de Nazareth et le Cercle.

Les objectifs étaient clairs: procurer aux jeunes ouvriers les mêmes avantages que le patronage aux apprentis: "assurer leur persévérance chrétienne, s'aider fraternellement les uns les autres, et se perfectionner dans leur état".

Travailler à les rendre chrétiens consistera à mettre l'accent sur l'esprit de piété, qui doit être l'âme du cercle. La chapelle sera ainsi son "cœur", son centre, lieu de coexistence entre la personne et le groupe, justifiant la réunion d'ouvriers entre eux.

Œuvre de formation chrétienne, le cercle se veut simultanément œuvre sociale: il faut faire de ces chrétiens des ouvriers habiles, capables de s'intégrer plus tard dans le monde du travail et dans la société. L'œuvre est conçue par son fondateur M.Maignen comme un instrument de rapprochement et de réconciliation des classes sociales, et comme moyen de réorganisation et de réforme du travail. Cet objectif donnera sa pleine mesure lorsque sera fondée, en 1871, une Œuvre qui en sera comme l'émanation à l'échelle de toute la France, l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers. Pour l'heure, Maignen s'attache à tout connaître de la vie de l'ouvrier, de ses habitudes, de ses besoins.

Va y contribuer, un second fondement, s'ajoutant à l'esprit de piété, le principe de participation à la direction du cercle par les ouvriers eux-mêmes. Le cercle sera une institution ouvrière fonctionnant au régime de démocratie tempérée; le cercle a un directeur pour le conduire, une commission administrative pour le régir, un conseil formé des jeunes sociétaires, élus par leur pairs, pour veiller à l'exécution des décisions et à la bonne marche de l'ensemble: Œuvre d'évangélisation au-dehors et au-dedans, le Cercle a un aumônier qui s'efforce d'inculquer à l'ouvrier esprit missionnaire et piété personnelle; les divertissements et les sports auront une large place dans son programme, de même que la formation par les conférences scientifiques et littéraires; initiation, enfin, aux habitudes de l'économie par l'établissement de caisse d'épargne et de secours mutuel.

Le Cercle était ouvert toute la journée du dimanche, de 7 à 22 heures, le lundi et les jours fériés, et pendant la semaine, tous les soirs, de 19h à 21h30. Outre un buffet-restaurant, l'œuvre offrait à ses membres, âgés de 18 à 25 ans, d'autres avantages: un jardin, un local pour la gymnastique, des billards, une bibliothèque, des revues et journaux religieux. Il est même autorisé de fumer dans le jardin. Plus tard, malgré ses réticences, le Directeur, qui n'a jamais trop apprécié "l'impure cigarette", acceptera de voir s'établir un fumoir. L'établissement offrait de larges possibilités d'accueil, et il fut décidé d'y installer la "Maison de Famille". Là, les jeunes ouvriers de province qui arrivaient à Paris munis de recommandations sérieuses, trouvaient à se loger et avec leurs camarades parisiens, trouvent au Cercle des activités qui les détournent des risques du désœuvrement des jours fériés et des pièges que Paris pouvait leur tendre.

Le 30 octobre 1864, eut lieu la bénédiction de la chapelle, le cœur de l'Œuvre.

Cette chapelle est "petite, pauvre, mais pieuse, écrit-il à son ami L. des Francs, le 7 novembre. Le reste de la maison est charmant. Les jeunes gens sont enchantés de leur maison, et il était difficile de les satisfaire après l'ancien local. C'est moins magnifique, mais c'est plus

approprié aux jeunes gens. J'espère que dans de si bonnes conditions, l'œuvre se développera de plus en plus, par le nombre et par l'esprit: l'esprit de famille, l'esprit de piété. L'esprit de famille et le nombre s'accordent peu cependant. M. LePrevost nous disait récemment une parole qui confirmait mes pensées déjà anciennes à ce sujet: "Ne comptez pas! Formez des chrétiens! Un ouvrier chrétien! Savez-vous tout le bien qu'il peut faire par son exemple, par l'éducation de ses enfants, par son influence autour de lui!"

Mais pour que le bon grain de l'esprit de piété puisse germer et donner du 10 ou du 50 pour un, il lui fallait tomber dans de la très bonne terre.

C'est pourquoi, par sa pédagogie, faite d'observation, de psychologie, du sens de l'organisation et de la discipline, et surtout d'une profonde affection pour ses jeunes, le Frère Maignen s'attacha à développer chez eux le *bon esprit*, qu'il définissait comme un "ensemble de droiture, de sens, de délicatesse de conscience et de bonté de cœur, qui donne aux âmes le goût du bien, et qui les unit pour l'accomplir. Et lorsqu'une réunion possède un certain nombre de ces jeunes gens, leur influence pénètre de proche en proche, et finit par gagner tout le monde; alors chacun de dire à l'envi, de la réunion, qu'elle a un bon esprit".

Il exigeait aussi beaucoup des conseillers et ...du Directeur lui-même.

Peu avant Noël 1863, à P.Dcaux qui doit prononcer un discours à l'occasion de l'élection de conseillers, il écrit:

"Vous avez bien voulu me demander sur quels points il fallait appuyer dans la petite allocution que vous voudrez bien adresser à notre nouveau conseiller et à ses confrères. Je pense que l'essence de notre Conseil qui est comme le cœur même de l'œuvre, doit être la charité. C'est le cœur qui est le grand moteur de toute existence humaine, et la vraie vie du cœur, c'est la charité. La mission du conseiller demande un cœur débordant de charité.

Cette mission consiste: 1° dans le sacrifice de ses goûts, de ses plaisirs et de sa volonté au plus grand bien de l'Association; 2° dans l'amour fraternel pour les jeunes gens, manifesté par tout le dévouement possible à leurs intérêts spirituels et temporels, par l'accueil affectueux et empressé aux nouveaux, par l'indulgence pour les défauts et même pour les faiblesses et les fautes des pauvres jeunes gens, par le pardon entier et cordial des torts que quelques-uns ont pu avoir à notre égard, par la prière et l'offrande des peines et des travaux pour leur préservation ou leur conversion; 3° dans le bon exemple: confession, communion, prière recueillie, politesse, respect mutuel, bonnes manières, etc.. Cette charité, pour être féconde en fruits et en persévérance ne doit pas être inspirée par un sentiment naturel de désir de succès pour une œuvre dont on a l'honneur d'être Dignitaire, ni seulement par la reconnaissance et l'affection pour ceux qui la dirigent. Il faut qu'elle soit toute divine, toute surnaturelle; qu'elle agisse avant tout par amour pour Notre-Seigneur et pour Lui plaire. Où puiser cette charité toute divine, sinon en Dieu même, dans la sainte communion. C'est elle qui nous donne l'esprit de sacrifice, la force d'aimer, de pardonner et de supporter nos frères avec leurs défauts et leurs misères. C'est elle qui nous donne la douceur, l'affabilité, la cordialité, qui attachent plus les jeunes gens à la Maison que tous ses agréments et ses moyens d'attrait".

De telles qualités n'étaient pas différentes de celles qu'il attendait du Directeur. Dans ses papiers personnels, où il avait noté ses idées sur le rôle du "bon" Directeur, on a retrouvé le schéma suivant:

RÉSUMÉ DE CE QUE DOIT ÊTRE LE BON DIRECTEUR:

administrateur. - comptable, homme d'ordre et de ménage.

apôtre. - zèle et préoccupation du soin des âmes.

père. - bonté, patience, miséricorde.

enfant. - gaîté, cordialité, entrain.

RAPPORTS AVEC LES OUVRIERS:

faciles, en général pour tout ce qui est affaire de dévouement.

difficiles, pour la vigilance, la discipline, les services,
les organisations de fêtes, etc.

déliçats, avec le conseil intérieur, le président ouvrier.

RAPPORTS PERSONNELS:

un mot pour tous - services nombreux, rendus, *demandés* -

placements - visites aux parents - malades -

événements de la famille, convois, mariages.

MOYENS GÉNÉRAUX:

observation du règlement - stabilité, fidélité.

observation exacte des coutumiers particuliers.

connaître parfaitement l'instruction sur l'Œuvre.

L'exemple du Directeur:

Piété

Assiduité. Tout son temps.

Dévouement. Tout son cœur.

Connaître son personnel.

Prévoir, préparer, varier

MOYENS PARTICULIERS:

Points essentiels de la vie du Cercle auxquels doivent s'appliquer

les Directeurs:

L'assiduité.

L'entrain ou la joie.

L'esprit chrétien

Le patronage professionnel

Tous les règlements et coutumiers n'ont pas d'autre but.

Autant de "moyens" toujours applicables aujourd'hui, *mutatis mutandis*, par les responsables d'œuvres de jeunesse des milieux populaires.

Dans ses souvenirs, Jules Marchand, futur Frère de Saint Vincent-de-Paul et sous-directeur du Cercle, se souvient que "M.Maignen aimait à répéter ce mot qu'il tenait d'un fondateur d'une œuvre ouvrière. Quelle est la première qualité d'un Directeur d'œuvre? L'amour. La seconde? l'amour! La troisième? L'amour! Or, cette qualité, M.Maignen la possédait à un haut degré, l'amour de Jésus et des ouvriers. Elle faisait sa force et son succès. Peu assurément, peuvent lui être comparés par l'influence qu'il exerçait sur un auditoire ouvrier, surtout lorsqu'il était restreint, tel que les Conseils ou réunions. De nombreuses fois, j'en ai été témoin, les auditeurs étaient en quelque sorte suspendus à ses lèvres. Mais rien ne dépeint mieux cette persuasive éloquence que le propos suivant tenu par un jeune ouvrier au sortir d'une de ces réunions. A l'un de ses camarades qu'il rencontrait: "Va donc au Cercle Montparnasse, tu vas entendre parler le Directeur. Celui-là, vois-tu, un impie qui l'entendrait se convertirait".

Monsieur Maignen tenait au respect de l'autorité et du règlement. Si on laisse avilir l'autorité, remarquait-il, il n'y a plus au Cercle d'œuvre faite pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Le F. Jules Marchand, a noté quelques avis du F. Maignen: "dans les avis, les corrections, ou les mesures sévères pour le bien général, il faut être bon sans être bonasse. Le direc-

teur qu'on attrape a moins d'influence qu'un directeur trop dur. La faiblesse n'est jamais une habileté. Pour gouverner, il faut savoir être ferme autant que bon".

En montrant ce que devait être le bon directeur, M.Maignen se donnait en exemple, bien malgré lui, car il était conscient de ses nombreuses imperfections. Il avait coutume de dire: "Le moyen de former de bons directeurs, c'est de le devenir soi-même".

"Donner tout son temps" fut, de ses recommandations, l'une de celles qu'il sut mettre le mieux en pratique. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur le programme général d'une journée du dimanche. Elle commençait à 8h ¼ par un premier contrôle des présences, suivie de la messe à 8h30. Un petit déjeuner suivait à 9h30, puis à 11h, se tenait un Conseil des Dignitaires. Les sociétaires, les candidats et les aspirants occupaient leur temps dans les salles, bibliothèque ou jardin. A midi, un deuxième contrôle précédait la messe (à N.D.-des-Champs) pour ceux qui n'avaient pu assister à celle du matin. Conférence de St-Vincent-de-Paul, séance de gymnastique, tir, jeux divers, organisés par la *commission d'entrain* se succédaient avant le troisième contrôle de 15h45. A 16h, instruction et salut. 18h, dîner de famille avec le directeur, c'était le moment de la gaîté et du "bon rire." 19h30, quatrième contrôle. Puis soirée dans le jardin ou les salons, divertissements extraordinaires, tombolas. Enfin prière et, à 22h, départ, avec "poignée de main à la sortie". Les contrôles avaient pour raison d'être de stimuler l'assiduité et la fidélité, en donnant droit à des jetons avec lesquels on achetait des lots aux ventes et aux tombolas.

Le F. Maignen associait à son travail les plus méritants, élus par leurs camarades. Dans la logique de l'importance qu'il attribuait au règlement, à ses yeux plus qu'une discipline extérieure et intérieure, mais une "chose sacrée", comme on l'a dit plus haut, les élections de ceux qui devaient contribuer à ce que chacun fasse sien intérieurement ce règlement puis à le faire respecter, étaient entourées avec une solennité quasi-liturgique: au moment des grandes fêtes, après des prières et des communions et le Frère Directeur ne manquait jamais l'occasion de le souligner..."le fonctionnement du Cercle, comme organisation administrative, l'esprit du Cercle comme piété, dévouement, union fraternelle, dépendent des bons exemples du Président et des vice-présidents qui le secondent et le remplacent..."

Les fêtes les plus importantes, on s'en doute, étaient celles des saints patrons du travail, saint Jean-Porte-Latine (typographes), sainte Anne (menuisiers), saint Eloi (ouvriers en métaux), saint Luc (peintres et dessinateurs), etc. On les célébrait avec une particulière solennité, grand'messe, bannières pour chaque corps de métier, panégyrique du saint, banquet au restaurant du cercle, représentation dramatique...

De toutes ces fêtes et des institutions du Cercle, M. Maignen exhortait ses ouvriers à ne pas se désintéresser:

"Vous devez avoir à cœur la prospérité et le bon fonctionnement du Cercle, car le Cercle n'est pas une œuvre comme une autre, c'est *votre œuvre à tous et à chacun*. En effet, le Cercle est une famille où tous les membres ont à cœur de se rendre utile, chacun selon son âge et sa capacité. Ce sont les anciens, les *conseillers*, qui dirigent non seulement les services, mais encore qui règlent les dépenses, fêtes, promenades, ce qui dans les cercles du grand monde, nécessite une armée d'employés; bibliothèque, théâtre, contrôle, etc. Enfin, il n'est pas jusqu'au dernier admis des sociétaires, qui n'ait à se rendre utile par sa présence et son assiduité".

P. Levillain fait remarquer qu'au Cercle "les divertissements s'articulaient sur le sacré, et représentations dramatiques, loteries, concert et jeux avaient pour fonction de célébrer un

événement religieux beaucoup plus que de créer une atmosphère collective".¹³⁷ Mais, en réalité, les pratiques festives du Cercle remontaient plus loin que l'esprit de piété, continuant la tradition des années 1850, où, au Patronage "le superflu était le vrai nécessaire". C'est plus tard que la chapelle avec ses cérémonies et pompes religieuses devint le cœur de l'œuvre et que l'on vit l'esprit des fêtes s'ordonner davantage à l'esprit de piété.

Du reste, par tempérament, le bon Directeur avait toujours préféré l'intimité du groupe restreint et des contacts personnels aux grandes démonstrations de foule. Nombre de témoignages d'anciens se souviennent qu'il y avait ainsi, dans le salon du Cercle, un vieux canapé en cuir entouré de quelques sièges, et c'était là que le Directeur venait s'asseoir chaque soir, pour se mettre à la disposition de tous. En été, il se tenait sur la terrasse ou sur un banc de jardin. On prenait place auprès de lui, pour une confidence ou un conseil. Les fameux éclats de rire du directeur pouvaient s'y faire entendre et les taquineries, à la parisienne, fuser et filer bon train, mais sans jamais dégénérer, le Frère veillant à la distinction en tout, et autant que faire se peut pour des ouvriers, dans la conversation.

Taquineries qui prenaient une autre forme dans les nombreux courriers qui s'échangeaient entre le directeur et ses jeunes ouvriers, pendant ou après leur séjour... Dans une lettre à Antoine Boution, il fait allusion à l'impertinente remarque que ce jeune ouvrier de Montargis lui avait lancé un jour: "Vous êtes encore bien heureux de m'avoir". Bien que l'ayant dissuadé de venir à Paris, il s'était attaché au jeune homme: "...Vous voilà déchargé de cette croix des misères de l'atelier...pour moi, ce n'est pas tout à fait la même chose. J'ai peut-être tort de vous le dire, rien ne me remplace ce grand étourdi que je sentais toujours sur mes talons, exigeant, bavard, indiscret, bruyant, ...mais après tout, on était encore bien heureux de l'avoir, car cet enfant terrible était franc, avait bon cœur et aimait le Bon Dieu. Voilà la vie d'un pauvre Directeur de Cercle. Le Bon Dieu lui envoie des êtres de toute espèce...et il est assez bête et assez fou pour se mettre à les aimer, à s'accoutumer à eux comme s'il ne devait jamais les voir partir...on ne mesure l'affection qu'on porte aux gens que par l'effet que produit en vous la séparation....allons, pauvre vieux Directeur, encore ce bon coup de lance dans le cœur!" Et le vieux directeur de 47 ans et à la barbe grise de se rappeler qu'il ne devait s'attacher qu'à Dieu seul.

Car il n'avait pas hésité à proclamer un jour: "J'ai pour l'ouvrier non seulement de l'affection, de la sympathie et du dévouement, mais même une religion. Je n'exagère pas. Je les adore, mes ouvriers, parce que je retrouve en eux *l'ouvrier de Nazareth* et alors j'oublie leur grossièreté et tout le mal qu'on en peut dire et penser avec plus ou moins de raison". (lettre à L. des Francs, du 30 mars 1867).

Sa *religion de l'ouvrier* nous autoriserait-elle un rapprochement entre trois contemporains, les "trois M", Michelet, Marx, Maignen?

Michelet, l'idéaliste, avec sa religion du peuple: il a été ouvrier mais il a perdu le sens de l'homme pour faire du peuple une abstraction, religion de la France, religion de la Révolution. Marx, le matérialiste, qui n'a pas été ouvrier, et pour qui la religion est l'opium du peuple. Maignen, le catholique, l'artiste qui a "revêtu" l'habit de l'ouvrier, vivant au milieu du peuple, s'attachant à "vivre dans l'âme de ses enfants"...et qui dira à la fin de sa vie, "je ne sais pas où je suis le plus heureux, au pied du Tabernacle ou au milieu des ouvriers du Cercle".

¹³⁷ Philippe Levillain, *Albert de Mun. Catholicisme français et catholicisme romain, du Syllabus au Ralliement*, 1983, p.245.

Le Cercle Montparnasse ne rayonnait pas seulement de l'aura de son Directeur, mais aussi de la foi de ses membres.

Un artiste comme le sculpteur Carpeaux fut ainsi impressionné par deux jeunes Bretons du Cercle qui se trouvaient en stage dans son atelier. M.Maignen lui-même rapporte ce souvenir en 1876: "Chez Carpeaux tout le monde travaillait le dimanche. Les deux Bretons en furent dispensés.- Mais que faites-vous de votre dimanche? - Nous allons au cercle Montparnasse. - Carpeaux se fit décrire l'institution et on lui proposa de venir visiter le Cercle, ce qu'il accepta. Il voulût dîner avec ses jeunes amis et prendre place à côté des ouvriers, dans notre humble restaurant..."avez-vous du papier et un fusain, me demanda-t-il?...quelques minutes plus tard, il me remettait mon portrait, fort ressemblant...se figure-t-on Carpeaux au milieu du cercle catholique de Montparnasse et faisant le portrait de son directeur? ...- il disait à l'un de ces jeunes gens: que vous êtes heureux! Vous n'avez que de saintes passions...je vous vénère...si j'avais toujours vécu comme un bon moine, je serai devenu l'égal de Michel-Ange".

Mais il n'y eut pas que les grands artistes qui soient venus honorer le Cercle de leur présence. Il y eut aussi d'humbles prêtres...

En 1865, un jeune prêtre de Turin, ami de Dom Bosco, le futur saint Leonardo Murialdo, qui avait consacré ses premières années de sacerdoce à diverses œuvres d'assistance, notamment auprès de la jeunesse ouvrière, -il souhaitait créer l'Union des ouvriers catholiques-, estime qu'après 14 ans sur ce terrain son expérience pastorale a besoin d'autres horizons. Il décide de venir en France pour y approfondir son idée de mouvement ouvrier et social. Il obtient de s'inscrire au Séminaire Saint-Sulpice. C'est là qu'il fait la connaissance du P. de Varax et fréquente la communauté et les œuvres des Frères. Dans M. LePrevost dont il recevra des confidences, il voit "l'image la plus parfaite de saint Vincent de Paul".

Mais les relations les plus étroites et les plus intéressantes, Murialdo les noua avec M.Maignen. Il rendra visite au Cercle Montparnasse à plusieurs reprises, entre mars et mai 1866. Et par la suite, il ne viendra jamais à Paris sans passer au Boulevard Montparnasse, et il entretiendra une riche correspondance, dont il ne reste malheureusement qu'une seule lettre.¹³⁸

Murialdo découvre lors de ce séjour parisien au Cercle une institution typique pour la jeunesse ouvrière, parmi les mieux réussies de son temps: "J'ai découvert un Patronage hors ligne, celui de Montparnasse dirigé par un directeur hors ligne, M.Maignen. Son organisation pourrait servir de modèle pour nos Patronages de Turin...M. Maignen m'a fait don de son *Manuel du Patronage*".

Il a noté sur ses carnets de voyage, à la date du 15 mai 1866: "si l'on s'intéressait à la jeunesse ouvrière comme on le fait dans son Cercle, si les ouvriers et les patrons s'entendaient comme on s'entend à la Maison des Œuvres de Montparnasse, la question ouvrière serait résolue: nous aurions moins d'injustices, moins de jeunes trahis par les mensonges des doctrines et des sociétés antichrétiennes, moins d'ennemis de la religion et de l'Eglise, plus d'harmonie entre les classes sociales".¹³⁹

¹³⁸ Elle concernait son réabonnement à *L'Ouvrier*, auquel il s'abonna pendant des années."Turin, 30 mars 1874. A Monsieur Maurice Maignen. Monsieur, En vous envoyant le prix de mon abonnement pour l'année courante, au journal *L'Ouvrier*, ..." S. Leonardo Murialdo, *Epistolario*, II, Lettre 492.

¹³⁹ *Notations*, san Leonardo Murialdo, 23 mai 1866, Castellani, 1966, p. 823. Sur l'empereur des Français, il portait ce jugement: "Ce Napoléon III est toujours une énigme pour tout le monde. La charité lui fait de l'ombre. Il ne voit pas d'un bon œil les institutions catholiques et veut mettre sous le contrôle du gouvernement la Société de S.Vincent-de-Paul". Et, faisant allusion à ses positions ambiguës dans la Question Romaine, il relevait: "Peut-être Maignen n'a-t-il pas tort qui, en me parlant de lui, me disait: "se fier à lui est bien, ne pas se fier à lui est mieux".

Parmi les manifestations qui lui laissèrent un souvenir inoubliable, il y eut l'exposition du travail en 1866, qui avait pour but de stimuler le goût, l'habileté professionnelle des jeunes et des ouvriers catholiques, et les fêtes des corps de métiers, qu'il développera une fois devenu recteur du collège des jeunes apprentis (à Turin) avec le nom de "Fête des travailleurs, pour chaque type d'art et de métiers".

Ce que son premier Directeur a pu communiquer aux membres du Cercle Montparnasse, fut fidèlement rappelé, le 11 juin 1905, par le président du conseil de quartier, Jean Dubois, lors de la célébration des noces d'or du Cercle Montparnasse: *les quatre amours ardents de Maurice Maignen*:

"Amour de l'Eglise, amour de la patrie, amour du travail, amour de la famille, tels sont bien, Mesdames et Messieurs, les quatre amours ardents que le "bon directeur" a insufflés aux enfants de Montparnasse.

L'amour de l'Eglise! Ah, ils l'éprouvent réellement et ils l'ont confessé dans tous les sanctuaires les plus vénérés: Liesse, Lourdes, Chartres, Jérusalem même, sans oublier les pèlerinages annuels et jamais discontinués à Saint-Denis, Notre-Dame-des-Victoires, Sacré-Cœur de Montmartre. Rome surtout...attirait M. Maignen.

L'amour de la patrie! ...ils sont disséminés à travers la France ensanglantée, ces braves de Montparnasse, et tous, depuis le marquis de Coriolis, jusqu'au benjamin du Cercle, Léon Esclangeon, noble enfant de dix-huit ans, firent vaillamment leur sacrifice.

L'amour du travail! c'est la vertu à la portée de tous. Mais pour aimer sa tâche, il faut en avoir la notion chrétienne, il faut en avoir le goût, qui s'acquiert surtout par la conscience de la valeur de son art...Malheureux les peuples qui ont une histoire et qui ne savent pas en rester dignes. Maurice Maignen voulait que le monde du travail connût son histoire; il s'efforça de lui enseigner comment l'Eglise l'avait relevé...rien de plus agréable à la mémoire de votre Père que cette participation active, apportée par plusieurs d'entre vous, Messieurs, à la diffusion des idées mutualistes et syndicales.

L'amour de la famille, enfin! Bon patriote et bon chrétien, comment ne pas être bon époux et bon père. Fonder des foyers chrétiens, voilà l'œuvre de chaque jour...les directeurs de Montparnasse ne peuvent qu'encourager dans cette voie...se souvenant que la perspective du mariage est un moyen infaillible pour eux d'obtenir l'assiduité...Eh bien oui, mes amis, écoutons le mot du vénéré directeur à l'assemblée mensuelle du 1^{er} novembre 1890: "lorsque vous serez tenté de manquer le Cercle, dites-vous: il faut que j'y aille régulièrement, si je veux avoir beaucoup de monde à mon mariage..."

Les années ont passé, mais le bon esprit du Cercle Montparnasse, si cher à son fondateur, demeure. Témoignage de son Président Pierre Poisson, en 1955, lors des fêtes du Centenaire: "...Monsieur Maignen, votre Cercle vit toujours! Il est bien vivant! Il est encore auréolé de cette jeunesse de cœur et d'âme, animé de cet enthousiasme et de cette foi que vous lui aviez imprimés...Nous continuerons votre Œuvre telle que vous nous l'avez donnée...Nous voulons qu'en nous vous trouviez, comme jadis, les éléments de rénovation sociale, de conversion de la classe ouvrière, de rechristianisation de la France, dont Dieu a et aura besoin, au cours de ce siècle, pour sauver les hommes et faire éclater sa gloire. Monsieur Maignen, nous vous disons: "Nous continuerons...confiants en votre amour!"

Car les dernières paroles prononcées par Maurice Maignen sur son lit de mort, pour le Cercle, étaient ces trois mots: *amour, confiance, continuation*, qui font, aujourd'hui encore, le

dynamisme et le rayonnement de l'Association Maurice-Maignen installée depuis 1909 au 29, rue de Lourmel, dans le 15^e arrondissement de Paris.

Jusqu'en 1867, la vie du Cercle Montparnasse prend son rythme de croisière: inauguration au mois de mars 1866, des conférences scientifiques et littéraires, fondation de la première Conférence de Saint-Vincent-de-Paul spéciale aux membres du Cercle; le 3 juin, bénédiction de la Bannière de l'œuvre par Mgr Darboy; en 1867, participation du Cercle à l'Exposition Universelle. Admis à concourir à l'exposition des œuvres ouvrières au palais des Champs-Élysées, le Cercle fut récompensé par une médaille d'argent et un oriflamme.

Le 6 octobre de cette même année, Maurice Maignen a eu 45 ans, et il y aura 21 ans qu'il s'est fait religieux, Frère laïc consacré à Dieu pour servir les pauvres et les ouvriers.

N'est-il pas comblé par le destin?

N'est-il pas en droit de se dire: "voici qu'il m'est donné enfin de vivre pleinement au milieu de mes ouvriers et de pouvoir ciseler mon œuvre, mon chef-d'œuvre?" Car c'en est un, ce Cercle qui a tout pour faire de ses membres l'élite des ouvriers, le ferment enfoui dans la pâte, bref, qui a tout pour être l'une de ces institutions chrétiennes, s'incrustant dans l'humble tradition des œuvres sociales et charitables de l'Église, dont la France ouvrière a besoin pour relever le défi des temps nouveaux.

Mais d'autres horizons lui sont promis: le Cercle va sortir de l'anonymat et rayonner bien au-delà de ses premières frontières.

Tout commence par un voyage en Allemagne, dont le Frère Maurice Maignen revient conforté dans ses idées sur les moyens capables de résoudre la question sociale. Idées qui ne resteront pas longtemps à l'état de simples réflexions, mais qui vont trouver, providentiellement, à se réaliser.

III

DE NOUVEAUX ET DE PLUS LARGES HORIZONS 1867 - 1890

1867-1868 : le voyage en Allemagne et les Cercles militaires de Rome

Dans le courant du mois d'octobre 1867, M.Maignen projette un voyage en Allemagne.

"Mon cher petit président, écrit-il à Eugène Vaudenay, président du Cercle, je vais passer quelques jours à Cologne .étudier sur le fait ces belles œuvres allemandes qui nous sont si supérieures...pour étudier de près l'œuvre des ouvriers qui a le mieux réussi de notre temps. Sans révolutionner notre œuvre, peut-être trouverons-nous quelque veine que nous ignorions".

Chez nos voisins germaniques, qui viennent de battre l'Autriche à Sadowa (1866), c'est l'époque où Bismarck lance son pays sur la voie de la transformation économique et de la réunification, mais il n'a pas encore engagé le "combat pour la civilisation", le Kulturkampf, qui l'opposera aux catholiques. Les répercussions en seront ressenties jusqu'en Suisse: Mgr Mermillod, le prédicateur de Sainte-Clotilde (1868) en faveur du Cercle Montparnasse, et fondateur de l'Union de Fribourg (1884), sera destitué de son poste d'évêque-auxiliaire de Genève (1872).

L'abbé Kolping étant mort en 1865, la rencontre entre cet ancien ouvrier cordonnier et l'ancien élève des beaux-arts, tous deux animés du même amour pour le peuple, n'aura jamais lieu. Mais, dès son retour, le 20 octobre Maignen confiera au même correspondant: "Je n'ai pas perdu mon temps, à Cologne, il y a une population catholique admirable...des associations pieuses pour toutes les conditions". Sur quelques notes dispersées çà et là, il a exprimé son admiration pour ce qu'il a vu là-bas et qui se résume ainsi: respect des traditions et ouverture sur les progrès de l'industrie moderne.

Il y règne "la vraie liberté de pensée, une grande diffusion de l'instruction, la paix entre les classes, l'amour du souverain, la dignité du peuple". En comparaison, la situation en France est sombre: "Chez nous les libertés les plus naturelles sont devenues de plus en plus incompatibles avec le maintien de l'ordre public, les classes sont plus hostiles et plus divisées,

les questions du travail plus menaçantes, la paix générale plus compromise, une conflagration universelle plus imminente".

Maignen découvre ainsi aux portes de notre pays un peuple attaché à sa foi et au respect de la liberté de l'Eglise catholique et surtout il y constate le maintien des institutions corporatives.

"Remédier aux dangers de l'émigration du jeune ouvrier a été la principale pensée qui inspira à l'abbé Kolping¹⁴⁰, l'ouvrier cordonnier de Cologne, son compagnonnage catholique, établi dans quatre cents villes et associant quatre-vingt mille ouvriers. Dans chaque ville importante de l'Allemagne existe une maison de famille, où le jeune compagnon qui voyage trouve accueil, logement, nourriture. Il est aussi placé par les soins du prêtre qui dirige d'ordinaire la Maison des ouvriers".

Il précisera, dans son rapport à l'Assemblée générale de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, du 8.12.1869, comment le Cercle Montparnasse est devenu, lui aussi, une maison de famille:

"Ce n'est pas l'Allemagne, qui a inventé cette institution; elle remonte à nos anciennes corporations catholiques d'arts et métiers. Dans leurs bureaux ou maisons communes, elles hébergeaient également le jeune ouvrier à son passage. En France, le compagnonnage repose sur une institution analogue: les mères logent, nourrissent et placent les affiliés du compagnonnage dans toutes les villes du Tour. Deux de nos Cercles, à Paris, rendent à leurs jeunes ouvriers les mêmes services. Au Cercle du boulevard Montparnasse, le mérite de l'initiative appartient tout entier à nos ouvriers. Dans l'un de nos précédents locaux, se trouvait un bon nombre de petites chambres sans emploi. Nous ne trouvions pas d'autre moyen, pour les utiliser, que d'en faire une sorte de succursale de la maison de retraite de Nazareth et d'y loger des vieillards, lorsqu'un jeune ouvrier mécanicien, adressé par le patronage du Mans, nous supplia de lui louer une de ces chambres, afin d'échapper aux scandales du garni d'ouvrier qu'il était forcé d'habiter. Ce fut le trait de lumière qui nous fit comprendre l'utilité du garni chrétien. Nous renonçâmes à l'idée de loger des vieillards au Cercle. Nous consacrâmes nos chambres à nos jeunes gens. Plus de cinquante d'entre eux sont actuellement logés au boulevard Montparnasse et sept au Cercle de Sainte-Mélanie".

Ainsi, au retour de ce voyage, plusieurs de ses convictions s'ancrent davantage dans son esprit:

- sur la place dominante à donner à la piété; sur l'accueil et le logement de l'ouvrier, à l'instar des maisons de compagnonnage;

- sur le dévouement des classes dirigeantes, des patrons en particulier, aux ouvriers: "c'est le devoir social et primordial du véritable patron chrétien plutôt que celui de jeunes étudiants en droit ou en médecine, de se dévouer à l'éducation chrétienne des jeunes ouvriers apprentis...dans un voyage dans les provinces rhénanes, effectué en Allemagne, j'ai vu ce devoir des patronages d'apprentis accompli par les patrons, plusieurs maîtres serruriers et menuisiers dirigeant les œuvres de patronage de leur métier"¹⁴¹;

- sur l'union des patrons et ouvriers par la corporation, "forme populaire, instinctive, éternelle de l'organisation ouvrière par le peuple".

Mais, en cette fin d'année 1867, le Frère Maignen n'a guère le temps de revivre ses souvenirs de voyage outre-Rhin, car une obédience va le mener en Italie, où M. LePrevost l'en-

¹⁴⁰ *Rapport sur l'accord à établir entre les œuvres ouvrières, (cercles et patronages) et les Associations professionnelles catholiques d'arts et métiers.* AMM. T.IV, p.318.

¹⁴¹ V. de Marolles, *Maurice Maignen*, 1895, p.106.

voie fonder un Cercle pour des soldats français. La Question romaine, en effet, se dégradant, le gouvernement français a décidé d'intervenir.

La situation en Italie continuait de diviser la France: pour les uns, le pouvoir temporel du Pape garantit l'indépendance spirituelle de l'Eglise, tandis pour les autres, l'unité italienne en exige la disparition. Si Pie IX a pu regagner Rome après son exil de Gaëte, en 1848, il le doit à l'Autriche et à la France. La défaite de Castelfidardo en Italie (1860) coïncide, en France, avec un courant ultramontain qui s'oppose à la politique du gouvernement qui penche vers l'abandon au Piémont d'une partie des Etats pontificaux.

L'armée française avait donc évacué Rome à la fin de 1866, selon la convention signée deux ans plus tôt entre Cavour et Napoléon III, l'Italie s'engageant à ne pas attaquer Rome. Cette convention, signée en dehors du Pape, ne réglait pas la question: il fallait seulement ménager les opinions publiques. Mais Garibaldi et ses 11000 volontaires avaient, début octobre 1867, envahi le Latium, territoire pontifical, pour tenter de soulever la Ville. L'accord manifestement violé, l'empereur fait réoccuper Rome et les zouaves débarquent en hâte à Civitavecchia. 3000 pontificaux et 2000 militaires de la Légion d'Antibes, repoussent, avec une furia francese, les 7000 hommes des bandes garibaldiennes, à Mentana, le 3 novembre. Les fameux chassepots expédiés de France ont fait merveille.

Quelques mois plus tôt, en juin et juillet, l'aumônier de Nazareth, le père Emile Hello, était parti en pèlerinage à Rome pour les solennités du dix-huitième centenaire du martyre des saints Pierre et Paul. Tout transporté, il écrit qu'il "boit Rome" et qu'il s'en "imbibe comme une éponge dans l'eau". Selon ses proches, sa piété ultramontaine se caractérisait par un amour impétueux du Pape et de l'Eglise. "Un départ de Rome est bien triste, on ne peut s'arracher à la douce ville, quand on la connaît..." (à M. LePrevost, 23 juin 1867). Il a consigné ses impressions de pèlerin dans un récit haut en couleurs, *le Zouave pontifical*, et à son retour, la communauté ne se lassait pas de le voir revivre les meilleurs moments et de l'entendre raconter de savoureuses anecdotes.¹⁴²

Mais, à quelques mois près, son mémorable pèlerinage était annulé, car les événements allaient se précipiter. L'enthousiasme et la fougue du P. Hello pour le Pape et l'Eglise n'avaient d'égal que ceux de son cousin, Paul Vri gnault. Le confrère de Nazareth avait quitté Paris brutalement pour venir à Rome aider l'armée des volontaires pontificaux et il arriva peu de temps après la victoire de Mentana. Il s'engage alors comme infirmier aux côtés du docteur Charles Ozanam. Avec son énergie coutumière, il s'emploie à faire loger les blessés dans l'un des palais pontificaux. Le cardinal Antonelli eut beau s'indigner à la pensée de voir ainsi "profanées" les splendeurs d'un palais du Vatican, rien ne put vaincre sa détermination et il en appela à Pie IX.: "c'est pour vous que ces jeunes gens ont combattu, vous ne voudrez pas les abandonner..." On devine la réponse du Saint-Père et "c'est ainsi qu'un cardinal de l'Eglise romaine, un premier ministre, un illustre diplomate fut un jour battu par un petit fonctionnaire de Paris, mais qui était un grand catholique et était né en Bretagne".¹⁴³

C'est avec la même force de conviction que l'avant-veille de Noël, il se présenta au conseil de communauté des Frères de St-Vincent-de-Paul pour les persuader d'établir à Rome une maison de famille pour les zouaves pontificaux français. M. LePrevost, en fils dévoué de l'Eglise et de son pasteur suprême, -"Prions, travaillons souffrons si Dieu le veut pour le bien

¹⁴² Revenu à Paris, il s'était rendu à l'archevêché, et là, un Vicaire Général lui avait confié avec tristesse qu'on avait été scandalisé de l'attitude de certains prêtres français à Rome: "Figurez-vous que l'on a vu des prêtres courir après la voiture du Pape en criant: "Vive Pie IX!" Le P. Hello, au nombre de ces derniers, riait de bon cœur, en ajoutant qu'il avait répondu sur le même ton: "Comment! Monsieur le Vicaire Général, on a vu ça!"

¹⁴³ C. Maignen, *Vie de J-L. LePrevost*, t.2, p.279.

de l'Eglise et pour l'allégement des peines du Père commun des fidèles"(L672, 8.2.1860)-, se laisse fléchir. La fondation est décidée mais comme les choses n'avancent pas, il relance lui-même le projet, démarche contraire à ses habitudes!, et va au-devant de la nouvelle fondation.

"Les difficultés, il faut les vaincre si la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise y sont intéressés", écrit-il à M.Maignen, en poussant le jeune directeur de Nazareth, déjà bien surchargé, à faire aboutir le projet par des visites à des gens influents comme le député Emile Keller, recruteur des zouaves pontificaux en France. "Les zouaves ont besoin d'être soutenus, leurs familles d'être rassurées par les assistances d'une pareille institution et surtout l'Eglise a besoin que ses défenseurs dévoués gardent une tenue digne qui fasse honneur à sa cause" (L1280,3.3.1868). Il faut que ces soldats puissent "trouver au Cercle comme une maison de famille où les attendent comme de bons amis prêts à les accueillir, à prendre part à tout ce qui les touche, à leur donner un conseil, et à leur rendre quelque bon office au besoin; c'est bien de la charité et nous serons bien dans l'esprit de notre Institut si nous accomplissons bien cette mission" (L1297,27.4.1868).

Maignen doit donc s'arracher à son Cercle dans la deuxième semaine de mars 1868 et il n'y reviendra que le 16 avril. Il part, muni des autorisations nécessaires et bien pénétré des intentions du fondateur, qui songe au retentissement dont pourrait bénéficier l'Institut. "Votre voyage est d'un grave intérêt pour la fin qui vous l'a fait entreprendre, mais il est à mes yeux encore plus important pour ce qui concerne notre petite famille religieuse. Je regarde comme un grand bonheur que M. Hello d'abord et vous aujourd'hui, ayez pu aller recommander au Seigneur, aux pieds des saints Apôtres, notre chère congrégation, jusqu'ici si peu forte et qu'un rayon de grâce vivifierait en un instant" (L1283,17.3.1868).

A Rome, il lui faut, bien sûr, manœuvrer entre les différentes autorités militaires et religieuses. Enfin, une première réunion des zouaves a lieu le 19 mars dans sa chambre: "On a chanté, on a joué une charade, on a même dansé et un peu bu. On a terminé par le *Magnificat*". Sous le patronage de Saint-Michel, le Cercle des zouaves français est ouvert le lundi de Pâques, 13 avril, au palais Mariscotti, 14, via della Pigna, près du Panthéon et de l'église de la Minerve. Il sera inauguré officiellement le 17 mai, mais le Frère Maignen aura déjà quitté la Ville Eternelle. D'autres soldats de l'armée française régulière, les légionnaires d'Antibes, -la légion romaine-, auront aussi leur cercle dont la fondation sera l'œuvre de Paul Vrignault. Le Cercle Saint-Maurice, villa Strozzi, via Viminale, près de la Basilique Sainte-Marie-des-Anges, sera inauguré le 15 août.

Les deux Cercles, celui du Viminal comme celui du Panthéon, offrent un cadre favorable pour se détendre et s'instruire. Surtout, l'objectif recherché, d'en faire une maison de famille, semble bien réalisé. Grâce aux efforts de Maignen et de Vrignault, les Frères Girard, Charrin et Tourniquet, qui ont pris le relais, font le meilleur accueil possible aux soldats, qui peuvent disposer d'une bibliothèque, de journaux, de jeux, d'un piano, de billards, d'un gymnase, d'une salle d'armes, etc...Les conférences et les visites historiques alternent avec des séances récréatives. Les malades et les prisonniers ne sont pas négligés. Par rapport à leurs camarades du Cercle Saint-Michel dont l'horizon est quelque peu limité par les monuments de la Rome antique, ceux du Cercle Saint-Maurice ont le privilège de jouir, à l'ombre des cyprès du jardin, d'une vue splendide sur la nature environnante...les monts Albains ou les montagnes de la Sabine.

C'est dans cette résidence de la petite communauté des Frères que le Père LePrevost séjournera du 10 mars au 16 avril 1869.

Une fois le Cercle installé, M.Maignen s'était préoccupé d'y établir une vie de famille, notamment en pratiquant l'art des contacts et celui de se rendre présent.

Dans une lettre au F. Girard (L1299bis, 7.5.1868): "Je vous reprochais dans ma dernière lettre, un peu aigrement, de prendre avec le Cercle de Rome des allures de nourrice plutôt que de mère. Vous m'avez déjà exaucé dans votre cœur et vous avez compris l'espèce d'anxiété où j'étais, sur la marche et la destinée d'une œuvre qui n'a pas été sans me coûter bien des sacrifices...sans parler de l'intérêt immense qu'elle peut avoir dans l'avenir pour notre communauté, et dans le présent pour l'Eglise et pour le Souverain Pontife. Mettez-vous un peu à ma place, pensez à mon caractère sensible, impressionnable,...combien il m'était douloureux de quitter cette ville admirable, dont la pensée ne me quitte plus, même la nuit dans mes rêves..." Puis il fait une série de recommandations précises qui nous renseignent sur les principes de direction, dont il voulait que son jeune frère s'inspirât pour que, sans attendre, l'œuvre puisse rayonner, même si l'avenir de Rome est des plus incertains: que M. Girard sème large et profond, la moisson ne saurait tarder:

"...Recrutez, agrandissez et composez d'éléments de choix votre commission; occupez ses membres; que ce ne soit pas seulement une assemblée délibérante, mais active. C'est l'avenir du Cercle. - Ne négligez pas les relations extérieures. Maintenant que l'œuvre est établie et organisée, il ne faut pas se tenir sournoisement à l'écart; il faut la faire connaître et lui gagner des sympathies; il lui faut faire des amis. Maintenez l'esprit de famille, en vous faisant une loi d'entrer en rapport avec chaque zouave en particulier. Sachez leur nom; que personne n'entre sans vous voir; offrez vos poignées de main à tous. Avez-vous reçu les arbustes promis par la Duchesse Salviati? allez les lui réclamer, c'est très important. Je lui ai parlé de vous, et elle m'a promis pour vous toute sa bienveillance..."

L'action de M.Maignen-à Paris, peu nombreux étaient ceux qui avaient pensé que la mise sur pied d'une œuvre à Rome serait une course d'obstacles-, avait finalement abouti à la fondation du Cercle Saint-Michel. Mais l'entreprise aurait échoué sans l'autorisation de départ, qui confiait l'œuvre à la responsabilité des aumôniers. Les Frères n'étaient que des auxiliaires du clergé. Or P.Vrignault, qui allait bâtir le Cercle Saint-Maurice, avait reçu du futur aumônier, Mgr Bastide, l'assurance que la vie de piété y aurait toute sa place.

Le voilà donc persuadé qu'il faut constituer pour les légionnaires du Cercle Saint-Maurice un noyau solide, un foyer d'attraction, formé des quelque 4 à 500 chrétiens du bataillon. Il faut que la piété s'y épanouisse sans tarder. "Sinon, écrit-il à Keller, l'œuvre est manquée; or, on peut aider à cet épanouissement".

Halte là!, lui oppose M. Maignen, vous croyez possible de monter à Rome un Cercle clés en mains, modèle Maison de Nazareth? C'est une erreur, car il ne suffit pas d'avoir noté l'organisation sur un calepin, pour que la mise en pratique soit réaliste: "...je suis d'accord avec vous sur le fond des choses et combien je désirerais que nos cercles soient basés sur la piété la plus fervente...Nous ne différons que sur la question d'opportunité qui est tout simplement la volonté de Dieu, sans laquelle, malgré toutes nos aspirations ardentes et l'évidente clarté du but, nous ne pouvons rien faire, ni de durable, ni de sérieux".

Car le Cercle des Zouaves a un aumônier, Mgr Daniel, qui désire expressément qu'il n'y ait ni prières en commun, ni insignes religieux, ni instructions quelconques, et telles étaient bien les bases sur lesquelles avait été organisé le Cercle, entre l'aumônier, le chef de corps, M. de Charette et le F.Maignen. Il faudrait que Mgr Daniel donne l'impulsion, comme Mgr Bastide à la Légion. "Sans aumônier, insiste-t-il, il est impossible de faire une œuvre pieuse. Autrement, votre organisation tombera d'elle-même, si quelque opposition sourde ne la fait pas crouler". La position n'était pas des plus faciles. Attendre l'initiative de l'aumônier,

c'était "courir le risque de voir le Cercle prendre peu à peu l'allure d'un club où l'on fume, où l'on boit et où le respect envers les directeurs irait en diminuant". M.Maignen conseille alors d'agir "par les détails, par l'action morale individuelle, par l'exemple et le dévouement de ses membres. Je demande qu'on fasse bien vite le Cercle de la Légion. Mgr Daniel viendra ensuite demander lui-même qu'on mette son Cercle sur le même pied".

Vrignault insistait aussi pour procéder sans tarder à la nomination des président et vice-président. Le Frère estime la chose prématurée. Son argumentation témoigne de son expérience et de son esprit pragmatique: de même qu'en matière de piété, vouloir le mieux peut être l'ennemi du bien, en matière d'organisation, vouloir calquer Rome sur Paris peut être inutile et nuisible. Psychologue, il pense qu'il faut tenir compte de l'esprit militaire.

"Pouvons-nous transporter la constitution des Cercles d'Ouvriers dans les Cercles militaires sans y rien changer? Est-ce que l'esprit des ouvriers et des soldats est le même?"

Pourquoi les présidents et les vice-présidents, dans nos patronages et nos cercles d'ouvriers? les élections? c'est en raison de l'esprit de liberté, d'indépendance et du suffrage universel de la classe ouvrière en France. Nous nous sommes bien trouvés de ce moyen contestable, grâce à la sève chrétienne de nos œuvres. Avec des militaires, faits au système d'autorité, le mode électif n'est pas nécessaire, et serait peut-être même fort dangereux: il est contraire à l'esprit militaire. Ce qui est plus urgent que de créer une autorité par suffrage, c'est de faire connaître et respecter celle des Directeurs. Je ne condamne rien en principe, je demande qu'on connaisse davantage l'esprit de nos jeunes gens et qu'on n'introduise pas, dans une œuvre encore informe et inconnue, ces sortes d'instruments dont on peut si tristement abuser...combien d'œuvres de patronage ont sauté, à ma connaissance, par l'application inconsidérée, hâtive, du système de Dignitaires, d'élections, et de conseils! Je sais tout ce qu'on peut dire en leur faveur, mais je sais que je n'ai pu l'établir au patronage qu'au bout de dix ans et je ne connais à Paris que Nazareth où ces moyens fonctionnent sérieusement et utilement". Convaincu, M. Vrignault saura faire preuve de patience.

M. LePrevost ne ménagera pas sa peine pour la bonne marche de la communauté de Rome, mais il éprouvera bien des déboires, comme le laisse croire ce passage d'une lettre au F. Tourniquet: ..."tâchez de ne heurter personne, mais gardez autant que possible la liberté d'action qui vous est nécessaire. Chacun est persuadé que tout irait beaucoup mieux, s'il était chargé de diriger". Mais un an plus tard, les événements politiques auront définitivement raison de son zèle apostolique: avec la guerre franco-allemande et le rapatriement de l'armée française, la voie est libre pour les garibaldiens, qui s'engouffrent, le 20 septembre 1870, dans la brèche de la Porta Pia. Rome prise, l'armée pontificale est dissoute et les Cercles doivent fermer leurs portes. Dès le mois d'avril 1871, les Frères regagnent la France.

Pendant son court séjour romain, M.Maignen trouvera quelques heures pour profiter de la Ville en artiste et en chrétien, même si, comme d'autres compatriotes, il n'entend pas grand-chose au style baroque...

Le 12 mars au F. Paillé: "Je ne peux pas vous dire combien je suis heureux dans cette ville admirable. On ne peut faire un pas sans rencontrer quelque merveille d'art ou quelque émouvant souvenir de notre foi. Il y a des contrastes de grandeur et de misère...les choses innombrables qui vous choquent, sont absorbées par des grandeurs uniques et qui dépassent tout ce que les livres, les tableaux, les gravures, et mon imagination m'avaient dit de Rome depuis trente ans. L'intérieur de Saint-Pierre m'a écrasé; Sainte-Marie-Majeure et Saint-Jean-de-Latran sont des visions; le Colisée vaut plus qu'une cathédrale, et c'est, à mon sens, une magnifique louange. Les splendeurs de la beauté architecturale éclatent à Saint-Pierre, d'une

manière incomparable. Je ne crois pas que la puissance du génie de l'homme, dans aucun art, se soit élevée si haut: voilà mon impression définitive..."Il ne trouvera pas le temps de visiter les musées du Vatican, ni de voir Raphaël et Michel-Ange. Une seule ombre à ce grand soleil de Rome: l'art du dix-huitième siècle, où il n'y a, selon lui, que sensualité et décadence. "Ces merveilles du génie humain sont bien grandes, mais un parfum de sainteté vaut encore plus".

Cette sainteté, il la voit aussi rayonner de la personne du Pape, comme il l'écrit au jeune E. Vaudenay: "...On coudoie toutes les grandeurs, les souvenirs et les monuments de l'histoire, les lieux rendus vénérables et sacrés par la mémoire des saints et des martyrs...mais ce qui parle au cœur plus encore, c'est le bonheur et l'émotion impossibles à rendre que procure la vue du Saint-Père dans la douce majesté de sa vieillesse, de ses malheurs et de sa sainteté. Nous l'avons vu porté sur la sedia, à l'église de la Minerve...voir un saint, c'est, je vous assure, comme un commencement des joies du ciel..." Et de l'audience pontificale, il aimera raconter le charmant dialogue de Pie IX lui demandant le nom de son Cercle: "C'est le Cercle Montparnasse, Très Saint-Père." - "Ah! Montparnasse, alors vos ouvriers sont tous poètes!"

Sans doute le sont-ils à leur manière, et c'est pourquoi il importe beaucoup à M.Maignen de les retrouver!

"..Laissez-moi vous répéter combien il me tarde de vous revoir, et qu'au milieu des splendeurs de la Ville éternelle, dans ces temples dont les beautés dépassent toutes les idées qu'on peut s'en faire, les yeux, le corps sont à Rome, mais le cœur dans ses fibres les plus intimes est à Paris, au milieu de vous, dans notre humble chapelle surtout, où le dimanche matin, nous nous retrouvons ensemble, dans le cœur du même Dieu qui fait de nous un seul cœur." (lettre aux membres du Cercle).

Le directeur de Montparnasse avait cependant trop d'attachement filial à l'Eglise pour ne pas retourner à Rome. Il y fera trois pèlerinages avec ses ouvriers, en 1877, 1878, 1887, et, en 1884, il viendra assister à l'ordination sacerdotale de son neveu Charles.

C'est sa chapelle de Montparnasse qui désormais lui rappellera ce qu'il a souffert pour mettre sur pied des œuvres militaires que les soubresauts de l'Histoire rendront éphémères.

En 1868, lorsqu'il arrive dans la Ville Eternelle, sa dévotion, marquée par la piété romaine qui à cette époque encourage le culte des saints¹⁴⁴ le pousse, sans tarder, à s'inquiéter de trouver des reliques pour son Cercle des Jeunes Ouvriers. Sa persévérance sera récompensée: le 24 mai 1874, on dépose solennellement, sous l'autel de la chapelle du Cercle, les restes d'un martyr, Generosus, trouvés dans la catacombe de saint Hermès, sur la via Salaria.

¹⁴⁴ "Extraits des catacombes romaines, des corps entiers de saints arrivent en France, leur translation s'accompagnant de fêtes solennelles: une relique de saint Roch est ramenée de Venise à Montpellier en 1856; en 1867, Rome canonise la bergère Germaine de Pibrac, dont le culte est lui aussi très populaire." G. Cholvy, *Etre chrétien en France*, 1997, p.119.

Les inquiétudes spirituelles d'un homme d'action

En cette année 1868, on voit que la chapelle du Cercle Montparnasse est l'objet de tous les soins de son zélé Directeur. Que ne ferait-il pas pour assurer la persévérance chrétienne de ses ouvriers! Mais en ce qui le concerne, qu'en est-il de sa vie spirituelle? de sa prière?

Les années ont passé depuis que M. LePrevost ouvrait à ses premiers Frères les horizons d'une vie apostolique démultipliée par la prière. "Prions beaucoup et nous souleverons par la prière ces masses corrompues par le souffle de l'industrie...nos œuvres sont de futiles jeux d'enfants sans proportion avec leur fin, si la prière ne les seconde et n'agrandit leur action." (L184,26.08.1848).

Pour M. Maignen, un tel idéal semble inaccessible, tellement sa vie et sa prière roulent depuis une quinzaine d'années sur deux voies parallèles. Par manque de régularité, sa vie de religieux s'est relâchée et s'est détachée de son apostolat: entre elle et ses activités au Patronage et au Cercle, c'est le cloisonnement et la disharmonie. Le Père LePrevost a eu beau l'avertir: "Il faut essentiellement au religieux l'oraison, la mortification, une règle...Faites courageusement la part du spirituel", les rappel paternels à son devoir d'état de religieux et les recommandations douces et fermes, faites de vive voix ou par écrit, semblent élargir encore le fossé qui le sépare du bon et saint religieux qu'il voudrait être.

Les œuvres et la vie religieuse sont-elles donc inconciliables? la condition même de Frère Directeur n'est-elle pas un défi impossible à relever? Dès le début de sa consécration religieuse, les notes de retraite de M.Maignen se font l'écho de cette double interrogation.

Mars 1849: "...la dissipation des œuvres,...que faire pour n'oublier jamais ses devoirs,...comment être toujours uni à Dieu, attentif et fidèle à ses devoirs, vivant enfin de cette vie intérieure, flamme de toute vie et sans laquelle la vie extérieure n'est rien...?"

Avril 1855: "la vie intérieure nous est plus nécessaire qu'aux Trappistes parce que les occasions de dissipation sont pour nous plus fréquentes que pour eux...obligés d'aller à la poursuite des âmes, nous avons besoin d'une plus grande force intérieure pour garder le recueillement...si nous ne vivons pas de cette vie d'union intense et continue avec Dieu, nous nous laisserons emporter à la dissipation...("on te croit riche, tandis que tu es pauvre", Apocalypse)...c'est le seau sans couvercle où s'amasse la poussière en abondance et qui ne peut conserver ce qu'on l'y met. C'est le chemin battu où le grain semé ne peut germer..."

Mon Dieu, à partir de ce jour, je vais m'appliquer davantage à l'exercice de votre sainte présence..."

Mais les citations qu'on pourrait extraire des retraites suivantes ne font pas état de cette bonne résolution: on y retrouve plutôt les mêmes craintes d'une dissipation par les œuvres.

Ses difficultés semblent tenir au changement de son mode d'oraison, qui survint à cette époque des années 1850, où ses réflexions de retraites tournent essentiellement à l'examen de conscience. Il en fait l'aveu explicite à la fin de sa vie, lorsqu'il reprend goût et la pratique de l'oraison affective:

"M. LePrevost m'a appris à prier et comment on fait la méditation et l'oraison, par l'amour et point par les réflexions. Ce n'est que plus tard, et j'en fus surpris, qu'on m'enseigna que l'oraison de sentiment n'était pas pratique et que la méditation avait surtout pour objet le retour sur soi-même et ensuite les résolutions pour combattre ses défauts et ses vices. La méditation, comme travail intellectuel, m'a été toujours pénible. Ne trouvant aucun

goût à cette manière de prier, je ne cherchais pas une autre manière de prier. J'abandonnais, par le fait, l'oraison".

Voilà, dit l'un de ses biographes, le résultat d'une direction imprudente, donnée à une âme bien disposée.¹⁴⁵ On sait chez qui il trouvera la solution: chez François de Sales, en qui il verra "le docteur par excellence de l'union de la vie intérieure et de la vie active". Sa méthode de méditation affective le confirmera dans son retour à la pratique de ce type d'oraison.¹⁴⁶

Mais que n'a-t-il cherché alors à prier aussi "en vincentien"?

"Au XVII^e siècle, dit l'un des biographes de saint Vincent de Paul, des guides spirituels demandaient aux religieux actifs d'être des "contemplatifs dans l'action". François de Sales, dans son *Traité de l'amour de Dieu*, n'hésite pas à parler de "l'extase de l'action". Et le très sérieux Thomas d'Aquin expliquait doctement, dans la *Somme Théologique*, qu'il fallait donner aux autres ce qui était le fruit de la contemplation. Monsieur Vincent ne pouvait que donner son entier assentiment à ces nobles affirmations, mais comment, lui, ce "super-actif", organisateur de la charité, pouvait-il passer de la théorie à la pratique, de l'idéal lumineux à la réalisation peineuse?"¹⁴⁷

Tel était bien aussi le problème pour son émule en charité et en sainteté.

Maignen était porté à désirer fortement l'union à Dieu dans la prière.

Or les mises en garde de saint Vincent contre les "sensations d'unions à Dieu" l'ont peut-être dissuadé d'approfondir l'exemple vivant de M. Vincent qui sut admirablement unir vie et prière, réunir et ressouder la charité pour le prochain et la charité pour Dieu.

M. Vincent, qui n'hésitait pas à dire: si nous sommes mûs par "l'Esprit de Jésus", "unis à son vouloir et non vouloir", alors nos actions sont réellement "divinisées".¹⁴⁸

Vie de prière et vie des Œuvres: les conseils d'Œuvres qui, à Vaugirard, rassemblent autour de M. LePrevost les aumôniers des Œuvres, les Frères directeurs et sous-directeurs, se font aussi l'écho, dans plusieurs de leurs procès-verbaux -c'est M.Maignen qui les rédige entre 1867 et 1886-, du problème de leur conciliation.

Le Frère le posait en ces termes:

1): comment "travailler de concert à concilier les justes exigences des œuvres avec les devoirs de la vie religieuse?"

L'avenir de la communauté et de ses œuvres dépend de la solution de ce problème."

2): comment "organiser" la journée du directeur de Patronage, Frère de saint-Vincent-de-Paul, le dimanche.

L'emploi du temps pendant la semaine réglé pour la conciliation des travaux des œuvres avec la vie religieuse".

Au Conseil du 26 juillet 1869¹⁴⁹, le F. Maignen présente le canevas d'un règlement spirituel et des pratiques de piété propres à sanctifier les travaux d'un Directeur de Patronage,

¹⁴⁵ C. Maignen, *Maurice Maignen*, II, p. 1285.

¹⁴⁶ *L'esprit de saint François de Sales*, 24.1.1890, (Cf. C.Maignen, *Maurice Maignen*, II, p.1351), où M.Maignen, fort de son expérience personnelle, recommande ce mode d'oraison. Or, parmi les lectures de table en usage dans l'Institut, figurait un court passage de cette conférence, qui devint célèbre du fait qu'à la Maison-Mère, le F. Gilbert Courtin, (+26.6.2000), régulièrement chargé de cette lecture, ne manquait jamais d'insister sur l'adverbe final, en haussant la voix malicieusement: "Sa méthode est accessible à tous, surtout aux esprits fatigués, facilement distraits, et peu capables de raisonnements suivis, comme les Frères laïques surtout"! Ce qui n'empêchait pas ce frère, économiste général de surcroît, d'avoir une grande vénération pour M.Maignen!

¹⁴⁷ A. Dodin, cm, *L'esprit vincentien, le secret de Saint Vincent de Paul*, 1981, p.92.

¹⁴⁸ Cf. L. Mezzadri, cm, *Prière et Charité*, 1995; A. Dodin, cm, *Initiation à saint Vincent de Paul*, 1993, p.255.

Frère de Saint-Vincent-de-Paul qui tente de répondre aux interrogations précitées. Et dans le même dossier, il pose une autre question, touchant de plus près à l'apostolat spécifique des Frères: "Les moyens de la vie intérieure et de sanctifier leurs travaux sont-ils communs à tous les religieux?" et se demande en conclusion: "Il nous faudrait un *Rodriguez* à nous".

Est-ce à "Un traité de la perfection chrétienne à l'usage des Frères de Saint-Vincent-de-Paul", sur le modèle de celui du célèbre jésuite, qu'il pense, lorsque six mois plus tôt, le 28 janvier, il demandait au P.Planchat de résumer les notes des confrères du Conseil "sur les moyens de sanctifier les fonctions du patronage"?, ou le canevas s'inspirait-il du résumé demandé? Cette lettre nous le montre d'une part attentif au caractère, à son avis, dangereux des œuvres, mais d'autre part appliqué à concilier ces œuvres et la vie de prière:

"..C'est une œuvre extrêmement importante pour tous. Si nous parvenions à formuler une sorte de guide spirituel pour les dangers de nos œuvres et la solution des difficultés qui font obstacle pour nous à la pratique de la vie intérieure, nous aurions résolu le problème le plus important de la communauté. On nous dit avec la plus parfaite raison que les fruits de nos œuvres dépendent surtout de notre union avec Dieu - nous en sommes tous convaincus et nous n'y arrivons pas. Nos courses au-dehors, nos rapports perpétuels avec toutes sortes de personnes, la nature particulièrement dissipante de nos œuvres où la récréation a une si large part, fatiguent à la fois l'esprit et le corps et rendent l'âme presque incapable d'application à Dieu. Comme prêtre, il vous est difficile peut-être d'apprécier ces difficultés quotidiennes, permanentes, à leur juste valeur et vous ne pouvez comparer aux nôtres vos fatigues et vos travaux qui vont directement à Dieu et n'en séparent jamais vos facultés d'attention et d'affection. La prière, l'oraison nous sont bien plus particulièrement pénibles à cause des fatigues et des préoccupations qui nous accablent. Or c'est la prière qui est la condition première de l'union à Dieu. Quand je lis la vie des saints de la vie active, comme saint Vincent de Paul, saint François de Sales et saint François Xavier, ce qui est principalement l'objet de mon étude et de mon admiration, ce qui est pour moi tout à fait incompréhensible, c'est cette prodigieuse activité dans toutes sortes de bonnes œuvres et cette ferveur toujours ardente, cette tendresse de cœur pour Dieu, cet amour immense qui ne le cède en rien aux ravissements des contemplatifs les plus mystiques, les plus illuminés comme sainte Thérèse, saint François d'Assise etc.

"Si nous pouvions découvrir leurs secrets nous serions sauvés, notre communauté fondée; tant que nos œuvres ne vivront que de mouvement et d'agitation, qu'au lieu de nous apporter la substance spirituelle pour la nourriture de nos âmes, elles nous la déroberont, nous aurons lieu de douter de l'avenir.

"Dans le travail que je vous ai envoyé, vous verrez que ces pratiques du dimanche peuvent facilement nous tenir unis à Dieu, mais que pour les occupations de la semaine, je n'ai noté que des choses vagues et insuffisantes. C'est là pourtant qu'est le plus grand danger de dissipation, les difficultés les plus grandes de conserver la présence de Dieu, de mortifier les sens, de garder la modestie, de vivre enfin en religieux. Le Dimanche, je l'ai toujours éprouvé, me soutient plutôt qu'il me dissipe. C'est la semaine où est tout le plus grand danger de

¹⁴⁹ Au procès-verbal du *Conseil des Œuvres* du 29 décembre 1867, AMM, III, p.103, se trouvent résumés les échanges qui portent sur l'organisation du Patronage, ses principes et leur mise en pratique, selon le schéma du *Manuel*:

* L'œuvre intérieure: -réunion du dimanche, (admission, action religieuse et morale, discipline, moyens d'attraits); réunions de semaine (cours, patronage du jeudi, exercices de piété lors des réunions du soir).

* L'œuvre extérieure: placement en apprentissage, choix des états et choix des ateliers, visite des ateliers.

Les questions font l'objet d'un travail que M.LePrevost distribue à chaque membre du conseil. Ainsi, au F.Vasseur de traiter des conditions d'admission, de la discipline, des réunions du soir et des visites d'ateliers. Au F. Maignen, des moyens d'attrait, des fêtes, du choix des ateliers, de la formation d'ateliers chrétiens.

dissipation. La fatigue du corps, les préoccupations qui jettent l'esprit dans la torpeur ou le dissipent par la distraction, rendent l'oraison extrêmement pénible, au lieu d'être un rafraîchissement et une joie comme nous le voyons dans la vie de saint François de Sales et des autres saints nos patrons. Les conseils rassurants sur l'oraison d'obéissance et de patience sont très bons en théorie; peuvent-ils être reçus avec fruit dans les ordres reclus et contemplatifs qui peuvent se dédommager dans la journée des aridités du matin, je n'en sais rien. Pour nous, ce n'est pas la même chose et c'est pourquoi, croyez-le bien, malgré la bonne volonté générale qui nous anime tous, la persuasion universelle que la vie intérieure est la base de tout, notre sanctification la première de nos œuvres, néanmoins, l'oraison a été toujours chez nous assez chétive et le travail de la perfection peu soutenu.

"Ce grand secret, ce don de la prière unie au travail, de l'amour de Dieu parallèle à celui des âmes, il faut l'arracher au cœur des Saints nos patrons. Je le répète, quand le problème sera résolu, quand nous aurons trouvé le secret de vivre au milieu de toutes sortes d'affaires et de créatures sans perdre l'amour, combien nous serons heureux et quelle joie pour tant d'âmes parmi nous qui s'effraient à juste titre de se trouver si froides, si vides, si infidèles à Dieu après tant de travaux et d'années, après tant de retraites et d'enseignement religieux. Courage donc et demandons que le Bon Dieu nous éclaire demain dans ce petit commencement d'école mutuelle, pour notre sanctification dans le patronage et par le patronage".

Si cette lettre pose le problème d'un apostolat (celui de Père ou de Frère),¹⁵⁰ exposé aux risques de l'activisme, elle reflète surtout l'âme troublée d'un Directeur d'œuvres qui a grand besoin d'une spiritualité de l'action.¹⁵¹ Dès le patronage terminé, -les premiers temps, il se reposait le lundi, mais cela ne dura pas-, le F.Maignen reprenait sa vie de religieux, avec les exercices et exigences de la vie de communauté, et le rythme harassant du Patronage et du Cercle, avec son cortège de préoccupations, de démarches, de courses dans Paris, (sans téléphone, ni les moyens de transports modernes!).

On comprend mieux alors, pourquoi le dimanche était son "jour de vie intérieure", malgré son rythme effréné d'activités extérieures: dans l'unité de temps, de lieu et d'espace que lui offre la "scène" du Patronage, avec sa cour, son jardin, ses salles et et surtout sa chapelle, il est présent, comme c'est son devoir, à Dieu et à ses jeunes apprentis et ouvriers.

"Protégé" entre les murs de son patronage, il a conscience de réaliser sa vocation et de jouer pleinement son rôle d'éducateur auprès de ses jeunes, selon l'un des principes majeurs du *Manuel du patronage*: "La réunion du dimanche est la forme vraie et sérieuse du Patronage".

Comment l'harmonie et l'unité du dimanche ne feraient-elles pas contraste avec la dispersion et la cacophonie des autres jours? Comme si l'union de la prière et du travail, qu'il avait réussi à vivre en ce jour, se brisait dès le lendemain.

Or, celui auquel le F.Maignen s'adresse est, quant à lui, déjà arrivé, non sans efforts, au but que Maignen cherche encore à atteindre!

Nous n'avons pas la réponse du P.Planchat à M.Maignen qui lui demande comment concilier le soin de la vie intérieure avec les surcharges extraordinaires de son ministère au-

¹⁵⁰ "Vos fatigues et vos travaux vont directement à Dieu." M. Maignen fait honneur au ministère sacerdotal en croyant le prêtre moins exposé à la dissipation de l'activité extérieure que le frère laïc. Il faudrait nuancer: être sur le chemin ne signifie pas toucher au but! Parler de Dieu, agir en son Nom, ne garantit pas d'être uni à Lui!

¹⁵¹ Une telle spiritualité aurait pu aider l'homme d'action qu'était M.Maignen à ne pas mesurer son oraison matinale, souvent aride et distraite, à l'aune de l'intense activité extérieure qui la suivait et à dépasser le schéma trop dualiste "prière et action", qui juxtapose, ou oppose, indûment deux réalités distinctes, appelées à s'unir l'une l'autre dans une même motion.

près des pauvres et le tiraillement de toutes ses œuvres, mais nous savons qu'en cette même année 1869, la future victime de la Commune a confié à l'un de ses Frères le secret de son union habituelle avec le Christ:

"Ce sont précisément ces œuvres elles-mêmes qui m'aident efficacement à me tenir uni à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Toutes mes relations avec les pauvres, qu'il s'agisse de détresses temporelles ou de misères spirituelles, m'obligent pour chacune à recourir au Cœur de Notre-Seigneur pour en obtenir le conseil, la parole qui console, l'inspiration pour les entreprises charitables, enfin toutes les assistances qui répondent au besoin du moment".¹⁵²

Si le F. Maignen avait pu être mis dans cette confiance, sa vie spirituelle en aurait été transformée, car le P. Planchat se révèle ici profondément vincentien, en affirmant que quelles qu'elles soient, ses actions temporelles renforcent l'union à l'Esprit de Jésus...

Au cours de la retraite qu'il fait en septembre 1875, où, dans ses notes, il dialogue littéralement avec ses "chers défunts" M. LePrevost (+en 1874) et M. Planchat (+en 1871), il lance cet appel à l'apôtre des faubourgs: "Mon bon Père Planchat, au nom de votre amour pour les pauvres, priez pour moi!"

Les réflexions du Conseil des Œuvres et les questionnements du F. Maignen n'auront pas été vains. Ils jetaient les bases de ce qui constituera plus tard, non pas un "Rodriguez à nous", comme ce dernier l'avait souhaité, mais un *compendium* des principes et pratiques de la vie religieuse et de la vie des œuvres, le *Directoire*, et les *Coutumiers*, qui compléteront les *Constitutions* en cours d'élaboration et sur le point d'être approuvées par Rome.

A ces mêmes réunions du Conseil des Œuvres de 1869, M.Maignen ne s'inquiétait pas seulement de la sanctification personnelle du Frère directeur dans l'exercice de sa fonction, il s'attachait aussi à rappeler et à faire comprendre le but des œuvres ouvrières:

"Est-ce avant tout le salut des âmes?"

"Est-ce au même degré, la formation du chrétien et de l'habile ouvrier?"

"La seconde question ouvre un champ sans limites à l'action du patronage. La première le circonscrit à l'action spirituelle".

Car sa vocation est une, comme le but de son Cercle et plus tard, de l'Œuvre des Cercles: offrir à l'ouvrier chrétien les chances d'acquérir une formation professionnelle lui assurant promotion de son métier et sa persévérance: "L'œuvre a pour but de former des ouvriers chrétiens et habiles et de leur procurer les avantages qui peuvent à la fois assurer leur persévérance chrétienne et leur donner les moyens de devenir contre-maîtres et chefs d'industrie".

¹⁵² V. Dugast, *Le Père Planchat*, 1962, p.139.

Les cheveux blancs du Directeur et les tragiques événements de 1870-1871

Nous sommes en 1869, à la Saint-Maurice.

Le président du Cercle, Guilloirier, en faisant le compte-rendu des souhaits exprimés à l'occasion de la fête du Frère Maignen, rapporte que l'envahissement des salons émut le cœur du bien-aimé Directeur, et qu'il adressa à son Cercle quelques paroles aussitôt recueillies:

"J'ai besoin de me regarder au miroir pour croire aux années qui s'amoncellent sur ma tête [47 ans]: la barbe qui grisonne, les cheveux qui blanchissent, m'obligent seuls à compter avec la réalité, car au milieu de vous tous, jeunes gens si bons, si chrétiens, si aimants, il ne me semble pas vieillir".

Guilloirier commente: "Ce qu'il n'a point voulu dire, c'est que c'est en travaillant pour nous qu'il vieillit! ces cheveux blancs, que sont-ils? sinon le prix de tant de travaux accomplis par lui, pour nous tous, qu'il veut conserver chrétiens". Il conclut: "De cette fête, gardez bon souvenir, mes chers amis. Oh, que je voudrais souvent entendre sortir de la bouche de ce bon Directeur qui nous aime tant des reproches semblables à celui qu'il nous faisait mercredi: "Vous avez mesuré avec la mesure de votre cœur, vous avez vraiment trop fait". Continuons-lui cette mesure, mes amis, ne regardons pas à un petit sacrifice, et tout en bougonnant un peu, il sera forcé de s'avouer heureux. C'est, je crois, ce que nous souhaitons tous".

Au cours des deux années qui s'en viennent, 1870-71, bien des événements vont faire blanchir davantage encore les cheveux du Directeur...

"D'un cœur léger" ...

C'est par cette trop célèbre improvisation¹⁵³ du ministre Emile Ollivier, le 15 juillet 1870, que la France prend la responsabilité d'une déclaration de guerre à la Prusse, et que s'engage le terrible engrenage: la défaite de Sedan le 1^{er} septembre, la capitulation, la proclamation de la République le 4, l'occupation allemande, la Commune de Paris, le 28 mars 1871.

M. Maignen voit partir vingt-six de ses ouvriers, enrôlés volontaires ou soldats de la "classe 71". Trois d'entre eux ne devaient pas revenir. Durant toute la guerre et le siège, le Cercle resta ouvert tous les jours. Dès le début des combats, le F.Maignen avait organisé un poste de secours au Cercle; pour cette ambulance, trente lits avaient été prévus, dans la grande salle du Cercle, pour accueillir les blessés, qui furent soignés "comme des amis" par les jeunes ouvriers. La paix revenue, il y eut dans la chapelle de l'Œuvre une cérémonie où tous ceux qui avaient été guéris vinrent témoigner de leur reconnaissance envers la Vierge Marie et lui offrirent un ex-voto.

Le lundi 5 septembre, il écrit à l'un de ses jeunes gens: "Vous savez tout ce qui se passe. Il a fallu que je m'occupe de mille choses: de l'ambulance du Cercle et de celle qui est partie pour le champ de bataille.[...] malgré toutes nos pertes, le Cercle continue à marcher. Toutes nos réunions se tiennent assez régulièrement. Hier, dimanche 4, horrible journée de catastrophe sur catastrophe, triomphe des prussiens de l'intérieur après celui des prussiens du-dehors!

¹⁵³ S'étant repris, le ministre avait ajouté: "... je veux dire avec un cœur confiant, parce que notre cause est juste et qu'elle est confiée à l'armée française".

"Il y a beaucoup d'intimité, d'union et de cordialité, et ce qui ne vous surprend pas, c'est que malgré le fond de tristesse patriotique dont on ne peut se défendre et qui pèse sur la conversation, il y a toujours quelque farceur dont une répartie inattendue fait rire tout le monde".

Ce qu'il consigne sur le cahier des présences, où figure une mention écrite de sa main: "Tous les exercices sont maintenus, les institutions se soutiennent. Ce qui marche le mieux est le conseil des dignitaires et la conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Cette dernière n'a diminué ni le nombre de ses familles, ni la quotité des secours". Plus loin: "mêmes observations générales que le mois dernier; les exercices religieux, les conseils et les réunions ordinaires ont lieu régulièrement. Un jeune ouvrier faisait cette réflexion: partout où on va, il n'entend que se plaindre et gémir; il n'y a plus qu'ici où l'on rit encore".

Mais bientôt les bombardements se faisaient plus rapprochés, et le 6 janvier, commençaient à toucher la rive gauche de la Seine, notamment les quartiers de Montparnasse, de Vaugirard et de Grenelle. Trois jours après, M. Maignen écrivait au même correspondant, Antoine Bouton: "9 janvier 1871. 4 heures. Mon bien cher enfant, merci mille fois de votre bon souvenir. Oui, la Sainte Vierge nous a bien protégés jusqu'ici. Les obus tombent dans le cimetière, en face la grande salle, et dans la rue de Chevreuse, [...] cette nuit a été surtout terrible. Depuis 1 heure jusqu'à 4 heures ½, les obus n'ont pas cessé de siffler au-dessus de ma tête avec une musique que je connais aussi bien que vous.

"Cette nuit, nous couchons dans la cuisine, tous ensemble, habillés comme dans les casemates. La nuit dernière, personne n'avait pu dormir...le fait est que ce n'était pas rassurant de sentir les obus par-dessus le plafond et de les entendre, cinquante mètres, plus loin, éclater avec un bruit effroyable. Tout le monde n'est pas né brave comme vous.

"Vous voyez que le Cercle n'est pas sans se ressentir des dangers et des épreuves de la vie du soldat. Oh! qui aurait jamais pu penser que cette maison consacrée à la joie, à la piété et à l'union des jeunes gens, serait un jour déserte à ses plus beaux jours de fête et enveloppée de feux meurtriers; ses enfants dispersés dans la France transformée en champ de bataille...il faudrait que ces événements nous persuadent de nos fins dernières qui, bien comprises, font les saints. [...] Dieu seul, Dieu seul! On le dit en communiant, mais quand on se sent si proche de la mort, n'est-ce pas comme une communion à laquelle on se prépare?..."

Mais il est prêt à tout pour se rendre auprès de ses jeunes soldats, au cas où...: "Si vous étiez blessé, ce qu'à Dieu ne plaise, faites écrire de suite. J'irai vous prendre en voiture n'importe où vous serez. Avec mon brassard je puis pénétrer partout et sortir de Paris, quand je veux. Vous savez que je ferai pour vous tout ce que vos bons parents feraient eux-mêmes et il me semble que je ne vous aime pas moins qu'eux".

Les souffrances de sa patrie ne lui causaient pas moins de peine que le sort peu enviable de ses ouvriers devenus soldats. Le jour où l'armée prussienne fit son entrée dans Paris, bien que cantonnée dans les quartiers des Champs-Élysées et de la place de la Concorde, fort éloignés du Cercle, néanmoins, M. Maignen ne voulut pas voir la lumière de ce jour de honte. Il resta au Cercle, volets fermés, et à la seule lumière de sa lampe, il passa l'après-midi à lire dans *l'Histoire de la Révolution et de l'Empire*, par Thiers, le récit de l'entrée des Français à Berlin et des principales victoires remportées par la France contre l'Allemagne.

La guerre étrangère finie, la guerre civile allait commencer.

A un autre ouvrier du Cercle, alors prisonnier en Allemagne, il écrit le 27 mars: "Paris en ce moment, est au pouvoir des rouges, vous le savez sans doute. Est-ce une émeute? est-ce une révolution? les honnêtes gens tremblent et les méchants se réjouissent. Vous voyez que ce

n'est pas magnifique. Quant au travail, il n'en faut plus parler. Nous autres, "jésuites", nous serons les premiers "escoffiés"! Je ne demande pas mieux, si c'est pour la foi. J'avoue que je n'aimerai pas être tué pour être pillé. Je tâcherai, si cela arrive, de tourner la chose avec ces braves gens-là, de façon à ce qu'ils me tuent comme enfant de l'Eglise; je serai martyr et j'irai tout droit au ciel. Mais je sais bien que le Bon Dieu ne prodigue pas cette grâce et qu'il faut être bien bon pour être choisi pour victime".

Ce n'était pas le F. Maignen qui était appelé à mourir martyr, mais le P. Planchat, qu'on arrête le Vendredi Saint, 6 avril, à son patronage Sainte-Anne. Il connaîtra successivement les prisons de la Préfecture, de Mazas et de la Roquette, à l'est de Paris d'où il est extrait, le 26 mai. Le jour même, avec d'autres otages, dont Mgr Darboy, archevêque de Paris, le Père Olivaint, et l'abbé Deguerry, il est fusillé rue Haxo, dans le quartier populaire de Belleville-Ménilmontant, (20^e arrondissement).

Avant même d'écrire la vie du Fondateur, M. Maignen rédige, en quelques mois (la première édition date de juillet 1871), la vie du P. Planchat, le premier prêtre de l'Institut, dont l'entrée décida de sa forme spécifique, en unissant prêtres et Frères laïcs dans l'exercice de la charité. Cette première biographie était nécessairement incomplète, mais elle répondait à un souhait du monde des œuvres catholiques, impatient de connaître ceux qui étaient morts en témoins de la foi.¹⁵⁴

L'arrestation des otages avait suscité une indignation générale et tous les grands écrivains français de l'époque se montrèrent hostiles à la Commune, même les plus "républicains sociaux" d'entre eux, tels que les Victor Hugo, George Sand, Emile Zola, Anatole France.

Sur le cahier des présences du Cercle Montparnasse, que rédige M. Maignen, on peut suivre l'impact des événements sur la vie de l'Œuvre:

"Dimanche 2 avril, jour des Rameaux, ouverture de la retraite prêchée par le P. Dargaud, de l'Oratoire. Les arrestations des otages ont commencé la veille par celle du curé de Plaisance. La poursuite des gardes nationaux réfractaires à la Commune est décrétée. On vient chercher au Cercle son président, François Guilloier, qui s'échappe de Paris et part pour Tours. Beaucoup de membres du Cercle en font autant durant la Semaine Sainte. L'arrestation des prêtres, le pillage et la fermeture des églises continuent. Le P. Foinel, qui avait gardé son habit ecclésiastique, est insulté dans la rue et menacé de mort. Il vient néanmoins tous les soirs présider la retraite, mais lui et le P. Dargaud ont pris des vêtements laïques. La retraite se continue et est bien suivie. On supprime le chant des cantiques qui s'entendent sur le boulevard. On chante seulement à voix basse le *Tantum ergo* au moment de la bénédiction. Le jour de Pâques, il n'y a ni grand'messe, ni chant de cantiques. La communion est nombreuse.

Après la messe, le P. Foinel annonce que par mesure de prudence, les salons du Cercle seront fermés, et les réunions provisoirement suspendues. Il parvient à quitter Paris le mardi de Pâques. Les Directeurs du Cercle restent dans l'espoir de pouvoir continuer le patronage de Nazareth, dont le Directeur a dû partir. Mais on est obligé de fermer le Patronage comme le Cercle le dimanche 16 avril. Le lendemain 17 avril, n'ayant aucune obligation qui les re-

¹⁵⁴ *Le Prêtre du peuple* ou *La vie de Henri Planchat*, Maurice Maignen, Paris, Téqui, 1871, 325 p. Dans sa préface, le F. Maignen inscrit la mort du P. Planchat au bas d'une page d'histoire glorieuse, celle que l'Eglise de Paris vient d'écrire en lettres de sang par son archevêque, par "le clergé séculier, les ordres religieux, l'enseignement chrétien, les missions, le ministère paroissial, celui de la chaire et de la direction des âmes". Pour lui, "l'hécatombe eût été incomplète, si les œuvres de charité, si multipliées à Paris, n'y eussent leur représentant. L'abbé Planchat, aumônier du Patronage des apprentis et des jeunes ouvriers de Sainte-Anne, [...] eut cet honneur. Son délit fut d'être prêtre, et dévoué aux ouvriers, aux pauvres, aux enfants du peuple. Il eut cette douleur particulière, qui fut épargnée aux compagnons de son martyr, d'être mis à mort par ceux-là même qu'il avait le plus aimés, et auxquels il avait consacré sa vie; et, comme Notre-Seigneur, il eût pu dire à ses bourreaux: "J'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres; pour laquelle est-ce que vous me lapidez?"

tienne à Paris, où ils ne peuvent plus exercer leur ministère, ils se retirent à Chaville, attendant les événements, et se tenant prêts à retourner à leur poste aussitôt que l'oppression tyrannique qui pèse sur Paris aura cessé. "Du 21 au 28 mai, l'armée régulière, dite "versaillaise", repousse peu à peu les forces de la Commune vers l'Est de Paris. Aux fusillades des uns répondent les massacres des otages et les incendies de monuments (Tuileries, Ministère des Finances) des autres: lorsque la dernière barricade tombe le 28 mai, rue Ramponneau, on estima à près de 20000 communards les victimes de la fameuse "semaine sanglante".

C'est sous une pluie fine, le matin du vendredi 26 mai, que M. Maignen rentre à Paris. Il ne sait pas encore qu'en ce jour, l'étau de l'armée versaillaise se resserre définitivement autour des dernières poches de résistance tenues par les Communards et que va être perpétré le massacre des otages de la rue Haxo. Il se rend immédiatement au Cercle et à Nazareth, où il constate quelques dégâts, mais, dans l'ensemble, les bâtiments n'ont pas trop souffert. Le dimanche, fête de la Pentecôte, il apprend qu'à l'Etat-Major de Mac-Mahon, on possède une liste des otages sur laquelle figure le nom du P. Planchat. Il rejoint aussitôt Vaugirard et se concerta avec M. Myionnet et le P. Lantiez pour récupérer le corps de leur frère. Toute la journée du lundi se passe en tractations entre La Roquette et Belleville, et ce n'est que vers 5 heures du soir, qu'ils arrivent rue Haxo, où une fosse commune a été aménagée: "Quand nous sommes arrivés, écrit-il au P. LePrevost l'exhumation était déjà commencée, on avait tiré du trou une dizaine de gendarmes et les corps de trois ou quatre prêtres". Ramené à Chaville, le corps du P. Planchat sera inhumé le 16 juin, fête du Sacré-Cœur, au sanctuaire de Notre-Dame de la Salette.

Après avoir ainsi contribué à honorer la mémoire de celui que M. LePrevost donnait en exemple à ses fils: "Nul n'a porté, parmi nous, plus loin, le zèle et le dévouement pour les pauvres et les ouvriers..."¹⁵⁵, le frère Maurice retourne à son Cercle pour le remettre en ordre, après plusieurs semaines de profonds bouleversements. Mais son zèle se trouva alors comme freiné dans son élan. L'amour qu'il portait aux ouvriers était comme une seconde nature: il ne put supporter les manifestations déplacées qui suivirent la "victoire".

Or, de retour au Cercle et à Nazareth, il trouva cet esprit intempestif chez l'un de ses Frères. Lui qui avait eu le cœur brisé devant tant de haines et de luttes fratricides, vécues comme un nouveau 1848, il s'employa à ce "que la joie légitime de la délivrance ne pût blesser les membres des œuvres qui appartenaient tous à cette classe ouvrière dont tant de représentants avaient trouvé la mort soit sur les barricades, soit dans les exécutions sommaires de la "semaine sanglante".¹⁵⁶

Dès le 28 mai, il écrit au P. LePrevost qu'il faudrait envoyer d'urgence quelqu'un capable de raisonner l'un des Frères qui manque de tact dans les circonstances aussi délicates que terribles qu'ils vivent en ce moment à Paris. L'Œuvre a besoin d'un esprit de prudence et de paix qui doit animer les relations avec "ce malheureux peuple". Car ce Frère, dans l'exaltation du triomphe, "frappe à tort et à travers...sur tous les vaincus. Le canon gronde encore, la fusillade des exécutions; on prépare une fête pour dimanche comme si de rien n'était". Car lui-même se sent fragile, moralement et spirituellement, par ce qu'il voit, ce qu'il entend, et par tout ce qu'il lui faut faire. "J'ai besoin de grâces bien particulières pour me soutenir. Je sens, plus que jamais, que sans Notre-Seigneur, je ne puis rien faire, et dans cette agitation, sa présence sensible m'échappe totalement..."

¹⁵⁵ "...nul n'a pratiqué plus généreusement les vertus religieuses, nul enfin n'a professé un si tendre attachement pour notre petite famille." (L.1640, 2 juin 1871, à M. Risse)

¹⁵⁶ C. Maignen, *Maurice Maignen*, I, p. 364.

La grâce ne lui fera pas défaut, et lui qui s'inquiétait de concilier le bien de ses jeunes et celui de son âme, il trouvera les forces spirituelles pour satisfaire à cette double obligation. Son Cercle reprit sa vie et sa physionomie habituelles.

Au mois de juillet, le Directeur note sur son cahier: "Le nombre des membres va en augmentant. Beaucoup de nouveaux se présentent". L'Œuvre avait prouvé son dynamisme et sa vitalité et elle ressortait de l'épreuve, prête pour un nouvel essor.

Mais un danger d'un autre genre allait se mettre en travers: le manque de ressources matérielles. La Providence allait-elle, une fois encore, se montrer généreuse?

Sept.-déc. 1871 : les rendez-vous du Louvre et la rencontre avec Albert de Mun¹⁵⁷

En 1871, devant les ruines des Tuileries: "Ils n'ont pas lu *l'Education sentimentale*..." soupirait amèrement Gustave Flaubert. Le même, au début de juin de cette terrible année, témoignait, dans une lettre, de l'atmosphère parisienne: "Une moitié de la population a envie d'étrangler l'autre, qui lui porte le même intérêt. Cela se lit clairement dans les yeux des passants". Il faut donc, d'urgence, reconstruire et réconcilier.

C'est ainsi que sur les ruines encore fûmantes d'une guerre fratricide, M. Maignen va se trouver à écrire une nouvelle page de l'histoire de sa vocation.

Au commencement, il y a, selon les points de vue, soit un simple concours de circonstances, soit trois éléments qui vont se combiner providentiellement pour une rencontre sur le mode évangélique du *Viens et vois*: une inspiration, le poids d'une dette, et un couple de bienfaiteurs. L'inspiration vient de Paul Vrignault Président du Cercle Montparnasse, le poids de la dette est celui de l'emprunt contracté par Maignen auprès du Crédit Foncier et qui pèse sur ses épaules de Directeur, et le couple, le baron et la baronne de Guiraud.

C'est en effet de Paul Vrignault, président du Cercle Montparnasse, que jaillit l'idée de multiplier le modèle "Cercle Montparnasse, comme le rapporte *l'Histoire du Cercle* :

"Un jour, à l'Œuvre de Nazareth, en présence de son cher cousin Mr l'abbé Hello, Mr Paillé, Messieurs Maignen, Vasseur, Guillot et Fay...il[M. Vrignault] dit: "Qu'en pensez-vous? il me semble qu'à voir les choses comme elles se passent, il y aurait quelque chose à faire pour améliorer le sort de l'ouvrier en établissant dans Paris vingt cercles pareils au nôtre. Par là même, la société tout entière se trouvera renouvelée car travailler pour l'ouvrier c'est faire l'avenir de tout un pays.

"Après nous avoir transmis son idée que nous approuvâmes, il se mit à bondir de dessus son siège en appuyant notre délibération et dit: hé bien! Alleluia! levons-nous, prenons notre bâton de voyage et frappons de porte en porte afin de trouver des âmes ferventes qui nous aident dans notre brillante entreprise! qui fut dit fut fait. Le Bon Dieu qui ne laisse rien perdre s'enquit immédiatement des paroles tombées de la bouche du nouvel héros de son cœur sacré et lui envoie aussitôt des âmes généreuses qui voulaient consacrer leur vie à sauver le monde entier par leurs efforts réitérés.

¹⁵⁷ Les archives sur la chronologie des événements entre septembre et décembre 1871 sont muettes, ainsi que sur la teneur exacte des propos échangés. Nous sommes tributaires des différentes sources (Marolles, Ch. Maignen, de Mun, etc.), qui ont cherché à reconstituer les faits à partir des témoignages.

"Une Dame qu'on ne connaissait ni d'Adam ni d'Eve, vint trouver Monsieur Maignen (la source inépuisable de toutes ces œuvres de charité) et lui dit qu'elle connaissait un jeune officier de cavalerie qui voulait consacrer son temps à rendre service à la société en en servant ses membres souffrants..."

Le jeune ouvrier qui rappelle ces souvenirs, peu de temps après les événements, commente à sa façon cette médiation féminine, qui s'avérera déterminante par la suite: "En toutes choses comme en toutes fondations de choses, presque toujours, une femme se trouve être l'intermédiaire ou, comment dira-t-on, l'Embassadeur ou la Messagère entre Dieu et le principe de la chose, comme la Ste Vierge dans toutes ses apparitions soit à la Salette ou à Lourdes ou en tant d'autres endroits, afin de faire connaître à son peuple ses desseins".¹⁵⁸

De son côté, M.Maignen a dû prendre son bâton de frère quêteur. Il lui faut trouver de quoi faire face à l'échéance annuelle de son emprunt au Crédit Foncier, qui lui a permis d'acquérir les bâtiments de son Cercle.

Mais part-il seulement à la recherche de capitaux? Ne veut-il pas aussi des hommes et des œuvres nouvelles? Les faits vont montrer qu'il est porté par l'inspiration de Vrignault, et qu'il a en tête de recruter des bonnes volontés pour son Cercle, mis à mal par la guerre et les événements de la Commune qui ont fauché dans ses rangs et qui l'ont pratiquement ruiné.

Est-ce grâce à sa visite à l'une des bienfaitrices de l'Œuvre, Madame de Guiraud, ou est-ce parce que cette dernière prit les devants, que put s'opérer la rencontre? On sait seulement que le baron Guiraud, membre du comité directeur de l'œuvre du Cercle, fréquentait le salon du gouverneur militaire de Paris et qu'il y côtoyait deux officiers français, le lieutenant Albert de Mun et le capitaine René de La Tour du Pin, qu'il sait désireux de s'occuper d'œuvres sociales.

Albert de Mun et de La Tour du Pin entendaient travailler à la réorganisation sociale et morale de la France. Quatre mois prisonniers à Metz puis à Aix-la-Chapelle, d'octobre 1870 à janvier 1871, ils ont eu le loisir de réfléchir aux causes de la double débâcle. Un jésuite, le P.Eck, leur fait découvrir l'ouvrage d'Emile Keller, *L'Encyclique du 8 décembre 1864 et les principes de 1789 ou l'Eglise, l'Etat et la liberté*. Ils y ont trouvé un commencement d'explication, "la Révolution française, substituant à la société chrétienne un ordre nouveau basé sur des principes purement humains". Un laïc, M. Liegens, leur a fait connaître aussi le dynamisme du mouvement social catholique qu'animait alors, en Allemagne, Mgr de Ketteler, évêque de Mayence, farouche adversaire de Bismarck et de son Kulturkampf.

Albert de Mun, dont le nom est désormais inséparable de l'histoire du catholicisme français entre 1870 et 1914, était entré dans la carrière militaire en 1862. A Clermont-Ferrand, en 1867, a lieu son premier contact avec une œuvre catholique, le patronage de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul: à travers elle, il découvre les familles ouvrières et leurs pauvretés. De retour de captivité, nommé adjoint au gouverneur militaire de Paris, le général de Ladmirault, il est chargé d'une enquête sur les opérations militaires des communards. Il racontera qu'un jour de mai 1871, en compagnie de son supérieur, ils croisent des soldats portant un homme ensanglanté, et au général qui s'informe: "Mon général, c'est un insurgé", répondent les troupiers. "Alors, ce cadavre vivant, se soulevant sur la civière tendit vers nous son bras nu..." les insurgés, c'est vous!" La vision hante le jeune lieutenant, qui se demande ce que la société légale a fait pour apaiser, par un effort de justice, les souffrances du peuple, et quelle action chrétienne les classes au pouvoir avaient exercé sur les classes laborieuses. Il va consulter Mgr Dupanloup, Le Play, Veillot, mais ces contacts lui laissent une impression

¹⁵⁸ *Histoire du Cercle Montparnasse par un ouvrier*, 1873, p.23. AMM (L'orthographe a été respectée).

mitigée: leurs propos ne répondent pas vraiment à l'écho que le cri du malheureux insurgé continue de faire résonner dans son cœur.

Quant au capitaine René de La Tour du Pin Chambly, il travaillait lui aussi au Louvre, comme aide de camp du gouverneur. Celui qui va devenir le principal penseur du catholicisme social de la fin du XIX^e siècle est alors convaincu, comme son ami de Mun, qu'il faut régénérer la France, la rendre à la tradition catholique, et la détourner de la révolution. Sous l'influence de son maître Le Play, il veut battre en brèche "les faux dogmes de 1789" et réformer les "institutions qui ont corrompu les hommes". De ses réflexions que lui a inspirées le livre de Keller - par la faute de l'individualisme de 1789 l'équilibre social s'est rompu et l'économie libérale est responsable de la lutte des classes- s'est-il entretenu avec M.Maignen? Quoiqu'il en soit, c'est qui accueille très aimablement M. Maignen au quartier de l'Etat-Major, et c'est encore lui qui, à la demande que lui fait le Directeur du Cercle de venir présider la séance de l'assemblée mensuelle, accepte sur-le-champ.

Dans ses souvenirs, A. de Mun fait allusion à cette invitation, que ne manqua pas de lui communiquer La Tour du Pin: "J'accueillis l'invitation avec peu d'empressement. L'œuvre me semblait-elle trop conforme aux types ordinaires, trop humble pour les rêves dont j'étais tourmenté?[...] La Tour du Pin, plus confiant et plus simple, s'y rendit seul un soir de septembre. Ravi de leur accueil intelligent et cordial, il m'encouragea à suivre son exemple; surtout il me fit du directeur du cercle un portrait si attachant qu'il m'inspira le désir de le connaître et de l'entendre".¹⁵⁹

De fait, la séance fut un succès. Fixée au 10 septembre, elle commença par le rapport financier de Maignen qui ne cacha pas à l'assemblée les mauvais résultats, qui l'obligeaient à recourir de nouveau à un emprunt. Après l'élection du président, l'ouvrier serrurier Guillorier, La Tour du Pin prit la parole. Le thème central de son discours fut le patriotisme et le caractère quasi-sacré de la "revanche" à laquelle tous devaient consacrer leurs efforts.

"Il nous parla de la France et de l'armée, rapporte l'un des sociétaires. Nous étions tous heureux d'entendre dire de si bonnes choses, après en avoir vu de si vilaines pendant la Commune". Son éloquence, franche et directe, -"Je suis un homme de métier comme vous, comme vous je porte l'habit de ma profession"-, toucha les jeunes ouvriers, qu'il exhorta vigoureusement à se faire missionnaires auprès de leurs camarades, "ces milliers de vos compagnons d'état, dont les votes entraînent maintenant les destinées de la patrie", mais qu'il fallait convaincre, contre l'esprit du siècle, "qu'il n'est pas de progrès sans l'étude des lois divines".¹⁶⁰ Trois jours après cette soirée mémorable, Albert de Mun écrit à M.Maignen pour s'excuser de n'avoir pas pu assister à cette assemblée, mais il lui promet un concours ultérieur.

Mais leurs occupations respectives reprennent leurs droits et, jusqu'à la fin de novembre, les choses en restèrent au stade des promesses. C'est sans doute sous la pression inattendue d'un autre créancier, qui vint s'ajouter aux affres que lui cause son remboursement au Crédit Foncier¹⁶¹, que le F.Maignen décide, vers le 24 de ce mois, de retourner au Louvre. Il demande audience à La Tour du Pin et, soit préméditation, soit inspiration, il détourne la con-

¹⁵⁹ Albert de Mun, *Ma vocation sociale*, 1908, p.59-60.

¹⁶⁰ *Discours prononcé par M. le comte de La Tour du Pin Chambly*, à l'assemblée mensuelle des membres sociétaires du Cercle des jeunes ouvriers, le 10 septembre 1871. Paris, Secrétariat des Cercles catholiques d'Ouvriers, 1872. p.8.

¹⁶¹ Le 24 novembre, il écrit à son ami Ludovic des Francs: "Votre lettre me tombe comme un coup de foudre! Jamais je ne me suis trouvé dans une aussi complète impossibilité de vous répondre! Ce n'est pas en dix jours que le Crédit Agricole me prêtera 13.000 frs...Je vous en prie, ne doutez pas de ma bonne volonté. Votre dette est sacrée. [...]"

versation qui s'engageait sur les embarras financiers du Cercle pour préciser d'autres objectifs:

"Non, Monsieur, ce n'est pas votre argent que je viens vous demander, c'est votre personne, c'est celle de vos amis. Ma pensée est de réconcilier la noblesse avec le peuple. La guerre actuelle est une guerre de classes. Il me faut des gens comme vous".

Alors, le capitaine de La Tour du Pin, ouvrant une porte qui donnait sur une pièce voisine appelle l'un de ses camarades: "Tenez, de Mun, voici peut-être ce que nous cherchons. M.Maignen, voulez-vous nous expliquer vos projets?"¹⁶²

Il importe peu de savoir qui alla vers l'autre, -est-ce le soldat qui pénétra dans la salle d'où son ami l'avait interpellé, ou est-ce le religieux qui fut invité à entrer dans son bureau, comme le laissent entendre les souvenirs d'Albert de Mun?

Celui-ci rapporte ainsi cette scène, inscrite à jamais dans l'histoire des œuvres, à un double titre, car elle décida de la création, à l'échelle du pays tout entier, d'une œuvre appelée à jouer un rôle considérable au sein du mouvement social catholique, et pour Maurice Maignen; ensuite, car elle fut l'occasion pour lui de donner la pleine mesure de sa vocation sociale et *au témoin de l'ouvrier* qu'il était de se révéler dans toute la force de sa séduction naturelle: sa parole est véridique et crédible, elle entraîne et galvanise, il suffit de le regarder et de l'entendre pour être conquis.

"Introduit par le soldat de planton, M.Maignen entra: du premier regard, il prit possession de mon âme. Il avait alors près de cinquante ans. De taille moyenne, vêtu d'un banal costume noir où rien ne révélait le congréganiste, il portait avec modestie une tête admirable. Des cheveux grisonnants, un peu rejetée en arrière, découvraient un front plein de pensées; une barbe grise aussi, laissait voir, entre les lèvres, un sourire discret; les yeux très doux avaient cependant un regard imposant; l'expression du visage, le port tout entier d'une frappante noblesse, malgré l'extrême simplicité du vêtement et du maintien, avaient cette indéfinissable distinction qui annonce la race; mais, dans la physionomie qui décelait une chaleur contenue, on devinait à la fois un cœur de poète et une imagination d'artiste. L'ensemble était bien d'un personnage religieux, mais sans timide embarras ni raide gravité: dans toute la personne rayonnait une sainteté que n'attristait aucune apparence de sévérité. Je n'ai su que plus tard comment la formation première de M. Maignen, fils d'un garde du corps du roi Charles X¹⁶³ attiré d'abord vers les arts par un goût naturel, expliquait, en quelque manière, le caractère original et complexe, dont le reflet se peignait sur ses traits.

"Presque sans préambule, la conversation s'engagea sur le Cercle du boulevard Montparnasse. Bientôt Maurice Maignen parla seul: je l'écoutais bouleversé. Comment rendre ici ce qu'il disait? Après trente-sept ans, si les mots sont sortis de ma mémoire, il reste, au fond de mon cœur, de cette ardente improvisation, une empreinte encore chaude, que l'évocation de ces souvenirs suffit à raviver.

"Maignen ne parlait plus de son Cercle, il parlait du peuple et il parlait des riches! Il ne demandait plus l'aumône, il enseignait l'amour, et il ordonnait le dévouement. Nous étions debout près de la fenêtre: entre les arcades, la ruine prodigieuse du château des Tuileries dressait tragiquement son dôme crevé et ses murailles calcinées. L'homme de Dieu les montrait: "Oui, disait-il, cela est horrible, cette vieille demeure des rois incendiée, ce palais détruit, où tant de fêtes éblouirent les yeux. Mais qui est responsable? Ce n'est pas le peuple, le vrai peuple, celui qui travaille, celui qui souffre! Les criminels qui ont brûlé Paris n'étaient pas de ce

¹⁶² Victor de Marolles, *Maurice Maignen*, 1895, p.126-127.

¹⁶³ Il s'agit en réalité de son prédécesseur, Louis XVIII.

peuple-là...mais celui-là, qui de vous le connaît?...Ah, les responsables, les vrais responsables! c'est vous, ce sont les riches, les grands, les heureux de la vie, qui se sont tant amusés entre ces murs effondrés, qui passent à côté du peuple sans le voir, sans le connaître, qui ne savent rien de son âme, de ses besoins, de ses souffrances. Moi, je vis avec lui, et je vous le dis de sa part, il ne vous hait pas, mais il vous ignore comme vous l'ignorez; allez à lui, le cœur ouvert, la main tendue, et vous verrez qu'il vous comprendra.

"L'homme de Dieu s'était transfiguré: son regard brillait d'un feu surnaturel, sa voix vibrait d'un accent dominateur. Soudain, il s'apaisa, ses yeux se voilèrent, adoucis: il passa sur sa longue barbe une main frémissante et, lorsqu'il l'écarta, le sourire avait reparu sur ses lèvres. Il s'excusa de son animation et, me voyant conquis, se retira m'ayant seulement prié de lui rendre sa visite, en venant à mon tour présider la prochaine assemblée des membres du Cercle. Je le promis. Ainsi, se décida mon avenir".¹⁶⁴

Le discours du 10 décembre et la création du Cercle Catholique d'ouvriers

A. de Mun tint sa promesse, en deux fois, puisqu'il vint successivement le 3 et le 10 décembre. Le dimanche 3, en sortant de la Conférence Saint-Vincent-de-Paul, un ouvrier raconte qu'il voit tout à coup "un officier très jeune et un autre Monsieur en bourgeois qui venaient visiter le Cercle. L'officier, c'était M. le comte de Mun, le second M. de La Tour du Pin. M. Maignen se trouvait à la salle de billard à leur arrivée. Après avoir causé un instant, ils descendirent dans le jardin en continuant leur visite. M. de La Tour du Pin faisait les honneurs du Cercle à M. de Mun absolument comme un dignitaire de service. Le dimanche suivant, M. de Mun est venu présider une séance mensuelle; sa parole nous a tous ravis".

Donnons la parole au principal intéressé: "J'étais passablement inquiet lorsque le 10 décembre 1871, à 8 heures du soir, pendant que la neige tombait sur le boulevard Montparnasse, je me présentai, en dolman bleu de ciel, les aiguilletes d'argent à l'épaule, portant au côté un sabre à poignée d'acier, droit et léger, à la porte du Cercle. Maignen m'attendait sur le seuil, souriant et paternel".

Lui qui n'a jamais pris la parole en public, il a écrit et appris son discours, et il va découvrir le don qui va changer sa vie. Sa conférence va le révéler à lui-même, à ses amis et à sa jeune femme venue l'entendre et qui murmurerà: "qu'est-ce qu'il a?...mais qu'est-ce qu'il a?". Car il a lancé l'appel vibrant du chef qui sait enflammer ses troupes:

"C'est à nous, Messieurs, c'est à la jeunesse qu'il appartient de redresser le drapeau de la France et de ramasser son épée". Et d'évoquer, ce que tous ont encore en mémoire, la bravoure des zouaves pontificaux, les héros de Patay,...c'était il y a un an, le 2 décembre 1870. "...Voilà, Messieurs, ce que firent ces chrétiens". Il leur donne une mission qui n'est pas faite que de courage: "Dites-vous bien que si peu nombreux que vous soyez encore, vous êtes les plus forts, parce que vous avez pour vous la foi. Dites-vous que de cette salle où vous vous réunissez peut sortir la régénération sociale qui doit et qui peut seule vous rendre la victoi-

¹⁶⁴ A. de Mun, *op.cit.*, p.61.

re".¹⁶⁵ Ce n'était pas, avoue de Mun, le discours d'un réformateur en herbe: "simplement, l'apostrophe émue d'un soldat". Il "croyait prononcer la formule d'un pacte solennel; sans le savoir sans le vouloir, irrésistiblement, il se donnait tout entier".¹⁶⁶ On ne sait pas trop ce qu'on fera, mais on sait qu'une vie, plusieurs vies, sont données!

Ainsi à Maurice Maignen revient l'incontestable mérite d'avoir fait *œuvre de révélation*: c'est lui qui découvre et révèle à eux-mêmes ces deux grandes figures du catholicisme social que furent La Tour du Pin et de Mun. Il ne se contente pas de les exhorter, de haut et de loin, à se préoccuper des questions ouvrières. Lui le pionnier, c'est en homme de terrain, qu'il va leur faire quitter leurs sphères spéculatives, et les mobiliser pour une action pratique et une étude en profondeur visant à régénérer, de proche en proche, de maille en maille, le tissu social¹⁶⁷ de la France, déchiré, depuis la période cruciale de 1789-1815, par la législation révolutionnaire, elle-même relayée par les excès du libéralisme économique.

Sans perdre de temps, les trois hommes forment un comité, au sein duquel chacun amènera des adhérents et ils se compteront, l'avant-veille de Noël, 23 décembre, non plus trois mais neuf, dans la chambre de Vrignault, au Cercle Montparnasse; on se déclare constitués en "comité pour la fondation de cercles catholiques dans Paris": autour de Maignen et de Vrignault, A.de Mun et son frère Robert, La Tour du Pin, Léon Gautier, professeur à l'École des Chartes, Émile Keller et Léonce de Guiraud, députés, et Armand Ravelet, avocat.

On rédige un "Appel aux hommes de bonne volonté", destiné spécialement aux classes dirigeantes, -ce sont elles qui devront s'employer au rapprochement social- et immédiatement reproduit dans *L'Univers* et *Le Monde*. C'est Vrignault, le président désigné du Comité, qui tient la plume.

"La question ouvrière, à l'heure présente, n'est plus un problème à discuter. Elle se pose devant nous comme une menace...à ceux qui ne veulent désespérer ni de notre chère France, ni d'eux-mêmes, nous faisons un énergique appel...les hommes des classes privilégiées ont des devoirs à remplir vis-à-vis des ouvriers, leurs frères...c'est sur le terrain de la vérité catholique, et non ailleurs, que les mains peuvent s'unir et les âmes se comprendre. Or il existe à Paris un Cercle de jeunes ouvriers...pierre d'attente de l'édifice futur...voilà le remède! le moyen est trouvé...il s'agit de le développer, de l'appliquer sur une vaste échelle. Au lieu d'un cercle dans Paris, il en faut vingt; il en faudrait dans chaque grande ville..."

Vingt, un par arrondissement, car, d'emblée, sous l'impulsion de Vrignault, la pensée de tous ces hommes, comme réchappés des ruines de la Commune, regagne ces quartiers de Paris qui furent le théâtre des derniers combats de l'affreuse guerre civile: Belleville, Montmartre, c'est par là qu'il faut recommencer à construire. Le Comité s'installe au 3, rue du Louvre, dans l'ancien presbytère de St-Germain-l'Auxerrois. Une chapelle désaffectée de la rue des Carmes, fut louée par l'Œuvre qui en fit sa chapelle dédiée à Jésus-Ouvrier. Le 7 avril à Belleville, près du lieu du massacre des otages, c'est la première fondation d'un cercle. Puis, le 16 juin, une deuxième, à Montmartre, rue du Mont-Cenis. Ce seront bientôt: 122 comités, 142 cercles, 18000 membres, 15000 ouvriers.

Deux ans plus tard, les 15,16 et 17 mai 1873, l'Œuvre tiendra sa première assemblée générale à Paris. 350 délégués venus de toute la France jurèrent de ne pas se séparer avant que

¹⁶⁵ *Discours du comte Albert de Mun*, prononcé à l'assemblée générale du Cercle Montparnasse, le 10 décembre 1871. Œuvre des Cercles catholiques d'Ouvriers, AMM.

¹⁶⁶ A.de Mun, *op. cit.*, p.64.

¹⁶⁷ Cf. Emile Poulat, *Catholicisme, démocratie et socialisme*, 1977, p.107.

l'œuvre de régénération ne fut accomplie. En 1884, elle comptera jusqu'à 400 cercles et 50 000 membres.

Le Comité de l'Œuvre ainsi fondée envoie son adhésion au Pape et définit ses objectifs: "L'Œuvre des Cercles Catholiques d'ouvriers a pour but le dévouement de la classe dirigeante à la classe ouvrière, pour principes, les définitions de l'Eglise sur ses rapports avec la société civile, et pour forme, le cercle catholique d'ouvriers. Elle se place sous la tutelle de nos Seigneurs les Evêques de France. Ses membres sont unis entre eux par un lien religieux".

A partir d'une vision intégrale, organique, et hiérarchisée de la société, ce rapprochement des classes par le dévouement qui s'annonçait possible en prenant forme institutionnelle, comme Maignen l'avait appelé de tous ses vœux, et surtout de toute son affection pour ses ouvriers! "C'est une organisation du travail, écrit Ph. Levillain, fondée sur des principes chrétiens, par l'établissement de corps de métiers (ou associations professionnelles), au sein desquels les patrons et les ouvriers travailleraient unis en vue d'intérêts communs: un tel rapprochement entre classes dirigeantes et classes ouvrières, par le truchement de ces associations, devait contribuer à refaire une société chrétienne".

Le dévouement de la classe dirigeante à la classe ouvrière est bien la pensée mère: c'est sur ce dévouement librement offert et accepté que repose tout l'espoir de la restauration et de la réconciliation sociale envisagées. Le pivot de l'action de l'Œuvre est donc le patronage exercé par les classes dirigeantes. La Tour du Pin l'écrit à Mgr de Ségur, récemment élu président de l'Union des Associations ouvrières, qui venait juste de voir le jour, le 8 septembre précédent: "Son but principal, qui est de ramener la classe élevée à l'exercice de ses devoirs à l'égard de la classe populaire, est maintenant approché d'assez près pour ne plus permettre de confusion entre l'Œuvre des Cercles et les autres œuvres catholiques qui ont pour objet immédiat l'ouvrier lui-même" (*l'Association catholique*, 1877, IV, 453).

Car l'Œuvre n'était pas conçue comme la simple juxtaposition de comités réunis entre eux par des liens souples et intermittents, comme au sein de l'Union des Œuvres ou des Comités catholiques, qui, depuis 1870, s'étaient engagés, à l'initiative de sympathisants du journal *l'Univers*, pour défendre la cause catholique. Elle consistait en un réseau de fondations reliées au centre par un Secrétariat général et maintenues dans une unité d'esprit et de direction, par le Comité général de l'Œuvre.

Le bureau de ce comité général, véritable état-major de cette "armée du bien", héritier des fondateurs, comprenait: président, secrétaire, aumônier, et quatre chefs de sections correspondant aux branches de son activité: I. propagande, II. fondations, III. administration-finances, IV. enseignement-formation. M. Maignen acceptera d'y siéger en tant que gardien de la bannière, fonction honorifique et symbolique tout ensemble: porter le drapeau de l'œuvre (sur lequel est brodée la devise de l'Œuvre *In hoc signo vinces*) dans les grandes cérémonies religieuses. Mais c'est le secrétariat général, confié à A. de Mun, qui constituait le rouage essentiel, puisqu'il était l'organe d'exécution des décisions, chargé d'assurer la vie de l'Œuvre.

Le dévouement à la classe ouvrière était "organisé" à deux niveaux: - 1. à celui du Secrétariat de l'Œuvre et de la première section du Comité général, celle de la propagande, qui vise uniquement la classe dirigeante, car c'est auprès d'elle que se fait l'information, pour susciter l'engagement au service de la classe ouvrière; - 2. à celui des Cercles eux-mêmes, où il est prévu un conseil de quartier, formé de représentants de la classe dirigeante, et de la classe ouvrière, devant servir de trait d'union entre les ouvriers et les patrons pour les rapprocher dans l'entente professionnelle. Une telle planification théorique exigera, dans la pratique, des

relations constantes et suivies entre membres du Comité de l'Œuvre et membres des Cercles. L'avenir montrera que les premiers négligeront de fréquenter assidûment les cercles et qu'ils ne sauront pas éviter la tendance bureaucratique de décider ou de légiférer, indépendamment de la réalité du terrain.

Dépendaient du Comité de l'Œuvre, quatre Conseils consultatifs, chargés respectivement de la propagande, de la piété, des finances et des études. A ce dernier Conseil, dit des Études ou de Jésus-Ouvrier, revenait la tâche, d'ordre théorique et doctrinal, de dresser en quelque sorte le plan de la société chrétienne qu'on se proposait de promouvoir, ceci par le biais de conférences, de réunions entre clercs et laïcs sur les questions ouvrières, de fondation de bibliothèques spécialisées, et de publier une revue sur ces mêmes questions. Il reproduisait, au sein du Cercle qui se créait sur le "modèle Cercle Montparnasse", les conférences organisées par Maignen, tant pour ses ouvriers que pour les classes dirigeantes qu'il fallait initier aux questions sociales. De 1878 à 1882, sous l'impulsion de La Tour du Pin, ce Conseil élaborera une série d'Avis appuyés sur des rapports fouillés, qui vont constituer pour l'Œuvre comme un corpus doctrinal en matière économique et sociale. Parmi les nombreux sujets au programme¹⁶⁸, le F.Maignen traitera celui de la liberté du travail. L'organe du Conseil est la *Revue de l'association catholique*, qui, en 1876, succédera à la *Revue des associations ouvrières catholiques*.

Le maillon essentiel de l'institution est le Cercle. Son gouvernement s'exerce conjointement par un *directeur* désigné par le comité et par un *conseil intérieur*, nommé par les ouvriers-sociétaires en assemblée générale.

Le directeur a un rôle-clé dans le fonctionnement du Cercle. Il convoque les réunions du conseil intérieur, fait exécuter ses décisions, dispose d'un pouvoir discrétionnaire en cas d'urgence, dresse la liste des sociétaires éligibles au conseil, etc. Il est "l'intermédiaire capital entre les membres ouvriers et le comité de patronage",¹⁶⁹ parce qu'il doit représenter symboliquement l'esprit de l'œuvre. Or, on ne put placer à la tête des Cercles qui allaient se fonder dans toute la France des hommes qui n'avaient que leur bonne volonté. La fonction de directeur, taillée à sa propre mesure par M.Maignen, exigeait des qualités et une formation qui faisaient défaut à la plupart. Pour servir la classe ouvrière, Maignen attendait des directeurs un dévouement à la manière de son propre engagement de religieux laïc: non pas total comme le sien, mais du moins un engagement rigoureux. Le F.Maignen, qui possédait les qualités que réclamait ce poste-charnière, avait été pressenti par le Comité de l'Œuvre pour être Directeur général des Cercles, autrement dit responsable du personnel, en particulier des Directeurs. Mais il aurait fallu le remplacer au Cercle Montparnasse, ce qui s'avéra impossible.

Le Conseil intérieur, l'organe de décision, est "l'âme du cercle". L'esprit de son rôle est "d'obtenir la coopération, aussi large que possible, des membres du Cercle à son administration en multipliant les charges, les emplois et les occasions de se dévouer. Plus ils s'y dévouent, plus ils s'y attachent et y persévèrent" (*Instruction sur l'œuvre*). Enfin, le "cœur" du cercle est sa chapelle, car il est bien le lieu visible où l'œuvre reçoit d'en-haut cet esprit de foi et cette force invisible qui porte et emporte chaque membre et dont dépendent, en définitive, sa vie et sa survie. Comme l'affirmera solennellement M.Maignen, lors de l'Assemblée générale de l'Œuvre des Cercles, du mois de mai 1873:

"Une chose doit nous soutenir, Messieurs: la vue de cette croix que nous avons prise pour étendard et que nous portons aujourd'hui sur nos poitrines. [l'insigne de l'œuvre: une

¹⁶⁸ L'ordre social chrétien, grèves et coalitions, les associations professionnelles d'arts et métiers, la nature du contrat de travail, le droit d'association, le droit de propriété, les banques populaires, les relations entre patrons et ouvriers, etc.

¹⁶⁹ Philippe Levillain, *Albert de Mun, Catholicisme français...op. cit.*, p.237.

croix et la devise *in hoc signo vinces*]. Tout à l'heure, nous nous efforcions de vous démontrer, en faisant passer sous vos yeux, le mécanisme d'un cercle, que l'esprit chrétien, l'esprit de foi et de piété était son âme et sa vie. Que la grâce de Dieu triomphe en nous et le succès de l'Œuvre des Cercles est certain! [...] Lorsque la vie surnaturelle règnera dans l'Œuvre tout entière, depuis le dernier de nos ouvriers jusqu'au plus élevé parmi nous par la naissance et la fortune, notre mission sera bien près d'être accomplie, le rêve de la paix sociale presque réalisé et la Révolution, qui semble aujourd'hui victorieuse, définitivement vaincue".

De Mun, Maignen et leurs compagnons s'étaient rendus à l'Archevêché de Paris où Mgr Guibert les a accueillis "sans marquer autre chose qu'une vague sympathie". Était-ce par méfiance envers une initiative qui n'était pas estampillée "cléricale"? Pourtant, à l'aube de la III^e République, se lève en France, à Paris, plaque tournante du catholicisme social, une nouvelle génération de laïcs, qui va aider l'Église à mesurer toute l'ampleur de la question sociale. L'Œuvre des Cercles, tout en s'inscrivant dans la tradition de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, ne veut pas se contenter de faire fructifier l'héritage. De Mun et Maignen affirment le droit et le devoir des laïcs à se dévouer,¹⁷⁰ mais pour bâtir une société où, l'Église et l'État agissant de concert, les différentes classes sociales ne feront qu'une seule et même communauté vivante et harmonieuse.

Nouveaux Ozanams pour des temps nouveaux, ils "passent" au peuple ouvrier et, reprenant le cri lancé, en 1848, par leur précurseur au nom de la charité, ils le jettent à leur tour au nom de la justice.

La longue réflexion de Maurice Maignen

La rencontre entre M. Maignen et A. de Mun n'aurait pu avoir lieu, si elle n'avait été aussi le fruit de leurs réflexions personnelles sur la question sociale. On a vu dans quelles circonstances s'était éveillée, entre 1870 et 1871, la vocation sociale d'A. de Mun durant ses mois de captivité en compagnie de La Tour du Pin, et lors de son retour en France. Mais il lui faudra beaucoup apprendre devant la tâche écrasante qu'il a accepté d'assumer.

Le F. Maurice Maignen, quant à lui, a longuement mûri sa pensée, tant depuis les débuts de sa vie religieuse qu'à son poste de Directeur de Patronage et de Cercle des jeunes ouvriers. C'est un lent cheminement, fruit de son expérience acquise sur le terrain de l'action pratique et apostolique. Mais l'on sait aussi que, très tôt, par goût mais surtout par nécessité, il s'est mis à l'autre école des faits, il s'est plongé dans l'histoire, et spécialement dans l'histoire du travail.

Et il faut résumer ici, brièvement, sa pensée en y ajoutant quelques autres données (sur le régime de la propriété), à l'heure où il s'engage, aux côtés d'Albert de Mun et de La Tour du Pin, dans l'aventure de l'Œuvre des Cercles Catholiques.

Son premier constat.

Pendant sept siècles, la France a vécu, du point de vue social, sous le double régime de l'association professionnelle et de la propriété. Celui qui travaille appartient à un *corps de*

¹⁷⁰ Cf. Gérard Cholvy, *Histoire des organisations et mouvements chrétiens de jeunesse en France*, 1999, p.76.

métier, qui fixe les salaires, surveille la qualité de l'ouvrage, impose les conditions de travail et protège le travailleur par la distribution des secours aux malades et aux plus démunis.

Maignen n'hésite pas à affirmer que "saint Vincent de Paul, qui n'a pas oublié une seule misère de son temps, dans son immense carrière, n'a rien fait pour les ouvriers. Ils vivaient tous par leur travail. Et il a fallu les démences et les dévastations révolutionnaires pour constituer la misère à l'état permanent dans le peuple". Mais, au temps de Monsieur Vincent, apparaissent les manufactures, qui vont échapper aux règles des corps de métiers et vont les concurrencer. De cette époque, date le salariat, puisque certains ouvriers des manufactures n'ont pour seule ressource que leur salaire. Le XVIII^e siècle voit se développer le compagnonnage, ce groupe d'ouvriers d'élite dont le but est double: la défense des intérêts professionnels vis-à-vis de l'égoïsme croissant des maîtres, et l'assistance matérielle et morale de leurs membres. Bref, à la veille de la Révolution, chacun, pratiquement, appartient à un ou plusieurs corps organisés, où il trouve sa place, sa dignité, son existence sociale, et des garanties que nul ne peut lui contester.

Quant au régime de la propriété, l'autre base sociale du pays, il n'y a alors à peu près personne qui n'ait quelque droit sur des propriétés. Les propriétés familiales ou collectives sont si nombreuses qu'en fait nul n'est exclu de l'usage des biens, et l'argent n'est que rarement une barrière. Si le patron est propriétaire de sa "maîtrise", le compagnon l'est aussi, de son "état", de son métier, qui ne peut lui être retiré que pour faute grave. Ainsi, chaque profession est forte de ses "lois privées" ou privilèges, variables selon les branches, constituant tout un ensemble de libertés protectrices.

L'abolition de ces privilèges, le 4 août 1789, crée un vide juridique et social, qui ne laisse subsister que la propriété, mais sous un nouveau régime: la propriété limitée aux biens matériels, et le propriétaire aura tous les droits sur son bien. "La propriété devient brusquement le seul droit auquel on puisse accéder, le seul pouvoir à conquérir, la seule source de dignité sociale"¹⁷¹. Or cette propriété s'identifie à l'argent. Celui qui en possède a des droits. Le nouvel ordre social "libéral" et individualiste affirmera ainsi l'égalité des droits (chaque individu est libre) mais consacre une terrible inégalité de fait, puisque la propriété repose essentiellement sur l'argent et la fortune, et, dans une moindre mesure, sur l'instruction.

Au XIX^e siècle, de nombreuses "réactions" tant politiques que sociales auront ainsi pour motif la peur que les événements ne remettent en cause ce régime, ce "propriétariat", ou jouissance individualiste et égoïste de la propriété. Un Casimir Périer, grand bourgeois, industriel, député de Paris et opposant au roi Charles X, aurait tenu ces propos, peu avant la Révolution de 1830: "Comme homme politique, je voudrais que le Roi cède; mais comme propriétaire, je désire que le Roi ne cède pas, parce que si le Roi cède, je ne sais où la force des choses et des passions pourra nous conduire".¹⁷² C'est ce propriétariat qui va engendrer le prolétariat, et Karl Marx ne s'y trompera pas, pour qui le développement de l'industrie ne fera qu'accélérer le processus de prolétarianisation.

La Loi le Chapelier (1791).

A qui la Révolution Française vat-elle profiter, si l'on envisage la nouvelle liberté du travail, ou le libre accès au travail, qu'elle promulgue? Ce "nouveau régime" ne pourra que bénéficier aux classes bourgeoises et possédantes, car ce sont elles qui prennent le pouvoir en

¹⁷¹ *Centenaire des syndicats, 1884-1984*, CEE Information, 79, p.16.

¹⁷² Chef du gouvernement sous la Monarchie de Juillet, il fera durement réprimer la révolte des Canuts de Lyon, dénonçant l'accord sur les salaires signé entre les patrons et les ouvriers. (1831).

1789. Marat, l'un des rares opposants à la loi Le Chapelier, l'avait compris: "Qu'aurons-nous gagné à détruire l'aristocratie des nobles si elle est remplacée par l'aristocratie des riches?"

L'abolition des corporations, qui engendrait donc une nouvelle liberté du travail, fut votée le 2 mars 1791 (loi d'Allarde). Chacun était libre de faire n'importe quel négoce ou d'exercer n'importe quel métier. Mais avec cela, il était impossible d'établir des statuts professionnels, l'ouvrier est livré au bon vouloir de celui qui possède l'argent, donc l'outil de travail. Dès le mois de mars, les ouvriers de diverses "corporations", cherchèrent à fixer des tarifs minimum...en vain, les salaires ne pouvant être fixés que de gré à gré. Les compagnons et les maîtres charpentiers ne pouvant s'entendre, ces derniers adressent une pétition à l'Assemblée nationale, en juin, pour la mettre en garde contre "une coalition générale de 80000 ouvriers dans la capitale". Cet incident sera à l'origine de la loi Le Chapelier des 14-17 juin.

Maurice Maignen a consigné dans ses notes ce que pensait Marat de la décadence du travail: "Il était hautement opposé au travail libre et donnait à l'appui de son opinion le faubourg Saint-Antoine, lieu où l'on travaillait sans maîtrise et sans brevet, et où l'infériorité des travaux était universellement reconnue et constatée". (*Ecrits sur la corporation*, AMM. p.306)

Quand la loi est votée, le même Marat s'écriera: "C'est insensé!" Même s'il sait que la loi est d'abord politique, -il faut sauvegarder l'ordre révolutionnaire de "l'esprit de corporation" contre-révolutionnaire en interdisant les réunions et les clubs-, il n'en stigmatise pas moins la perversité de ses effets économiques. Car c'est le triomphe annoncé du libéralisme individualiste. L'interdiction qui est faite aux gens d'un même métier de se concerter pour défendre "leurs prétendus intérêts communs", empêchera désormais qu'au sein d'une même profession, une entente puisse s'établir entre patrons, entre ouvriers ou entre les deux parties. Pour les travailleurs, le contrat de travail ne sera plus qu'un simple contrat d'adhésion, aux conditions desquelles le travailleur acceptera ou non de souscrire. Plus de corps intermédiaires entre l'individu -fort de ses droits "naturels"!-- et la nation, désormais depositaire et garant des droits naturels.

Une triple rupture aux conséquences dramatiques.

Cela va entraîner, selon Maignen, une triple rupture du lien social. Entre les classes dirigeantes et les classes populaires, entre le maître et l'ouvrier, entre le travailleur et son travail.

Pour lui, "la suppression de la corporation substitua au devoir de patronage des puissances sociales le principe anti-chrétien du Laisser-faire et du Laisser-passer, décoré du beau nom de *liberté du travail* qui a consacré dans l'Etat moderne le droit public à l'abandon des classes populaires. Cette suppression fut surprise à la nation par la promesse menteuse et insensée faite au peuple qu'en échange de son droit corporatif l'Etat lui assurerait du travail en cas de chômage et des secours en cas d'indigence". (*Y a-t-il lieu de rétablir des corporations d'arts et métiers?*) Cette suppression a produit un antagonisme inconnu jusqu'alors entre le maître et l'ouvrier: "la guerre entre maîtres de même état. La division entre ouvriers, en un mot, *l'isolement* obligatoire, entre tous les travailleurs, au lieu de la *communauté*, le vieux nom chrétien de la corporation d'arts et métiers d'autrefois".

En effet, Maurice Maignen sait que, jadis, les membres des corporations étaient unis par des liens particuliers, dont le principal était le serment religieux solennel, à l'instar du serment prononcé par les prêtres à leur ordination, par les moines à leur profession, ou encore par les rois à leur couronnement. L'apprentissage d'un métier n'était donc pas seulement l'acquisition d'un savoir. "C'était entrer dans une communauté morale aux motivations profondes, une communauté d'hommes ayant prêté serment de fidélité, et qui, fils spirituels d'un saint patron,

le vénéraient ensemble le jour de sa fête. Bref, la corporation était une fraternité spirituelle jurée".¹⁷³

Il relève, enfin, "la décadence du travail professionnel et de l'art national, déplorée aujourd'hui par tous les métiers et constatée à nos Expositions universelles", rejoignant ainsi les prédictions des opposants de 1791 à la loi Le Chapelier, tels *L'Ami du Roi* et *L'Ami du Peuple*, de Marat, qui étaient bien d'accord "pour affirmer le déclin conjoint du savoir-faire et de la moralité, une liberté illimitée risquant d'infecter tous les arts honnêtes d'aventuriers, d'intrigants et de fripons, l'impunité des brigandages entraînant inéluctablement la décadence des arts et l'avilissement du commerce".¹⁷⁴

A cette triple brisure des liens naturels, brisure institutionnalisée, inoculée depuis trop de générations et passée dans les mœurs, il faut répondre par une réorganisation du travail à partir de deux principes fondamentaux, qui seuls permettront de rétablir ce qui a été rompu:

- celui de *l'association* des ouvriers et des patrons du même métier, d'où le rapprochement des classes à l'intérieur de la corporation, foyer social où l'intérêt professionnel est supérieur à l'intérêt proprement capitaliste, qui devient le primat de la vie économique;

- celui de la *propriété du métier*, c'est-à-dire l'accès au métier par l'habileté professionnelle acquise par l'apprentissage, la maîtrise, et non sur le pouvoir de l'argent. De cette propriété du métier par la qualification professionnelle, dépend l'accomplissement de l'homme par un travail bien fait et la possibilité d'une élévation/promotion sociale pour chacun. Ainsi tout travailleur, maître ou ouvrier, ayant subi les épreuves de son métier, était par le fait, propriétaire. Et la propriété du métier garantie par la corporation garantissait le travail.

On le voit, M.Maignen, fort de ces deux principes, (ré)intègre dans son projet de rétablissement de la corporation professionnelle toutes les composantes qu'il juge nécessaires à une (ré)organisation chrétienne du travail: -la présence d'un lien préservant la foi religieuse; - des hiérarchies protectrices; -l'assurance d'un juste salaire; -la garantie de la qualité du produit; -le règlement et arbitrage des conflits (par un Comité d'honneur ouvert aux membres des classes dirigeantes).

Organique et intégrale, telle se présente, en définitive, la réflexion de M. Maignen sur la question sociale et ouvrière: elle ne peut que refuser les principes anti-sociaux de l'économie politique libérale, parce qu'uniquement basés sur le matérialisme.

Pour remédier aux abus et aux désordres de l'industrie moderne, née sur le plus sauvage des individualismes, et sur l'exploitation de l'ouvrier, pourquoi ne pas puiser dans les principes de ces organisations d'hier, avec leur expérience de paix sociale et de production de qualité? Il ne s'agit pas pour M. Maignen de nier la réalité d'un capitalisme; fruit du développement industriel et du progrès scientifique. Il faut refuser son postulat de départ, selon lequel la poursuite de l'intérêt individuel aboutit à l'intérêt général, livrant le marché aux forces anonymes et invisibles, car il faut "imaginer un marché qui ne soit pas soumis à la seule loi du plus fort".¹⁷⁵

Et la réflexion de Maignen rejoint ici la critique de ce capitalisme libéral par le catholicisme social, comme le fera, plus tard, la doctrine sociale de l'Eglise, quand elle récusera le primat absolu de la loi du marché sur le travail humain.¹⁷⁶

Le rôle du Cercle et celui de l'Œuvre des Cercles.

¹⁷³ Cf. G.W. Sewell, *Gens de métiers et révolutions*, Aubier, 1983, p.59.

¹⁷⁴ Steven L.Kaplan, *La fin des corporations*, Fayard, 2001, p.523.

¹⁷⁵ Emile Poulat, *La critique catholique du libéralisme*, La Croix-L'Événement, 1995.

¹⁷⁶ Cf. Jean-Paul II, Encyclique *Centesimus Annus*, 1^{er} mai 1991,§10,13,44).

Au terme de son argumentation, il faut donc rétablir la corporation professionnelle, pour (commencer à) réparer les préjudices que la Révolution Française a causés aux vrais intérêts des travailleurs, à l'union des classes et à la paix sociale. Partant de la double certitude que cette Révolution, en supprimant les corporations, a tué "la forme populaire, instinctive, éternelle de l'organisation ouvrière par le peuple", et que c'est la classe dirigeante et non le peuple qui a fait la Révolution, Maignen peut poser alors le principe premier de l'association professionnelle: le dévouement de la classe dirigeante à la classe ouvrière, réparant par là sa faute du XVIII^e siècle.

Le Cercle, dont le modèle est celui de Maignen, le cercle Montparnasse, constitue le premier lieu de rencontre des classes dirigeantes et des classes laborieuses. Il doit devenir l'embryon d'associations professionnelles (constituées de patrons et d'ouvriers unis sur leurs intérêts communs tant professionnels que moraux), pierres d'attente d'une restauration plus complète:

"Je crois, dit Maignen, dans la vertu de cette série: comité, cercle, corporation, qui doit nous ramener successivement les mœurs, les coutumes, les institutions chrétiennes". Déjà, quelque dix ans auparavant, il avait créé au Cercle Montparnasse la "corporation" de St Eloi, pour les ouvriers des métaux), dont le but était de "rétablir l'ordre entre les classes séparées par la Révolution".

Le rôle providentiel de l'Œuvre des Cercles sera alors de *propager* l'idée de la corporation et de *appliquer* avec efficacité, grâce à son principe de base. Mais il le sait, faire se dévouer les classes dirigeantes à la classe ouvrière, est un défi extrêmement difficile à relever, car ce qui doit opérer le rapprochement des deux classes, c'est un *même regard* sur le *même métier*, c'est (re)trouver un intérêt commun. Or ni l'une ni l'autre ne semblent suffisamment armées pour réussir un tel rapprochement. Maignen n'hésite pas, ainsi, à sous-titrer l'un de ses travaux sur la corporation, où il examine les objections à son rétablissement: "affaiblissement des intelligences et des caractères".¹⁷⁷

Et pourtant, il se lance dans l'aventure!

Certes, il faudra labourer dur, car le terrain est ingrat, et beaucoup de grains jetés en terre ne lèveront pas. Mais il est temps de semer, la conjoncture politique et sociale est favorable.

Après ce qu'elle vient de vivre, en 1871, la France parle de "revanche". Maignen, lui, pense surtout reconstruction et réorganisation chrétiennes de la société. Le pays ne manque pas, dans ses classes dirigeantes, d'élites capables de mobiliser les bonnes volontés. Quand le Ciel vous ménage des rencontres avec des hommes supérieurs comme de Mun ou La Tour du Pin, comment ne pas se laisser enthousiasmer...par leur enthousiasme? Et ne pas croire, en toute humilité, que votre propre "vocation sociale" pourrait aider, en quelque chose, au rapprochement et à la réconciliation du peuple ouvrier avec les autres classes de la société, et avec l'Eglise? Mais M.Maignen ne caresse aucun espoir d'ordre temporel. C'est son amour des

¹⁷⁷ "...les classes dirigeantes ont soif de fortune et de bien-être à tout prix. Elles ont perdu la vigueur de cœur et d'âme qui rend capable de sacrifices. L'éducation révolutionnaire a ruiné leurs principes. Les catholiques sont libres-penseurs... Les classes dirigeantes, sans un miracle, ne peuvent plus accomplir leur devoir social de dévouement aux classes laborieuses. L'affaiblissement de celles-ci est non moins profond. Les conséquences de l'anéantissement des corps populaires, l'isolement, a détruit le sentiment de l'honneur du métier, le dévouement, la probité d'instinct, le bon sens, l'esprit, le caractère national. Non, les classes populaires se sauraient produire aujourd'hui les hommes de travail d'autrefois. Nous n'avons plus de poètes, nous n'avons plus d'artistes, nous n'avons plus d'orateurs. Nous n'avons plus de noblesse et nous n'avons plus de soldats. Mais nous n'avons pas davantage les maîtres et les artisans des anciennes corporations ouvrières. Impossible de trouver aujourd'hui des caractères pour faire des "jurés" ou des "gardes", sacrifiant pendant trois ans les intérêts de leur fortune au bien du métier. Voilà pourquoi les corporations..." (*Objections au rétablissement des corporations: affaiblissement des intelligences et des caractères*, in *Ecrits sur la corporation*, AMM.).

ouvriers, un amour désintéressé, qui le porte à l'espérance: il faut tout tenter pour servir le peuple. Et s'il faut faire confiance à un moyen humain, c'est à son Cercle qu'il croit. Quoiqu'il arrive, il sait qu'il a en lui le modèle. C'est son levier d'Archimède, avec lequel il va pouvoir soulever tout un monde...pourvu que le point d'appui, que la Providence vient de lui fournir en l'Œuvre des Cercles, tienne bon.

M. Maignen, un conseiller sollicité et écouté

Chaque fois qu'il lui sera donné de le faire, le Frère Maignen prodiguera à l'Œuvre et à ses dirigeants, ses conseils et ses connaissances en matière sociale, et, dans les débuts, lui facilitera, en aimable *cicerone*, son entrée dans le monde des Œuvres.

Dès qu'il fût question d'établir et d'organiser de nouveaux Cercles à Paris le Comité de l'Œuvre voulut en confier la responsabilité générale à M.Maignen. Mais il eût fallu que le Frère soit déchargé, en partie, de sa tâche de Directeur de Montparnasse. Et comme, de plus, au sein de son Institut, certains craignaient déjà que l'Œuvre des Cercles ne vienne "concurrer" et bientôt supplanter l'Union des Œuvres, dont nous parlerons plus loin, M.Maignen ne put accepter cette proposition. Il en fut affecté, au point de prendre quelque repos à la campagne.

Ses amis, croyant à un éloignement définitif, s'en alarmèrent, et à juste titre: l'Œuvre à peine fondée, risquait de perdre son principal inspirateur et son guide éclairé:

"Notre cœur est brisé de cette séparation inattendue, (...) vous êtes notre guide et notre lumière dans cette grande œuvre que nous avons entreprise, sans votre expérience. Reposez-vous donc largement, pleinement,...quant à supposer une plus qu'une séparation momentanée, ...non, non, je ne puis l'admettre, et Dieu, qui veut les Cercles, saura bien conserver à la tête de cette institution celui qui l'a conçue et enfantée. N'oubliez pas que vous n'êtes pas seulement un précurseur. Tous nous comprenons que vos grandes idées, longtemps couvées, vont enfin éclore, et se réaliser, et que votre jour, enfin, est venu". (Lettre du 26 juin 1872).

Car, dès le 7 avril précédent, le discours qu'Albert de Mun avait prononcé à l'ouverture du Cercle de Belleville, était tout entier inspiré de Maurice Maignen "avec son culte pour l'antique organisation du travail, dont, sans cesse, il nous entretenait depuis trois mois", se souvient A. de Mun.¹⁷⁸ Déjà, le 11 mars, quand il avait été question d'ouvrir celui de Montmartre, il l'avait supplié: "Je ne vois pas très clair dans la marche à suivre et il importe de nous presser. (...) Ne me laissez pas à moi-même et dirigez-moi pas à pas". Et le 20 juin: "grâce à des généraux comme vous, nous finirons peut-être par être de passables soldats. Mais il faut bien vous convaincre que vous êtes notre âme et notre tête".¹⁷⁹

Tandis que La Tour du Pin s'occupe du Comité de l'Œuvre et des relations extérieures, de Mun de la propagande par ses discours et ses voyages, M.Maignen, est, avec Robert de Mun, l'âme de l'organisation intérieure des Cercles. De Mun le presse de dresser un "inventaire de fin d'année" auquel les Cercles allaient devoir répondre. Il l'attend "de son inépuisa-

¹⁷⁸ A. de Mun, *op. cit.* p. 109.

¹⁷⁹ Correspondance A.de Mun-M.Maignen, AMM. F II,12.

ble bonté, en même temps que de son incomparable expérience" (27.11.73) Son frère Robert renchérit: "Il n'y a que vous qui connaissiez à fond le Conseil intérieur et la manière de le présider". (1873) Pas un cercle, en effet, ne se fondait à Paris sans qu'il ait été appelé à donner son avis sur le choix des locaux et leur aménagement. C'est à lui encore qu'il revient de choisir et de former les Directeurs des nouveaux Cercles. On lui adresse les candidats; il les forme, les initie au mouvement de ces œuvres. C'est lui qui est l'âme des réunions des directeurs, des présidents de comités et même des aumôniers.¹⁸⁰

Le Frère travaille aussi à recueillir et à rédiger lui-même les documents nécessaires, donne des causeries, fournit des schémas de discours. Le florilège suivant ne peut qu'en donner un bref aperçu:

"Je n'ai rien encore de vous pour mon discours. Je vous en prie, pressez cela un peu, j'ai si peu de temps chaque jour! si vous voulez que je fasse quelque chose de bon, il faut m'aider. A vous de tout cœur. A.de Mun" (Noël 1879).

"Mon bon Maître, je ne peux me retenir de vous dire merci de tout mon cœur de votre si bonne lettre. Eclairiez-nous toujours, guidez-nous toujours, et vous serez contents de vos enfants, car nous ne sommes et nous ne voulons être que cela...encore une fois, soutenez-nous, guidez-nous, montrez-vous à notre tête puisque vous portez notre bannière.." La Tour du Pin (12.03.1882).

Alors député au Parlement, A. de Mun le conjure: "...je suis pressé par quelques-uns de mes collègues de les réunir, avec quelques hommes compétents, pour examiner les questions ouvrières actuellement soumises à la Chambre. Qui me conseillez-vous d'appeler? Il faut peu et bon. J'avais pensé, avec vous, absolument nécessaire, à Pihoret, à un patron, (Ratel, Limal-Boutron) à un industriel (André) donnez-moi votre avis, je vous prie, particulièrement pour le choix du patron". (2.07.1882) Le 19 septembre 1882, à un moment où de Mun, surchargé, sent que l'Œuvre a besoin d'un vigoureux coup de fouet:..."Mon bon et bien-aimé maître, et cette fois je dirais presque mon père, votre lettre du 14 m'est arrivée hier soir, ...je sens tout ce que vous dites et vous précisez, vous donnez un corps à tout ce que je dis vaguement. Mais où sont les hommes? où suis-je, moi, qui devrais me donner tout entier, comme autrefois, à l'œuvre,...où est, pour tout dire la foi et la piété des premiers jours?"

Le 15 janvier 1884, de Mun voit poindre à l'horizon parlementaire un débat sur la politique économique du gouvernement et recourt une fois encore à Maignen: "...Le débat sera large; la question ouvrière s'y posera nécessairement. Supposons que vous soyez à ma place, et le saint nom de Dieu invoqué, écrivez-moi ce que vous me diriez, avec indication de sources et de documents. Vous savez que rien ne me monte mieux que votre inspiration. Ça presse. À vous, de tout cœur, A.de Mun".

C'est aussi grâce au F. Maignen que l'Œuvre est introduite auprès de nombreuses instances du monde des œuvres, et notamment l'Union des Œuvres ouvrières catholiques.

Il faut rappeler ici, en ouvrant une courte parenthèse, qu'au sortir des années 1850-1870, le patronage suscite un moindre intérêt parmi ceux qui se dévouent à la jeunesse.¹⁸¹ La "faute" en est à une bonne loi...mais qui déplace ainsi le pôle d'attention. La loi Falloux de 1850 a donné un sérieux "coup de pouce" à l'Eglise qui peut multiplier ses écoles secondaires ecclésiastiques et étendre son influence par le truchement des aumôneries de lycées et collèges. Le nombre des congrégations enseignantes augmente. L'Eglise est davantage présente dans l'éco-

¹⁸⁰ Ch. Maignen, *op.cit.*, t.I, p.432.

¹⁸¹ Cf. Gérard Cholvy, *op.cit.*, p. 69-72.

le qu'auprès de la jeunesse des milieux ouvriers. Si, en juillet 1871, Mgr Hugonin, évêque de Bayeux, écrit à M. LePrevost: "Votre Œuvre est l'une des plus importantes de notre époque. Les prêtres ordinaires ne suffisent plus. Il nous faut des apôtres", le champ apostolique que représente alors la jeunesse des classes ouvrières semble se rétrécir au profit de celui de l'école. Cependant, et l'évêque de Langres, Mgr Parisi, ne le cache pas, "le patronage des jeunes gens est l'œuvre la plus importante et la plus difficile".

Les Directeurs de Patronage et d'œuvres ouvrières s'inquiètent de ce phénomène et estiment qu'il faut resserrer les rangs. Peut-être leurs relations manquent-elles de coordination, et même d'un organisme permanent et central, à l'échelle de toute la France, pour aider à dynamiser le mouvement? La question sera débattue sans tarder aux Congrès annuels, qui reprennent en 1870.

Les Congrès des Directeurs et l'Union des Œuvres ouvrières catholiques

En cette année 1870, alors que la guerre franco-allemande venait d'éclater, s'était ouvert à Versailles, du 31 juillet au 5 août, le 3^e Congrès des Directeurs d'Œuvres Ouvrières, qui renouait donc avec une tradition interrompue en 1859.

Dans le compte rendu des séances, rédigé par le P. de Varax, on relève la double intervention de M. Maignen sur le problème du théâtre¹⁸² dans les Œuvres de jeunesse ("un remède pire que le mal?" interrogeaient plusieurs Directeurs) et surtout sur la principale question du Congrès: celle de l'union qui devrait exister entre les Œuvres de Jeunesse. Il regrettait ce manque d'union, "qui cause tant de préjudice au progrès de nos sociétés ouvrières. Qui de nous affirmera ici que le chiffre des œuvres de jeunesse ou de patronage actuellement existantes en France, approche plus de 250 que de 400?" Et, de fait, reconnaît le rédacteur, nous ignorons absolument notre nombre..." en France, continue Maignen, nous croyons tous aimer l'association, [l'union], mais en réalité, nous ne la goûtons que juste le temps qu'elle nous est commode. Nous n'en voulons plus dès qu'elle nous gêne; n'est-ce pas prouver que nous n'en comprenons pas du tout le prix? c'est l'intelligence de cet esprit d'association qui a fait la supériorité des œuvres d'Allemagne".

A défaut de compagnonnage, on décida de créer une Union des Œuvres catholiques.

On discuta aussi du terme de *patronage*. Était-il encore d'actualité?, car il semble que, déjà en 1870, les mentalités avaient commencé à changer, comme le note le rédacteur:

"Nous entrons dans une ère sociale où, moins que jamais, le bienfaiteur de l'ouvrier devra faire sentir que bienfait oblige. L'ardeur avec laquelle la classe ouvrière cède aux excitations des trades-unions, société internationale, et autres agents de même sorte, prouve combien volontiers les travailleurs accueillent l'idée de s'organiser par eux-mêmes en-dehors de toute protection, et de pourvoir seuls à leur affranchissement. Je laisse ce qu'il y a d'erroné ou de pervers dans ce courant d'idées, pour constater seulement en quoi il atteint même la partie honnête et les membres chrétiens des classes laborieuses. Nous ne vivons pas dans un temps où il passe pour honorable d'avoir des patrons[...] Quoi qu'il en soit de cette illusion, tout donne lieu à penser que le mouvement, au lieu de s'arrêter, portera longtemps encore notre classe industrielle à s'affranchir de toute influence venant de haut..."

Le congrès ne vota pas sur l'élimination du mot patronage, mais cette nouvelle tendance de la classe ouvrière était prise au sérieux, alors que nombre d'industriels (Benoist d'Azy) ou d'administrateurs de grandes sociétés (Augustin Cochin) multipliaient dans leurs entreprises les œuvres sociales.

¹⁸² Sur ce sujet, Maignen estime qu'on peut satisfaire "un public difficile avec des petits drames en un acte par soirée, à partir d'un sujet facile à transposer sur notre scène, à condition de disposer d'un bon répertoire".

C'est l'année suivante, au Congrès de Nevers (4-8 septembre 1871), que fut officialisée entre leurs Directeurs "l'Union des Associations ouvrières catholiques", avec un bureau central de sept membres siégeant à Paris, auquel était adjoint le secrétaire de la revue de ces mêmes associations. Mgr de Ségur en fut le premier président et parmi les membres du bureau figuraient Vrignault et Maignen.

Maignen aurait désiré plus qu'un simple lien moral et spirituel unissant les membres de cette nouvelle association. A cet effet, il les exhortera, au cours de leurs Congrès, à organiser une sorte de compagnonnage chrétien pour aider les jeunes ouvriers appelés à se déplacer en France, munis de leur livret-diplôme¹⁸³, à persévérer dans leur foi; avec, en complément naturel, la création dans les grandes villes, d'un groupe de patrons et de chefs d'ateliers, ainsi que des hôtelleries chrétiennes, permettant à l'ouvrier de se trouver un cadre de travail et de vie soutenant sa vie chrétienne. L'Union s'était mise en place pratiquement à la même époque que l'Œuvre des Cercles, puisque celle-ci avait été fondée, on l'a vu, le 23 décembre. A partir de 1871, un congrès se tiendra chaque année.

C'est au cours du deuxième trimestre de 1872, que, grâce à Maignen, A. de Mun et R. de La Tour du Pin entrent au bureau de l'Union, comme membres adjoints. C'est à ce titre qu'au Congrès de Poitiers, du 26 au 30 août 1872, l'un et l'autre interviennent, La Tour du Pin sur les associations ouvrières, A. de Mun sur les Cercles d'ouvriers. Dans son rapport, de Mun affirme que le cercle doit être le "moyen et l'occasion" d'un rapprochement perpétuel des classes, favorisant la création de groupements d'où sortirait "la coalition des patrons et des ouvriers catholiques" et l'institution d'un "compagnonnage chrétien".

Une préoccupation se fit jour parmi les "vieux directeurs d'œuvres", rapporte A. de Mun. "Ils voyaient avec anxiété notre petite phalange, née d'hier, inexpérimentée, (...) faire irruption dans le domaine jusque-là réservé à leur influence. Plusieurs reprochaient à Maurice Maignen d'avoir accepté trop légèrement notre concours et surtout d'abriter sous son nom la nouveauté de nos méthodes". Mais le rapport de Mun est néanmoins voté et l'Œuvre des Cercles ainsi adoptée officiellement par l'Union. "Elle avait conquis son rang dans ce milieu spécial".

En 1873, le Congrès se réunit à Nantes. L'Œuvre des Cercles n'y est pas présente en tant que telle. Le début de l'année avait été marqué par la préoccupation de l'Œuvre quant aux réactions de défiance d'une partie du clergé et des directeurs d'œuvres à son endroit. Mgr d'Hulst, vicaire général de Paris, disait ironiquement que l'Œuvre des cercles voulait "s'annexer l'Eglise de France". Le caractère exclusivement laïc et même en grande partie militaire de son comité de fondation inquiétait. Or rien n'était préconçu, et seules les circonstances avaient donné l'apparence d'un parti-pris d'exclusion du clergé".

M. Maignen y donne un bref rapport¹⁸⁴ consacré à l'influence de l'esprit révolutionnaire, justifiant ainsi le soutien à apporter à l'Œuvre des Cercles.

"Ce n'est pas seulement de l'école que la révolution travaille à chasser le Dieu de l'ouvrier: c'est de l'atelier, c'est de l'usine. L'apprenti et l'ouvrier ne pourront plus y gagner leur pain qu'à la condition de l'apostasie. (...)". Mais il constate amèrement que le clergé vit sans se soucier d'une telle emprise sur la jeunesse ouvrière et c'est pour lui l'occasion d'insister à nouveau sur l'une de ses idées-forces développées à Angers en 1858: les œuvres

¹⁸³ "Destiné à établir entre leurs titulaires le lien commun d'une association chrétienne. Tout à la fois titre d'honneur et témoignage, c'est un signe de ralliement, un moyen de voyager, une force morale et un secours matériel".

¹⁸⁴ "Quels sont les moyens les plus efficaces pour préserver les membres de nos associations des progrès des doctrines révolutionnaires et du péril des associations secrètes?", Compte-rendu de la 6^e Assemblée générale des Directeurs d'Œuvres, Congrès de Nantes, (25-29 août 1873), 1874, p.199-208.

de jeunesse et de patronage actuelles ne sont pas de taille à lutter, aujourd'hui, avec la révolution. "La congrégation pieuse, basé uniquement sur le jeu et la prière, pouvait suffire à une époque d'indifférence et de tranquillité.(...) Pour nous, notre tâche, en ce moment, est d'arracher le monde ouvrier à la révolution (...)". Or, regrette-t-il, "l'élément jeune et enfantin qui prédomine dans nos œuvres (...) éloigne de nous l'homme fait". D'où le fait: "il n'y a pas assez d'hommes dans nos réunions, et le peu que nous avons, très uni sans doute comme esprit de famille, possède peu l'esprit de corps (...) pour se soutenir contre la propagande révolutionnaire". Et insistant sur le rôle que le *Moniteur de l'ouvrier* pourrait jouer pour stimuler une solidarité de foi et de combat, il concluait: "Il faut donc aux ouvriers de nos œuvres un esprit chrétien plus militant. Il faut à nos œuvres une organisation plus virile". C'était désigner comme modèles, en termes voilés mais suffisamment clairs, l'esprit militant et l'esprit de piété de l'Œuvre des Cercles. Puis, en organisateur conséquent, il proposait, comme on l'a dit plus haut, de mettre en place plusieurs institutions susceptibles de former et d'unir ces ouvriers chrétiens dans leur résistance à l'esprit révolutionnaire, en particulier le livret-diplôme, une commission de patrons chrétiens pour un meilleur placement, une caisse de secours, etc.

En 1874, le Congrès se tint à Lyon (24-28 août 1874).

Cette année-là vit s'accomplir un événement qui devait avoir sur l'Œuvre des Cercles un profond retentissement: l'entrée dans les cadres de l'Œuvre de Léon Harmel.

De la vertu des pèlerinages pour le Frère Maignen et pour l'Œuvre des Cercles

Qui est ce Léon Harmel. Le patron d'une usine de filature de laine fondée en 1840, au Val des Bois, près de Reims. Comme il y a créé un ensemble florissant d'œuvres pieuses et socio-économiques, il pense que son organisation pourrait apporter un élément de réponse à la question sociale. Ainsi, il participe à plusieurs Congrès de l'Union des associations ouvrières, mais c'est au cours d'un pèlerinage que s'opère un premier rapprochement avec l'Œuvre des Cercles: en 1873, une délégation du Val des Bois participe, musique en tête, au pèlerinage de Notre-Dame de Liesse.

Car les années 1870 sont, en France, des années de "grands" pèlerinages. Depuis toujours expression majeure de la dévotion populaire, le pèlerinage est compris, surtout après la Commune de 1871, comme un sursaut de foi et de patriotisme de tout un peuple: "Le feu sacré, semblable à l'étincelle électrique, soulève les masses et se propage rapidement dans toutes les parties de la France [...] Nos lignes de fer sont sillonnées d'interminables convois qui emportent les pèlerins aux nombreux sanctuaires que comporte notre patrie".¹⁸⁵

L'heure est à La Salette (1846), à Lourdes (1858) à Pontmain (1871). Le culte marial monte à son zénith, et l'intercession du Sacré-Cœur, dont la "capitale" est Paray-le-Monial, en devient de plus en plus indissociable. Le comité de l'œuvre du Vœu national, formé en 1872, obtient dès l'année suivante, le vote favorable de l'Assemblée nationale pour construire la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre (dont MM. de Belcastel, Keller, et d'autres orateurs

¹⁸⁵ Sermon sur les pèlerinages, in *Sermons sur la liturgie*, par l'abbé C.Martin, Paris, 1874, p.315, cité par M. Lagrée, *Histoire des curés*, sous la direction de Nicole Lemaitre, Fayard, 2002, p.310.

catholiques, ardents défenseurs du projet). À La Salette, s'organise le conseil général des pèlerinages...qui prennent la signification "d'une croisade menée contre la société moderne".¹⁸⁶

En cette même année 1873, les Assomptionnistes lancent le *Pèlerin illustré*. Convaincu "qu'il faut toujours travailler pour Rome, quelquefois sans Rome, jamais contre Rome", le père d'Alzon, "commis-voyageur des idées romaines", et propagateur de la piété ultramontaine, donne une grande impulsion aux pèlerinages et fonde le pèlerinage national à Lourdes (dont l'un des cantiques les plus populaires est : "Dieu de clémence, Dieu protecteur, Sauvez Rome et la France au nom du Sacré-Cœur". Des pèlerinages "monstres" sont organisés à Chartres et surtout à Paray-le-Monial, qui drainent des milliers de pèlerins, parmi lesquels de nombreux députés, sous l'égide du Sacré-Cœur, dont la dévotion se répand de plus en plus à la suite de la béatification de Sœur Marguerite-Marie en 1864.

Dans toutes ces manifestations, la France des anticléricaux ne voit que "provocation". Bourgeoisie voltairienne, intellectuels et hommes politiques s'en inquiètent...le duc de Broglie se croyant obligé de parler "de regrettables ostentations" et de "bizzareries cléricales".

Voir dénigrer un tel élan de piété ne pouvait pas laisser le F. Maignen indifférent et, par le truchement de ses modestes publications ouvrières, il donne de la voix contre ses détracteurs. Les numéros de juillet et d'août 1873 du *Moniteur de l'ouvrier* publient une série d'articles sur *les pèlerinages et la libre-pensée*, dénonçant les vexations auxquelles sont soumis les pèlerins catholiques:

"On a constaté sur la ligne de Mâcon à Paray cinq à sept tentatives de déraillement sur les trains de pèlerinages. Des pierres énormes, lancées du haut d'un pont sur un train en marche, ont enfoncé un wagon et blessé grièvement plusieurs pèlerins du Sacré-Cœur. "Un des ouvriers du Cercle Montparnasse a eu le malheur de dire un camarade d'atelier qu'il avait été du nombre des heureux pèlerins de Paray-le-Monial. Aussitôt, la patronne, séance tenante, fait venir le jeune ouvrier à la caisse, et lui a réglé son compte: "Allez, jeune homme, lui dit-elle, vous voilà libre maintenant pour faire vos pèlerinages"! Juste punition d'un clérical provocateur!" (20.08.1873 p.7).

Dans le numéro du 17 août, son article *L'évacuation* répond aux attaques du *National*. Le journal avait proposé une excursion dans les départements évacués par l'ennemi en ces termes: "Que pensez-vous, amis lecteurs, du pèlerinage national que nous avons eu l'idée d'opposer aux pèlerinages de M.de Belcastel, et de tous ceux qui obéissent comme lui aux ordres des jésuites, et ont entrepris de rétablir en France le culte des superstitions et la croyance aux sorciers?" Maignen stigmatise ce patriotisme libre-penseur qui veut "aller à Nancy et à Belfort ripailler derrière le dos des Allemands: nous autres catholiques, nous ne boirons pas un verre de vin de plus, mais nous pensons à la Lorraine et à l'Alsace qui pleurent!"

Pour une œuvre naissante comme l'était l'Œuvre des Cercles, de tels rassemblements ne pouvaient que favoriser son développement. Le Comité de l'Œuvre des Cercles décida que l'Œuvre aurait son pèlerinage spécial. La résidence familiale de La Tour du Pin, dans l'Aisne, se trouvait près du sanctuaire de N.D.de Liesse, fondé au XIII^e siècle, autour d'une statue rapportée de Terre Sainte, il en fit le lieu de son pèlerinage. La date fut fixée au 17 août. Heureuse initiative que cette démarche, à la suite de laquelle, selon Ph. Levillain, "l'Œuvre trouva son souffle unitaire". Maurice Maignen, quant à lui, l'apprécia dans sa dimension de fête religieuse et de rencontre fraternelle, en y voyant aussi comme une anticipation au renouveau espéré et à l'union des classes. A Liesse, dira-t-il, "les Cercles ont présenté à l'autel les prémices de la renaissance des confréries ouvrières".

¹⁸⁶ Boutry et Cinquin, *Deux pèlerinages au XIX^e siècle, Ars et Paray-le-Monial*, 1980.

Le Moniteur de l'ouvrier du 24 août rend compte ainsi du pèlerinage à N.D.de Liesse: "Les ouvriers chrétiens qui se sont ralliés depuis moins de deux ans autour du drapeau de l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers viennent d'accomplir un grand acte. Nous ne craignons pas de le proclamer. C'est une des manifestations du réveil de la foi les plus éclatantes. Au nom de cette solidarité véritable qui s'appelle la communion des saints, tous les ouvriers, membres de nos associations, tressailleront d'un légitime orgueil. Samedi dernier, 16 août à minuit et demi, un train spécial du chemin de fer du Nord emportait sept cent ouvriers des différents Cercles de Paris". Après un voyage de sept heures, ils auront encore à marcher deux bonnes heures, chaque Cercle derrière sa bannière, celle du "vieux Cercle Montparnasse le premier fondé", en tête de colonne. A l'entrée du bourg de Liesse, la procession, à laquelle se sont joints plus de deux mille ouvriers des Cercles du Nord, est accueillie à bras ouverts par le Cercle de la localité...mais il y a quelques réactions hostiles comme cette vieille femme sur le pas de sa porte..incrédule et pâle de colère: "Allez, vous ne nous trompez pas! Vous n'êtes pas des ouvriers. Nous savons bien que vous êtes des marquis et des comtes déguisés!" (sic!).

"On entre, on s'entasse dans l'église de Notre-Dame de Liesse, où, après lecture d'un télégramme de Pie IX bénissant tous les pèlerins, Mgr Langénieux, évêque de Tarbes, célèbre la messe. Puis ce sont les agapes fraternelles dans la cour du séminaire, où trois mille couverts ont été dressés. Repas gigantesque où règnent la joie et la fraternité, dans un ordre parfait. Mais l'ordre l'exclut pas la liberté, pas plus que la prière ne glace la gaieté et l'expansion des âmes. On circule entre les tables et l'on trinque à la vieille mode française...

"Après la bénédiction du Saint-Sacrement, on remonte dans les trains pour, vers minuit, rentrer dans Paris, fatigués de corps, mais l'âme rafraîchie. Les journaux diront qu'on se sentait transporté aux temps de la foi du Moyen-Age. Erreur...car l'ouvrier chrétien, opprimé par l'intolérance des sectaires de la libre-pensée, ne vit pas dans l'atmosphère calme et mystique du siècle de saint Louis, mais bien plutôt dans celle de la Rome impériale persécutant les premiers chrétiens...Hier, c'était le peuple chrétien échappé un moment à ses oppresseurs...hier, les ouvriers catholiques ont dit à la France, à l'Eglise et au monde: "Nous sommes les frères de Jésus ouvrier, nous ne reculerons pas devant les fils de la révolution".

Bien des années plus tard, au cours d'une retraite spirituelle, Maignen reviendra sur ces instants de ferveur collective: "...Dans les pèlerinages des cercles catholiques d'ouvriers à Notre-Dame de Liesse et à N.D.de Lourdes, à Chartres même, en voyant défiler des milliers d'ouvriers chrétiens et des centaines d'hommes du monde dévoués à leur cause, les aspirations de nos commencements les plus hardies semblaient réalisées. A Chartres, dans un rêve, si j'avais aperçu dans l'avenir ces files enthousiastes, surgies de toutes parts sur la terre de France, n'aurais-je pas pleuré de joie de voir ainsi mon sacrifice si largement récompensé?"

¹⁸⁷

Le Frère Maignen aura d'autres occasions de participer à des pèlerinages, seul ou en groupe...Rome bien sûr, mais aussi Saint-Denis. Dans une lettre du 5 septembre 1874, il écrit à Paul Decaux: "Bien cher président, la grande édification que j'ai ressentie l'année dernière au pèlerinage des Conférences à Saint-Denis me fait désirer bien vivement son renouvellement cette année et cette fois dans la grande basilique car nous étions trop à l'étroit à la paroisse. Je voudrais pouvoir y conduire tout notre Cercle d'ouvriers. Je me souviens de l'impression profonde que fit sur notre groupe que je conduisis l'année dernière la communion si nombreuse et si édifiante de nos confrères. Si l'idée du rapprochement des classes dont on parle beaucoup peut être mise en pratique, et porter des fruits réels, c'est bien dans une cérémonie semblable au pied de l'autel dans la sainte communion".

¹⁸⁷ Grande retraite de 1886, notes du 5 septembre, 2^e semaine, AMM.

C'était vrai aussi pour l'Œuvre des Cercles: c'est dans l'affirmation publique d'une foi et d'une *prière unanime, toutes classes confondues*, comme le lui permettait le cadre d'un pèlerinage, que s'expliquent le dynamisme et le rayonnement fulgurant de ses débuts. C'est du maintien de cette tradition, entre autres conditions, que dépendra cette "mise en pratique de l'idée du rapprochement des classes", si ardemment souhaitée par M.Maignen.

1874 : la mort du fondateur, ou la fin d'une amitié privilégiée

Avant d'examiner les conséquences, pour l'Œuvre des Cercles, de la participation de Léon Harmel au pèlerinage de N.D. de Liesse, il nous faut ouvrir une courte parenthèse, car ce fut à cette époque que la vie de l'Institut des Frères fut endeuillée par le décès de son fondateur, Jean-Léon LePrevost.

C'est le vendredi 30 octobre 1874, à l'âge de 71 ans, que le Père LePrevost rendra son âme à Dieu, entouré de sa communauté, et spécialement en présence de ses deux premiers compagnons, Clément Myionnet et Maurice Maignen. Avant de mourir, il avait embrassé le F. Myionnet, en disant: "Venez, mon vieil enfant, que j'ai tant aimé." Et au F. Maignen: "Mon enfant, mon cher ami, adieu, adieu, mon bon enfant...soyez fidèle".

Ainsi s'achevait ici-bas l'amitié de plus de trente ans entre un père et un fils, qui ne fut que piété filiale et reconnaissance.

Dès 1843, la rencontre du jeune Maignen avec M. LePrevost, son aîné de 19 ans, avait créé entre eux comme de nouveaux liens familiaux. D'emblée, ils se sont reconnus et aimés comme père et fils. C'est un échange où leurs qualités personnelles s'enrichissent au contact l'un de l'autre, la délicatesse et l'élévation des sentiments du père stimulées par la générosité et l'élan propre à la jeunesse du fils. Conscient de tout ce qu'il reçoit de son "ami et père", M.Maignen va pratiquer, jusqu'à la fin de sa vie, la vertu de piété filiale, acquise dès l'enfance. Il n'aura de cesse de la faire fructifier, car se sachant héritier, il est dans sa nature de vouloir transmettre à son tour. Par toutes les fibres de son être, il est relié à tout un univers! famille, patrie, maîtres, bienfaiteurs, protecteurs, etc., avec ce sentiment d'avoir reçu toujours plus qu'il ne pourra jamais rendre. Envers Dieu et envers l'Eglise, cette disposition à la reconnaissance et au devoir, sans jamais avoir disparue, avait besoin d'être ranimée, comme un feu sous la cendre. S'il est permis d'assimiler la piété à la pitié,¹⁸⁸ Jean-Léon LePrevost saura lui montrer que c'est par la miséricorde et la douceur que l'on possède le monde.

Comme d'autres Frères de l'Institut, tel le P. Hello,¹⁸⁹ M.Maignen a subi le charme de sa parole, mais surtout de sa personne qui rayonnait, comme tout naturellement, une charité irrésistible. Il lui semblait que Dieu eût prédisposé son cœur à une suprême paternité. Leur amitié était fondée sur la confiance et l'abandon mutuel de deux êtres doués à part égale d'une "prodigieuse puissance d'aimer", à laquelle s'ajoutait une commune sensibilité

¹⁸⁸ "Piété pour Dieu notre Père...pitié pour les hommes, car les deux mots reviennent au même: notre action ne se déroulera pas seulement dans la justice, si souvent trop impitoyable et trop dure; la vraie douceur des forts atténuera notre rigueur". M.Paissac, op. *Attendre Dieu*, 2001, p.185.

¹⁸⁹ "J'aimais trop la chasse...mais après les vacances, je subissais sans m'en douter son influence puissante; en m'attirant à lui, il m'attirait au bon Dieu...dans les hésitations et les combats inséparables d'une vraie vocation, une parole de M.LePrevost m'éclairait bien souvent."

d'artiste. Mais nous avons vu comment ce sentiment avait dû se purifier afin de s'édifier l'un l'autre dans la vie spirituelle.

La rencontre providentielle, où l'on devine l'influence invisible de M. Vincent, fait de M. LePrevost l'instrument choisi pour ramener un fils à Dieu, son père, pour ensuite le confier à l'Eglise, sa mère, en l'éclairant sur l'insondable mystère de l'amour de Dieu.

Vivre les exigences de son baptême, revenir à la pratique sacramentelle, croire à tous les articles du *Credo*, et en particulier à l'Amour Divin, telle fut une première série de dettes, dont M. Maignen se savait redevable. "M. LePrevost m'a décidé de revenir à Dieu par le motif de l'amour divin" (retraite de 1886). Tel Ambroise pour Augustin, M. LePrevost lui fit redécouvrir l'Eglise dans sa réalité spirituelle, mais aussi en tant que corps social au service et pour le bien des hommes. Maurice l'appréhenda surtout avec son cœur et son "organisation d'artiste": il comprit mieux son rôle dans le monde, depuis les commencements. Il comprit qu'elle est une mère pour tous, mais qu'elle protège spécialement le pauvre peuple. Le "voyez comme ils s'aiment" des premiers chrétiens témoignait pour lui de l'union de toutes classes sociales: "J'ai été ramené à Dieu et j'ai toujours aimé l'Eglise, à cause de ses bienfaits dans le monde" (lettre 7.8.1883).

Il lui doit de s'être engagé dans la vie religieuse, après l'avoir fait renoncer au sacerdoce, pour entrer, chose peut-être plus délicate, dans "l'Œuvre des œuvres", une famille religieuse consacrée totalement au service du peuple. Au fil des jours, LePrevost a deviné en lui une âme conquérante et il l'invite un soir à une cérémonie de départ de missionnaires aux Missions Etrangères, où ils sont accueillis par le frère d'un martyr, le P. Borée. Ce faisant, il sème dans son cœur le désir du don total. Quand Jean-Léon LePrevost lui parlera d'une congrégation nouvelle au service des pauvres et des ouvriers, M. Maignen comprend que c'est Dieu qui lui indique ce champ d'apostolat, non pas au bout du monde, mais au cœur des villes industrialisées d'Europe touchées par la désorganisation du travail.

Cependant il ne doit à personne son dévouement auprès du peuple ouvrier. Il est redevable au P. LePrevost, et c'est capital, d'avoir détourné sa vocation des sphères socialistes et de l'avoir introduit dans le monde des institutions catholiques. LePrevost est le "principal instrument de Dieu" dans l'incarnation de sa vocation sociale, dans la forme que prend cette vocation. Ses écrits de jeunesse comme ses ultimes réflexions ne trompent pas: il s'est consacré à Dieu comme religieux, et il s'est consacré au peuple, les deux consécérations sont comme bien distinctes dans son cœur.

Dans le cadre d'une retraite de 30 jours en 1886, il cherche à faire loyalement le bilan de sa vie: "depuis 40 ans devant Dieu comme religieux, devant le pauvre peuple comme voué à son service: 1° Ce que j'ai compris et promis comme religieux. 2° Ce que j'ai compris et promis pour le service du pauvre peuple." Et l'examen de conscience revient comme un refrain... "ai-je été plus fidèle à ma consécration au service du pauvre peuple qu'à ma consécration à Dieu?" Sa vocation au peuple est première. Il ne faut pas l'oublier pour comprendre sa place au sein de sa Congrégation, du vivant de M. LePrevost comme après sa mort.

Quand il revoit le film de sa vie, M. Maignen s'accable davantage qu'il n'est morigéné en fait. Son autocritique, dans ses notes de retraite surtout, retire non pas de la sincérité mais de la crédibilité à ses aveux. "La surcharge et le surmenage, des divergences de vues avec ses collaborateurs religieux et laïcs, lui enlevaient la liberté d'esprit et le silence intérieur si nécessaires à la prière personnelle."¹⁹⁰

¹⁹⁰ Maurice Couture, sv, *L'itinéraire spirituel de Maurice Maignen*, Rsv-information, n°9, 1997, p. 153.

Il a droit à "des circonstances atténuantes. Ses supérieurs n'ont-ils pas eu trop recours à ses capacités quasi-illimitées? M. LePrevost s'en excuse un jour auprès de lui...tout en doublant sa tâche (L354,13.3.1856)...s'il fallait maintenir un chef d'accusation, ce serait celui-ci: placer les autorités devant le fait accompli. Il le faisait par zèle, nullement par insoumission, encore moins par recherche de lui-même...il fuyait les honneurs, cherchait à mettre les autres de l'avant, confiait beaucoup de responsabilités à ses jeunes gens, demandait fidèlement ses permissions. Mais comment contenir cette âme de feu,...il n'était pas facile de retenir les élans d'un homme aussi talentueux, auréolé par surcroît du titre de cofondateur?"¹⁹¹

"M. LePrevost aimait les pauvres à l'ancienne mode et c'est en cela que nous différons", rapporte Maignen dans ses souvenirs.¹⁹² A l'ancienne mode, qu'est-ce à dire? Maignen, qui écrit cela dans les années 1875, ne pense pas qu'on puisse comparer M. LePrevost à un théoricien humanitaire, ni même à un fondateur d'institution sociale de l'époque car, aussitôt, il précise "à la manière des saints. Il agissait, par-dessus tout, par ce sentiment de dévotion à l'égard des pauvres si fréquent chez les saints qui voyaient en eux avant tout la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ souffrant et méprisé". Maignen voit en LePrevost un autre saint Vincent de Paul soulageant les misères de son temps. Misères tant spirituelles que matérielles, nous l'avons vu.

"Pour moi, ajoute M.Maignen, c'était le côté social des Œuvres que j'admirais et c'était ce qui m'attirait vers elles passionnément" (idem, p.54).

Ne nous laissons pas abuser par la dialectique verbale de M. Maignen, qui cherche à se démarquer de celui qui l'a initié aux oeuvres de charité, car quoi qu'il en dise, il se voudra lui aussi "homme d'œuvre de charité" (cf. infra).

En effet, le "côté social" du patronage, sur lequel, on l'a vu, il a publiquement fait porter l'attention au Congrès d'Angers en 1858, "jouer, prier et *patronner*", (ce qui l'amènera logiquement à promouvoir l'association professionnelle, le cercle, l'Œuvre des Cercles, etc.), n'est-ce pas M. LePrevost qui lui en a donné le virus? "Le mal est immense, on pourrait s'en effrayer, écrit LePrevost en 1848, mais nous continuerons à travailler à cette tâche par nos toutes petites œuvres et dans la mesure de nos forces; nous patronnerons nos apprentis, nous moraliserons quelques pauvres ouvriers..." *Nous patronnerons*, n'est-ce pas être déjà conscient du nouveau problème social, et à vouloir commencer à le résoudre par quelque réalisation pratique? Discuter d'un contrat de travail avec un patron, ne peut être assimilé à une œuvre de charité ou de miséricorde: c'est bien faire œuvre sociale.

Aussi bien, ce qui distingue le père et le fils est le niveau où l'on va agir: tandis que M. LePrevost pense davantage action individuelle et privée et s'y cantonne, Maignen envisage lui la réorganisation du métier et du travail à plus large échelle, celle de tout un pays, et nous le verrons s'attaquer aux causes (structurelles) du mal en agissant sur les pouvoirs publics, la législation, etc. Mais le moyen pour y parvenir sera celui que lui a montré le Père LePrevost: une œuvre apostolique vincentienne "à la LePrevost".

Une œuvre vincentienne "à la LePrevost" est une œuvre avant tout pénétrée *d'esprit chrétien*. Quand il fonde une petite œuvre de St-Vincent-de-Paul, LePrevost désire pour elle humilité, discrétion, mais c'est par cela même qu'elle est mieux dans l'esprit chrétien. A Maurice Maignen, qui "rêve de grandes destinées" pour la Sainte-Famille, il oppose son attachement à cette "petite œuvre qu'il aime du fond de ses entrailles, parce qu'elle lui semble bien dans l'esprit chrétien". Ce disant, il pense d'abord en confrère de Saint-Vincent-de-Paul,

¹⁹¹ *Ibid.*, p.154.

¹⁹² *La Vocation du 3^e Frère*. p. 45. AMM. Rome.

pour lequel, plus l'œuvre charitable à laquelle il se dévoue reste cachée aux yeux du monde, plus elle porte du fruit.

Mais, d'autre part, il attend de ses frères et des chrétiens qu'ils ne craignent pas de s'afficher comme tels, par opposition à "l'esprit du siècle qui est si peu ferme en foi, si peu généreux en sacrifice qu'il faut bien s'attendre à marcher lentement dans la voie d'abnégation". (L538.18.6.1858). C'est à ce prix que les Œuvres formeront des cœurs d'élite, "vrais ouvriers dans le champ du Père de famille". En d'autres d'occasions, il emploie l'expression pour encourager un jeune frère qui fait son service militaire à s'y affirmer franchement comme chrétien, ou pour conseiller une dame du monde à concilier les exigences de son rang avec l'esprit chrétien.

Bref, si LePrevost veut des "petites Œuvres qui aillent au fond des choses", "faire bien plutôt que beaucoup", il encouragera aussi ses fils à élargir le cercle de leur action, à former et à sanctifier des hommes d'élite au sein des Œuvres de sa Congrégation. S'il veut ramener le peuple à la foi par la charité, c'est qu'il entend avoir, par ses oeuvres, une action directe sur la société, et spécialement sur cette frange de la population particulièrement sécularisée, déchristianisée, ou en voie de l'être, la famille ouvrière.

Tel sera aussi le but poursuivi par le Frère Maignen, lorsqu'il s'efforcera d'inculquer à ses jeunes du Patronage et du Cercle cet esprit chrétien hérité du P.LePrevost, comme plusieurs pages de son *Manuel* le recommandent explicitement aux Dignitaires. Il croit, on l'a vu, à "la toute-puissance de l'esprit chrétien". Au point que pour lui, des Oeuvres qui travailleraient à refaire le tissu social, en n'y croyant plus, ou en le négligeant, verraient leurs efforts réduits à néant.

Mais l'œuvre vincentienne "à la LePrevost" n'aurait pas pu se développer si le fondateur n'avait pas fait prendre à son Institut deux "virages" significatifs, et ceci dès les commencements, qui ne dénatureront pas la grâce de fondation, mais bénéficieront aux Frères et à leurs Oeuvres. En premier lieu, l'acceptation des ecclésiastiques dans l'Institut, cinq ans après la fondation, avec l'arrivée du Père Planchat en 1850. Et dix ans plus tard, en 1860-64, le double conflit avec la Société de Saint-Vincent-de-Paul sur la propriété des maisons et la direction des Œuvres. Ces deux événements qui allaient permettre à la Communauté de prendre du recul, tant vis-à-vis du clergé paroissial que de la Société, auront aussi leur incidence sur son champ d'apostolat.

Conscient que la Société lui "a appris à aimer et à servir NSJC dans la personne des pauvres", et désireux de continuer à collaborer avec elle, M. LePrevost entendait resté toujours caché, et faire "des petites Œuvres qui aillent au fond des choses". Mais dorénavant, il voit mieux la nécessité, pour la mission de son Institut, de travailler à se faire connaître. Dans une lettre de 1865 à M. Maignen, il pense venu le temps où "la communauté avec ses Œuvres doit prendre sa place dans le monde et chacun semble nous mesurer jalousement nos limites et prendre à tâche que nous soyons aussi petits que possible". Au même, installé à Rome: "l'Œuvre est organisée, il ne faut pas se tenir sournoisement à l'écart; votre isolement paralyse votre action".

Mais viendra un temps où l'on s'interrogera sur la fidélité de M. Maignen aux traditions et à l'héritage transmis par le fondateur. N'aurait-il pas abusé, en toute connaissance de cause ou involontairement, de son "titre" de cofondateur pour créer un type d'œuvre, tel le Cercle Montparnasse, qui n'appartenait pas au "charisme" du fondateur? Type d'œuvre, qu'il aurait imposé comme seul modèle, et dont l'Institut aurait été trop longtemps tributaire...

A l'évidence, il faut répondre non! Le programme missionnaire que LePrevost donne à ses fils est vaste comme la charité qu'il les exhorte à répandre *de toutes les manières*: c'est

pourquoi la vision "intégrale" du problème social de M. Maignen était aussi la sienne. Les horizons que son "fils spirituel" ouvrait, seul ou avec d'autres, pour tenter d'y porter remède, horizons bien plus larges que ceux des petites oeuvres des commencements, eurent toute la faveur de M. LePrevost. Il a soutenu M.Maignen sur cette voie de l'ouverture, de la dimension sociale de l'apostolat en faveur des pauvres et des ouvriers, en l'encourageant à mettre ses talents d'écrivain au service des apprentis et des jeunes ouvriers, se compromettant avec lui, par un même nom de plume, à diffuser la "philosophie de l'ouvrier". Cette compromission, on l'a vu plus haut, va jusqu'à mêler sa Congrégation dans les affaires politiques et sociales de son temps, puisqu'il n'hésite pas à déraciner lui-même son frère Maignen de son Cercle de Paris et à "l'expédier" à Rome fonder un Cercle pour des soldats français enrôlés dans l'armée pontificale! Comment croire qu'il ait pu ensuite, et le Frère Myionnet avec lui, émettre une quelconque objection à l'encontre de ce type d'œuvre, le Cercle, qu'il incite à créer hors de France!... Bien au contraire, il semble qu'à la fin de sa vie, ses dernières lettres et entretiens en témoignent, il fonde de grands espoirs sur l'apostolat social que seule, une œuvre comme le Cercle de jeunes gens, peut entreprendre. "Si vous pouviez grouper autour de vous, lui écrit-il en 1873, quelques hommes capables et pratiques, ne fût-ce que deux ou trois, pour vous assister, vous arriveriez aussi à former un Cercle, une Association d'industriels et commerçants chrétiens qui seraient pour vos jeunes gens d'un grand appui et qui doubleraient *l'importance de votre œuvre*.¹⁹³ Votre isolement, joint à vos charges trop lourdes, *paralyse votre action*".¹⁹⁴ (L1770,15.12.1873).

En outre, il faut se souvenir que le Frère Maignen est un homme d'action et de relation, et qu'il ne quittera jamais le terrain de l'action apostolique, il est et restera, à l'instar de M.LePrevost, "homme d'œuvre de charité". Certes, le Frère Maignen ne manquait pas de protester, -mais il en "rajoutait" un peu, selon son habitude- contre ses Frères qui se désintéressaient de la question sociale, comme il l'écrivait à son neveu: "...*Farfouilloux* les absorbe entièrement...les barres, la gymnastique, et surtout les comédies forment l'unique objet des pensées du jour et de la nuit des Frères laïques; les Frères ecclésiastiques confessent et ne lisent rien..." (lettre du 12.01.1884). Mais c'est qu'il voulait, commente Ch. Maignen, "que l'on fasse au moins une place dans sa vie pour l'étude des questions sociales et ouvrières". Or il est patent qu'il s'est suffisamment élevé, au sein de l'Œuvre des Cercles, contre la "tendance La Tour du Pin" à faire de la formation théorique en désertant le terrain de l'action apostolique, pour qu'on ne puisse lui reprocher cette nécessité de *l'étude* des "problèmes sociaux"...

Bref, ce qui était en germe dans le caractère social du patronage, il le fit fructifier au gré de la Providence, selon sa vocation propre, avec ses dons d'organisateur et de formateur, sans jamais enfermer l'avenir de sa famille religieuse dans un type d'oeuvres, que n'aurait pas agréé le fondateur, un nouveau type d'œuvres sociales, modèle "Cercle Montparnasse" supplantant peu à peu un type d'œuvre caritatives, modèle "Fourneau Economique". Seulement, il arriva que son action fut systématisée et que les fruits de son apostolat furent récoltés dans un climat de "nouvelle guerre de religions" qui éclata, jusqu'à la fin du XIX^e siècle (jusqu'en 1914), entre Eglise, démocratie, république, laïcité, libéralisme, intransigeantisme, modernisme...etc. Or, ce genre de périodes troublées pousse, à tort ou à raison, à des prises de positions radicales, exclusives, simplificatrices, que des esprits partisans revendiquent au nom de tel ou tel prédécesseur...qui n'en peut mais!

30 octobre 1874.

¹⁹³ C'est nous qui soulignons (ndlr).

¹⁹⁴ Idem.

Au lendemain de la mort de M. LePrevost, il est temps pour le fils spirituel de travailler à faire connaître à la postérité et surtout à sa famille religieuse la vie et l'action, l'enseignement et les exemples du fondateur.

Maignen s'était promis, dès le début, d'écrire cette vie: "Aujourd'hui, 19 mai 1845, je prends la résolution d'écrire jour par jour ce que je lui aurai vu faire, ce que je lui aurai entendu dire...si jeune que je suis, puisque je passe pour son fils auprès des pauvres qui nous voient ensemble, il daigne s'ouvrir à moi...je le connais et je l'aime...je vais essayer de raconter cette vie admirable, cette âme parfaite, et ce sera pour moi un vrai bonheur". Mais l'esprit est ardent, et il faudra attendre une génération: 1845-1875, pour, qu'enfin la promesse se réalise.

Quelques jalons témoignent de sa persévérance à vouloir tenir cette promesse:

1875, il se rend à Duclair auprès de la famille du fondateur.

1876, juillet, à Angers pour copier sa correspondance avec Victor Pavie, des lettres qui éclairent la jeunesse du fondateur. "...de 9h du matin à 8h du soir, je n'en bouge pas...des lettres où M. LePrevost revit tout entier. Il semble qu'on cause avec lui" (au P.Hello, le 30.08.).

1879, il commence la biographie qu'il veut la plus complète possible.

1884, "...quatre jours par semaine, [j'écris] mes souvenirs sur les origines de la Congrégation et la vie de M. LePrevost..."(au P.Lantiez, le 15.2.).

1887, il passe cinq mois dans la maison de Chaville."je vais travailler à Vaugirard dans la poussière de nos archives...puis j'irai à Chaville tracer quelques lignes définitives..."(au P.Leclerc, le 25.07).

N'allons pas juger ce travail, qui sera parachevé par son neveu, le P.Maignen, comme une œuvre de stricte justice, le fils de prédilection se rachetant d'avoir été aussi un fils de contradiction! Ce serait manquer de psychologie, faire preuve d'esprit de géométrie dans l'analyse de rapports humains, et surtout mettre de la logique là où il ne peut y en avoir: il ne s'agit pas plus d'une dette ou d'un devoir de mémoire, mais bien du témoignage d'une amitié entre un père et un fils, qui se continue par delà la mort parce qu'elle ne peut pas mourir.

Dans ces années 1875-1876, M.Maignen aura aussi à cœur de rédiger une petite notice nécrologique sur le Frère Jean-Marie Tourniquet.¹⁹⁵ Sa vie édifiante lui rappellera celle du P.LePrevost dont le souvenir est toujours présent.

Le 7 juillet 1871, était mort, à Tournai (Belgique), foudroyé, par une épidémie de variole, Jean-Marie Tourniquet, jeune frère laïc de 38 ans, A l'égal du P.Planchat, il était considéré par M. LePrevost comme un modèle de frère. Affecté au Patronage Saint-Charles, il y exerça une influence considérable, avec ses innombrables visites d'atelier, le soin qu'il met aux placements en apprentissage et les multiples services qu'il rend aux patronnés et à leurs familles.

M. Maignen estime la vie de ce Frère, exemplaire à plusieurs titres. Ancien ouvrier typographe, il avait d'abord subi les épreuves de la vie d'atelier et en avait triomphé grâce au Patronage. Ensuite, il entra chez les Frères de Saint-Vincent-de-Paul convaincu de sa mission providentielle pour la classe ouvrière: "Sa vie, écrit Maignen, a son secret dans ce triple amour: Dieu, les ouvriers, les Œuvres. Ces trois passions sont également essentielles à un vrai frère de saint Vincent-de-Paul. Elles furent la vie de notre fondateur et l'origine de notre Institut. Elles seront toujours chez nous le cachet des vraies et solides vocations. Les sujets qui n'auraient pas dans l'âme avec l'amour de Dieu celui des pauvres ou des ouvriers et celui des Œuvres spéciales à l'Institut et qui sont sa raison d'être ne pourront guère nous rester fidèles.

¹⁹⁵ *Mes souvenirs de Monsieur Jean-Marie*, M.Maignen, Rome, ASV. Baumert, A 13, p.600-620.

Nous ne sommes point des hommes de contemplation ni de pénitence, des hommes de science ni d'éloquence. Nous sommes des hommes d'œuvres de Charité".

Poursuivant le portrait-type du frère, à partir de l'exemple de J.M. Tourniquet, il ajoute: "Il aimait passionnément ses enfants et son œuvre; mais parce qu'il aimait beaucoup le Bon Dieu. Le travail apostolique soutenait sa ferveur, et sa ferveur activait son travail. Plus il travaillait, plus il se sanctifiait, et plus il se sanctifiait, plus son travail augmentait. Il réalisait véritablement la leçon d'amour de Dieu que donnait saint Vincent de Paul à ses missionnaires: "Aimons Dieu, mes frères, à la sueur de nos fronts, à la fatigue de nos bras".

"L'un des signes principaux du vrai religieux c'est l'amour de sa Congrégation. C'est le caractère qu'imprima surtout à notre Institut notre fondateur. Il s'attacha à lui donner l'esprit de famille et il voulut être pour nous moins un supérieur qu'un père. A cet amour passionné des œuvres et des ouvriers, M. Jean-Marie, pour compléter le vrai frère de St-Vincent-de-Paul, joignit à un égal degré l'amour de ses frères et de son Institut. Sa Congrégation, c'était sa mère. Il l'aimait comme un enfant. M. Jean-Marie conserva toujours cet esprit d'enfance, que chérissait M. LePrevost".

Puis, se réjouissant de voir que "l'amour de l'enfant pauvre et du triste ouvrier comme l'a fait la Révolution débordait du cœur" de M.Tourniquet, spécialement dans les situations difficiles quand il fallait intervenir auprès des patrons, M.Maignen reprend l'expression des premières Constitutions de l'Institut, qui demandaient au frère laïc d'être le serviteur et "le défenseur des pauvres".

M.Maignen insiste enfin sur un dernier trait, "qu'il ne faut pas oublier pour compléter cette aimable et douce figure". Cette qualité, qu'affectionnait particulièrement le directeur du Cercle était la largeur d'esprit, cette ouverture à la dimension missionnaire de l'Eglise qui, à ses yeux, était indispensable aux "hommes d'œuvres de Charité". "La direction zélée d'une œuvre, disait-il, inspire parfois une sorte d'exclusion pour toutes les autres. C'est une misère bien triste chez le chrétien et honteuse chez le religieux. Il arrive aussi que les soins donnés aux détails des œuvres d'enfants rétrécissent quelque peu les vues et les aspirations et bornent à ce petit monde, très attrayant sans doute, tout l'horizon. Cet humble ouvrier ne connut pas ce travers. Il voyait haut et de loin. Il menait de front les soins de sa petite œuvre et la propagande des bonnes doctrines. Il répandait le plus qu'il pouvait dans ses démarches et ses visites les opuscules de polémique catholique. On sait qu'il ramena à Dieu un certain nombre de ses patrons devenus ses dévoués coopérateurs. Cette âme douce et bonne, simple et dévouée à ses humbles travaux, était vraiment grande et élevée".

Le débat Harmel-Maignen

En 1873, le pèlerinage de Notre-Dame-de-Liesse avait donc permis à Léon Harmel de se faire connaître de l'Œuvre des Cercles. L'industriel continue, néanmoins, à participer aux divers Congrès de l'Union des Œuvres, et il est présent, l'année suivante, en 1874, à celui de Lyon. Il y obtient plus qu'un succès d'estime, un quasi-triomphe: d'une part, sa description de l'usine chrétienne du Val des Bois et d'autre part, sa proposition d'appliquer aux usines ce qu'il avait réalisé en milieu rural, suscitèrent l'enthousiasme de l'auditoire. Son intervention à ce

Congrès marque le début d'un long et profond débat au sein de l'Œuvre des Cercles, dont le Frère Maignen sera, bien malgré lui, l'un des principaux protagonistes.

Le "système Harmel" consistait en une "association du capital et du travail, où le capital finançait l'institution d'œuvres ouvrières -économiques, récréatives et pieuses-, rendant possible l'intégration sociale de l'ouvrier. Ces œuvres allaient des écoles à la boulangerie en passant par les caisses d'épargne, de retraite, de secours mutuels...institutions gérées par les ouvriers eux-mêmes. ("le bien de l'ouvrier par l'ouvrier et avec lui, jamais sans lui", était une formule chère au "bon père" Harmel). Un aumônier desservait la chapelle de l'usine, catéchisait enfants et adultes, présidait les associations pieuses...: au Val des Bois, selon Ph. Levillain, le statut de patron était transformé en celui de directeur chrétien, et l'usine en patronage.

Conquis, René de La Tour du Pin crut voir dans les œuvres de L.Harmel le moyen d'atteindre les patrons, les usines et une masse d'ouvriers différents de ceux que l'Œuvre recrutait alors. Mais ayant deviné que l'étoile montante de l'Œuvre pourrait aussi pâlir de l'influence du Val des Bois, véritable révélation pour l'ensemble des congressistes, il déclara, en fin stratège, que, dans l'exposé d'Harmel, l'Œuvre reconnaît bien son esprit et ses principes. Comme tous ces hommes d'œuvres voulaient découvrir *de visu* l'usine modèle, ils choisirent la Champagne pour leur prochain Congrès, (Reims, août 1875). La Tour du Pin y présenta un rapport démontrant que les institutions de la corporation chrétienne du Val des Bois peuvent s'adapter à l'organisation de l'Œuvre des Cercles.

Quant à Maignen, comment n'aurait-il pas admiré l'œuvre d'Harmel? S'il l'avait connu plus tôt, il ne se serait "peut-être pas fait religieux, mais usinier", va-t-il jusqu'à confier à La Tour du Pin. Mais s'il applaudit l'organisateur, il ne se range pas à toute sa démonstration théorique.

Il émet principalement deux réserves:

-d'abord, il ne croit pas l'expérience d'une usine située en campagne, fonctionnant en circuit fermé, applicable aux ouvriers des grandes villes. "Les merveilles opérées sur la population de l'usine peuvent-être obtenues par la population de nos Cercles? ...[non] les populations de nos cercles de grandes villes sont indépendantes, nomades, disséminés, désagrégées, tandis que la population de l'usine Harmel est fixe, dépendante, agrégée par le travail de toute la famille et asservie". Car, faisait-il remarquer avec perspicacité, "c'est Monsieur Harmel qui a hérité des droits féodaux du marquis de Mun, seigneur sans droits féodaux, c'est lui le marquis du XIX^e siècle; il tient la population dans sa main, corvéable à merci".

-ensuite; il refuse de voir supplanter le terme générique de corporation par celui de corporation chrétienne, que tentait d'imposer Harmel, au lieu de celui, plus exact, d'usine chrétienne. "L'usine du Val des Bois est une merveille...mais ce n'est pas une corporation. Tant que les mots de la langue française auront un sens, corporation voudra dire: union entre *les* patrons et *les* ouvriers, et non pas entre *un* patron et *ses* ouvriers". Car, on l'a vu plus haut, la corporation Maignen se voulait corporation *professionnelle*, hiérarchique, propriétaire, investie de droits civils et politiques, bref une institution publique et légale, rapprochant patrons et ouvriers par l'exercice du même métier, plutôt qu'au sein de la même usine ou de la même entreprise.

Certes, la réforme de l'usine était une chose capitale, mais M.Maignen n'entendait pas remettre la corporation aux mains *d'un* patron! Pour Maignen, les intérêts d'une profession ne peuvent dépendre d'un seul. Il a trop *l'esprit de corps* pour ne pas flairer, dans la conception de L. Harmel, une forme de paternalisme chrétien. La restauration des associations professionnelles, à laquelle il travaillait par l'établissement des Cercles, ne se confondait pas avec la création par les patrons d'un ensemble d'institutions dénommé corporation, mais bien plutôt

par le rapprochement des ouvriers, des patrons et des élites du pays, reconnaissant et défendant *ensemble* les intérêts de la profession. Son œuvre de rénovation sociale se voulait donc plus ambitieuse et plus profonde: à long terme, la restauration des métiers et des professions, sous la forme de corps intermédiaires entre les individus et l'Etat.

Maignen n'excluait pas a priori la grande industrie.¹⁹⁶ Il faisait siennes les remarques de son ami Louis Milcent, membre du Comité de l'œuvre des Cercles et collaborateur de La Tour du Pin, qui demandait qu'on tienne compte de l'évolution de l'économie. Celle-ci, de plus en plus capitaliste, du fait des énormes investissements financiers exigés par le progrès technique, entendait n'avoir pour règle que la liberté du travail, qu'on n'imaginait pas de remettre en cause, surtout dans la grande industrie. Maignen ne contestait ni la place ni le rôle nécessairement croissant de l'argent, comme de l'esprit d'entreprise, ces deux moteurs essentiels de l'industrie moderne. Il craignait cependant de les voir se développer pour forger un monde du travail sans foi ni loi, c'est-à-dire sans morale professionnelle ni respect pour la personne de l'ouvrier. La liberté d'initiative et la gestion intelligente seraient vite englouties entre les mains d'un capitalisme froid et anonyme, ayant vocation au monopole et à la concentration. Milcent et Maignen préconisaient, au contraire, l'émergence de nouveaux cadres socio-professionnels, à échelle humaine: la nécessité du groupement par industrie et l'introduction, dans l'usine, d'une hiérarchie basée sur le mérite et sur la qualification.

Si l'usine chrétienne de L. Harmel "fonctionnait" à merveille, les corps de métiers que voulait reconstituer Maignen n'existaient plus. Il y avait bien çà et là quelques vestiges d'organisation et l'on trouvait toujours, parmi les ouvriers et les entrepreneurs du monde des arts et métiers, une sensibilité commune à l'esprit corporatif. "L'idée corporative est celle qui va le plus au cœur des ouvriers parisiens" écrivait en 1863 l'ouvrier Corbon, ancien rédacteur de l'*Atelier*, dans son ouvrage *Le Secret du peuple de Paris*. Et en 1880, ils seront encore nombreux ceux qui raisonnent en termes de métier et non d'industrie.

Mais tout était à reconstruire. Surtout, il fallait lutter, dans les milieux catholiques, contre l'a priori négatif qu'engendrait l'idée même de corporation. Si l'on se déclarait prêt à "favoriser, dans les milieux industriels, cette union organique d'associations, dans la famille ouvrière et dans la classe élevée, qui constitue la corporation..." (Déclaration des comités catholiques, Congrès de Lille, 1875), quand il s'agissait de passer du vœu à la réalité, les volontés se dérobaient. Deux ans après cette belle affirmation, Maignen voit sa proposition en faveur du rétablissement des corporations rejetée par ce même Congrès!

En 1875, lorsque l'Assemblée Nationale rejette un possible retour à l'ancienne organisation du travail, au nom des principes de 1789, Maignen estime qu'il ne faut plus perdre de temps, c'est-à-dire passer aux actes, de la théorie à la pratique, incarner les idées dans les faits. Il faut se dresser contre le despotisme révolutionnaire de 1791, et donner le signal du combat pour la liberté de la corporation.

"Sortir de l'humble limite de l'œuvre ouvrière, écrira-t-il à A. de Mun, réclamer la liberté de la corporation professionnelle effraie d'abord la prudence libérale des catholiques du monde charitable. Le *Syllabus* oblige à croire que l'Eglise ne peut être bannie de l'ordre public. Les bons catholiques ne peuvent cependant se faire à l'idée que les temps actuels exigent que les œuvres de foi et de charité se transforment et prennent les armes".

C'est pourquoi, deux années durant, il va réunir les patrons chrétiens du Cercle Montparnasse et, du fruit de leurs réflexions communes, va sortir la *Déclaration des patrons chré-*

¹⁹⁶ Jean-Marc Miele, sv, *Maurice Maignen, pionnier de la corporation*. Mémoire de maîtrise, Paris-Sorbonne, 1995, p.110.

tiens, relative au rétablissement des corporations, qu'ils lancent, du Cercle Montparnasse, le 2 décembre 1877. Rappelant le mal fait aux ouvriers par les lois révolutionnaires, elle proclamait que le rétablissement des corporations professionnelles était l'unique moyen de réparer les préjudices causés par la révolution aux vrais intérêts des travailleurs. Elle comprenait en outre "un projet de décret pour le rétablissement du droit corporatif" composé de 16 articles, déterminant la nature et le rôle de la corporation. 30 patrons et 500 ouvriers du Cercle la signèrent. Les patrons signataires décidaient de fonder des associations professionnelles, à l'instar de celle déjà mise sur pied par Claudius Lavergne¹⁹⁷ pour les peintres-verriers.

Regroupant ouvriers et patrons des arts et métiers, ces associations avaient comme première exigence la capacité professionnelle. Maignen posait comme pierre de fondation de ces associations les arts et métiers. Pour éviter de se méprendre sur son action en lui adressant des reproches injustifiés, et de tomber dans l'erreur historique, il convient de rappeler ici que M. Maignen évolue dans une organisation urbaine du travail en petits ateliers, parce que le modèle dominant est alors en France, et de loin, l'ouvrier des "arts et métiers", et non l'ouvrier-prolétaire de la grande industrie. Les ouvriers de ce type restent minoritaires jusqu'à la fin du XIX^e siècle.¹⁹⁸ Maignen lui-même recommandait à Léon Harmel: "Consultez les statistiques, ces ouvriers sont encore plus de la moitié de la population en France, ils ne sont pas prêts à disparaître". En conséquence, on ne s'étonnera pas du fait que ces ouvriers aient pu constituer, à ses yeux, une élite ouvrière, ouverte à l'idée de corporation et susceptible de donner l'impulsion et l'élan nécessaires, comme ils l'avaient prouvé *a contrario*! "Ce sont eux, écrivait-il à Albert de Mun, qui sont à la tête de l'Internationale Socialiste, et qui dirigent, de ce fait, les "troupeaux manufacturiers". Pourquoi ces ouvriers ne seraient-ils pas aussi une "avant-garde" pour la vraie cause ouvrière?

Les opposants ne manquaient pas, et il fallait leur répondre, à un Charles Périn, par exemple, brillant professeur d'économie politique à Louvain, qui s'insurgeait devant cette volonté de "rétablir les corps de métiers aujourd'hui qu'il n'y a plus de métiers, et que la grande industrie envahit de plus en plus le domaine du travail". Maignen ne pouvait supporter des affirmations définitives comme: "Il n'y a plus de métiers". Toujours sa hantise de l'ouvrier et de son métier! Car Maignen n'entendait pas, on l'a déjà souligné, limiter la corporation à une simple association, mais en faire le "lieu de revalorisation du travail professionnel".

Sa déclaration péremptoire, C. Périn l'avait faite au Congrès de l'Union des Œuvres, le 9 septembre 1878 à Chartres. La veille, au cours d'un pèlerinage de l'Œuvre des Cercles, Albert de Mun avait, quant à lui, prononcé son fameux discours, sans doute le plus brillant de sa carrière d'orateur, resté comme emblématique dans les annales du catholicisme social intégral, le *Discours de Chartres*. Sa position au Parlement -le 5 mars 1876, il avait été élu député de Pontivy, dans le Morbihan; invalidé, sans raison vraiment valable, il avait regagné son siège sans difficulté-, pouvait, et l'on s'en avisa peu après sa réélection, faire de lui "le député du travail chrétien". On lui trouverait de plus en plus de "tribunes". C'est ainsi que quelques mois après le brûlot de la *Déclaration des patrons chrétiens*, son discours fut reçu comme un second brûlot, plus incendiaire encore. Car il y dénonçait vigoureusement le libéralisme économique, "la liberté absolue du travail, [étant] dans l'ordre économique la formule de la Révolu-

¹⁹⁷ Georges C.Lavergne, *Claudius Lavergne, peintre d'histoire et peintre verrier*, 1910, p.143. Claudius Lavergne fut l'un des premiers membres de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Il était présent, en 1835, avec LePrevost, à la séance de "dispersion" de la Conférence, qui permit à la Société d'essaimer en France et dans le monde. Sa femme Julia, née Ozaneaux, était écrivain et se fit un nom dans le monde des lettres. Ironie du destin: en 1924, leur petit-fils Victor épousera Hélène, petite-nièce de Maurice Maignen!

¹⁹⁸ Cf. Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale, chronique du salariat*, 1985, p.225. Gérard Noiriel, *Les ouvriers dans la société française, XIX^e-XX^e siècles*, 1986, Le Seuil, p.23., etc.

tion", avec son corollaire que les tenants de ce libéralisme aggravait le désordre créé par les revendications socialistes, héritières de la Révolution, puisqu'elles affirmaient l'indépendance absolue de l'homme. "Le socialisme, c'est la révolution logique, et nous sommes la contre-révolution irréconciliable. Il n'y a rien de commun entre nous; mais entre ces deux termes, il n'y a plus de place pour le libéralisme." ... "laissez-faire, laissez-passer? Il n'y a plus de loi morale qui oblige l'homme envers son semblable... régime du libéralisme économique ? l'ardeur des spéculations envahit tout... la lutte sans merci a pris la place de l'émulation féconde... la petite industrie est écrasée... le travail professionnel tombe en décadence.." Et il indiquait le seul moyen pour lutter contre ce libéralisme: l'association professionnelle "qui n'est ni un syndicat, ni un tribunal d'arbitrage, mais un foyer d'activité chrétienne, où l'intérêt professionnel est au-dessus de l'intérêt particulier, où les droits du maître et ceux de l'ouvrier trouvent dans l'accomplissement des devoirs réciproques leur légitime satisfaction".

Ce réquisitoire "contre-révolutionnaire", mais aussi ce plaidoyer en faveur de l'association professionnelle, résumait bien toute la pensée de M. Maignen puisqu'une nouvelle fois, de Mun l'avait sollicité pour lui fournir de la nourriture substantielle, des "munitions": "Je vous remercie de m'aider, lui écrivait-il le 3 août, ou plutôt de le faire pour moi... mâchez-moi donc la besogne et montrez-moi la route. Au milieu du choc des opinions diverses, il est absolument nécessaire que l'Œuvre ne reste pas flottante; c'est à ce prix seulement qu'elle poursuivra sa mission".

Le discours d' A. de Mun fit des vagues dans l'Œuvre, et au-dehors. Des proches comme Emile Keller rappelèrent que la vraie devise était *ni ancien régime, ni révolution mais la société chrétienne*, démontrant la part de responsabilité de l'Ancien régime dans la Révolution. D'autres, comme le comte de Falloux, critiquèrent la terminologie malheureuse et dangereuse, qui allait se retourner contre son auteur. L'ensemble des critiques stigmatisait surtout la réglementation professionnelle, irréalisable car pouvant faire obstacle à l'action de la charité dans le domaine économique. C'était là l'objection majeure de C. Périn, lequel militait pour une "reconstitution sociale" qui s'appuyait non sur des formes dépassées, selon lui, d'organisation du travail, mais sur l'influence de la charité chrétienne. Pour l'économiste belge, la solution de la question sociale se trouvait du côté de L. Harmel et non chez M. Maignen.

On en revenait au même débat, qu' A. de Mun avait tranché par son refus de laisser l'Œuvre se transformer en un ensemble d'associations débouchant sur "l'usine chrétienne" du Val des Bois:

- ou la "corporation Maignen", telle que définie dans la *Déclaration des patrons*, organisme public et légal sur un territoire étendu, avec de vastes pouvoirs et au caractère religieux peu accusé, - ou la "corporation" (=usine chrétienne) Harmel", d'ordre privé, géographiquement restreinte, et essentiellement catholique. Pour ce dernier, le combat anti-révolutionnaire ne devait rassembler que les croyants pour une politique sociale plus exemplaire qu'offensive. En revanche, estime P. Levillain, A. de Mun et M. Maignen, s'interrogeaient en ces termes: "Ne fallait-il [pas] lier étroitement l'affirmation chrétienne à un combat contre-révolutionnaire, c'est-à-dire une dénonciation des principes de la Révolution, qui *convertirait* les esprits déçus par le libéralisme et les déshérités du système qu'il avait engendré?" Eux, ils avaient opté pour l'offensive religieuse et sociale.

Le Frère Maignen ne pouvait que souffrir d'entendre des voix profondément chrétiennes récuser, au nom même de la religion et de la charité, les moyens qu'il estimait les plus propres à réorganiser le monde du travail. Mais, comme par ailleurs, il ne recherchait que l'union de toutes les bonnes volontés, il s'attacha à rester en bons termes avec tous, malgré les divergences. Sa correspondance avec Harmel est ainsi toute empreinte de ce désir d'union si nécessai-

re, avec tous ceux qui partageaient avec lui "l'amour de Notre-Seigneur et de son cher peuple ouvrier".

1878-1890 : au lendemain du discours de Chartres, le travail sur le terrain

M.Maignen maintiendra si fermement ses convictions, que, désormais, au sein de l'Œuvre, il employera la majeure partie de son temps, outre ses fonctions habituelles, à fonder et à organiser ces associations professionnelles. Jour et nuit, il travaillera sur la question sociale, et spécialement sur le régime corporatif, mais ces études ne seront pas faites par un spéculatif ou un doctrinaire. Maignen est un homme de terrain se faisant, par nécessité, historien du travail. Etudes qui viseront surtout à "l'unité d'action", par souci de coordonner les efforts et d'établir des ponts entre les différentes oeuvres. Enfin, il restera toujours le conseiller et le guide de La Tour du Pin et de Mun. Malgré les divergences qui vont s'accroissant entre le premier qui transformera peu à peu l'Œuvre en école d'économie politique, et le second, absorbé par la vie parlementaire, leur "vieux et cher maître" cherchera à les ramener sans cesse sur le terrain de l'unité d'action, l'action pratique et apostolique.

Comparées à 1878, dont le premier semestre avait été quasiment entièrement consacré à diffuser la *Déclaration des patrons chrétiens* et le second occupé par le discours de Chartres et ses retombées, 1879 et 1880 seront des années de fondations, car elles verront naître plusieurs associations professionnelles. Le 2 mars 1879, était créée l'Association professionnelle des imprimeurs-libraires, relieurs-brocheurs, de Paris qui tint sa première assemblée au Cercle Montparnasse. Maignen y tenait le rôle modeste mais central, de secrétaire-archiviste. Un atelier chrétien, l'imprimerie Saint-Générosus, fondée en 1876, en avait fourni les premiers éléments. Sa structure, tripartite, était composée des patrons, des ouvriers et d'une instance chère à M. Maignen le comité d'honneur qui se rattachait dans sa conception à l'œuvre des Cercles. Instrument-clé du dévouement des classes dirigeantes auprès de la classe ouvrière, gage de sa fidélité, ses membres, choisis en-dehors du métier, (anciens officiers, magistrats, professeurs, etc.) exercent une fonction arbitrale essentielle à l'association. D'après les statuts, c'est le *lien* qui unit patrons et ouvriers, c'est lui qui *protège* le travail chrétien en en faisant la promotion auprès de la clientèle, il *surveille* les institutions professionnelles et de prévoyance, bref, il doit veiller aux intérêts généraux de l'association. "Le conseil syndical des imprimeurs, fait remarquer Henri Rollet, semble s'être mis très sérieusement au travail, ce qui n'a rien de surprenant avec un secrétaire comme Maignen. Il tenait ses séances tous les quinze jours, pour étudier les questions professionnelles, la création d'institutions en faveur de ses membres et préparer une exposition des travaux de patrons et d'ouvriers.¹⁹⁹ D'autres associations suivront: celle des orfèvres, joailliers, auxquelles s'ajouteront bientôt celles des cordonniers, horticulteurs-jardiniers, ébénistes, tapissiers.

¹⁹⁹ Henri Rollet, *Action sociale des catholiques en France, 1871-1901*, 1947, p. 87.

"Ces petits chefs-d'œuvre des arts et métiers", comme les appelait Maignen éveillèrent d'abord de réels espoirs, mais stagnèrent et disparurent, en grande partie par manque de participation active de la classe dirigeante. Cette langueur était due, entre autres causes, aux circonstances politiques, défavorables aux œuvres catholiques, qui voyaient monter un flot radical et antireligieux. Après l'échec d'une restauration monarchique en 1875, était parvenu au pouvoir, quatre années plus tard, en 1879, un gouvernement républicain, qui, tout en gardant encore les formes, marchait bon train vers l'anticléricalisme -les Jésuites sont expulsés dès 1880- et le laïcisme militant et déchristianisateur. L'Œuvre des Cercles vivait sous la menace d'une dissolution; les officiers et les fonctionnaires, -l'essentiel du vivier où se recrutaient les cadres de l'Œuvre-, ne pouvaient plus donner pleinement leur concours, sous peine de voir leur carrière compromise; enfin, les hautes classes de la société ne fournissaient plus de recrues, ni aux Comités des cercles, encore moins aux Comités d'honneur.

Sans se décourager, -on a vu que, dès le commencement, il ne s'était jamais illusionné sur les difficultés de la tâche-, car il est habité par l'espérance de semer pour l'avenir, Maignen se plonge dans ses travaux historiques. Il en fait bénéficier ensuite ses nombreux auditeurs, car c'est un rassembleur, cherchant à unir ce qui doit l'être, prêchant la bonne parole de la régénération sociale par la liberté du travail et l'association professionnelle.

Dans une causerie de 1881, il appelle directeurs et supérieurs à se mobiliser pour établir un accord entre les Œuvres ouvrières, (cercles, patronages, associations professionnelles catholiques d'arts et métiers), pour qu'elles "continuent leur rôle de *volontaires de la charité*, en attendant que les troupes régulières de la société chrétienne aient reformé leurs rangs". C'est lui qui souligne l'expression, car, chez lui, nous l'avons vu, si par la corporation, justice est faite aux intérêts de l'ouvrier, la charité reste toujours au cœur des relations patrons-ouvriers, tant que premiers, du fait des désordres engendrés depuis la Révolution, n'auront pas retrouvé le sens de leurs responsabilités morales, et même spirituelles, envers les seconds.

Il aborde aussi des sujets plus techniques. En 1883, il présente, au Conseil des Etudes de l'Œuvre des Cercles, un travail sur *la propriété professionnelle*. Sans elle, dit-il, sans *ce droit au métier par celui qui le sait*, la classe ouvrière ne peut pas vivre, car cette propriété est son patrimoine le plus précieux. Tous les ouvriers pouvaient hier y accéder, et ils devront, encore demain, jouir de ce droit. Usant du jargon économique convenu, M. Maignen, précisant que la corporation ne pouvait être ni obligatoire, ni fermée, la comparait à une académie ou à une université, où l'ouvrier pouvait ainsi acquérir cette science professionnelle. Nul n'est incité à entrer, mais l'on est admis et reçu selon les examens prévus par les règlements.

A ce propos, le fils de Claudius Lavergne rapporte, dans la biographie de son père, un incident révélateur de l'autorité qu'exerçait M.Maignen sur son entourage: "Mon père était ami de Maurice Maignen. Il eût été un de ses auxiliaires les plus dévoués si sa vie n'avait été complètement absorbée par les devoirs de son état. De temps en temps, M.Maignen venait à l'atelier présenter un jeune homme chez lequel il avait découvert une vocation d'artiste. Il s'asseyait près de mon père et ils échangeaient quelques mots. J'ai rarement vu deux hommes se comprendre à ce point et se donner mutuellement, avec si peu de paroles, un si puissant réconfort.[...] Rien n'était amusant comme d'entendre ces deux amis plaisanter les idées stupides que l'on formule journallement dans le monde comme des sentences et qui ne reposent sur rien: "Etes-vous pour les corporations fermées, vous? Moi, je suis pour les corporations ouvertes." On fait des discours et même des livres sur cet intéressant chapitre. M.Maignen riait de tout son cœur et mon père lui parlait de la porte de son atelier qui n'était jamais fermée, ni le jour, ni la nuit..." "Des réunions intimes du Cercle Montparnasse aux assemblées solennelles de l'Œuvre des cercles, il n'y avait qu'un pas. M. Maignen se chargea de nous le

faire franchir, et nous arrivâmes, avec notre bagage archéologique, jusqu'à siéger à côté de théoriciens pleins de zèle, [...] L'accueil fut plutôt froid. Je me rendais un jour à la tribune pour essayer de dire que les corporations anciennes avaient bien leurs petits avantages, lorsqu'un monsieur, qui s'effaçait contre le mur pour me laisser passer, dit tout haut: "Voilà la corporation Maignen qui s'avance!" puis, me retenant par le bras, il me dit à l'oreille: "Croyez-moi, ne vous emballez pas." "De modeste qu'il était, mon thème devint fort audacieux et j'eus l'aplomb de soutenir que la vraie, la seule corporation, c'était "la corporation Maignen, c'est-à-dire la corporation d'autrefois avec ses exigences, son laborieux apprentissage, ses chefs-d'œuvre, ses visites de syndics, et tout ce que les économistes modernes considèrent comme une pâture excellente pour les araignées de nos bibliothèques. Fort heureusement, il y avait dans les assemblées de l'Œuvre, un très grand nombre de gens de métier, capables de très bien comprendre ces vieilles doctrines, et M.Maurice Maignen ne se fit pas prier pour en venir exposer tous les charmes. Il y traita particulièrement la question de la propriété professionnelle".²⁰⁰

1883 est l'époque où commencèrent en France, les débats parlementaires sur les syndicats, débats qui aboutirent à la loi du 21 mars 1884. Pendant cette période, le député Albert de Mun fut souvent sur la brèche, et il sollicitera fréquemment l'aide du Frère Maignen pour qu'il le "nourrisse" en documents et en arguments. La discussion portait, on le sait, sur les trois conceptions du syndicalisme français qui s'affrontaient alors: la conception libérale, qui reconnaissait l'existence légale à tous les syndicats patronaux et ouvriers, sans prééminence de l'un des éléments sur l'autre; la conception socialiste, qui tendait à privilégier les syndicats ouvriers sur ceux des patrons, et voulait contraindre les ouvriers à s'affilier; enfin, la conception corporative, dont A.de Mun se fit le défenseur, qui visait à des syndicats mixtes, ou corporations chrétiennes libres.

Maignen participe aux réunions où se retrouvent députés et industriels convoqués par Albert de Mun et n'hésite pas à faire plusieurs propositions. Il demande, par exemple, qu'on retire l'adverbe *exclusivement* d'un amendement à l'article 2 du projet de loi, qui stipule que "les syndicats professionnels ont exclusivement pour objet l'étude et la défense des intérêts économiques, industriels et commerciaux". D'accord avec Harmel, il estime que le terme est dangereux car on pourrait en user contre les associations professionnelles chrétiennes. Le Sénat repoussera l'amendement, ainsi que deux autres, où l'on retrouvait toute la pensée maignenne, le premier faisant rajouter l'adjectif *mixte* à l'article 6: "Les syndicats *mixtes* réunissant les patrons et les ouvriers d'un même métier, etc...", le second demandant l'admission de membres honoraires au même titre que les sociétés de secours mutuels.

Suivant de près la réflexion de Maignen, de Mun critiquera la loi du 21 mars 1884, car elle se décidera finalement pour des syndicats séparés: "La grande nécessité sociale de notre temps est ce qu'il y avait au fond des vieilles institutions corporatives: le rapprochement des personnes, la conciliation des intérêts, qui ne peuvent se rencontrer que dans la reconstitution de la famille professionnelle. Ce qu'il y a dans les syndicats séparés, ce que je vois, ce sera l'organisation définitive de la guerre, les uns contre les autres".²⁰¹

Certes, la loi de 1884 redonnait ses lettres de noblesse aux groupements professionnels et protégeait désormais l'ouvrier contre les abus et les lacunes de la législation révolutionnaire. Cependant, les syndicats se cantonneront dans une tâche que, plus tard, n'importe quelle association assurera, à savoir la défense d'intérêts économiques ou industriels. Ils n'auront pas

²⁰⁰ G.C.Lavergne, *op.cit.* p.158.

²⁰¹ Procès-verbal de la séance du 14.02.1883, Cf. *L'œuvre législative d'A. de Mun en matière sociale*, Jean-Pierre Audoyer, mémoire de maîtrise, Paris,1976.

la capacité de diriger la profession et de réglementer la production, ce que souhaitait Maignen, car c'est bien cela qui légitimait l'existence des groupements professionnels d'avant la Révolution Française. Faute d'un tel pouvoir, qui les auraient constitués réellement *corps intermédiaires*, faute de moyens pour résoudre les problèmes liés à la formation professionnelle, de chômage ou de salaire, ces futurs syndicats ont leur avenir "programmé". Pour les catholiques sociaux comme de Mun et Maignen, ils sont condamnés à n'être que des témoins impuissants de la réalité économique et sociale n'ayant pour seules armes que la lutte, la grève et la revendication, au lieu d'en être des acteurs responsables, capables de l'organiser dans le respect de la personne humaine, c'est-à-dire "en évitant le double écueil de l'individualisme absolu et du collectivisme forcé".

Jusque dans son ultime vieillesse, le Frère Maignen ne lâchera pas les rênes...

Tant qu'il aura des forces, il les mettra au service de ses ouvriers et on le trouvera sur la brèche pour aider à résoudre, mesure après mesure, loi après loi, la question sociale. En août 1890, il a 68 ans, il est souffrant (il s'éteindra bientôt en décembre), et douze ans après le *discours de Chartres* d'A.de Mun qu'il a en partie inspiré, et qui portait sur la liberté du travail²⁰², l'actualité le ramène sur ce terrain de l'intervention ou de la non-intervention de l'Etat en la matière de réglementation du travail. Plusieurs drames mortels dans les Mines de Saint-Etienne, où les mineurs travaillaient dans les pires conditions, viennent de défrayer la chronique. Maignen en est resté bouleversé.

Or, sur ce point, la controverse était vive entre catholiques. Mgr Freppel, évêque d'Angers, et de nombreux juristes catholiques avec lui, avaient pris nettement position contre les doctrines soutenues par l'Œuvre des Cercles. Ils estimaient que les questions visant à délimiter l'étendue de l'intervention de l'Etat, (ainsi que la notion de juste salaire et la liberté du travail), ou les rapports des patrons et des ouvriers ne relèveraient que de la justice commutative. L'Œuvre était accusée de socialisme parce qu'elle prétendait nécessaire une législation visant à réprimer les abus de la concurrence et du travail libre.

"Il faudrait donc, écrivait M. Maignen à l'historien Hippolyte Blanc, à qui il a demandé une étude sur le sujet, placer en tête des "socialistes d'Etat", notre grand saint Louis, qui, le premier, a voulu donner à la réglementation ouvrière la sanction du pouvoir royal!"

C'est pourquoi, dans le même sens, il presse son neveu, le jeune père Ch. Maignen, de préparer les grandes lignes d'une conférence à donner au Cercle Montparnasse pour la Saint-Louis.

"Je te demande, lui écrit-il, le 21 août, une réponse à l'accusation faite aux catholiques qui osent entreprendre de réprimer les abus du travail libre. Les conservateurs et même certains catholiques, les accusent de "socialisme d'Etat". *L'Univers*, le moins hostile des journaux catholiques, s'abstient et ne se prononce pas ; *le Monde* accuse hautement et *la Croix* fait des réserves sur un ton pincé et protecteur qui est bien drôle, en raison de sa parfaite ignorance de la question. Je te propose un magnifique sujet: "Saint Louis *était-il socialiste d'Etat?* Les catholiques qui répugnent à la réglementation du travail, sous prétexte de socialisme, ne savent pas, ou ne veulent pas savoir que ceux qui réclament une législation du travail suivent tout simplement les traditions de la grande France Chrétienne".

Maignen était d'autant plus *remonté* qu'il venait de prendre connaissance des "formidables discussions" du Congrès catholique qui s'était tenu à Liège, quelque temps auparavant, et où l'on avait traité de la réglementation du travail par les pouvoirs publics. Il avait fallu, ap-

²⁰² Lui-même, en 1878, publie, dans la revue *l'Association Catholique*, une conférence sur le sujet: "*Du vrai principe de la corporation professionnelle et de la liberté du travail.*".

prenait Maignen à H.Blanc,"que l'évêque de Liège intervienne et y coupe court, en raison des encycliques du Pape qui a positivement reconnu le devoir de l'Etat, pour le bien moral et matériel du peuple opprimé". Cette dernière expression, *le peuple opprimé*, ne relevait pas, sous la plume de Maignen d'une terminologie révolutionnaire ou subversive! Mais, si celui qui réclamait l'intervention de l'Etat dans l'organisation et la législation protectrice du travail était qualifié de socialiste, alors Maignen voulait bien être appelé socialiste, caché à l'ombre du grand Saint Louis! Il ne s'agissait pas, cela allait de soi, de défendre la conception d'un système étatique totalitaire, monstre impersonnel et sans âme, aux pouvoirs bureaucratiques et policiers sans limite, contenant en germes toutes les formes de tyrannies, que l'histoire, depuis plus d'un siècle, n'a que trop illustrées! Son cri d'alarme s'inscrivait simplement dans la ligne de son combat pour la famille ouvrière, principale victime des excès d'une industrialisation effrénée.

La liste est longue des catholiques sociaux, qui, en cette fin de siècle, se feront les promoteurs de la législation sociale française: Lecour-Grandmaison, Gaillard-Bancel, Lerolle, Ramel, l'abbé Lemire, etc. Mais leur chef de file incontestable à la Chambre des députés, entre 1883 et 1915, fut bien Albert de Mun, un "disciple" que Maurice Maignen aura inspiré et guidé fidèlement jusqu'à la fin.

1871-1891 : de l'Œuvre des Cercles à l'Encyclique *Rerum Novarum*

Le rôle du Frère Maignen au sein de l'Œuvre des Cercles fut défini en quelques mots, empreints de reconnaissance et de gratitude, que prononça A de Mun à ses funérailles, en 1890:

"..Modèle vivant et agissant, n'ayant quelles que fussent les difficultés et les épreuves ni une parole de découragement, ni une heure de faiblesse; conseiller toujours fidèle et toujours prêt, n'imposant jamais ses avis, mais ne les refusant jamais. Constamment occupé de s'effacer et de disparaître, et pourtant quand il le fallait, dans nos réunions intimes ou dans nos grandes assemblées, quand les esprits semblaient ébranlés, quand il croyait qu'on pouvait un moment douter des ressources de l'âme populaire, de la fécondité du dévouement chrétien, [...] alors, se levant avec l'impétuosité d'un jeune homme, laissant la passion qui le remplissait emporter sa parole, il jetait à ses auditeurs un de ces appels ardents qui les subjuguait au premier mot. N'acceptant dans nos rangs, lui qui les avait formés, que la dernière place, lorsqu'enfin il consentit à recevoir un titre d'honneur, il n'en voulut pas d'autre que cette garde de notre bannière, qui exprimait si bien son rôle et sa mission parmi nous, à lui qui fut, en effet, le gardien vigilant de nos traditions, des promesses de notre origine et de l'idée fondamentale de notre œuvre, que la croix et sa devise triomphante montrent écrite sur notre drapeau".

Comme l'a montré P. Levillain, l'Œuvre des Cercles "avait rapidement supplanté toutes les autres institutions (patros, cercles, unions, associations) par la mise au point d'une organisation contre-révolutionnaire qui entendait christianiser la France, par une étroite collaboration entre les classes possédantes et les classes laborieuses, et par une prise en charge de l'ouvrier de l'apprentissage jusqu'à l'installation comme patron." Le temps arriva où "les

fondations faites, la popularité acquise, de Mun fut plus préoccupé d'organiser l'Œuvre pour la lutte que de la réalité des succès obtenus. Comme La Tour du Pin, de son côté, versa dans l'obsession de faire élaborer par l'Œuvre les bases d'un ordre social chrétien, l'institution finit par tomber en quenouille.[...] L'esprit de l'Œuvre, qui devait tout à Maurice Maignen et à son Cercle Montparnasse, à sa longue et à sa spécifique expérience du monde ouvrier, et qui était, à l'origine, un esprit de dévouement des classes supérieures à la classe ouvrière, gouverné par le sens de la prière, la référence permanente au sacré dans le comportement, se pervertit en un esprit offensif de style militaire".

On a relevé plus haut l'insistance avec laquelle M.Maignen rappelait aux deux principaux dirigeants de l'Œuvre, de ne pas perdre de vue sa finalité première, regrettant qu'elle devienne toujours plus une Ecole et non plus une œuvre d'apostolat ouvrier. Mais il ne put rien faire contre son déclin, dont les causes sont multiples, à la fois internes à l'Œuvre, et imputables au contexte politico-social de cette fin de siècle 1890-1900. Centralisme excessif, divergences des dirigeants, impuissance à s'entendre sur les mots qui ne recouvrent pas les mêmes réalités,²⁰³ insuffisance de nombreux directeurs, sécheresse spirituelle, nous pourrions multiplier les causes d'ordre interne. Signalons plus particulièrement le fait que les associations professionnelles laissaient peu de place aux ouvriers eux-mêmes et dans les Comités d'honneur, l'on trouvait trop de gens qui, n'étant pas de la profession, ignoraient leurs intérêts et leurs besoins. Certes, Maurice Maignen organise l'Association de ses jeunes ouvriers sur la base d'une administration par les ouvriers eux-mêmes, mais il restera fermement attaché au principe du patronage de la classe supérieure sur leurs activités. Le Comité de l'Œuvre des Cercles sera, par exemple, exclusivement composé de nobles et de bourgeois, les responsabilités ouvrières n'existant qu'aux échelons inférieurs.

Mais il faut s'arrêter davantage aux causes d'ordre externe, qui auront nécessairement des incidences sur le fonctionnement de l'Œuvre.

Le statut du catholicisme social intégral que représente alors l'Œuvre des Cercles est paradoxal: il est *en pointe* dans le combat pour la justice sociale et l'amélioration de la condition de l'ouvrier et, en même temps, ce combat est vu comme une entreprise de *réaction politique*.

Les Cercles avaient pris naissance à une époque de réaction patriotique et religieuse, où, sous le coup de terribles leçons, fermentait, partout en France, l'impérieux instinct d'une rénovation sociale. D'où leur succès des premières années. Mais bientôt, à l'heure même de ces premiers résultats riches de promesses, le flot radical et antireligieux des années 1880, commença à déferler sur le pays et, maître du pouvoir, il en fit une arme contre le catholicisme et l'Eglise. Que pouvaient, contre ce flot montant, des institutions catholiques, qui n'ayant plus les faveurs ni de l'opinion publique, ni celles des autorités gouvernementales, se voyaient même considérées comme les ennemis du nouveau régime?

Ce renversement de tendance ne manquera pas d'accentuer chez les patrons et les ouvriers, que l'Œuvre visait à réconcilier dans le cadre des associations professionnelles, l'esprit libéral issu de 1789 dont ils étaient imprégnés, peu ou prou, à l'instar de toute la société.

Car, pour les ouvriers, comme pour les élites, l'Œuvre supposait en fait une classe ouvrière chrétienne et des classes dirigeantes hostiles à la grande Révolution alors que toute l'époque s'en inspirait.

Cela n'avait pas échappé à François Guillorier, le président-ouvrier du Cercle qui, en s'adressant à M.Maignen comme au *champion chrétien de la France ouvrière*, n'en gardait pas moins son franc-parler. Bien d'accord avec lui, "qu'il est du devoir de tout homme chrétien et

²⁰³ La "question corporative", par exemple, n'a jamais fait l'unanimité chez les catholiques sociaux. Un Le Play, qui aura tant influé sur la doctrine de l'Œuvre, se défiait de l'association professionnelle.

français de tendre la main à ceux qui vont périr si misérablement", il ne craint pas de voir la classe dirigeante douter de son influence pour assurer la liberté au bien et de provoquer la répression du mal. Mais le plus grand obstacle, ce sera l'ouvrier lui-même: "L'ouvrier de la Révolution, l'ouvrier sans croyances, l'ouvrier répudiant toutes les lois protectrices et conservatrices de ses intérêts les plus chers et les plus sacrés, les répudiant non pour ce qu'elles sont, ni pour ce qu'elles valent, mais poussé par un aveuglement et un fanatisme infernal, les répudiant parce qu'elles émaneront d'une source qu'on lui a appris à maudire, contre laquelle il est prévenu..."²⁰⁴ Nous avons vu que ces objections n'arrêtèrent pas M. Maignen parce que ce dernier travaillait non pour le présent mais pour les générations à venir. Aussi bien, le réflexe anticlérical et le détachement religieux des ouvriers ne furent pas les facteurs les plus importants qui ruinèrent les efforts, mais bien le manque de soutien qu'auraient dû apporter aux patrons et aux ouvriers chrétiens les classes élevées. L'apathie, l'égoïsme et les divisions d'une partie des classes élevées, la méfiance d'une bonne fraction du clergé, dirigeantes, l'hostilité des catholiques libéraux, très influents dans la haute société, l'incompréhension et l'indifférence que rencontraient au Parlement les initiatives d'Albert de Mun en matière de législation sociale,²⁰⁵ tout cela conjugué, contribua au déclin de l'Œuvre.

Pour Maignen, bien plus que par l'autorité, c'est par le dévouement, le sacrifice, le désintéressement que les classes sociales divisées arriveront à se réconcilier.

Il raisonnait toujours à partir d'une société hiérarchisée, reposant sur des inégalités naturelles, -l'intelligence, la naissance-, mais surtout il croyait à la communauté de destin qui fait que les chefs sont au peuple ce que la tête est au corps: distincts de lui, mais liés à lui, les deux membres vivant, souffrant, mourant ensemble. Ce n'est pas le paternalisme qu'il prône, mais la paternité sociale: une entreprise est une communauté naturelle où il est normal qu'existent entre dirigeants et subordonnés des liens de sympathies et de confiance qui vont bien au-delà de la collaboration professionnelle.

Mais les temps avaient changé, et les relations sociales deviendront des rapports de force, abandonnant les solutions à ces nouvelles forces anonymes, que seront le marché, la concurrence, la rentabilité, etc..puisque la nouvelle hiérarchie sociale s'établit sur d'autres bases. Le nouveau pouvoir, c'est l'argent, facteur, sinon d'égoïsme, du moins d'individualisme, et n'engendrant aucun devoir, ni aucune conscience de classe. Comment ces nouvelles élites entendraient-elles un appel à la générosité et au dévouement? Les classes "dirigeantes" ne sont plus menées que par ce pouvoir-là. La bourgeoisie industrielle qui est aux commandes est celle de l'argent. Il aurait fallu donc transformer la constitution même de la société issue de l'esprit de 1789.

L'Œuvre des Cercles, qui avait pour but le dévouement de la classe dirigeante à la classe ouvrière, s'appuyait sur un *dévouement* librement offert et accepté, avec l'espoir d'une réconciliation et d'une restauration sociale. Or si les industriels et les patrons sincèrement chrétiens étaient souvent plus conscients de leurs devoirs sociaux que les industriels et les patrons indifférents, ils restaient dans leur immense majorité, Léon Harmel est une exception, imbus de leurs droits absolus dans l'entreprise.

Les résultats d'une enquête, menée en 1883, par la commission industrielle, illustrent ce libéralisme économique des patrons. Le questionnaire portait sur la condition locale du prolé-

²⁰⁴ Lettre du 20 novembre 1877. AMM.

²⁰⁵ "A.de Mun fait de grands efforts pour obtenir la loi sur les accidents du travail, mais il est mal secondé par la masse des catholiques qui ne comprennent pas la question." Jean Coulazou, *La Croix méridionale*, 11 décembre 1892. A l'inverse, en cette même année, l'hommage, en pleine Chambre des Députés, par Paul Lafargue, gendre de K.Marx: "Les seules lois ouvrières qui aient été jusqu'ici proposées au Parlement ont été l'œuvre de Monsieur de Mun."

tariat et sur l'établissement du régime corporatif dans la grande industrie. Or, comme le signale H. Rollet, ces résultats laissent apparaître des "patrons divisés entre eux, concurrents impitoyables, indifférents à des réformes de structure, parfois léthargiques et presque toujours sans compréhension devant le projet qu'on leur soumet".²⁰⁶

Peut-être M.Maignen avait-il aussi "projeté" indûment, naïvement, sur les membres des classes aisées, sa propre rencontre au Louvre avec Albert de Mun? Tous deux s'étaient donnés corps et âme à la cause de l'ouvrier. Certes, ils avaient compté sur le même engagement de la part des gens de l'ancienne noblesse, mais combien parmi eux étaient vraiment sensibilisés à la question sociale?

Certes, les fondateurs espéraient davantage de leur Œuvre. Mais son bilan est à juger à la mesure de leur foi pour Dieu, de leur charité pour leur prochain, de leur piété pour leur patrie. Son influence a été déterminante pour le catholicisme social, au moment où s'instauraient de nouvelles relations, il faudrait même écrire confrontations, entre l'Eglise et le monde. En France, elle fut l'avant-garde du mouvement social catholique, son instrument de conquête apostolique, en suscitant parmi l'élite chrétienne des classes dirigeantes l'intérêt pour les questions sociales et ouvrières. Pour d'innombrables jeunes gens, elle a offert un terrain d'action où ils ont pu connaître les ouvriers et prendre la mesure de leurs problèmes. Dans cette même ligne, comme nous le verrons, elle donnera naissance à l'Association Catholique de la Jeunesse Française, pionnière de la future Action Catholique. Elle a contribué à l'amélioration de la condition ouvrière par d'innombrables réalisations sociales, par la pertinence de sa réflexion, notamment à travers l'action parlementaire d'Albert de Mun.

Ainsi, les Albert de Mun, La Tour du Pin, M.Maignen, ont-ils donné ses lettres de noblesse à l'engagement du laïc chrétien dans la société. Ils furent les précurseurs de ce laïcat moderne, auquel incombe une responsabilité propre: l'imprégnation chrétienne de l'ordre temporel. En cela, l'action sociale de l'Œuvre des Cercles constitue vraiment "une charnière dans la prise de conscience progressive par l'Eglise des problèmes sociaux".

Enfin, elle a apporté avec d'autres mouvements en Europe, sa pierre à l'édifice de l'enseignement social de l'Eglise exposé par le Pape Léon XIII, en 1891, dans *Rerum Novarum*. Ce monument de pacification sociale, en indiquant les moyens propres à ramener la concorde dans le monde du travail, viendra confirmer l'essentiel de la pensée et de l'activité sociales de Maurice Maignen, véhiculées par l'Œuvre des Cercles.

Dans toute l'Europe des années 1880, c'est un foisonnement d'initiatives, où l'influence des laïcs est déterminante, à propos de la Question sociale: des Cercles d'études sociales à Rome, œuvre des congrès en Italie, chrétiens sociaux d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie, l'Union de Fribourg, fondée en octobre 1884 autour de Mgr Mermillod, et dont La Tour du Pin est la cheville ouvrière, le Conseil des études de l'Œuvre des Cercles Catholiques, etc. De Rome, le Pape Léon XIII prodiguait ses encouragements et tous ces mouvements ne manquaient pas de lui présenter ou de lui faire parvenir leurs réflexions sous forme de mémoires, notes, études, et publications qui vont servir à élaborer la "réponse" de l'Eglise à la question sociale. Celle-ci interviendra, on le sait, le 15 mai 1891.

L'idée si ardemment défendue par Maurice Maignen se retrouve dans l'encyclique. Le point central du texte pontifical, dans la solution proposée par l'Eglise à la Question sociale,

²⁰⁶ H. Rollet, *op.cit.* p.83. Cf. p.78, le sévère réquisitoire contre les patrons du docteur Petit, ardent apôtre de l'Œuvre en Bretagne: "Nous ne pouvons pas réveiller les patrons: vainement avons-nous pénétré avec armes et bagages dans un cercle catholique composé de plus de cent patrons à Rennes, nous n'avons pu obtenir que le mot "impossible" pour toute réponse".

est bien la reconnaissance, du rôle des "corps intermédiaires" autrement dit dans la rencontre du capital et du travail, dans le "rapprochement "entre les deux classes à l'intérieur des corporations". Parmi ces corps intermédiaires, il y a bien place pour la corporation. Rappelant "la bienfaisante influence" des corporations détruites "sans rien leur substituer", Léon XIII revenait sur la nécessité de les réactiver et de les "adapter aux conditions nouvelles", se réjouissant de voir" se former partout des sociétés de ce genre, soit composée des seuls ouvriers, soit mixtes, réunissant à la fois des ouvriers et des patrons. Séparées ou mixtes, le Pape encourageait les deux formes, mais l'important à ses yeux était que ces corporations, à l'instar de la famille dont elles étaient la réplique dans le domaine du travail, relevaient du droit naturel pré-étatique".²⁰⁷

"Aucun texte n'est uniquement fondateur. Certes le catholicisme social reconnaît ce statut à *Rerum Novarum*: mais en 1891, quand paraît cette encyclique, si sans doute, elle a un avenir, à coup sûr elle a déjà un passé. Elle s'enracine dans une histoire intellectuelle dont il est légitime de vouloir rendre compte et qui ne peut être que celle du catholicisme intransigeant, c'est-à-dire dans ce courant d'opinion qui dans l'Eglise, tout au long du XIX^e siècle, a refusé, avec l'appui constant de la papauté, de s'accomoder de la laïcisation de la société provoquée par la Révolution française et par la philosophie des Lumières qui l'avait précédée".²⁰⁸

Pour l'avenir, l'encyclique n'incitait pas seulement à travailler à améliorer la condition des ouvriers, mais exhortait aussi à ramener à Dieu les classes sociales déchristianisées, qui pouvait permettre d'espérer "une rectification de l'ordre politique laïcisé".²⁰⁹: "Que chacun, écrivait Léon XIII, se mette sans délai à la part qui lui incombe...que les gouvernants utilisent l'autorité protectrice des lois et des institutions; que les riches et les patrons se rappellent leurs devoirs; que les ouvriers dont le sort est en jeu poursuivent leur intérêt par des voies légitimes...que tous les catholiques s'emploient à mener à bien la première condition de cette régénération sociale, à savoir la restauration des moeurs chrétiennes".

C'était confirmer solennellement la pensée de Maurice Maïgnen: "Je crois dans la vertu de cette série: comité, cercle, corporation, qui doit nous ramener successivement les moeurs, les coutumes, les institutions chrétiennes".

Les derniers feux d'une vie rayonnante de charité

Amplifié par la voix d'Albert de Mun, l'écho de la parole de Maïgnen atteignait bien des coeurs. C'est ainsi qu'elle éveilla de nombreuses "vocations sociales".

Après une conférence d'A. de Mun, un jeune saint-cyrien lui écrit, le 9 mars 1874: "En nous parlant de la France, de son avenir et de celui du peuple, vous avez trouvé dans nos âmes un écho qui n'a pas cessé d'y retentir. Vous nous avez donné à tous l'ambition de servir le pays par la parole et par l'épée...notre plus ardent désir est de pouvoir bientôt consacrer à votre oeuvre l'activité de nos vingt ans...de vous voir un jour à notre tête sur le champ de bataille".

²⁰⁷ Philippe Levillain, *Rerum Novarum, Ecriture, contenu et réception d'une encyclique*, Actes du colloque international, Rome, 1991, p.130.

²⁰⁸ Fabrice Bouthillon, *Rerum Novarum*, .op.cit. p.51.

²⁰⁹ Bernard Dumont, *Revue Catholica*, 2001, n° 1, p. 84.

le, comme vous y serez sans doute dans les luttes pacifiques de la régénération sociale." La lettre était signée Hubert Lyautey, le futur maréchal de France.

Lyautey était entré en contact avec lui, grâce au Père Stanislas du Lac, de la Compagnie de Jésus, directeur spirituel d'A.de Mun. Ce dernier, se sachant peu armé pour la tâche qu'il s'appropriait à accomplir avec La Tour du Pin, en 1871, s'était, avec modestie, remis aux études. Sans doute des études d'histoire, et aussi d'économie politique et sociale. A l'école de la rue des Postes, où les Jésuites préparaient aux concours des grandes écoles, et dont il est alors le directeur, le Père du Lac lui avait réservé un petit bureau, où il pouvait s'enfermer des heures durant, au calme, pour acquiescer cette seconde formation. Lyautey s'étant inscrit à cette école préparatoire, c'est là, rue des Postes, qu'il avait entendu parler d'A.de Mun pour la première fois. Lyautey se rendra au Cercle Montparnasse et lorsqu'il entrera à l'École de l'Etat-Major à Paris, Albert de Mun lui confiera le Cercle ouvrier de Montmartre. En garnison à Epinal, il s'échappera régulièrement vers Paris, "où il aimait à venir le mercredi soir se joindre à Albert de Mun et La Tour du Pin au dîner hebdomadaire de l'Œuvre qui suivait la séance du comité. Les préoccupations sociales gardent ainsi leur place dans sa pensée".²¹⁰

Et c'est par le truchement du P. du Lac qu'Albert de Mun va être amené à créer, sous la tutelle de l'Œuvre des Cercles, l'Association catholique de la jeunesse française. En 1885, au congrès eucharistique de Fribourg, il avait été impressionné par le dynamisme de la Jeunesse catholique suisse. Même si le Pape l'a dissuadé de fonder un parti catholique en France, le bouillant secrétaire général de l'Œuvre estime qu'il faut regrouper les forces catholiques. A Cantorbéry, où ses enfants étudient et dont le recteur du "collège de l'exil" est le P. du Lac, de Mun fait connaissance de R. de Roquefeuil, qui, le 16 février 1886, à l'assemblée générale de l'Œuvre des cercles, déclare que "l'heure est venue de regrouper les conférences de jeunes gens" pour multiplier leurs forces. Le 29 mars, après une messe célébrée par le P. Charles Maignen, aumônier du Cercle, six jeunes gens gagnent le bureau central de l'Œuvre, boulevard Saint-Germain.²¹¹ L'ACJF était née. Sa devise "piété, étude, action" devait stimuler les forces de la jeunesse catholique à "coopérer au rétablissement de l'ordre social chrétien", selon les statuts de 1886. Le P. Maignen en sera le premier aumônier, remplacé par un Père jésuite à la fin de 1887.

L'œuvre rassemblera en 1891 70 groupes et 5000 membres. A la veille de la première guerre mondiale, elle comptera 140000 membres répartis en 3000 groupes. On sait qu'en 1926, sortira de son sein la JOC, la Jeunesse ouvrière Chrétienne.

En mars 1890, le P. Stanislas du Lac, de retour en France, était nommé aumônier du Comité de l'Œuvre des Cercles. Voulant appliquer le vieil adage *In dubiis libertas, in necessariis unitas, in omnibus caritas*, pour pacifier les esprits et surmonter les divisions qui se manifestaient au sein de l'Œuvre, et persuadé que les points de désaccords ne sont jamais très importants, "du moment qu'on reste dans la doctrine catholique", il n'en demanda pas moins conseil à M. Maignen, dès avant sa prise de fonction. "Aidez-moi, je vous en prie, cher Monsieur, je vous le rendrai dans la mesure de ma faiblesse" (1^{er} octobre). M. Maignen lui répondit qu'il effleurait la grosse difficulté présente: la lutte des idées. Il fallait en rester, selon lui, à la question corporative ouvrière, et l'on aurait gagné la paix entre les membres de l'œuvre et le monde religieux. Mais il ne pouvait que regretter que le dévouement à la classe ouvrière

²¹⁰ H. Rollet, *op.cit.* p.324. En 1891, dans La Revue des Deux-Mondes, Lyautey écrira "Du rôle social de l'officier dans le service militaire universel", étude dans laquelle il faisait connaître sa conception humaniste de l'armée, notamment son désir de rapprocher le soldat du civil, qui eut un grand retentissement et influença toute une génération d'officiers. Il développa ces thèmes dans son livre *Le rôle social de l'armée* (1900).

²¹¹ Cf. G. Cholvy, *Histoire des organisations et mouvements chrétiens de jeunesse en France, (XIX^e-XX^e s.)*, Cerf, 1999, p.113.

par l'institution des Cercles, n'avait pas semblé un terrain suffisant. Il en tirait la conséquence que, de fait, l'apostolat ouvrier était délaissé. Maignen continuait lui à y croire à l'esprit des commencements, y voyant la force et la vraie mission de l'œuvre, celle, en tout état de cause, qui avait reçu la bénédiction du Saint-Père. "Du jour où le mouvement de l'Œuvre se reportera vers ses origines (l'apostolat ouvrier), la guerre des doctrines s'apaisera et les cœurs de nos braves amis se réchaufferont dans la piété au Sacré-Cœur. *In hoc signo vinces!* la croix et le Sacré-Cœur! voilà notre science sociale: connaître Jésus et Jésus crucifié". (6 octobre).

Jusqu'à son dernier souffle, le Frère Maignen se consacra tout entier à l'apostolat ouvrier. Il sera porté jusqu'au bout par l'affection qu'il avait pour ses jeunes ouvriers de Montparnasse. Il faut oser dire que ce fut l'amour d'un père tombant dans le cœur des fils qui engendra l'esprit chrétien, fraternel, "filial" du Cercle Montparnasse. Tous ses ouvriers auraient trouvé incongru de ne pas l'appeler du nom de père, et lui-même ne s'en offusquait pas, bien au contraire, et il avait même coutume de signer: *votre bien affectionné ami et père M.M.*

En octobre 1922, lors des festivités soulignant le centenaire de sa naissance, tous ceux qui l'avaient connu, et ils étaient encore nombreux, ne manquèrent pas d'évoquer leurs souvenirs personnels. L'un de ces jeunes anciens, Paul Esclangeon, avait dû, bien malgré lui, faire court: "Je me suis imposé la tâche de ne voir notre père Maurice Maignen que sous l'aspect du Directeur du Cercle Montparnasse. Il a tenu d'autres rôles: précurseur d'Albert de Mun, il a été avec lui l'instigateur des Cercles (...), mais par-dessus tout, il a été pour nous, le directeur du Cercle, l'homme qui dirige, non seulement les événements, mais les hommes; l'homme qui agit, qui scrute les consciences, les détourne du mal, leur fait aimer le bien, et par quels moyens! par la douceur, par la persuasion, par la noblesse de caractère, par ce regard pénétrant auquel vous ne pouviez rien céder. "Alors! Quoi! Il y a quelque chose qui ne va pas!" Vous vous sentiez saisir par le bras, ...et l'on vidait son cœur, on l'allégeait...le baume qu'il avait étalé sur la plaie, il l'avait extrait de son cœur. M. Maignen était excessivement gai, et comme il avait la gaieté communicative, au Cercle, nous avons élevé le rire à la hauteur d'une institution. (...) dans le genre des boutades malicieuses, Aubrun excellait et c'était un plaisir de voir M.Maignen dans le coin de son canapé, les oreilles tendues, les yeux grands ouverts, les mains ramenées au bord du menton, se laissant aller à la joie la plus hilare. (...)"

Un autre, Félix Laschett, au tempérament tendre et joyeux, fête chez M. Maignen la tendresse et la gaieté et, comme la mémoire lui fait un peu défaut: "Que ne vous adressez-vous aux habitués des causeries de chaque soir autour du canapé favori?" Un troisième, Mersch, rappelle son arrivée à Paris en 1868, l'accueil chaleureux que lui fit M. Maignen, il se souvient du dortoir installé dans la salle des fêtes, il a été frappé du dévouement que M.Maignen apportait aux jeunes gens, de sa simplicité dans tous ses rapports, il occupait un petit lit comme le leur et le moment qui précédait le coucher était très gai". (*Souvenirs de Montparnasse*).

Plusieurs anciens, comme François Comet, aspirent de nouveau à se retrouver en sa présence, dont le rayonnement aimable et chaleureux l'a marqué, et de revivre quelques heures l'ambiance fraternelle du Cercle. Dans une lettre du 15 juin 1889, expédiée de Perpignan où il travaille comme patron imprimeur, il lui annonce son désir de venir à Paris à l'occasion de l'Exposition, mais il a aussi un motif "bien sérieux, c'est le besoin réel que j'ai de rapprocher mon âme du feu de votre charité ardente pour ceux qui ont été durant quelques jours au nombre de vos enfants. Et quoique j'en dise, je me sens comme en 1878, membre de votre nombreuse famille d'ouvriers. J'ai le même amour pour l'œuvre, la même affection filiale pour vous, et je serai bien puni si vous ne vouliez pas me permettre de vivre pendant huit jours de votre vie, c'est-à-dire de retrouver au Cercle ma place d'autrefois. Je serai si heureux de partager les fraternelles agapes de ces déjeuners et dîners du dimanche, la prière dans cette petite

chapelle que je n'ai point oubliée. (...) Ces huit jours me serviraient de retraite. Tout au moins que je puisse, bien cher père, vous y trouvez riant et doux et que je puisse pleurer dans vos bras de la joie de vous revoir".

A l'occasion de la Saint-Maurice 1890, ce "cher père", que les plus jeunes appellent grand-père, reçût de la part des membres de son Cercle un témoignage d'affection et reconnaissance comme jamais il n'en avait eu. Les sociétaires, anciens et nouveaux, envahissent la maison, "l'armée innombrable des anciens!" racontera M. Maignen à l'un de ses correspondants de Bretagne qui n'a pu venir. "Que vous dirais-je encore?...le banquet, si nombreux que M. Garault a dû ouvrir ses souterrains mystérieux pour y établir des tables. – partout des lustres, des candélabres, et des bouquets. Vous parlerai-je de la représentation, de l'immense affluence où plusieurs personnes ont été presque étouffées? et tous ces cris, vive la Saint-Maurice! tellement bruyants que vous avez dû en entendre à Brest les échos! [...]"²¹² Devant une si belle assistance, un journal de la presse amie, *La Corporation*, en profite, quant à lui, pour répondre aux ennemis de l'Œuvre et défendre ce que le fondateur s'était efforcé de bâtir depuis près d'un demi-siècle. "Ceux qui prennent nos Cercles Catholiques pour des refuges ouverts aux ouvriers malhabiles et aux traînardes de l'industrie, auraient pu reconnaître dans l'assemblée groupée autour de M.Maignen, plusieurs des principaux entrepreneurs de Paris venus au Cercle il y a quelque vingt ans, leurs outils sur le dos, et devenus bientôt habiles ouvriers, puis, patrons; d'autres, sans avoir trouvé la fortune sont arrivés à une honnête aisance; ils sont contre-mâîtres dans de grands ateliers; leurs patrons ont en eux toute confiance, et doivent même quelque peu à ces travailleurs intelligents et dévoués la renommée de leurs maisons".

Au programme de ces réjouissances, il y eut cependant un léger imprévu, telle une ombre au tableau. Le vieux directeur, ne pouvant plus marcher, fut presque porté partout à travers les salles, les jardins, la chapelle. Cela ne pouvait que l'inciter au détachement et à l'action de grâces, comme en témoignent les dernières lignes de la lettre citée plus haut: "Pour moi, voici les bonnes pensées qui me sont restées dans le cœur de cette inoubliable journée: Primo: - tout cet enthousiasme si joyeux, c'est en réalité au Cercle, à la grande œuvre chrétienne qu'il s'adresse, et la Saint-Maurice n'est que l'occasion d'une explosion de reconnaissance au Bon Dieu. Secundo: - chacun s'est dit: cette Saint-Maurice est sans doute la dernière. Il faut qu'elle soit la plus belle".

De la ville de Plombières, il écrit à son neveu Charles, le 1^{er} septembre 1888: "Dans ma chambre, pas de bouquins, pas le moindre portefeuille de vieilles gravures. Hélas, personne à taquiner, ce qui est le comble des tristesses de ma solitude...Demande au Bon Dieu ma guérison afin de pouvoir quelque temps encore travailler pour sa gloire et pour le bonheur de notre cher peuple ouvrier. Recommande-moi aussi à nos vénérables Frères de Nazareth qui me manquent bien davantage que mes images et mes bouquins. Je suis presque semblable à nos bien-aimés chats ²¹³ dont le plus grand bonheur ici-bas est l'habitude des gens. Ton pauvre vieil oncle".

En effet, ses forces déclinant de plus en plus, il avait dû partir en cure, d'abord à Plombières, puis ensuite à Aix-les-Bains. Toutes deux en pays vosgien, Plombières et Domrémy ne sont pas très éloignées l'une de l'autre. Son séjour thermal achevé, M.Maignen entreprend donc un pèlerinage jusqu'au village natal de Jeanne d'Arc.

²¹² A Louis Rustelholz, 2 octobre 1890. Rome, AMM, lettres MM. B, 344.

²¹³ Car, par tradition, la famille Maignen appréciait leur compagnie.

C'était la réalisation d'un vieux rêve. Depuis longtemps, il avait voué un culte à Jeanne, "l'héroïne de la patrie", et ne manquait pas de faire partager sa dévotion à ses ouvriers: le 7 mai 1881, par exemple, il avait emmené plusieurs membres du Cercle à Orléans pour y assister aux fêtes de Jeanne d'Arc. Mais savait-il que Mgr Dupanloup, avait conçu, le premier, le projet de canonisation, en 1869, et que le "procès informatif", retardé par les événements de 1870, avait été réexaminé dès 1874 et terminé en 1876?

Un monument en son honneur lui paraissait, dès lors, indispensable et une souscription permit d'acheter une reproduction d'une œuvre populaire dont l'inauguration eut lieu le 13 septembre 1885, avec toute la solennité possible: "Puisse cette fête, écrivait-il dans le compte-rendu, n'avoir pas été seulement une cérémonie extérieure et une émotion éphémère, mais qu'elle produise le fruit qu'on a désiré et ardemment demandé: l'intercession exaucée des saints protecteurs de la France, et de Jeanne, pour son pardon et sa délivrance! Puisse cette fête hâter le jour où l'Eglise, pressée par le vœu populaire, rendra le décret qui permettra de placer Jeanne d'Arc sur les autels, et de l'invoquer solennellement en faveur de sa France bien-aimée! Ce sont des manifestations de ce genre, au nom du peuple chrétien, qui l'obtiendront. Que nos cercles catholiques prennent cette initiative".

Secondé par Vrignault, il poussait Albert de Mun à engager l'Œuvre dans ce mouvement. Le 6 décembre 1885, Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, venait prononcer un brillant panégyrique de Jeanne d'Arc au Cercle Montparnasse, trois mois après l'inauguration de la statue. De Montpellier, en mars 1887, surgit tout un mouvement de pétitions, qui gagna les autres Comités et Cercles de toute la France. Cet élan de foi et de patriotisme ne fut sans doute pas étranger au fait que, le 11 octobre 1888, trente-deux cardinaux, archevêques et évêques français, adressèrent à Léon XIII leurs supplications pour que Jeanne d'Arc fût bientôt placée sur les autels. (Ce qui adviendra, en 1909, pour la béatification et en 1920, pour la canonisation).

Or, le 11 septembre, un mois avant cette requête officielle, le F.Maignen faisait son pèlerinage à Domrémy! Il y resta la journée entière, guidé par le curé de la paroisse, en personne. Il se souvient que la première personne qu'il rencontre à l'entrée du village, est... "une petite jeune fille de 13 à 14 ans qui [l'] a salué comme on fait à la campagne. J'ai ressenti de la joie de ce salut d'une jeune fille en arrivant au pays de Jeanne d'Arc". Autre raison de se réjouir pour le pèlerin: au cours du dîner, son aimable cicérone lui raconte qu'il y a peu, après une messe, il a dû refuser la communion à un jeune Anglais, car il était de confession protestante. Alors, la dévotion de M.Maignen à la future sainte ne fait qu'un tour...: "Ce fait n'est-il pas remarquable de la part d'un Anglais? Venu en pèlerinage au berceau de celle que ses ancêtres ont fait périr et solliciter la faveur d'y faire la sainte communion? Il y a là une preuve remarquable du progrès croissant de l'opinion en faveur de la canonisation de Jeanne. Et ne peut-on pas espérer aussi que ce jeune homme si dévôt à Jeanne d'Arc obtiendra de son intercession les lumières nécessaires pour son complet retour à la vraie foi?".²¹⁴

Mais pendant ces pèlerinages ou ces voyages qu'il effectuait seul, la pensée de ses jeunes ouvriers ne le quittait jamais très longtemps. Il leur en donnait la preuve, dès son retour au Cercle, où il leur fait un récit détaillé de son séjour, tout heureux aussi de leur rapporter des souvenirs qui iront enrichir les Musées du Cercle. Il avait surtout l'habitude de leur adresser des lettres collectives, destinées à être insérées dans le *Moniteur du Cercle* ou à être lues en assemblée. Les pèlerinages qu'il fit à Rome lui offraient l'occasion d'envoyer au Cercle des

²¹⁴ *Pèlerinage à Domrémy*, 11 septembre 1888. M. Maignen, mss. AMM.

"encycliques" comme il les qualifiait plaisamment, dans lesquelles il laisse courir sa plume, selon ce que lui dicte son cœur de père.

Il écrit aussi en tant que fils de l'Église. Si sa foi de catholique et son regard d'artiste n'ont pas changé depuis 1868, à l'époque où il vint à Rome pour y organiser les Cercles Militaires, il est symptomatique de remarquer que, dix ans plus tard, à la suite des bouleversements qui ont touché la France et Rome en 1870-1871, c'est l'attachement à la personne même du Pape qui domine dans sa correspondance romaine. Cet attachement est si fort qu'il va jusqu'à faire "abstraction" de l'Urbs, pour ne plus prendre en considération, comme digne d'être vénéré, que l'endroit où vit le Pape, c'est-à-dire le Vatican. L'important pour lui n'est pas le nombre de monuments visités, mais le nombre de visites qu'il a pu faire à Pie IX.

En 1877, à l'occasion du Jubilé de Pie IX, il est à Rome avec une délégation de l'Œuvre des Cercles, dont il porte haut et fier la bannière.

"Rome, écrit-il le 22 mai aux membres du Cercle, malgré le trésor incroyable de ses richesses artistiques et chrétiennes et des grands souvenirs de son histoire, s'efface et disparaît devant Pie IX. Rome, c'est Pie IX. Il n'y a plus qu'un sanctuaire à Rome, le Vatican. C'est un foyer dont le rayonnement absorbe tout ce qui l'entoure. A l'heure qu'il est, je n'ai fait qu'entrevoir Saint-Pierre, le Colisée, le Forum, Saint-Jean-de-Latran. Je n'ai pas visité les catacombes, mais j'ai pu voir et entendre Pie IX cinq fois en sept jours et il me semble que je n'ai plus qu'une seule chose à faire dans les cinq jours qui me restent, c'est de revoir Pie IX tous les jours, si je puis".

Suit le récit de l'audience du Pape au Comité de l'Œuvre, à laquelle il participe en tant que gardien de la bannière. Bénédiction chaleureuse du Pape. Le lendemain, nouvelle audience, au cours de laquelle M.Maignen est invité à s'asseoir devant le Pape, ce qu'il refuse, mais qu'il est obligé de faire. Le Pape parle, en italien, mais légèrement enrôlé, il lui faut boire. "Ici commence le récit d'un fait auquel je ne puis encore croire, quoique j'en sois l'acteur unique. – Quand je vis apparaître le verre d'eau et le Saint-Père en avaler quelques gorgées, une idée, une tentation terrible me saisit: celle de m'approprier ce verre sur lequel Pie IX avait posé ses lèvres [...] bientôt, le Pape ayant été emporté dans ses appartements particuliers, il ne restait plus dans la salle immense que quelques cardinaux qui causaient entre eux. – L'occasion était trop belle; le verre d'eau était devant moi sur une console et dans un demi-jour très sombre; -- je pris le verre et avalai le reste de l'eau, et ensuite...vous devinez la suite: le verre vide disparut dans une poche de mon habit." Le cœur battant, -c'est son premier larcin!-, il passe au milieu des gardes suisses et se retrouve au pont Saint-Ange. Là, un certain remords le prend, son audace l'effraie! et, décidé à retourner au Vatican, il rencontre sur la place Saint-Pierre, le père Lantiez, qui le rassure et lui dit que le lendemain, ils porteraient, au Vatican, un autre verre, "en place de celui que j'avais volé par dévotion. Ce verre, que je vous rapporterai, s'empresse-t-il d'ajouter à l'intention de ses ouvriers, nous l'enchâsserons comme une relique; il paraîtra sur notre table, les jours de banquet. – c'est donc pour vous que je me suis fait voleur. – Priez pour que le Bon Dieu me le pardonne".

Faut-il sourire de cette dévotion inventive?, ou, en le prenant à son propre jeu, déplorer que son zèle envers Pie IX allât jusqu'au "sacrilège", un vol dans un sanctuaire, puisque désormais, pour lui, seul le palais Apostolique du Vatican avait droit à ce titre?... Pour sa défense, il se retranche d'abord derrière sa droiture d'intention et son désintéressement: c'est pour ses jeunes qu'il a subtilisé le récipient. Ensuite, grâce à sa piété, l'objet ordinaire se transformera en relique...Il ne se contente plus d'être à l'affût des reliques, -non pour elles-mêmes, mais pour témoigner de l'histoire-, il en crée lui-même...

Les ouvriers, commente son biographe²¹⁵, aimaient recevoir ce genre de lettres, où il manifestait une foi profonde, candide comme celle d'un enfant, un enthousiasme sans bornes pour le Pape, ...c'était établir entre eux cet esprit chrétien et cette simplicité auxquels le Frère Maignen tenait tant, parce qu'il y voyait la meilleure sauvegarde de la fécondité des œuvres ouvrières catholiques.

Pourtant, dix ans plus tard, en 1887, pour la même occasion du jubilé sacerdotal d'un Souverain Pontife, qui n'est plus Pie IX mais Léon XIII, le Frère ne s'estime plus digne des mêmes honneurs.

Du 15 au 25 octobre 1887, il avait pris part, avec une quinzaine de membres du Cercle Montparnasse, au premier grand pèlerinage ouvrier à Rome, organisé par Léon Harmel. 1500 pèlerins, 800 ouvriers, les autres étant des membres des comités, des ecclésiastiques, et quelques bienfaitrices des œuvres ouvrières. L'organisation quasi-militaire qui caractérisait les manifestations extérieures de l'Œuvre firent sensation dans la capitale italienne. Harmel avait fait fabriquer des drapeaux en soie, aux couleurs des principales provinces de France représentées au pèlerinage. Ces drapeaux furent déployés au Vatican et dans la Basilique Saint-Pierre.

Dès son arrivée à Rome, le 13, il a été prévenu par les responsables du pèlerinage qu'à l'audience pontificale, il aurait, en tant que Gardien de la Bannière de l'Œuvre, à se tenir près du Pape. Il s'en ouvrit aussitôt à A. de Mun pour le persuader de lui retirer cet honneur. Ne pouvant le convaincre, il lui fit porter une lettre le soir même, dans laquelle il lui réexposait ses raisons: actuellement, il était le dernier des trois fondateurs [il y avait un peu moins d'un an, le 6 décembre 1886, que le F. Myionnet était mort], et donc qu'il devait, plus que jamais, à ses Frères l'exemple de l'effacement et de l'abnégation dans les œuvres dont ils ne devaient être que les serviteurs. Ne croyant pas faire de la fausse humilité, il estimait que n'ayant pas suffisamment compris et pratiqué, sur ce point précis, son devoir de religieux, il voulait s'efforcer de réparer le passé et n'entendait pas laisser passer l'occasion de rentrer ainsi dans le rang. Au cas où son geste ne serait pas compris au sein de l'Œuvre, il offrait sa démission et postulait pour le titre de gardien honoraire. Comme on le conçoit, ce fut en vain. Un autre membre du Bureau porta la bannière aux côtés du Pape, M. Maignen assistant à l'audience, au milieu du groupe des pèlerins de Montparnasse, confondu avec les ouvriers.

Dans une lettre qu'il adresse à son Supérieur général, le lundi 17, il revient sur l'incident: "...Toute la journée de samedi, fête de Ste Thérèse, je l'ai bien priée, ainsi que M. Le-Prevost et M. Myionnet afin que j'agisse selon leur esprit et ne fasse pas ma volonté, mais celle de Dieu. Je me sentis tout le jour confirmé dans la pensée que je leur obéissais, et j'ai goûté beaucoup de paix intérieure, quoique j'appréhendais de faire de la peine à M. de Mun. De son côté, M. Pattinotte, sans nous être concerté, a agi de même. L'aumônier général du pèlerinage s'est dérobé à tous les honneurs. Ce sont nos ouvriers et nos œuvres qui en ont été comblées et nos personnes ont été inaperçues, oubliées. Olivieri a présenté l'hommage du cercle Montparnasse, le Pape l'a béni et a posé la main sur la tête d'Olivieri répétant Montparnasse! Montparnasse! La petite communauté des ff. de St Vincent-de-Paul, mêlée dans la foule des ouvriers, c'était bien elle toute entière, en réalité, qui était bénie si tendrement et si solennellement par le Vicaire de Jésus-Christ. M. LePrevost a dû se réjouir là-haut de la grâce faite à ses enfants. L'admirable discours du Pape approuve et recommande au monde catholique la direction que la Congrégation donne à ses œuvres. C'est comme un nouveau bref laudatif

²¹⁵ Ch. Maignen, *op. cit.* t.II, p.1093.

qu'elle reçoit et qui lui est accordée dans les conditions qui lui conviennent et qui sont dans l'ordre de Dieu sur elle.

Le Pape a reçu les oeuvres...Mon tour est venu...et j'ai demandé à Léon XIII pour notre communauté et pour notre cercle Montparnasse la grâce des grâces de la *simplicité*. Le bon Saint-Père a paru ému et touché, et avec un accent et un geste d'approbation, il a dit: *oui, je demanderai cette grâce...vos enfants ont été bénis dans leurs efforts et dans leurs travaux et malgré la grandeur et la solennité de cette bénédiction, ils sont demeurés petits, cachés, dans cet effacement et cette abnégation qui est l'esprit même de leur vocation de serviteurs des oeuvres, des petits et des pauvres. Votre fils humble et affectionné, Maurice Maignen*".

Ses derniers instants.

"Celui qui aura aimé les pauvres pendant sa vie ne craindra pas les approches de la mort". Cette belle parole de saint Vincent de Paul se vérifia dans les derniers moments du Frère Maurice. Certes, il y eut agonie et souffrances, mais l'épreuve ne se prolongea pas et, sauf quelques instants furtifs, le visage rayonna la paix et la joie de l'âme. Il avait dû s'aliter le 21 novembre, jour de la Présentation de la Vierge Marie.

Entouré de son neveu, le P. Maignen de plusieurs membres sa Congrégation, le P.Hello, le P. Leclerc, supérieur général, et d'amis et confrères de l'Œuvre, ainsi que de nombreux ouvriers, il prononce quelques paroles entrecoupées: "Je suis un vieux travailleur...serviteur des pauvres". Parfois, il semble se parler à lui-même: "trop d'orgueil,...je ne méritais pas d'être tant aimé".

Le cardinal Richard, archevêque de Paris vient en personne à son chevet donner sa bénédiction à son "cher aumônier", dont la charité envers les pauvres de Paris était cachée aux yeux du monde, à l'instar de celle d'un Louis Veillot.²¹⁶

Le samedi 6 décembre, la visite d'Albert de Mun est annoncée, et, après avoir conversé avec lui comme aux meilleurs jours, c'est à son tour de le bénir: "je ne sais pas ce que je fais là, mais je fais ce que vous voulez".

"Que dis-tu à M. de Mun?" interroge son neveu: "L'amour des ouvriers dans la foi,...la simplicité comme aux premiers jours." -Et pour le Cercle?: "amour, confiance, continuation". Ses dernières paroles seront pour la France et ses ouvriers: "...La France, ma France chrétienne et fidèle,...le salut des ouvriers...par Jeanne d'Arc, l'enfant du peuple!"

Sa dernière pensée, ses derniers mots furent pour l'ouvrier et pour le peuple. Il mourut le dimanche soir, 7 décembre 1890, veille de l'Immaculée-Conception. Il avait 68 ans.

Glanons quelques hommages décernés à cette belle figure du catholicisme social, qui aura tant travaillé pour les ouvriers et pour l'Eglise.

²¹⁶ En 1871, l'archevêque de Paris, Mgr Guibert, (puis son successeur, Mgr Richard, en 1885), avait choisi M.Maignen comme intermédiaire dans la distribution des aumônes et l'appelait "mon grand aumônier". Malgré ses innombrables activités, M.Maignen s'acquittait au mieux de cet humble service, qui l'identifiait, en quelque sorte, à saint Vincent de Paul. Les AMM. conservent un dossier de lettres émanant de l'archevêché, dont la plupart ont leur en-tête barré par cette mention éloquente: "Je recommande ce pauvre à la charité du cher Monsieur Maignen. François, card. de Paris" (lettre du 8.10.1888).

Quant à la charité de Louis Veillot, M. Maignen y rendit hommage dans les quelques lignes qu'il écrivit à sa sœur Elise, lors des funérailles de son illustre frère, en 1883: "...je songeais surtout à ces petits apprentis et à ces orphelins que votre frère venait lui-même me recommander avec tant de sollicitude et de générosité. Oui, Mademoiselle, la charité de votre frère pour notre cher peuple ouvrier est un des meilleurs souvenirs de ma vie dans les oeuvres...Ceux qui n'ont salué en [votre frère] que l'admirable polémiste et l'écrivain de génie apprendront qu'il était aussi le disciple doux et docile de celui qui a dit: "Ce que vous ferez à l'un de ces petits, c'est à moi-même que vous l'aurez fait."Et si nous croyons tous que les tabernacles éternels se sont ouverts tout grands devant lui, ce n'est pas seulement parce qu'il fut héroïque dans la foi, mais parce qu'il le fut aussi dans la vraie et sainte charité".

"Voici ce cœur qui a tant aimé les ouvriers" dira l'un des ses amis: il l'avait légué à ses ouvriers, et il fut conservé dans la chapelle du Cercle et déposé dans un bas-relief taillé en forme de sarcophage. Relique des plus précieuses, en regard de son œuvre, car c'est elle qui en donne la clef.

"Maignen avait le don, le génie des œuvres. Il en donnait la clé aux autres.

"Faisons comme le bon Maître, nous avons la semence, voilà le sillon, jetons-la dedans sans hésiter. Si c'est un grain de sénevé, Dieu la fera grandir".

Ces paroles sont de Léon Gautier, (1832-1897) historien, professeur à l'école des Chartres: "J'ai beaucoup connu M. Maignen. Il est assez rare, en ce temps, de rencontrer un "homme", sur son chemin. M. Maignen était un homme. Un jour M. Maignen vint à moi et me dit: "Faites-leur donc tout un cours d'histoire de France. Quand M. Maignen vous demandait quelque chose, il était difficile de résister à ce maître homme. Je fis le cours et ne saurais m'en repentir. L'auditoire était attentif, enthousiaste, charmant, français. Au Cercle Montparnasse, il a exercé, pendant plus de vingt ans, la royauté de sa belle intelligence et de son grand cœur; c'est là qu'il a formé des centaines d'ouvriers chrétiens; qu'il a créé le véritable type et le prototype de tous les cercles catholiques d'ouvriers de France et du monde. Des cercles d'ouvriers furent alors fondés un peu partout et la terre française "se revêtit, comme l'aurait dit, Raoul Glaber, de la robe blanche de ces maisons nouvelles". Mais les directeurs avaient leurs yeux braqués sur le boulevard Montparnasse et essayaient d'imiter M. Maignen. Lui cependant, plus humble et plus modeste que jamais, avec ses yeux baissés et son humilité de plus en plus profonde, passait à travers toutes ces tentatives, tous ces succès, et toutes ces inexpériences; il passait, doux et bon, sans étonnement, sans agitation, sans orgueil. C'est ainsi qu'il est mort, si c'est là mourir".

Le jour de ses funérailles, le 21 décembre, le R.P. Leclerc prononça une allocution vibrante d'émotion:

"Je n'ai pas à dire à cette assemblée qu'il aima passionnément le peuple. On peut dire de lui que le Cœur du Christ battait dans sa poitrine; lui aussi ressentait cette grande pitié du Sauveur, pour la foule pauvre et laborieuse, dont l'Evangile nous a conservé les divins accents.

"On eût dit que non seulement la famille de Montparnasse mais tous les travailleurs demeuraient et vivaient dans son cœur. Tout ce qui touchait le peuple le touchait; ses douleurs, ses oppressions, ses délaissements, mais aussi les espérances d'un meilleur avenir; il sentait tout, tantôt radieux et tantôt plongé dans la peine. Il eût pu dire comme saint Paul "qui souffre sans que je souffre"? surtout il avait compris dès les premiers jours, aux clartés de la Rédemption, que le suprême malheur pour le peuple, sa suprême indigence, c'est qu'on l'a dépossédé du Sauveur. De là tout l'effort de sa vie, le but premier de ses oeuvres: rendre à l'ouvrier son Dieu et son père, le Christ, le Sauveur, le faire rentrer dans son esprit; dans son cœur, dans son travail, au foyer domestique et enfin dans les relations sociales. Mes chers amis du Cercle, vous êtes, avec les générations d'apprentis et d'ouvriers qui vont ont précédés, le témoignage vivant des bénédictions que le Seigneur a données au zèle charitable de son serviteur".

Bien des années plus tard, le 30 octobre 1933, l'académicien Louis Madelin, après avoir parlé au Cercle Montparnasse, fit paraître son discours dans *l'Echo de Paris* du 8 novembre sous le titre "*un foyer bienfaisant.*" Citons-en quelques passages:

"Le siècle qui est derrière nous a été le plus admirable peut-être par les grandes oeuvres qu'il a vues naître et parfois se développer; et chaque fois qu'on est amené à se pencher sur une de ces entreprises, on s'aperçoit que *même lorsqu'elles n'ont pas produit tous les effets*

que leurs fondateurs en avaient attendu, elles valaient la peine d'être tentées, parce qu'il n'en est pas une qui n'ait fait grand bien et surtout empêché grand mal. ...le mouvement des Cercles catholiques d'ouvriers, il faut le dire, n'a pas eu le succès escompté par ses ardents promoteurs. Ceux-ci en attendaient la régénération rapide du pays après 1871. Leur rêve généreux ne s'est pas réalisé dans toute sa plénitude, mais c'est précisément cette circonstance qui me fait m'y intéresser, parce qu'elle peut servir - ce qui paraîtra paradoxal - de thèmes à quelques méditations néanmoins réconfortantes.

"M.Maignen que l'Eglise s'apprête à béatifier, était un homme d'aspect modeste qu'illuminait une double foi: la foi dans le christianisme et dans l'âme populaire. Il était convaincu que l'ouvrier avait été la principale victime de la Révolution et qu'en brisant les corporations qui associaient dans la même œuvre et le même esprit maîtres et artisans, on avait créé à ces derniers un sort inférieur. M. Maignen voulait créer un mouvement corporationniste et en attendant, fonder tout simplement un cercle où se ferait sentir le rapprochement rêvé entre deux classes dont l'antagonisme semblait dès 1849 s'accroître. C'est dans cet esprit qu'il avait, sous le Second Empire, ouvert à Montparnasse le premier cercle de jeunes ouvriers...la moisson est moins belle qu'on ne l'avait pu espérer; cela empêche-t-il, que, quelques mois après, le semeur reparte au champ ingrat pour jeter derechef dans la glèbe labourée, le grain qui lèvera? Et au surplus, ne le devait-on pas louer, dès le premier effort, de n'avoir pas laissé la terre en proie à l'ivraie et à l'ortie, et la moisson plus maigre n'a-t-elle pas donné tout de même des fruits appréciables?..."

Semeur, Maurice Maignen le fut assurément, mais il aura été surtout un créateur, fidèle à lui-même, à son intuition, à sa vocation, comme l'est un véritable artiste. Il se serait sans doute reconnu dans le jugement abrupt et sans compromission, qu'un poète, son contemporain, portait sur lui-même et sur son époque, en ce dernier tiers du XIX^e siècle:

"Le même, toujours. Religieux strictement, parce que c'est la seule chose intelligente et bonne. Tout le reste est duperie, méchanceté, sottise. L'Eglise a fait la civilisation moderne, la science, la littérature: elle a fait la France, particulièrement, et la France meurt d'avoir rompu avec elle. C'est assez clair. Et l'Eglise aussi fait les hommes, elle les crée".²¹⁷

Sa vocation, le Frère Maurice Maignen l'avait reçue de l'Eglise. C'est elle qui lui a donné d'aimer les pauvres et les ouvriers d'un amour créateur, et qui l'a poussé à donner sa vie, pour que "la France ne meurt d'avoir rompu avec elle".

Au cœur de l'Eglise du XIX^e siècle, la vocation sociale de Maurice Maignen fut essentiellement une mission de charité, l'Eglise ne pouvant promouvoir la justice sans l'amour.

C'est à cette mission que M. Maignen est resté fidèle.

²¹⁷ Paul Verlaine, 12 décembre 1875.

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux

- Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE, *Histoire religieuse de la France contemporaine, t.I, 1800-1880, t.II, 1880-1930*, Toulouse, Privat, 1985-1988.
- Gérard CHOLVY, *La religion en France de la fin du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Hachette, 1998.
- , *Histoire des organisations et mouvements de jeunesse en France, (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Cerf, 1999.
- , *Patronage, ghetto ou vivier?* Paris, Nouvelle Cité, 1988.
- , *Le mouvement des idées en France au XIX^e siècle*, Esprit&Vie, 1998, p.458.
- Sport, culture et religion, les patros catholiques*, Brest, 1998.
- TIMON-DAVID, *Méthode de direction*, Marseille, SCJ, 1964.
- Frédéric OZANAM, *Lettres*, 5 tomes, Paris, Celse, Bloud et Gay et Société de Saint-Vincent-de-Paul, 1961-1997.
- Jean-Pierre BAYARD, *Le compagnonnage en France*, Payot, 1997.
- Abbé MULLOIS, *La charité et la misère à Paris*, 1856, p.50.
- Catholiques entre Monarchie et République, Mgr Freppel en son temps*, Letouzey et Ané, 1995.
- Jacques-Olivier BOUDON, *Paris, capitale religieuse sous l'Empire*, Paris, le Cerf, 2001
- Jean TULARD, (sous la direction de), *Dictionnaire du Second Empire*, Paris, Fayard, 1995.
- Alfred FIERRO, *Dictionnaire et Histoire de Paris*, Paris, Laffont, Bouquins, 1996.
- F.-A. ISAMBERT, *Christianisme et classe ouvrière*, Tournai, Casterman, 1961.
- Jean-Baptiste DUROSELLE, *Les Débuts du catholicisme social en France, 1822-1870*. Paris, PUF, 1951.
- Jean-Marie MAYEUR, *Catholicisme social et démocratie chrétienne*, Paris, Cerf, 1986.
- Guillaume de BERTIER DE SAUVIGNY, *La Restauration*, Paris, Champs-Flammarion, 1990.
- , *La Restauration en questions, joie, hardiesse, utopies*, Paris, Bartillat, 1999.
- Antoine MURAT, *Le catholicisme social en France*, Paris, Ulysse, 1980.
- Maurice AGULHON, *Le cercle dans la France bourgeoise, 1840-1848*, Colin, 1978.
- Stéphane RIALS, *Révolution et Contre-Révolution au XIX^e siècle*, Paris, Albatros, 1987.
- C. BOUGLÉ, *Socialismes français*, Paris, Armand Colin, 1933.
- Frank-Paul BOWMAN, *Le Christ des barricades, 1789-1848*, Paris, Cerf, 1987.
- Alice GÉRARD, *La Révolution française, mythes et interprétations, 1789-1970*, Flammarion, 1970.
- P.JB. BUCHEZ et P.C. ROUX, *Histoire parlementaire de la Révolution Française*, Paris, Paulin, 1833.
- Timothy TACKETT, *La Révolution, l'Eglise, la France*, Paris, le Cerf, 1986.

- René SEDILLOT, *Le coût de la Révolution Française*, Paris, Perrin, 1987.
- Armand CUVILLIER, *Hommes et Idéologies de 1840*, Paris, M. Rivière, 1956.
- , *Un journal d'ouvriers, l'Atelier*, Paris, Editions Ouvrières, 1954.
- René REMOND, *L'Anticléricalisme en France, de 1815 à nos jours*, Bruxelles, Complexe, 1985.
- Claude SAVART, *Les Catholiques en France au XIX^e siècle, le témoignage du livre religieux*, Paris, Beauchesne, 1985.
- Pierre PIERRARD, *L'Eglise et les ouvriers en France (1840-1940)*, Paris, Hachette, 1984.
- , *Louis Veillot*, Beauchesne, Paris, 1998.
- Emile POULAT, *Eglise contre bourgeoisie*, Tournai-Paris, Casterman, 1976.
- , *Catholicisme, démocratie et socialisme*, Tournai-Paris, Casterman, 1977.
- , *La critique catholique du libéralisme*, La Croix-L'Événement, 1995
- Robert TALMY, *Aux sources du catholicisme social, l'école de La Tour du Pin*, Paris, Desclée, 1963.
- Paul DROULLERS, *Action pastorale et problèmes sociaux sous la Monarchie de Juillet chez Mgr d'Astros*, Paris, Vrin, 1954.
- Albert DE MUN, *Ma vocation sociale*, Paris, Lethielleux, 1908.
- Steven.L.KAPLAN, *La fin des corporations*, Paris, Fayard, 2001.
- , *L'apprentissage à Paris au XVIII^e siècle*, Revue d'histoire moderne et contemporaine
- Léon HARMEL, *Manuel d'une corporation chrétienne*, Mame, 1879.
- Henri ROLLET, *L'Action sociale des Catholiques en France, 1871-1901*, Paris, Ed. Contemporaines Boivin et Cie, 1947.
- Marthe de HEROUVILLE, *Monseigneur de Ségur*, Paris, NEL, 1957.
- Jeanine CHARON-BORDAS, *Ouvriers et paysans au milieu du XIX^e siècle, Enquête sur le travail de 1848*, Paris, Publi Sud, 1994.
- Maxime LEROY, *Histoire des idées sociales en France*, Paris, NRF, Gallimard, 1950.
- "Eglise et monde ouvrier en France", *Le mouvement social*, octobre-décembre 1966. N°57.
- Et "christianisme et monde ouvrier", *Le mouvement social*, nouvelle série, N°1, 1975.
- Philippe LEVILLAIN, *Albert de Mun, Catholicisme français et catholicisme romain, du Syllabus au Ralliement*, Ecole française de Rome, 1983.
- , *Rerum Novarum, Ecriture, contenu et réception d'une encyclique*, Actes du colloque international, Rome, 1991
- Roger AUBERT, *Le pontificat de Pie IX*, Paris, Bloud et Gay, 1963.
- Emmanuel BARBIER, *Histoire du catholicisme libéral et du catholicisme social en France*, Bordeaux, 1923;
- Yves CHIRON, *Pie IX, pape moderne*, Bitche, Clovis, 1995.
- Paul CHRISTOPHE, Roland MINNERATH, *Le Syllabus de Pie IX*, Paris, Cerf, 2001.
- "Les catholiques libéraux au XIX^e siècle", Actes du colloque international d'histoire religieuse de Grenoble, 1971, Grenoble, Presses universitaires, 1974.
- William H. SEWELL, *Gens de métier et révolutions, le langage du travail de l'Ancien Régime à 1848*, Paris, Aubier, 1983.
- André GUESLIN, *Gens pauvres, pauvres gens dans la France du XIX^e siècle*, Paris, Aubier, 1998.
- Georges C.LAVERGNE, *Claudius Lavergne, peintre d'histoire et peintre verrier*, 1910,
- Paul BENICHOU, *Le temps des prophètes, doctrines de l'âge romantique*, Paris, NRF, Gallimard, 1977.
- Yves du LAC DE FERGÈRES, *Père Stanislas du Lac*, Paris, Téqui, 1998.
- André BIELER, *Chrétiens et socialistes avant Marx*, Genève, Labor et fides, 1982.

Fabrice LAROULANDIE, *Les ouvriers de Paris au XIXe siècle*, Paris, Christian, 1997.

Maurice Maignen et les Religieux de St Vincent de Paul

ARCHIVES

Louis-Eugène MAIGNEN, *Histoire de la famille Maignen*, Portraits de famille, 2 volumes 1759-1871.

Maurice MAIGNEN, *Histoire de la vocation du 3^e Frère*.

—, Lettres à son frère Louis-Eugène.

—, Correspondance: avec les Frères de la Congrégation, avec des membres du Cercle, (Lettres à Paul Decaux), avec A. de Mun, La Tour du Pin, Harmel.

—, Ecrits (17 volumes). Collection des périodiques *Le Moniteur de l'Ouvrier*, etc.

Correspondance Timon-David avec les patronages de Paris, dirigés par les Frères de S.Vincent-de-Paul, dossier 4, lettres à M.Maignen. Rome. AGSV. Avril 1978.

Archives Baumert, A19, Cercle des Jeunes ouvriers de Montparnasse. 1864-1870.

Le Cercle Montparnasse (C 51 à 58). *Histoire du Cercle Montparnasse par un ouvrier*, 1873.

L'Œuvre des Cercles catholiques d'Ouvriers (C.59 à 62).

Revue des Associations catholiques, (1870-1875) et *l'Association Catholique* (1876-1891).

Congrès des directeurs d'Oeuvres (Union des Oeuvres), d'Angers (1858) à Arras (1901).

Le Moniteur de Notre-Dame des Champs, AGSV, Rome.

Journal de la Maison-Mère. Procès-verbaux des Chapitres Généraux.

Collection le *Vaguemestre*, AGSV, Rome.

L'itinéraire spirituel de Maurice Maignen, Maurice Couture, Rsv-Information 9, 1997.

Maurice Maignen, Rsv-Documentation, 14 numéros, mars 1988-janvier 1992. AGSV.

Lettres de Jean-Léon LePrevost, 2 volumes, AGSV, 1995.

OUVRAGES

Georges-Albert BOISSINOT, *Positio super virtutibus JLePrevost*, Rome, 1988.

—, *Un autre Vincent de Paul*, Fides, Montreal, 1991.

André FLACHOT, *La Salette du Haut-Vaugirard, Origine et Histoire*, Paris, 1986.

—, *Guide du Religieux de Saint-Vincent-de-Paul dans Paris*, 1974.

Victor de MAROLLES, *Maurice Maignen, les Oeuvres ouvrières*, Desclée de Brouwer, Lille, 1895.

P. Charles MAIGNEN, *Clément Myionnet*, Paris, 1925.

—, *Vie de Jean-Léon LePrevost 1803-1874*. Paris, Desclée de Brouwer, 1922.

—, *Maurice Maignen et les origines du mouvement social catholique en France*, Luçon, 1927.

—, *Histoire du patronage des apprentis et jeunes ouvriers de Notre-Dame de Nazareth*, Paris, Didot, 1895.

Paul DECAUX, *Journal personnel*, 1854-1863. Rome, AGSV.

Louis GILLET, *Monseigneur ANGEBAULT*, Angers, 1889.

- Pierre BRANCHEREAU, *Monseigneur Angebault et les congrégations religieuses angevines*, 1976.
- Victor DUGAST, *le père Planchat, apôtre des Faubourgs*, Paris., Guy Victor, 1962.
- , *Essai sur l'histoire de la Congrégation des Religieux de Saint-Vincent-de-Paul, t.I, 1864-1907*, Paris, 1973, AGSV.
- Philippe ALLUIN, *L'œuvre de Notre-Dame-des-Champs, 1851-1914*, mémoire de maîtrise d'histoire, Le Mans, 1990.
- Jean-Marc MIELE, *Maurice Maignen, pionnier de la corporation*, mémoire de maîtrise d'histoire, Paris-Sorbonne, 1995.
- Jean-Pierre AUDOYER *L'œuvre législative d'A. de Mun en matière sociale*, mémoire de maîtrise, Paris, 1976.
- Antonio COLLET, VSD, *Positio super vita et virtutibus d'Adolphe KOLPING*, Rome, 1987.
- Amédée d'ANDIGNE, *Un apôtre de la charité, Armand de Melun*, Paris, NEL, 1961.
- Serge GRANDAIS, *Clément Myionnet, 1812-1886*, Paris, CID, 1991.
- Armando CASTELLANI, *Leonardo Murialdo*, (2 vol.) Rome, 1968.
- BOUTRY ET CINQUIN, *Deux pèlerinages au XIX^e siècle, Ars et Paray-le-Monial*, 1980
- A. DODIN, cm, *L'esprit vincentien, le secret de Saint Vincent de Paul*, 1981
- A. BESSIÈRES, *Deux grands méconnus: Gaston de Renty et Henry Buch*, Paris, Spes, 1932.
- L.CHATELLIER, *L'Europe des dévots*, Paris, Flammarion, 1987;
- A.TALLON, *La Compagnie du Saint-Sacrement*, Paris, 1990.
- Charles MOLLETTE, *L'association catholique de la jeunesse française, 1886-1907*. Paris, Armand Colin, 1968.
- Albert FOUCAULT, *La Société de saint Vincent-de-Paul, Histoire de cent ans*, Paris, Spes, 1933.
- Adeline DAUMARD, *La bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848*, Paris, Albin Michel, 1976.
- Louis CHEVALIER, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris, dans la première moitié du XIX^e siècle*, Paris 1958, Pluriel 1978.
- Anthime CORBON, *Le secret du peuple de Paris*, Paris, Pagnerre, 1863.
- Alban de VILLENEUVE-BARGEMONT, *Economie politique chrétienne ou recherches sur le paupérisme*, Paris, 1834,
- Etienne BURET, *de la misère des classes laborieuses en France et en Angleterre*, Paris, 1840.
- Maurice BOUVIER-AJAM, *Histoire du travail en France, des origines à la Révolution*, Paris, 1957.
- Jean MASSIN, *Marat*, Paris, Club français du Livre, 1970.
- Robert CASTEL, *Les métamorphoses de la question sociale, chronique du salariat*, 1985.
- Gérard NOIRIEL, *Les ouvriers dans la société française, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Le Seuil, 1986.
- Roger SAUVAGNAC s.c.j. *Biographie critique de Joseph-Marie Timon-David*, Marseille, 1998
- J. d'Alançon, *L'outil et l'homme au travail dans l'industrie*, 1994, *Centenaire des syndicats, 1884-1984*, CEE Information.
- Michel LAGRÉE, *Histoire des curés*, sous la direction de Nicole Lemaitre, Paris, Fayard, 2002

INDEX

A

ABELLY : 43
ABRAHAM : 43
Académie de Sainte-Hyacinthe : 8
ADÉLAÏDE (Madame) : 16
AFFRE (Mgr) : 85; 86; 92; 123
AGNIEL : 101; 104; 105
AGULHON : 139
Aix-la-Chapelle : 167
Aix-les-Bains : 209
ALANÇON (d') : 113
ALEMBERT (d') : 118
ALLARDE (D')-LE CHAPELIER (législation) : 61; 176
ALLEMAND : 100; 101; 105; 109
Allevard-les-Bains : 135
ALLUIN : 103
Alluyes-Bonneval : 3; 51; 52
Almanach de l'apprenti et de l'écolier : 97
Almanach de l'atelier : 97
Almanach de l'ouvrier et du laboureur : 97
ALZON (Père d') : 27; 104; 110; 184
AMBROISE (saint) : 187
AMOROS : 82
ANANIE : 56
ANDRÉ : 180
ANGEBAULT (Mgr) : 40; 44; 45; 47; 53; 64; 76; 104; 136
Angers : 2; 40; 42; 44; 53; 85; 100; 103; 106; 112; 130; 135; 183; 191; 201
ANIZAN, Emile : 102
Annales de la Charité : 16
ANNE (sainte) : 143
ANTONELLI (Cl) : 151
apprentis (voir Patronage) : 63
apprentissage : 50; 60; 61; 62; 63; 64; 65; 66; 71; 95; 97; 98; 106; 107; 109; 112; 115; 120; 122; 177; 192; 199; 202
Après l'école ou l'apprentissage : 66; 98
ARAGO : 79; 92
Arbalète (rue de l') : 95; 96; 101
ARCHIMÈDE : 179
ARCIMBOLDO : 121
ARNAUD DE L'ARIÈGE : 91
ARNOUD (abbé) : 8
Association Catholique de la Jeunesse Française : 205; 207
Association de Saint-François-de-Sales : 104; 122
Association des jeunes ouvriers : 99; 102; 103

Assomptionnistes : 184
Ateliers nationaux : 84
Ateliers Saint-Joseph : 108
AUDOYER : 200
AUGER (abbé) : 109
AUGUSTIN (saint) : 187
AUTICHAMPS (marquis d') : 6

B

Babylone (rue de) 9
Bac (rue du) : 7; 9; 10; 69
BAILLY, Emmanuel : 12; 23; 39; 97; 100
BAILLY, Vincent-de-Paul : 43
BALZAC : 15; 35
BARBEY D'AUREVILLY : 124
Barbezieux : 2
BASTIDE (Mgr) : 153; 154
BAUDON : 100; 132; 133; 134; 135
BAUTAIN (abbé) : 17; 19
Bayeux : 181
BEAUSSIER (abbé) : 27; 36; 53; 76; 78; 81
BELCASTEL (de) : 184; 185
Belfort : 23; 185
Belleville (quartier) : 171
BELUZE : 60; 102; 134
BENOIST D'AZY, Denys
BENOIST D'AZY, Denys : 16; 18; 19; 20; 182
BÉRANGER: 118
BERTIER DE SAUVIGNY : 17; 34
BERVANGER (abbé de) : 43
BESLAY : 125
BESSIÈRES : 69
BIONCOURT (de) : 65
BISMARCK : 149; 167
BLANC, Hippolyte : 201
BLANC, Louis : 19; 58
BLÉRIOT : 120
BOILEAU, Etienne : 117
BOISSINOT : 25; 60
BORÉE (Père) : 187
BORG, Giovanni : 50
BOSCO (saint J.) : 145
BOUDON : 133
BOUILLERIE (De La) : 139
BOULLE : 113
Bourbon (collège) : 10
BOURDOISE : 69
Bourgogne (rue de) : 21; 27
BOURLEZ : 64; 72; 74; 95; 102
BOUTHILLON : 206

BOUTION : 144; 163
BOUTRON : 36
BOUTRY : 184
BOYER : 61
Brest : 209
BROGLIE (duc de) : 184
BRUCKER, Raymond : 18
BUCH, Henry : 69
BURET : 61

C

CABRIÈRES (Mgr de) : 210
CAILLE, Florent : 100
Caisse des loyers : 78
Cantorbéry : 207
CARBON, sulpicien : 53
Carmes (chapelle des) : 39; 40; 65; 88
Carmes (rue des) : 171
CARPEAUX : 144
Cassette (rue) : 55; 75; 95
CASTEL : 195
Castelfidardo : 151
Caudebec-en-Caux : 23
CAVAIGNAC (Gl) : 85; 92
CAVOUR : 151
Cercle de Sainte-Mélanie : 150
Cercle démocratique et catholique 91
Cercle Saint-Maurice : 152; 153
Cercle Saint-Michel : 152; 153
CÉSAR, Jules : 79
CÉSARD : 37
Champ-de-Mars : 84
CHANTAL (sainte) : 29
CHARETTE (De) : 154
CHARLES X : 9; 175
CHARRIN : 152
Chartres (N.D. de) : 146
Chartres : 51; 52; 53; 57; 184; 186; 196
CHATAIGNER, Cécile : 2; 5; 9; 16; 20; 51; 52
CHATAIGNER, Dominique : 2
CHATEAUBRIAND : 14; 34
CHATELLIER : 69
CHAUVIGNÉ (De) : 102; 105; 107
Chaville (maison de) : 131; 136; 138; 165; 191
Chaville : 41; 42
Chemin de fer de l'Ouest : 16
Cherche-Midi (rue du) : 22; 24; 25; 27; 36; 40
CHEVALIER : 100; 124
Chevreuse (rue de) : 163
CHEVRIER (Père) : 27; 110
CHOLVY : 12; 27; 66; 107; 110; 155; 174; 181; 207
CHOYER (abbé) : 108
CINQUIN : 184
Civitavecchia : 151
Clermont-Ferrand : 167
COCHIN, Augustin : 16; 39; 125; 139; 182

Cognac : 2
Collège de France : 22
Collège Louis-le-Grand : 114
COLLIN (instituteur) : 10
Cologne : 149
COMBALOT (abbé) : 17
COMET : 208
Comités catholiques : 172; 195
Commerce (rue du), *Voir* Grenelle
Compagnie du Saint-Sacrement : 69; 70
compagnonnage : 70; 100; 104; 108; 113; 128;
150; 175; 181; 182
COMTE : 112
CONDREN : 69
Conférence d'Histoire : 23
Conférence de Charité : 23
Conférence des Missions : 24
Conférence St-Germain : 65
Conférence St-Sulpice : 25; 32; 36; 40; 43; 65; 86
Conférence St-Thomas-d'Aquin : 65
Conférences (Petites) : 73
Congrès des directeurs d'oeuvres : 65; 100; 104;
106; 109; 110; 112; 128; 135; 181; 183; 193;
196
CONSIDÉRANT : 19
Copeau (rue) : 43; 60; 65; 73; 75
CORBON : 91; 110; 195
CORIOLIS : 146
CORNUDET : 12; 114
Corporation : 64; 113; 125; 177; 178; 194; 195;
199
COSTE : 9
COTEL (Père) : 137
COTTE (Gl. de) : 114
COULAZOU : 204
COURIER (P.L.) : 118
COURTIN : 106; 157
COUTURE : 188
CUVILLIER-FLEURY : 124

D

DANIEL (Mgr) : 154
DANTON : 85
Dantzig (rue de) : 101
DARBOY (Mgr) : 147; 164
DARGAUD (Père) : 164
DAUBAN, Jules : 2; 14; 19; 20
DAUCHEZ : 65; 133
DAVID : 4; 20
DEBAY : 11
DECAUX, Paul : 39; 98; 102; 106; 111; 114; 128;
132; 133; 134; 135; 141; 186
Déclaration des patrons chrétiens : 195; 196; 197;
198
DEGESNE : 73
DEGUERRY (abbé) : 164

DELACROIX: 6
 DELAHAYE : 90
Des Jésuites : 23
 DESEINE : 4
 DIDEROT : 118
Discours de Chartres : 196; 197; 198; 200
 DODIN : 157
 Dombasle (rue) : 101
 Dominicains : 111
 Domrémy : 209; 210
 DROLLING: 6
 DUBOIS : 146
 DUCHATARD, Rosalie : 46
 Duclair : 37; 46; 47; 51; 80; 88; 94; 130; 191
 DUCREUX : 2
 DUFFLON (abbé) : 82
 DUGAST : 160
 DUMAS : 120
 DUMONT : 206
 DUPANLOUP (abbé, puis Mgr) : 8; 11; 17; 18; 19;
 121; 168; 209
 Dupleix (place) : 82
 DUPUIS : 61
 DUROSELLE : 119

E

ECK (Père) : 167
 Ecole des Beaux-Arts : 14; 21
 Ecole libre des Beaux-Arts : 31
 Ecole Militaire : 79; 87
Ecrits sur la corporation : 176
 ELOI (saint) : 117; 143; 178
Enquête sur la condition ouvrière : 19
 Epinal: 206
 ESCLANGEON, Léon : 146
 ESCLANGEON, Paul : 208
 Essling : 3
 Estrapade (place de l') : 43
 Estrapade (rue de l') : 60

F

Fabiola : 111
 FALCONNET
 FALLOUX (De) : 39; 62; 132; 181; 197
 FAÏ, Justin : 166
 FÉLIX (Père) : 130
 FÉNÉLON : 121
 FERDINAND VII (roi) : 6
 FERRAND DE MISSOL (docteur) : 24; 37
 Ferronnerie (rue de la) : 2; 7
 FERRY : 123
 Filles de la Charité : 40; 46; 73
 FLAUBERT : 166
 FOINEL (Père) : 164
 FOISSET : 74

FORICHON : 60
 FOUCAULT : 132
 FOURIER, Charles : 19
 FRANCE, Anatole : 164
 FRANÇOIS D'ASSISE (saint) : 34; 57; 159
 FRANÇOIS DE SALES (saint) : 35; 78; 157; 158
 FRANÇOIS XAVIER (saint) : 52; 158
 FRANCS (L. Des) : 108; 109; 139; 140; 144; 168
 FRANKLIN : 117
 FRAYSSINOUS (Mgr de) : 34
 FREPPEL (Mgr) : 201
 Frères des Ecoles Chrétiennes : 43; 60; 63; 133
 Fribourg : 207

G

GADUEL (abbé) : 72
 Gaëte : 73; 151
 GAILLARD-BANCEL : 201
 GARAULT : 209
 GARDÈS : 43; 44
 GARIBALDI : 151
 GAUTIER, Léon : 171; 214
Gavroche : 46
 GAY (Mgr) : 131
 GENDRON, Clémence : 10
 GENEROSUS (saint) : 155
 Genève : 122; 149
 GENEVIÈVE (sainte) : 40
 GEORGES : 101
 GÉRAY (Mlle) : 78
 GERBET (abbé) : 17
 GESLIN DE KERSOLON : 119
 GIBERT : 37
 GIRARD, René : 134; 152; 153
 GIRODET 4
 GLABER : 214
 GONTAUT-BIRON (Comtesse de) : 40
 GOSSIN : 79; 80
 GRANDAIS : 64; 77; 85; 99
 GRANDPIERRE : 73
 GRANGE : 119
 Grenelle (Euvre de) : 77; 80; 81; 82; 83; 85; 87;
 88; 89; 93; 94; 96; 127; 133; 135
 Grenelle-St-Germain (rue de) : 7
 Grès (rue des, auj. Cujas) : 35
 GRINGOIRE, Pierre : 15
 GROS : 3; 6; 20
 GUÉRANGER (Dom) : 35; 41
 GUÉRIN : 4
 GUESLIN : 19; 88
 GUIBERT (Mgr) : 174; 213
 GUILLEREZ (instituteur) : 10; 11
 GUILLORIER : 162; 164; 168; 203
 GUILLOT, Henri : 166
 GUIRAUD (De) : 40; 139; 166; 167; 171
 GUIZOT : 68

GUTENBERG : 117

H

HARMEL, Léon : 183; 186; 193; 194; 195; 197;
200; 204; 212
HAUSSMAN : 101
HAVRE (duc d') : 4; 20
Haxo (rue) : 164
HÉBRARD, Claudius : 38
HELLO, Emile : 100; 101; 111; 131; 151; 152; 166;
187; 191; 213
HENRI IV : 2
HILAIRE : 27
Hôpital Cochin : 85
HORACE : 132
Hôtel Belgiojoso : 139
Hôtel de Ville : 21; 84; 86
Hôtel-Dieu : 85
HUGO : 8; 13; 15; 46; 124; 164
HUGONIN (Mgr) : 181
HULST (Mgr d') : 182

I

INGRES : 13; 14; 19
ISAMBERT : 91
ISOARD (abbé) : 96

J

JACQUARD : 113
JEANNE D'ARC (sainte) : 209; 210; 213
JEAN-PAUL II : 178
JEAN-PORTE-LATINE (saint) : 143
Jérusalem : 146
Jeunesse Ouvrière Chrétienne : 207
JUIGNÉ (De) : 139
Juilly : 97

K

KAPLAN : 60; 177
KELLER : 139; 152; 153; 167; 171; 184; 196
KERGORLAY (de) : 101
KERGUELEN (de) : 43; 60
KETTELER (Mgr de) : 167
KOLPING : 100; 104; 149; 150

L

*L'Encyclique du 8 décembre 1864 et les principes
de 1789* : 167
L'Ere Nouvelle : 74; 93
L'Extinction du Paupérisme : 62
L'organisation du Travail : 19
L'Ouvrier : 119
La Confession d'un enfant du siècle : 55; 56

La Corogne : 6
La Corporation : 209
La Croix : 201
La Défense du Christianisme : 34
La Lanterne : 126
La Phalange : 19
La première paye : 98
La réforme industrielle : 19
La Salette (montagne) : 135; 167; 184
LA TOUR DU PIN, René de : 167; 168; 169; 170;
171; 172; 173; 174; 175; 179; 180; 182; 185;
191; 193; 194; 197; 202; 205; 206; 207
La très sainte communion : 110
La Tribune catholique : 12
La Vie de M. LePrevost : 131
LAC (Père du) : 206; 207
LACORDAIRE : 12; 17; 41; 130
LADMIRAULT (De) : 167
LAFARGUE : 124; 204
LAFOND, Aure-Etienne de : 44; 136
LAGRÉE : 184
LAMACHE : 39
LAMARTINE : 5; 13; 19; 56; 86; 92
LAMBEL (vicomte de) : 35; 95; 96
L'Ami du Peuple : 177
L'Ami du Roi : 177
LAMMENAIS : 19
LANGÉNIEUX (Mgr) : 185
Langres : 181
LANNES : 3
LANTIEZ, Louis : 80; 105; 133; 134; 165; 191; 211
LAPEYRE : 95; 102
LASALLE : 60
LASCHETT : 208
L'Association catholique : 172; 173; 200
L'association des frères cordonniers : 70
LAVERDANT : 19
LAVERGNE, Claudius : 195; 199
LAVIGERIE (abbé, puis Mgr) : 114
Lazaristes (chapelle des) : 9; 22; 40; 44; 45; 65
Lazaristes : 133
LE BOUCHER (abbé) : 100; 103; 104; 107; 109; 112;
119; 126
Le Clocher : 119; 125
Le Correspondant : 74
Le Français : 125
Le Futur conditionnel : 68
Le Génie du Christianisme : 34
Le Jeune Ouvrier : 104; 119; 126; 127
Le livre des métiers : 117
Le Mans : 150
Le Monde : 171; 201
Le Moniteur de l'Ouvrier : 129; 130; 183; 184; 185
Le Moniteur des Jeunes Ouvriers : 126; 127; 128
Le Moniteur du Cercle des Jeunes Ouvriers : 127;
210
Le National : 184

Le Pape et le Congrès : 132
Le Pèlerin illustré : 184
Le Petit journal : 120
Le Peuple : 118
Le peuple ramené à la foi : 33
 LE PLAY : 168; 202
Le quartier Montparnasse et la paroisse N.-D.-des-Champs : 123
Le roman et la cour d'assises : 120
Le Secret du peuple de Paris : 195
Le Siècle : 132
Le travail chrétien : 113
 LABEL : 3
 LEBRETON : 4
L'Echo de Paris : 214
 LECLERC, Alfred : 102; 191; 213; 214
 LECOUR-GRANDMAISON : 201
 LEDREUILLE (abbé) : 36; 85; 95
 LEGRAND (abbé) : 8
 LEMIRE (abbé) : 201
 LENEVEUX : 110
L'envers de l'histoire contemporaine : 35
 LÉON XIII : 205; 210; 212
 LEPREVOST, Jean-Léon : 8; 11; 12; 17; 18; 22; 23; 24; 25; 26; 27; 28; 29; 32; 33; 34; 35; 36; 37; 38; 39; 40; 41; 42; 43; 44; 45; 46; 47; 48; 50; 51; 52; 53; 54; 55; 56; 57; 59; 60; 61; 64; 65; 67; 70; 72; 75; 76; 77; 78; 79; 80; 81; 82; 83; 84; 87; 88; 90; 91; 95; 97; 99; 100; 101; 102; 103; 106; 107; 109; 118; 119; 120; 121; 122; 130; 131; 133; 134; 135; 136; 137; 138; 139; 140; 145; 151; 152; 153; 154; 156; 157; 160; 165; 181; 186; 187; 188; 189; 190; 191; 192; 195; 212
 LEROLLE : 74; 201
Les chansons de l'apprenti : 98
Les chrétiens aux bêtes : 120; 121
Les Docteurs du Jour : 18
Les Economistes : 68
Les frères cordonniers : 69
Les Frères de la Providence : 19; 58
Les Légendes de l'Atelier : 85; 120
Les Misérables : 124
Les Misérables d'autrefois : 19; 89; 124
Les Missions Ouvrières : 126
Les Mystères de Paris : 19; 118
Les Petites Lectures : 119
Les Sauveurs du Peuple : 1; 13; 14; 15; 59; 63; 67; 68; 114; 125
Les Veillées des Chaumières : 119
Les vieux bahuts : 122
 LEVASSOR (abbé) : 52; 53
 LEVILLAIN : 143; 172; 173; 185; 197; 202
 Liège : 201
 LIEGENS : 167
 Liesse (Notre-Dame de) : 146; 184; 185; 186; 193
 LIGUORI (saint Alphonse de) : 110

Lille : 96; 195
 LIMAL-BOUSTRON : 180
 Lisieux : 23
 Lorient : 101
 LOUIS (saint) : 185; 201
 LOUIS : 60
 LOUIS XVI : 4
 LOUIS XVIII : 4; 86
 LOUIS-NAPOLÉON Voir Napoléon III
 LOUIS-PHILIPPE : 16; 84
 Lourdes (N.D. de) : 146
 Lourdes : 167; 184
 Louvain : 196
 Louvre (musée du) : 9
 Louvre (rue du) : 171
L'Ouvrier : 119
 LOWENBRÜCK (abbé) : 61
 LUC (saint) : 143
L'Univers : 74; 93; 125; 171; 172; 201
 Luxembourg (jardin du) : 65
 LYAUTEY : 206; 207
 Lyon : 183; 193

M

MAC-MAHON : 123; 165
 Mâcon : 184
 Madeleine (bd. de la) : 7; 10
 Madeleine (paroisse de la) : 8
 MADELIN : 214
 Magenta : 114
 MAIGNEN (Père Charles)
 MAIGNEN (Père Charles)
 MAIGNEN (Père Charles) : 131; 155; 191; 201; 209; 213
 MAIGNEN, Charles-Désiré
 MAIGNEN, Charles-Désiré : 2; 3; 4; 6; 7; 9; 10; 11; 16; 20; 27; 58
 MAIGNEN, Louis-Eugène
 MAIGNEN, Louis-Eugène : 5; 7; 8; 14; 15; 16; 17; 20; 28; 30; 51; 57; 67; 90; 92
 MAIGNEN, Louis-Joseph : 2
 MAIGNEN, Marie-Louis : 2; 3; 5
 MALHERBE : 96; 102
Manuel du Chrétien : 52
Manuel du patronage (1844) : 59; 64; 65; 71
Manuel du patronage (1862) : 58; 62; 72; 103; 109; 115; 145; 160; 189
Manuel du visiteur : 59
 MARAT : 176; 177
 MARCHAND, Jules : 142
 MARGERIE (de) : 119; 125
 MARGUERITE-MARIE (sainte) : 184
 MARIE-ANTOINETTE (reine) : 2
 MARIE-LOUISE (impératrice) : 3
 MAROLLES (de) : 14; 150; 169
 MARRAST : 92

Marseille : 100; 101; 105
 MARX : 115; 124; 144; 176; 204
 MATIGNON (Père) : 130
 MAZARIN : 70
 MELUN, Armand de : 16; 35; 62; 100; 104
 Mentana : 151
 MERMILOD (Mgr) : 122; 130; 149; 205
 MERSCH : 208
 Metz : 167
 MEZZADRI : 157
 MICHAUX, Paul : 127
 MICHEL-ANGE : 145; 155
 MICHELET : 23; 97; 118; 144
 MIELE : 194
 MILCENT : 194
 MILLÉRIOT (Père) : 38; 40; 88
 MILLET : 74
 Ministère de la Guerre : 16; 42; 51; 52; 68; 82
 Ministère des Cultes : 22; 46
 MIRVILLE (Comte de) : 33
 Missions Etrangères (Chapelle des) : 35
 MOLIÈRE : 2; 69
Monsieur Progrès : 116
 MONTALEMBERT : 12; 17; 19; 41; 100; 139
 Montargis : 144
 Mont-Cenis (rue du) : 172
 MONTEBELLO (duchesse de) : 3
 Montmartre (quartier) : 172
 Montmartre (Sacré-Coeur de) : 146; 184
 Montmorency : 16
 Montparnasse (bd) : 101; 139; 150
 Montparnasse (Cercle des Jeunes Ouvriers)
 Montparnasse (Cercle des Jeunes Ouvriers) : 1; 90;
 99; 117; 128; 139; 142; 143; 144; 145; 146; 149;
 150; 155; 156; 163; 164; 166; 169; 171; 173;
 178; 185; 190; 191; 195; 199; 201; 202; 206;
 207; 209; 210; 212; 214
 Montparnasse (quartier)
 Montparnasse (quartier)
 Montparnasse (quartier) : 163; 170
 Montpellier : 210
Moucheron, l'apprenti
Moucheron, l'apprenti : 46
 Mouffetard (rue) : 95
 MULLOIS (abbé) : 39; 100
 MULOT : 79
 MUN, Albert de : 143; 166; 167; 168; 169; 170;
 171; 172; 173; 174; 175; 179; 180; 181; 182;
 194; 195; 196; 197; 199; 200; 201; 202; 204;
 205; 206; 207; 208; 210; 212; 213
 MUN, Robert de : 171; 180
 MURIALDO (saint) : 145
Musée du travail : 117; 129; 210
 MUSSET : 55; 56
 MYIONNET, Clément : 22; 23; 40; 43; 44; 45; 46;
 47; 51; 52; 53; 55; 57; 59; 60; 61; 63; 67; 71;

72; 74; 75; 77; 85; 95; 96; 102; 103; 133; 138;
 186; 212

N

Nancy : 185
 Nantes : 2; 182
 Naples : 111
 NAPOLÉON : 3; 123
 NAPOLÉON III
 NAPOLÉON III : 62; 92; 151
 Nazareth (Œuvre de) : 74; 82; 84; 94; 102; 103;
 104; 105; 106; 107; 111; 114; 115; 124; 127;
 133; 135; 139; 151; 153; 154; 166; 209
 NÉRI (saint Philippe) : 96
 Neuve-Guillemin (rue) : 37; 73
 Neuve-Saint-Etienne (rue) : 60
 Nevers : 182
 NICOLAS, Ernest : 74
 NICOLLE (abbé) : 12
 NOAILLES (de) : 43
 NOIRIEL : 195
Note relative à la suppression d'un assistant laïc :
 138
 Notre-Dame de la Salette (sanctuaire) : 165
 Notre-Dame de Paris (cathédrale) : 9; 12; 16; 17;
 29; 92
 Notre-Dame-des-Champs (Patronage) : 103
 Notre-Dame-des-Champs (rue) : 84; 101
 Notre-Dame-des-Victoires : 39; 40; 127; 134; 146

Œ

Œuvre de l'Asile des Vieillards : 39
 Œuvre de la Caisse des Loyers : 39; 46
 Œuvre de la Jeunesse de Troyes : 108
 Œuvre de la Sainte-Famille : 22; 37; 38; 39; 40; 43;
 46; 48; 59; 78; 84; 88; 189
 Œuvre de Sainte-Anne : 114
 Œuvre de Saint-Jean du Gros-Caillou : 95
 Œuvre de Saint-Nicolas : 43
 Œuvre des apprentis : 43; 60; 65
 Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers : 140;
 160; 172; 174; 175; 178; 179; 182; 183; 184;
 185; 186; 190; 193; 196; 198; 199; 201; 202;
 203; 204; 205; 207
 Œuvre des Gâteaux : 95; 102
 Œuvre des Jeunes Convalescents : 107; 109; 110
 Œuvre du Denier de Saint-Pierre : 74
 Œuvre du Fourneau économique : 39; 80

O

OLIER : 35; 69
 OLIVAIN (Père) : 24; 39; 164
 OLIVIERI : 212
 OLLIVIER : 162

Orangerie du Luxembourg : 114
Orléans : 109; 209
Oudinot (rue) : 46
OZANAM, Charles : 85; 151
OZANAM, Frédéric : 10; 12; 17; 23; 60; 72; 73; 93

P

PAILLÉ, Louis : 85; 133; 155; 166
PAISSAC : 187
Palais de Justice : 7
Palais des Tuileries : 166; 170
Palais des Tuileries : 91
Palais du Louvre : 169; 204
Palais Mariscotti : 152
PALISSY : 117
Panthéon (place du) : 92
Paray-le-Monial : 184
PARISIS (Mgr) : 181
Patay : 170
Patronage
Patronage : 39; 43; 45; 46; 52; 55; 59; 60; 63; 64;
66; 71; 72; 73; 74; 75; 78; 80; 81; 82; 83; 85;
86; 95; 96; 97; 98; 99; 100; 101; 102; 103; 104;
106; 108; 109; 112; 113; 114; 115; 116; 122;
126; 128; 133; 135; 139; 144; 145; 150; 154;
156; 158; 159; 164; 167; 172; 174; 181; 182;
183; 189; 191; 192; 193; 203
PATTINOTTE : 212
PAUL (saint) : 16; 214
PAVIE, Victor : 17; 131; 191
PÉGUY : 52
PEIGNÉ (abbé) : 109
PELET (Gl) : 51
PERDIGUIER, Agricola : 8
PÉRIER : 175
PÉRIN : 196; 197
Perpignan : 208
PERSIGNY : 62; 120; 132
PETETOT (abbé) : 8
PETIT : 204
Petit-Bourbon (rue du) : 38
Petites conférences : 95; 96
Petites Sœurs des Pauvres : 94; 124
PICARD : 60
PIE IX : 50; 73; 74; 117; 122; 137; 151; 155; 185;
211; 212
PIERRARD : 64
PIETRI : 62
PIHORET : 180
PLANCHAT, Henri : 80; 86; 94; 100; 102; 134; 158;
160; 164; 165; 192
Plombières : 209
POISSON : 146
Poitiers : 128
Pontivy : 196
Pontmain : 184

Postes (rue des) : 60
POULAT : 107; 171; 178
PRAXITÈLE : 30

Q

QUAGLIA (Cl) : 137
QUÉLEN (Mgr de) : 9
QUINET : 23

R

RAMEL : 201
Ramponneau (rue) : 165
RAPHAËL : 20; 155
RATEL : 180
RAVELET : 171
RAVIGNAN (Père de) : 16; 17; 18; 19; 25; 29
Regard (rue du) : 43; 44; 45; 46; 47; 51; 52; 54; 55;
59; 60; 63; 64; 72; 73; 75; 76; 78; 81; 83; 84;
85; 86; 94; 95; 96; 98; 100; 103; 110; 139
Règlement de l'œuvre de jeunesse du Sacré-Cœur :
105
Reims : 183; 193
Rennes (rue de) : 101
RENTY, Gaston de : 69; 70
Rerum Novarum : 205
RICHARD (Cl) : 213
RICHELIEU : 70
RISSE (abbé) : 109; 165
ROCHEFORT : 126
Rodogune : 20
RODRIGUEZ : 158
ROLLET : 198; 204
Rome : 73; 74; 76; 96; 110; 137; 146; 151; 155;
184; 185; 186; 205; 210; 212
ROQUEFEUIL (de) : 207
Roquette (rue de la) : 74
ROSALIE RENDU (Soeur) : 23; 61
ROTHSCHILD : 19
Rouen : 51
ROULAND : 132
Royale (rue) : 7; 12

S

Sadowa : 149
Sainte-Chapelle : 7
Saint-Etienne : 16; 201
SAINT-SIMON : 58
Saint-Simoniens : 29
Saint-Valéry-en-Caux : 47
SALVIATI : 153
San Michele (hospice) : 50
SAND : 164
SARRAZIN, Adélaïde : 2; 5
SAUVAGNAC : 100; 107; 108; 111

Scènes et croquis de la vie ouvrière : 121
 SCOTT, Walter : 10
 Sedan : 162
 SÉGUR (abbé, puis Mgr de)
 SÉGUR (abbé, puis Mgr de) : 75; 95; 98; 110; 119;
 122; 126; 172; 182
 SEIGNEUR : 65
 Seine (rue de) : 9
 SÉNARD : 92
 Sèvres (rue de) : 7; 9; 20; 22; 24; 28; 35
 SEWELL : 177
 SIBOUR (Mgr) : 74; 98
 Société de Saint-François-Xavier : 18; 35; 37
 Société de Saint-Joseph : 61
 Société de Saint-Vincent-de-Paul
 Société de Saint-Vincent-de-Paul : 12; 20; 22; 23;
 24; 25; 31; 33; 34; 35; 39; 41; 43; 57; 59; 60;
 61; 62; 63; 64; 72; 85; 94; 95; 97; 102; 104;
 105; 106; 112; 114; 119; 120; 128; 132; 133;
 135; 150; 174; 189; 195
 Société d'économie charitable : 16; 100; 125
 Soligny : 51; 53; 57
 Stanislas (rue) : 101
 St-Antoine (faubourg) : 12
 St-Denis (basilique) : 146; 186
 St-Denis (rue) : 2
 St-Dominique (rue) : 16
 Ste-Barbe (lycée) : 12
 Ste-Clotilde (église) : 27; 122; 149
 STEINER : 130
 STENDHAL : 118
 Ste-Pélagie (prison) : 3
 St-Etienne-des-Grès (église) : 35
 Ste-Valère (église) : 21; 27; 32; 51
 St-Florentin (rue) : 7; 12
 St-Germain (quartier) : 7; 35; 122
 St-Germain (ville) : 5
 St-Germain-l'Auxerrois : 7; 171
 St-Honoré (rue) : 2; 7
 STIÉNON : 37
 St-Jacques (rue) : 35
 St-Marcel (faubourg) : 12
 St-Nicolas-du-Chardonnet (Petit Séminaire) : 109
 St-Roch (église) : 17; 91
 Strozzi (Villa) : 137; 152
 St-Sulpice (église) : 24; 32; 36; 38; 43; 59; 65; 100
 St-Sulpice (quartier) : 24; 85; 110
 St-Sulpice (Séminaire) : 145
 St-Thomas-de-Villeneuve (chapelle des Dames de)
 : 35
 SUE : 19; 118
Syllabus : 195

T

Tableau de l'état physique et moral des ouvriers :
 19

TALLON : 69
 Tarbes : 185
 Temple (faubourg du) : 18
 THARCISE (saint) : 111
 THÉRÈSE D'AVILA (sainte) : 94; 159; 212
 Thiais : 15
 THIBOUMÉRY : 81
 THIERS : 163
 THOMAS D'AQUIN (saint) : 157
 THUREAU-DANGIN : 134
 TIMON-DAVID (abbé) : 100; 101; 103; 104; 105;
 106; 107; 108; 109; 110; 111; 112; 121; 122
 TISSIER : 74
 TOCQUEVILLE : 84
 Tournai : 192
 TOURNIQUET, Jean-Marie : 152; 154; 192
 Tours : 164
Traité d'économie politique chrétienne : 61
 Trappistes : 156
 TRIDON (abbé) : 108; 109
 Troyes : 108; 137
 Turin : 145

U

Union de Fribourg : 149; 205
 Union des Associations ouvrières : 172
 Union des Œuvres : 179; 181; 182; 183; 193; 196

V

Val des Bois : 183; 193; 194; 197
 VARAX, Bernard de : 137; 138; 145; 181
 Varenne (rue de) : 27
 VASSEUR, Alphonse : 82; 127; 139; 166
 VAUDENAY : 149; 155
 Vaugirard (rue de) : 35; 73; 101
 Vendôme : 10
 Vernet-les-Bains : 101
 VÉRON (abbé) : 109; 110
 Versailles : 40; 181
 VEUILLOT : 18; 39; 93; 120; 121; 125; 168; 213
 VIANNEY (J.-M.), Curé d'Ars : 136
Vie de M. Allemand : 105
Vie de Saint Vincent de Paul : 43
 Vierge Noire (statue de la) : 35
 Vieux-Colombier (rue du) : 9; 73
 VIGNY : 5
 VILLENEUVE-BARGEMONT : 19; 61; 88
 VILLERMÉ : 19; 61
 VINCENT (loueur de voitures) : 9
 VINCENT DE PAUL (saint) : 9; 22; 24; 25; 28; 32;
 35; 39; 41; 42; 44; 46; 56; 57; 68; 69; 70; 72;
 78; 80; 128; 145; 157; 158; 175; 187; 188; 192;
 213
 VOLTAIRE : 11

VRIGNAULT, Paul : 98; 134; 139; 151; 152; 153;
154; 166; 167; 171; 182; 210

WISEMAN (Cl) : 111

W

WATT : 117

Z

ZOLA : 164

ZORDAN : 66; 80; 107